
A 000 657 748 0
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY





DE

NEW-YORK A VERA-CRUZ

PAR TERRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Terre de Glace. — Féroë, Islande, les Geysers, le mont Hékla. — Plon, éditeur, 1883.

Voyage aux Iles Fortunées. — Le Pic de Ténériffe et les Canaries. — Plon, éditeur, 1880.

De Mogador à Biskra. — Maroc et Algérie. — Challamel aîné, éditeur, 1881.

Le Caucase glacé. — D'après la relation de M. F. C. Grove. Quantin, éditeur, 1881.

Le Tyrol et le Pays des Dolomites. — Quantin, éditeur, 1880.

Un été en Amérique. — De l'Atlantique aux Montagnes Rocheuses. — Plon, éditeur, 1877.

Promenades et Escalades dans les Pyrénées. Mame, 1876.

Voyages dans le Nord de l'Europe. — Norvège et Mer Glaciale. Mame, 1875.

En préparation : **La terre des Merveilles.** — Voyage au Parc National de la Yellowstone.

COULOMMIERS. — Typog. P. BRODARD et GALLOIS.

VOYAGE
AU MEXIQUE

DE NEW-YORK A VERA-CRUZ

EN SUIVANT LES ROUTES DE TERRE

PAR

JULES LECLERCQ

Président de la Société Royale Belge de géographie
Membre de la Société de géographie de Paris

OUVRAGE

CONTENANT 36 GRAVURES ET 1 CARTE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1885

A MA MÈRE

Cortenbergh, novembre 1884.

DE
NEW-YORK A VERA-CRUZ
PAR TERRE

CHAPITRE PREMIER

DE NEW-YORK AU RIO-GRANDE

Saint-Louis. — Le *Southern Hotel*. — Le Mississipi. — La Yellowstone. — Le Territoire Indien. — Prairies en feu. — Soleil couchant. — Indiens. — La rivière Rouge. — Le Texas. — Le coton. — Paysages et populations. — Utilité des *sleeping-cars*. — San-Antonio. — Histoire du Texas. — Une ancienne ville mexicaine américanisée. — Une fête nationale mexicaine. — Ce que les Américains pensent d'un voyage au Mexique. — Atroces chaleurs. — Laredo. — Le Rio-Grande. — La frontière mexicaine.

De New-York à Vera-Cruz ma première étape fut Saint-Louis du Missouri, ainsi nommée probablement parce que la ville est située sur le Mississipi, tout comme Kansas City doit son nom à ce qu'elle n'est pas dans l'État du Kansas, mais dans l'État du Missouri.

Saint-Louis n'avait guère changé depuis ma première visite [1]; aujourd'hui comme alors, les rues étaient dans un état d'entretien vraiment honteux : de grosses pluies les

1. Jules Leclercq, *Un été en Amérique. — De l'Atlantique aux montagnes Rocheuses*. Paris, E. Plon et Cie. 1877.

avaient transformées en véritables bourbiers. Le *Southern Hotel*, où j'étais descendu en 1876, avait disparu l'année suivante dans un effroyable incendie où périrent plus de six cents personnes que les flammes surprirent la nuit dans leurs lits; je fus agréablement surpris de retrouver en 1883 à la même place le *Southern Hotel* entièrement reconstruit, et cette fois à l'épreuve du feu : splendide et colossal palais de marbre, dont les escaliers royaux et les vestibules féeriques sont éclairés chaque soir à la lumière électrique.

Saint-Louis est affligé d'un climat extrême. J'y étais au mois d'août, par des chaleurs inouïes. Chaque soir, j'allais me promener sur les quais du Mississipi et je passais une grande partie de la nuit à y respirer la fraîcheur du fleuve. Le noble Meschacebé est infiniment grandiose à la clarté de la lune qui se reflète dans ses vastes eaux; des steamers le sillonnent en tous sens : leurs enfilades de fenêtres illuminées les font ressembler à des palais de feu; ils glissent sous les grandes arches du pont métallique audacieusement jeté au-dessus du géant des fleuves; et quand un train vient à franchir ce pont majestueux, on croirait voir la personnification du génie américain.

A Saint-Louis, j'ouvris une longue parenthèse dans mon itinéraire : j'allai aux montagnes Rocheuses dans le but d'explorer les geysers de la Yellowstone, que je voulais comparer à ceux que je venais d'admirer en Islande [1].

Quelques semaines après, de retour à Saint-Louis, je reprenais la route du Mexique. Après avoir traversé les plaines fertiles du Missouri et du Kansas, j'entrai en Territoire Indien. C'est un pays de plaines presque aussi vaste que la France, enclavé entre le Texas, l'Arkansas, le Missouri, le Kansas, le Colorado et le Nouveau-Mexique. Les Peaux-Rouges en ont seuls la jouissance, à l'exclusion des Visages Pâles. Un chemin de fer traverse la réserve indienne

1. Ce voyage à la Yellowstone fera l'objet d'un autre récit.

du nord au sud : les Blancs peuvent se servir de ce chemin de fer, mais il leur est interdit de s'arrêter dans les limites de la réserve sans une autorisation expresse du gouvernement.

Rien de plus frappant que le changement à vue qui se produit à l'entrée du Territoire Indien : on passe subitement de la civilisation à la vie primitive; adieu les ondoyantes moissons dorées, adieu les vertes forêts, adieu les fermes opulentes et les villes naissantes! On a beau scruter les vastes horizons, on n'aperçoit plus une habitation, plus une culture, plus un arbre. D'immenses plaines d'une uniformité désespérante s'étendent à perte de vue, couvertes de longues herbes dont se nourrissent les bisons et les antilopes. Du sein de ces herbages s'élève le concert monotone de millions de cigales. C'est l'aspect de l'Amérique vierge, telle qu'elle était avant la conquête blanche, dans les temps précolombiens.

La chaleur est si intense, que des incendies naissent spontanément dans les hautes herbes. Par deux fois, le train traverse à toute vapeur une portion de prairie en feu ; les flammes viennent lécher les roues, une épaisse fumée pénètre dans les wagons qui se transforment en véritables fournaises : personne ne prend garde à cet événement journalier. Tout le long de la voie ferrée on rencontre de vastes espaces noircis par le feu. Parfois dans l'éloignement, une immense colonne de fumée indique la place de ces feux de prairies. La colonne monte majestueusement dans la direction du vent, et se déploie dans le ciel comme un nuage opaque derrière lequel le soleil se devine à peine.

Le soir, le coucher du soleil simule un nouvel incendie : le globe incandescent rase l'horizon et rougit les bords des nuages; les prairies n'offrent plus qu'un vaste flamboiement; mais peu à peu la région embrasée diminue, se rétrécit au point de ne former plus qu'un trait, et en même temps que disparaît le disque du soleil, les dernières lueurs de l'incendie s'éteignent. La grandeur de cette scène s'accroît de

ce qu'il y a de majestueuse tristesse dans l'aspect des plaines désertes et infinies.

Les noms des stations ont une étrange saveur indienne : Chetopa, — Vinita, — Leliaetta, — Muscoyee, — Oak-taba, — Checotah, — Eufala, — A-to-ka. A chaque station se montrent des groupes d'Indiens drapés dans leurs mantes de laine rouge. Ils appartiennent à la nation des Creeks. Ils ne parlent que leur langue : lorsque je leur adresse la parole en anglais, ils ne me comprennent pas. Leurs longs cheveux noirs qu'ils laissent flotter sur les épaules leur donnent un air grave et imposant. Leur type ne diffère guère de celui de l'Indien mexicain.

La rivière Rouge du Sud sert de limite méridionale au Territoire Indien. Je la franchis pendant la nuit, et le lendemain je m'éveille dans les plaines du Texas. Villages et cultures reparaissent avec la civilisation, mais ce sont des cultures avec lesquelles mes yeux ne sont pas familiarisés : le Texas, grâce à ses chaleurs torrides et à son ciel toujours bleu, donne les mêmes produits que l'Égypte. Le maïs est jauni et desséché par les ardeurs du soleil ; mais, en revanche, le cotonnier est ici dans sa véritable patrie. Ces plantations de coton ressemblent tellement à des plantations de pommes de terre, qu'au premier aspect on s'y méprend : le blanc duvet des bourres végétales simule la fleur des solanées.

Les *cotton yards* y sont la grande affaire du pays : on est en pleine récolte, les gares sont encombrées de milliers de balles prêtes à être expédiées par delà les mers.

Le costume des paysans est réduit à sa plus simple expression : un pantalon de toile, une chemise et un chapeau de paille ; les femmes se préservent du soleil au moyen d'un immense chapeau tuyauté. La gent travailleuse se compose principalement de nègres, car le Texas est un ancien État à esclaves. Les Blancs s'adonnent plus volontiers à l'élève du bétail : on les voit galoper à cheval autour d'immenses troupeaux de bêtes à cornes, rivés tout le jour à leurs montures comme s'ils étaient nés en selle. Des chevaux à

demi sauvages errent en liberté. Chevaux et bêtes à cornes se promènent sur la voie ferrée, et le mécanicien a fort à faire pour les éloigner à coups de sifflet; leurs cadavres, qui pourrissent au soleil le long de la voie et qu'on ne prend pas la peine d'enfouir, témoignent des nombreux carnages commis par l'impitoyable locomotive. Parfois c'est la locomotive elle-même qui dégringole du haut du talus : j'ai vu une machine, son tender et deux wagons gisant, les roues en l'air, au fond d'un ravin.

Le Texas se peuple rapidement grâce aux chemins de fer; mais quelle rude population! L'Européen se trouve assez dépaysé au milieu de ce *rough people*, de ces hommes à barbe inculte chaussés de grosses bottes, de ces femmes qui ont adopté l'usage masculin de mâcher du tabac, de fumer la pipe et de cracher dans les jambes des voisins. On traverse fréquemment des agglomérations naissantes qui sortent de terre comme des champignons, et qui, dans quelques années, seront des cités importantes. D'un bout à l'autre de l'Union, ces embryons de villes présentent éternellement le même aspect : ici comme dans le Far West et dans le Nord, on retrouve les mêmes façades en planches, où s'étalent en grosses lettres les mots *saloon* ou *drug store*. D'innombrables faucons planent au-dessus de ces ruches humaines.

Quand j'arrivai à San-Antonio de Bejar, j'éprouvai, en sortant de mon wagon Pullmann, à peu près l'impression que vous ferait le débarquement sur la terre ferme après une longue traversée. Il y avait une semaine entière que je passais mes jours et mes nuits à rouler en chemin de fer. Dans le cours de cette semaine, j'avais franchi du nord au sud une distance de 2381 milles (3832 kilomètres), j'avais passé par tous les climats et toutes les températures, depuis les froids intenses du Montana jusqu'aux chaleurs torrides du Texas. Enfin, j'avais appris à connaître tous les genres d'utilité que peut offrir aux Américains un *sleeping-car*. Une nuit, tandis que j'étais plongé dans un rêve très em-

brouillé, ronflant sur mon *upper berth*, un nouveau citoyen américain faisait son entrée dans le monde à deux pieds au-dessous de ma couchette, ce dont je ne me serais nullement douté si au matin, au moment où je procédais à mes ablutions au cabinet de toilette, un *gentleman* n'était venu me tendre son chapeau en me disant : « *One dollar, sir!* » Comme je n'ai pas l'habitude de distribuer des dollars sans rime ni raison, je priai ce monsieur de s'expliquer. Il m'apprit alors que notre maison ambulante avait reçu pendant la nuit un voyageur de plus, bien qu'elle n'en eût pas pris en route. La coutume est, en pareil cas, de prélever sur tous les autres voyageurs une contribution au profit du nouveau-né. Puisse mon dollar lui porter bonheur!

Lorsqu'on vient de parcourir de l'est à l'ouest et du nord au sud l'immense territoire des États-Unis, l'arrivée à San-Antonio est un aimable changement de décor. Après la désespérante uniformité des villes américaines, c'est une agréable surprise de retrouver ici le pittoresque après lequel on court vainement de New-York à San-Francisco. San-Antonio passe pour la plus ancienne ville de l'Union; fondée par les Espagnols, il y a deux siècles, elle a gardé toute son originalité : ses places publiques, ses édifices religieux, ses rues qui ont conservé leurs noms espagnols, ses maisons sans étage et à terrasse, l'aspect même d'une partie de la population, tout annonce le voisinage du Mexique.

Il n'y a pas bien longtemps d'ailleurs que le Texas s'est détaché du territoire mexicain. A l'époque où le Mexique étendait sa souveraineté sur cette province, la population y était rare. Mais un jour des flots d'émigrants venus des Etats-Unis vinrent peupler cette vaste et riche contrée qui ne demandait que des bras. Au bout de quelques années, ce mouvement d'immigration avait pris une telle extension, que l'élément mexicain se trouvait absorbé par l'élément américain. Les nouveaux occupants voulurent bientôt s'affranchir de la domination du Mexique : ils demandèrent

que le Texas fût érigé en État indépendant de la confédération mexicaine; le refus qui fut opposé à leurs prétentions leur servit de prétexte pour secouer le joug du gouvernement de Mexico. Ce fut le point de départ d'une guerre qui se termina à l'avantage des Texiens, par la mémorable bataille de San-Jacinto (21 avril 1836), où Santa-Anna, président du Mexique, fut vaincu et fait prisonnier. Le Texas se constitua en nation indépendante, et San-Antonio en devint la capitale. Quelques années plus tard, le Texas entrait dans la confédération des États-Unis. Ce fut le signal de la guerre entre l'Amérique du Nord et le Mexique, qui aboutit à la défaite complète des Mexicains sur les champs de bataille de Palo Alto et de Resaca de la Palma, en 1846.

Depuis lors, le Texas est devenu partie intégrante de l'Union : c'est un immense territoire dépassant d'un quart celui de la France. Le voisinage du Mexique ne laisse pas de causer quelques ennuis aux Texiens de la frontière : les forbans mexicains franchissent souvent le Rio-Grande, et ceux des États-Unis usent de représailles. D'autres parties du Texas sont exposées aux fréquentes incursions de féroces tribus indiennes, les Comanches et les Apaches.

San-Antonio est une jolie petite ville de 20 000 âmes. De toutes les villes de l'Amérique du Nord, c'est celle où un Européen se plairait le plus : elle est plus séduisante que Québec et Montréal, plus pittoresque que Baltimore, moins morose que Saint-Louis, Cincinnati et Chicago. On la prendrait pour une ville mexicaine si elle n'était infiniment plus gaie, plus animée et plus éveillée que ne le sont la plupart des solennelles *ciudades* qui sommeillent de l'autre côté du Rio-Grande.

Sur la place principale, qui a conservé son nom espagnol de *plaza*, s'élève la vieille cathédrale de San-Fernando, dont les tours gothiques restées inachevées paraissent assez dépaysées dans le pays des quakers. Les Espagnols avaient établi ici un de leurs postes missionnaires dont l'objet était

la conversion des Indiens. Voilà pourquoi les anciens édifices religieux sont nombreux à San-Antonio et dans les environs. Très curieux sont la façade de la *Mission Concepcion* et le riche portail de *San-José*, conçus dans cet exubérant style Renaissance qu'on rencontre d'un bout à l'autre du Mexique. Malheureusement ces respectables vestiges d'architecture se dégradent; San-José n'est déjà plus qu'une ruine croulante, par suite de l'incurie de la municipalité locale.

La population mexicaine est nombreuse à San-Antonio : on y sent l'influence du Mexique comme à Bayonne on sent l'influence de l'Espagne. Ce qui était bien mexicain, c'était la musique que j'entendais à chaque pas. Les Mexicains n'aiment rien tant que de se réunir dans une chambre et de jouer du violon ou de la guitare pendant des heures entières.

L'hôtel où j'étais logé était une maison à l'espagnole qui me rappelait par son heureuse disposition les habitations des îles Canaries : ma chambre s'ouvrait sur une cour intérieure ou *patio* qu'ombrageait un figuier gigantesque. La cuisine même se ressentait déjà du voisinage du pays des *frijoles*. Un jour, le consul du Mexique, le sympathique docteur Ornelas, m'invita à dîner dans un restaurant où l'on ne préparait que des plats mexicains. Le docteur Ornelas habite, dans la *calle de la Acequia* (rue du Canal), une ravissante villa sans étage, tout ombragée de verdure : il m'y a accueilli avec une charmante bonhomie et m'a donné sur son pays mille renseignements, répondant patiemment à son insatiable questionneur.

Le 16 septembre est une date chère aux Mexicains. Ce fut le 16 septembre 1810 que le curé Hidalgo proclama l'indépendance du Mexique. Chaque année, les Mexicains célèbrent cet anniversaire par des réjouissances qui durent plusieurs jours. Le soir du 16 septembre, la petite ville de San-Antonio offrait une animation extraordinaire. Toute la population mexicaine était sur pied. Un cortège composé

de plus de deux mille personnes parcourut les rues, précédé de musiciens qui jouaient les airs nationaux du Mexique : les uns allaient à pied, d'autres étaient montés à cheval, d'autres en voiture; tous portaient des flambeaux. Sur la *plaza* on avait dressé des tables où tout ce monde mangeait et buvait en plein air, à la mode mexicaine. Le cortège se rendit chez le docteur Ornelas, mais celui-ci s'abstint de prononcer un discours, par raison de convenance. La situation d'un consul du Mexique au Texas est parfois délicate et demande beaucoup de tact et de prudence.

Pendant mon séjour à San-Antonio je vis plusieurs personnages qui connaissaient ou prétendaient connaître le Mexique. Tous y avaient été, et cependant nul ne pouvait me donner des renseignements sur la route de terre que je me proposais de suivre. Chacun me dissuadait de prendre cette route. Mieux valait, me disait-on, me rendre par mer à Vera-Cruz en m'embarquant à New-York ou à la Nouvelle-Orléans. On me faisait de l'intérieur du Mexique un tableau fort peu réjouissant. Vous serez dévalisé, me disait l'un ; on vous emmènera dans la montagne pour vous rançonner, me disait l'autre ; on vous assassinera, me disait un troisième. Le moins qui pût m'arriver, c'était de verser en diligence et de me casser une jambe. Si j'avais dû ajouter foi à toutes les effrayantes histoires qu'on me contait sur ce pays de bandits et de coupe-gorge, je n'aurais eu qu'à rebrousser chemin; mais tous ces récits ne firent que piquer ma curiosité, et ne me laissèrent d'autre désir que d'aller en vérifier moi-même l'exactitude.

Je ne crois pas avoir jamais enduré d'aussi fortes chaleurs que pendant les trois jours que j'ai passés à San-Antonio. J'absorbais du matin au soir des boissons américaines sans pouvoir éteindre ma soif. Ceux qui venaient de la Nouvelle-Orléans me disaient que la température y était infiniment plus supportable. Un Américain arrivé de Mexico me disait qu'il y faisait bien moins chaud qu'au Texas. Aussi j'avais hâte de poursuivre ma route.

De San-Antonio à la frontière mexicaine s'étend un brûlant désert de sable à travers lequel ont été récemment posés les rails d'un chemin de fer international. On fait ce trajet pendant la nuit dans un confortable wagon-lit dont les fenêtres garnies de rideaux de toile métallique laissent passer l'air frais tout en interceptant la poussière. A cinq heures du matin le train me déposait à Laredo, terminus du vaste réseau du *Missouri Pacific Railroad*.

Laredo est une ville frontière située sur la rive américaine du Rio-Grande del Norte, au milieu d'un affreux désert dont les sables tourbillonnent dans une atmosphère saharienne. Un soleil impitoyable est réverbéré par le sol et par les terrasses des maisons. Laredo est un enfer que l'on fuit avec bonheur. J'ai traversé la ville dans un omnibus qui m'a conduit au bord du Rio-Grande, rivière qui sert de limite naturelle entre les États-Unis et le Mexique sur un parcours de 350 lieues, depuis El Paso del Norte jusqu'au golfe du Mexique.

Le Rio-Grande ou Rio-Bravo n'est pas le noble fleuve que je m'étais imaginé. Il est étroitement encaissé entre de hautes rives de sable et ne roule que de vilaines eaux jaunes comme celles du Missouri et de presque tous les fleuves américains. Encore le Missouri est-il imposant par sa largeur, tandis que le Rio-Grande n'a guère plus de 100 mètres à Laredo, ce qui ne suffit pas à justifier son nom. Son courant est extrêmement rapide, et, malgré son peu de largeur, il roule une masse d'eau considérable, il a les allures d'un torrent. Le paysage environnant est absolument plat et nu.

Toutes les villes échelonnées sur la rive américaine du Rio-Grande ont sur la rive opposée leur rivale mexicaine. En face de Laredo est situé, de l'autre côté du fleuve, Laredo-Nuevo.

Le pont international qui unissait les deux Laredo a été récemment emporté par les eaux grossies par la fonte des neiges dont elles s'alimentent dans les montagnes reculées

du Colorado et du Nouveau-Mexique. C'est dans une mauvaise chaloupe qu'il faut passer le fleuve.

Nous voici donc à Laredo-Nuevo, sur la rive mexicaine. Le pays n'est pas beau, tant s'en faut; et cependant mon cœur bat à l'idée que je foule enfin cette terre poétique qui est l'Italie de l'Amérique. Quelle jouissance au monde peut égaler celle qu'on éprouve en pénétrant dans un pays inconnu! Vingt fois je l'ai ressentie, vingt fois l'impression a été inoubliable. Je me rappelle avec quelle émotion je franchissais pour la première fois les Pyrénées, la tête pleine de toutes les illusions de mes vingt ans. Cette joie, je l'ai éprouvée tout aussi intense lorsque j'ai sauté sur la rive mexicaine du Rio-Grande.

CHAPITRE II

LE NORD DU MEXIQUE

Contraste entre le Mexique et les États-Unis. — La douane mexicaine. — Le *National Mexican Railroad* — Un dandy mexicain. — Le wagon. de seconde classe. — Paysage et végétation. — Péons et Indiennes. — La Sierra-Madre. — Salinas. — Monterey. — L'hôtel Vignau. — Aspect de la ville. — La place d'armes. — Une fête nocturne. — Premières impressions. — Les effets d'un coup de tonnerre. — Le chocolat mexicain. — Le champ de bataille de Monterey. — Un mot du général Grant. — La vallée de Monterey. — En chemin de fer. — Nouveaux paysages. — Les beautés de la douane mexicaine. — Saltillo. — L'hôtel San-Esteban. — Le Coahuila. — Un billet de diligence. — Une aventure nocturne.

Entre le Mexique et les États-Unis le contraste est plus violent encore qu'entre l'Espagne et la France. Il y a toute la distance qui sépare l'Anglo-Saxon de l'Espagnol. Laredo-Nuevo, avec ses maisons croulantes, ses rues poudreuses et non pavées, ses mendiants en guenilles, ses filles au sein bruni et ses horribles vieilles ratatinées, Laredo-Nuevo n'a plus rien de commun avec le pays des Yankees : on y entre dès l'abord dans la couleur locale, et l'on n'y entend plus que l'idiome castillan.

Autant le Laredo américain est affairé et porte l'empreinte de l'esprit entreprenant des Anglo-Saxons, autant sa voisine mexicaine est paresseuse et désœuvrée, se complaisant dans le *dolce farniente* qui est, en Amérique comme en Europe,

la suprême jouissance des peuples vivant sous des cieux ensoleillés. A Laredo d'Amérique la fourmi se remue, à Laredo du Mexique la cigale chante : dans l'une on entend l'âpre grincement des machines, dans l'autre la berçante musique de la guitare. Mais je n'ai fait qu'entrevoir Laredo-Nuevo, car j'avais hâte d'atteindre le jour même Monterey, situé dans un climat moins brûlant.

C'est à Laredo que les bagages sont visités par dame Douane, aimable institution qui a depuis longtemps fait le tour du monde. La douane mexicaine n'est pas grincheuse : je n'ai pas eu à exhiber mon passeport, et les agents sont d'une politesse à laquelle les douaniers yankees ne m'ont pas habitué.

Laredo est le point de départ du *National Mexican Railroad* (*Ferro carril Nacional Mejicano*), ligne à voie étroite destinée à relier le Mexique au Texas par Saltillo et San-Luis-Potosi. Actuellement la voie ne va pas au delà de Saltillo. En attendant qu'une gare soit construite, les bureaux sont installés dans des wagons : c'est dans un de ces wagons que j'ai déniché le *general manager*, M. Lister, pour qui on m'avait donné à New-York une lettre d'introduction. Il m'adresse à son tour à M. Appleby, son collègue à Saltillo. Le train part à sept heures du matin. Il se compose de deux wagons, et comme tout est américain, personnel et matériel, on se croirait encore aux États-Unis. J'ai pour compagnons de voyage des Américains attachés aux travaux de la voie : comme il fait excessivement chaud, ils sont tous en manches de chemise. Leurs manières grossières contrastent avec la distinction d'un élégant jeune homme du plus pur type espagnol : c'est un dandy de Monterey, qui vient d'achever son éducation en Allemagne et qui s'en retourne dans son pays. En conversant avec lui, je ne tarde pas à m'apercevoir que, s'il a beaucoup d'extérieur, il a peu de fond ; du Mexique il ne connaît absolument que Monterey. Dans le wagon de seconde classe je remarque des Indiennes à luxuriante chevelure noire : elles fument toutes avec

conviction, et sucent des *membrillos*, fruit mexicain qui rappelle la poire de coing.

Pendant les premières heures on traverse un désert de sable absolument plat, où règne une chaleur torride. Le thermomètre marque 36° à huit heures du matin. Au milieu des sables croissent par myriades de monstrueux cactus arborescents, des yuccas de plusieurs mètres de hauteur, des agavés qui lancent vers le ciel leurs longues tiges efflorescentes. Ce paysage est d'une majestueuse tristesse : pas une culture, pas une habitation. De loin en loin seulement, une brigade de péons, manouvriers indiens qui travaillent à la voie : ces hommes n'ont pour tout costume qu'un pantalon de toile et un *sombrero*, chapeau mexicain à larges bords. Aux stations, qui sont de simples huttes en planches couvertes d'un *techo* en feuilles de yucca, des Indiennes offrent aux voyageurs un verre d'eau, des sucreries et des cigarettes enveloppées dans une feuille de maïs. N'ayant rien trouvé à mettre sous la dent depuis San-Antonio, je me contente d'un déjeuner de sucreries et de cigarettes.

Vers le milieu du jour surgissent à l'horizon les cimes bleuâtres de la Sierra-Madre, qui reposent l'œil fatigué de l'uniformité du désert. Ces montagnes apparaissent comme les Thermopyles du Mexique ; elles découpent leurs sévères silhouettes sur un ciel d'une pureté extraordinaire : pendant deux heures entières elles se dressent devant nous comme une infranchissable barrière. Mais bientôt le train les aborde par un repli et pénètre dans une vallée que dominent deux murailles verticales drapées dans des nuages d'une éblouissante blancheur. Très large au début, la vallée se rétrécit peu à peu. Le *Cerro de la Silla*, que nous longeons pendant plusieurs heures, présente une suite de contreforts qui forment une perspective fuyante d'une saisissante beauté. A l'ouest surgit *El Pico*, dont la cime figure une tiare posée sur une tête humaine : les gens du pays l'appellent *Cabeza del Papa* (tête du pape). Ces montagnes

ne portent point de neiges, bien qu'elles dominent la plaine de plus de mille mètres : leurs formes abruptes, leurs arêtes rectilignes les font paraître démesurément hautes. Pas un filet d'eau ne mouille leurs flancs nus et pelés, sur lesquels un soleil chauffé à blanc tombe de toute sa force. L'air est sec au point d'irriter les poumons. Étrange nature! Austère paysage! Est-ce donc là le Mexique? Je me l'étais représenté beaucoup plus riant. Mais pour me bien convaincre que j'ai franchi la frontière mexicaine, il me suffit de considérer la bizarre végétation qui s'accommode de cette aridité et de cette sécheresse. Si la montagne est stérile, la vallée semble extraordinairement féconde. D'innombrables yuccas arborescents de vingt pieds de hauteur dressent, dans toutes les directions, leurs singuliers rameaux hérissés de mille coutelas. Ces arbres, dont le port grotesque me déroute complètement, sont munis de piquants, comme les agavés, comme les cactus, comme les *jolantos*, les *quintes* et les *mezquites;* chaque végétal dans ce pays est un porc-épic : c'est une nature armée jusqu'aux dents.

Le seul village qu'on rencontre sur un parcours de quarante lieues est Salinas, réunion de quelques misérables chaumières au milieu desquelles circulent des femmes vêtues d'une simple chemise. Autour du village il y a des bananiers et des plantations de maïs et de cannes à sucre. Au delà de Salinas, le grandiose s'accentue en même temps que le ciel s'assombrit de nuages qui recèlent la foudre; on entre dans la vallée de Monterey, qui est restée dans mes souvenirs un des plus grands paysages du Mexique. Qu'on s'imagine un immense cirque de montagnes dont les sommets aigus et décharnés se hérissent de pyramides, de glaives, de tourelles pointues. Sous un ciel orageux, ce tableau est presque effrayant. Les cimes sourcilleuses, à demi perdues dans les nuages, affectent des airs de fantômes.

Il est quatre heures du soir quand nous arrivons à

Monterey, la vieille capitale du Nuevo-Leon. Le train poursuit sa route jusqu'à Saltillo; aujourd'hui nous nous arrêterons ici. Une foule d'oisifs — Dieu sait s'ils sont nombreux au Mexique! — est accourue à la station pour voir la *maquina* (la locomotive). Pour ces populations, le chemin de fer est une nouveauté, un prodige. Un coche antédiluvien me mène à l'hôtel Vignau : c'est une espèce de caravansérail mauresque, aux murs épais, blanchis à la chaux et percés de petites fenêtres ; autour du *patio* courent des galeries où l'on prend les repas en plein air. C'est là que j'ai goûté pour la première fois le plat national connu sous le nom de *frijoles :* ce sont des haricots brunis, qui terminent invariablement tous les repas ; les plats de résistance se composaient de biftecks excessivement coriaces et d'*arroz à la valenciana*, poulet au riz qui se mange dans tous les pays de langue espagnole.

Allons maintenant courir la ville, avant que la nuit tombe. Quand on n'a jamais vu de ville mexicaine et qu'on arrive en droite ligne des États-Unis, Monterey produit la même impression que si, au sortir d'une bruyante usine, on entrait dans le calme absolu d'un cloître. Hier encore, dans la grande rue de San-Antonio, c'était la vie intense et le *go ahead* des Américains du Nord ; nous voici aujourd'hui plongé dans le sommeil léthargique d'une ville de province perdue dans le Nuevo-Leon, au bout du Mexique. Il n'y a plus de moines dans ce pays, et cependant tout a gardé un aspect monacal. Des rues mornes et silencieuses, tirées au cordeau, courent entre deux longues lignes de murs blanchis à la chaux. On ne se douterait guère que ces murs sont des maisons, s'ils n'étaient percés de fenêtres qui s'ouvrent au niveau du sol : chaque fenêtre est défendue par des barreaux de fer derrière lesquels brillent les grands yeux noirs et la chatoyante chevelure d'ébène des *niñas* au teint basané. Il n'y a point de balcons comme en Espagne, car les maisons n'ont point d'étage; pas de toitures non plus, mais des *azoteas* ou terrasses.



Monteroy.

Aucun roulement de voiture ne trouble le silence des rues. De rares passants, qui semblent ressuscités du XVe siècle, circulent sur d'atroces pavés, sur des trottoirs qu'on ne répare jamais. Ils ont tous des airs d'*hidalgos*, même ceux dont les guenilles sont percées à jour. Le seul bruit qu'on entende à Monterey est le son discordant des pianos, qui semblent être pour les habitants la principale ressource contre l'ennui.

Si la ville est morte pendant le jour, en revanche quelle animation le soir! La population célèbre par toutes sortes de réjouissances les fêtes de l'indépendance nationale. A la place d'armes ont lieu les amusements populaires, tandis qu'un square voisin est le rendez-vous du beau monde. La place d'armes offre le vivant coup d'œil d'une kermesse flamande : des échoppes en plein vent, des tables dressées, des carrousels, des jeux de roulette, des marchands de fruits, et l'inévitable accompagnement des orgues de barbarie. La place voisine présente l'aspect bien différent d'une *alameda* espagnole. Les beautés de Monterey s'y promènent en mantille, nu-bras, la chevelure ornée d'une fleur.

Cette place, égayée par une gracieuse fontaine de marbre et plantée de palmiers et de bananiers, est ce que j'ai vu de plus joli à Monterey. On y respire le soir un air embaumé, au son de la musique militaire. La douceur de la température, les parfums des plantes, les valses entraînantes, les séduisantes mantilles, l'harmonieuse langue castillane, tout cela jette le nouveau venu dans cette ivresse qu'il faut avoir sentie pour en comprendre tout le charme. « Vie errante est chose enivrante », a dit un grand poète. J'aspirais à pleins poumons le bonheur de vivre, de parcourir le monde, de voir du nouveau. Oh! les inoubliables impressions de ma première soirée au Mexique! Ce pays auquel je rêvais depuis si longtemps, j'en contemplais le ciel, j'en respirais l'air; je n'y connaissais personne, et je trouvais dans mon isolement même je ne sais quel contentement. Seul en pays inconnu, on se sent libre comme l'oiseau.

Rentré à l'hôtel, je m'endormis en dépit du vacarme infernal des orgues de Barbarie qui glapissaient sous ma fenêtre. Vers le milieu de la nuit, je fus tiré brutalement des bras de Morphée par un effroyable coup de tonnerre qui fit voler en éclats le plafond de ma chambre. Avant que j'eusse pu me reconnaître, j'étais assailli par toutes sortes de débris qui pleuvaient sur ma tête. Aucun de ces débris, heureusement, ne me fendit le crâne, et je me levai le lendemain matin assez intact pour prendre une tasse de chocolat à l'espagnole.

J'avoue mon faible pour le chocolat. Or, comme le chocolat mexicain est le meilleur du monde, pensez donc si j'en ai consommé durant tout mon voyage ! C'est du Mexique, d'ailleurs, que nous est venu le chocolat, tout comme le tabac : les Aztèques en étaient fort friands, et le savoureux breuvage figurait chaque jour sur la table de Montezuma, si l'on en croit Bernal Diaz. Les Mexicains le préparent exactement comme le faisaient les Aztèques, en tournant vivement avec les mains un *molino*, petit cylindre en bois muni d'un disque mobile, et cette opération donne une boisson légère, mousseuse, exquise, dont je faisais chaque matin mes délices.

Je ne quittai point Monterey sans avoir visité le champ de bataille où en 1847 les Américains livrèrent combat aux Mexicains. Un tertre en terre surmonté d'une croix en désigne l'emplacement. Le palais de l'évêché, qui n'est plus aujourd'hui qu'une ruine, s'élève au sommet d'une colline que les Américains prirent d'assaut. Le lieutenant Grant se signala dans cette charge et reçut sa première promotion ; mais comme un autre officier, qui n'avait pas déployé autant de courage, reçut la même distinction, Grant déclina fièrement l'honneur en disant : « S'il mérite la promotion, je ne la mérite pas ». L'émule de Grant à Monterey n'était autre que le lieutenant Sherman : l'un devint plus tard président des États-Unis, l'autre commandant en chef de l'armée de l'Union.

Les environs de Monterey sont d'une grande beauté. La ville est située dans une profonde vallée que dominent d'un côté le *Cerro de la Silla* (montagne de la Selle), de l'autre la *Mitra* (la Mitre). Ces montagnes ont une altitude de plus de 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que l'élévation de la vallée n'est que de 480 mètres : aussi la localité est-elle affligée du climat des Terres-Chaudes. La vallée est arrosée par la petite rivière de Santa-Catarina ; le pont de pierre qui la franchit joua un rôle important dans la guerre : il fut le théâtre d'engagements sanguinaires, et les Mexicains le défendirent héroïquement contre les assaillants.

Le chemin de fer de Monterey à Saltillo avait été inauguré la veille de mon arrivée. Le moment n'était donc pas venu encore de goûter les ineffables délices de la diligence mexicaine. Je le déplorai d'autant plus que la route est fort belle. La station était pavoisée pour la circonstance : la compagnie Sullivan avait imaginé d'accoupler l'aigle américaine et l'aigle mexicaine sur un écusson qu'enveloppaient les plis des drapeaux des deux pays et où se lisait le mot *amistad* (amitié). C'est de la même façon que la Russie se dit l'amie de la Perse.

De Monterey à Saltillo il faut franchir une véritable chaîne des Pyrénées, cette grande ramification occidentale des Andes mexicaines connue sous le nom de Sierra-Madre. On aurait pu venir à bout de la difficulté au moyen de quelques tunnels, mais les ingénieurs américains sont ennemis des tunnels : ils ont trouvé plus simple de suivre l'ancienne route des diligences. Pendant trois heures et demie, sur un parcours de vingt-cinq lieues, le train court au fond d'une gorge, affronte les courbes les plus invraisemblables et gravit les pentes où les mules s'essoufflaient autrefois. Les courbes sont d'un si petit rayon, qu'on ressent de violentes secousses : je me tenais debout sur la plate-forme à l'extrémité du train, et vingt fois j'eusse été précipité sur la voie si je ne m'étais fortement cramponné

à la rampe du marchepied. Nos wagons européens dérailleraient constamment sur de pareilles voies; les wagons américains, avec leurs roues montées sur pivot, se moquent bien des courbes.

De ma plate-forme j'admire un paysage plein de grandeur : à droite et à gauche se dressent d'énormes murailles à pic; les cimes émergent du sein des nuages accumulés dans les bas-fonds; sur leurs pentes escarpées végètent des arbustes trop maigres pour cacher la roche, qui présente des stratifications absolument verticales : le pays a été profondément bouleversé par les forces volcaniques. Ces montagnes recèlent de grandes richesses minérales. La vallée est rendue fertile par les nombreux filets d'eau qui se précipitent des sommets. Çà et là surgissent de misérables cabanes en argile, rappelant assez bien les habitations arabes de Biskra : elles sont de la même couleur que le sol poudreux. La chaleur est atroce, et je n'ai d'autre préoccupation que celle de calmer ma soif en suçant des grenades : rien de plus délicieux que ces grenades du Mexique, dont le jus rosé est froid comme la glace. A chaque arrêt du train, des fillettes aux grands yeux noirs viennent offrir aux voyageurs ces fruits appétissants. Ont-ils des airs formidables, ces voyageurs, avec leurs immenses pistolets qu'ils portent en évidence dans une gaine à broderie d'argent suspendue à une ceinture bondée de cartouches. D'un bout à l'autre du Mexique, le cartouchier et le revolver font partie du costume.

L'arrivée du train à Saltillo est saluée par des milliers de curieux qui voient pour la première fois une locomotive. Il n'y a pas plus de gare ici qu'à Laredo : des wagons en tiennent lieu. C'est dans un de ces wagons que je découvre le surintendant, M. Appleby, à qui m'a recommandé M. Lister. Je le prie de bien vouloir me faire délivrer immédiatement ma malle que j'ai fait adresser de Laredo à Saltillo, mais il m'apprend qu'on l'a retenue à Monterey, où elle doit subir la visite de la douane du Nuevo-Leon,

comme à Saltillo elle devra subir la même formalité pour entrer dans l'État de Coahuila : au Mexique, chaque État a ainsi sa petite douane intérieure, inventée pour la plus grande vexation des voyageurs. Voilà une éventualité à laquelle je n'avais pas songé. J'ai beau pester contre les douanes mexicaines, M. Appleby me fait observer que chaque pays a ses lois et ses coutumes, et que le devoir de l'étranger, comme de l'indigène, est de s'y soumettre. Pour m'éviter l'ennui de retourner à Monterey, il me propose de lui confier la clef de ma malle, qu'il enverra là-bas par le premier courrier, mais je possède seul le secret de la serrure de cette malle. Le surintendant me promet de tout arranger en télégraphiant à Monterey. Grâce à son aimable intervention, j'eus mes bagages par le train du soir.

Saltillo est une petite ville aussi paisible, aussi silencieuse que Monterey. mais elle a un aspect infiniment plus délabré. Ses murs tombent en ruines, et ses habitants se vêtent de guenilles qui ont passé de père en fils. Le vent soulève dans les rues d'aveuglants tourbillons de poussière. Les deux seuls monuments sont le cirque, où ont lieu les combats de taureaux, et l'église San-Esteban, d'une architecture insignifiante ; la façade est blanchie à la chaux, et les cloches sont suspendues à l'extérieur. Ce qui est charmant, c'est l'*Alameda*, avec ses arbres séculaires et ses frais ombrages. L'hôtel San-Esteban mérite une mention : c'est une vieille *posada* tenue par un Yankee — il n'y aura bientôt plus que des Yankees au Mexique. — Il n'y a pas d'étage. Dans la cour se trouvent les diligences. C'est sur cette cour que s'ouvre ma chambre, dont la porte, évidemment construite en vue des voleurs, ressemble à une porte de forteresse ; elle est munie d'une serrure qui remonte peut-être à l'époque de Fernand Cortez, et où j'ai grand'peine à introduire une clef aussi longue que l'avant-bras. Le mobilier de cette chambre est d'une simplicité antique : sur une table grossière, une monstrueuse

cuvette en terre cuite; au mur, un vieux miroir brisé; enfin deux mauvais lits, dont l'un est destiné à un Américain qui partagera ma chambre. Au Mexique, on se soumet sans répugnance à dormir avec des inconnus; j'ai vu parfois quatre ou cinq voyageurs parqués dans une seule chambre.

Saltillo s'appelait autrefois Leona-Vicario, en l'honneur d'une héroïne qui se signala dans la guerre de l'Indépendance. Son nom actuel est un vieux mot chichimèque signifiant « une haute terre abondamment arrosée ». La localité fut fondée en 1586, mais elle n'obtint le titre de ville qu'en 1827. On lui accorde généreusement 18 000 habitants. Elle est aujourd'hui la capitale de l'État de Coahuila. Sous les Espagnols, le Coahuila formait la province de la Nouvelle-Estrémadure. Après la déclaration d'indépendance, ce territoire fut compris dans l'État du Texas; mais quand le Texas fut cédé aux États-Unis par le traité de 1848, le Coahuila fut érigé en État. Plus tard il fut réuni au Nuevo-Leon, et ce ne fut qu'en 1868 qu'il redevint un État séparé.

La capitale du Coahuila n'a rien qui puisse retenir l'étranger. Aussi, dès que ma malle fut arrivée de Monterey, plus rien ne m'empêchant de continuer mon voyage, je retins une place dans la diligence qui partait le lendemain pour San-Luis-Potosi. Il m'importait de ne pas manquer l'occasion, car il n'y a que trois départs par semaine, et il n'y a pas de ligne rivale.

De Saltillo à San-Luis-Potosi on compte 95 *leguas* ou lieues mexicaines [1]. Lorsque le *ferro-carril* réunira les deux localités, ce trajet sera l'affaire d'un jour; actuellement on l'effectue en quatre jours, à raison de douze heures de voyage par jour, de quatre heures du matin à quatre heures du soir. Le coût du voyage est de trente piastres d'argent (150 francs). Si le prix n'est pas exagéré, en

1. Environ 400 kilomètres. La *legua* est de 5000 *varas* ou 4179 mètres.

revanche la somme prélevée sur les bagages est une scandaleuse extorsion. On peut transporter en franchise une arrobe (25 livres) ; mais chaque arrobe additionnelle revient à six piastres. Indépendamment de ma place, je dus payer encore dix-huit piastres (90 francs), pour trois arrobes d'excédent de bagage.

Sur le revers de mon *boleto* (billet) qui porte un timbre bleu à l'effigie d'Hidalgo, sont inscrites les conditions du voyage. Il s'agira d'être debout avant que le coq chante, car je lis à l'article 3 que le voyageur qui ne se présente pas au jour et à l'heure indiqués au *boleto* ou qui, pour un motif quelconque, n'occupe pas la place retenue, perd la somme totale qu'il a déboursée. L'article 8 de ce curieux document n'est pas le moins intéressant; en voici la traduction : « L'entreprise ne répond point des vols ou pertes de bagages, dans quelque circonstance que ce soit; elle s'oblige uniquement à les transporter, et le soin des bagages reste à la charge exclusive de leurs propriétaires. » En d'autres termes, les voyageurs sont priés de se munir de revolvers et de défendre leur vie et leurs biens contre les voleurs et les brigands. L'entreprise veut bien charitablement les avertir et, pour le reste, se lave les mains.

Dix heures du soir. Je dois être debout à trois heures du matin, et je cherche à m'endormir dans cette douce pensée. Ah bien oui! je n'ai pas sitôt soufflé la chandelle, qu'un bruit de ferrailles rouillées m'annonce l'entrée de mon compagnon de nuit. C'est un Yankee. Malheureusement il n'est pas seul : il est accompagné d'un autre Yankee, et tous deux entament une interminable conversation, malgré la précaution que j'ai prise de leur dire que si je me suis couché tôt, c'est pour me lever tôt. A onze heures du soir ils causent encore. Ils ont évidemment comploté de m'empêcher de dormir. Je me lève et me mets à arpenter la chambre en costume de nuit : ce moyen ne réussissant pas, je prends une chaise et m'assois devant eux dans mon simple appareil; ils n'ont pas l'air de me voir. Alors je leur

confie que j'ai des accès de somnambulisme dans lesquels il m'arrive de tuer les gens. Les rustres ne s'en émeuvent pas le moins du monde. J'en suis donc réduit à leur déclarer sans détour qu'ils me feraient grand plaisir en me laissant dormir en paix. Les deux Yankees incontinent se lèvent, quittent la place en roulant des yeux terribles, et mon camarade de nuit déclare qu'il renonce à dormir en ma compagnie, ce dont je suis beaucoup plus enchanté qu'il ne semble le croire. D'ailleurs je ne dormis pas seul, car les rats me tinrent société, sans parler d'autres bêtes qui font moins de vacarme, mais plus de besogne.

CHAPITRE III

EN DILIGENCE

Trois heures du matin. — En rase campagne. — La diligence mexicaine. — Les routes mexicaines. — La bataille de Buenavista. — Aspect du pays et de ses habitants. — Un village mexicain. — Mendiants. — Indiennes. — Cuisine mexicaine. — Le désert. — Hacienda de la Ventura. — Une nuit en compagnie de deux Yankees. — Soleil levant. — Hacienda de Salado. — Dialogue avec un maître d'école. — Consultation médicale. — Indiens et métis. — Eau peu potable. — Cerro del Fraile. — Cedral. — Soleil levant. — Matehuala. — Un compagnon de voyage. — Les nopals. — Dans une hutte indienne. — Passage du tropique. — Charcas. — El Venado. — Un marché. — Montezuma. — Mœurs mexicaines. — Colorado. — Las Bocas. — Dernier relais.

Las tres de la mañana! Trois heures du matin! Ces mots criés à ma porte par le conducteur de la diligence m'arrachent à mon sommeil léthargique. *Dura lex, sed lex :* il faut se mettre en route. Après avoir pris une tasse de café, je pars encore mal éveillé, par une température relativement fraîche. Hier soir le thermomètre marquait 30°; ce matin il est tombé à 17°. Je m'enveloppe dans mon *zarape*, manteau mexicain que j'ai acheté à Monterey. Seul au fond de la voiture, je traverse au clair de lune les rues silencieuses de la ville endormie.

Bientôt s'évanouissent les dernières maisons. Me voici en rase campagne. J'allume une cigarette, qui m'éveille complètement. Chaque tour de roue m'emporte vers l'inconnu.

Quelle nouveauté qu'un voyage en diligence au Mexique! Toutes sortes d'idées se pressent dans ma cervelle : je me demande comment finira cette journée qui commence, et j'appelle de tous mes vœux une petite aventure pas trop tragique, car il est convenu qu'on ne peut décemment revenir du Mexique sans avoir eu maille à partir avec les brigands.

Vers cinq heures et demie du matin, le lever du soleil dissipe les ténèbres. La première chose qui appelle mon attention, c'est naturellement la voiture qui me porte, moi et ma fortune, laquelle consiste dans une lettre de crédit d'une banque de Londres, un chèque que m'a délivré un banquier de Monterey, quelques louis d'or et une pile de piastres mexicaines. Cette voiture n'est qu'une vieille patache, qui ne rappelle en aucune façon la légendaire diligence espagnole; elle rappelle plutôt ces antiques calèches type Louis XV connues sous le nom de *concord coach*, dont les Américains se servent sur les routes des montagnes Rocheuses. Elle a trois banquettes à trois places, n'a pas de coupé, et n'admet pas plus de neuf voyageurs : on y est si mal assis qu'il est impossible d'y étendre les jambes. La banquette du milieu a pour dossier une bande de cuir tendue que l'on peut détacher à volonté, lorsqu'elle ne se détache pas d'elle-même par suite des soubresauts de la voiture. Le plafond est garni d'un réseau de cordes destiné à recevoir les chapeaux. Les tentures graisseuses tombent en lambeaux ; les carreaux de vitre sont tous absents; rien ne protège contre la pluie, le vent, la poussière. L'attelage se compose de huit mules qui n'ont que les os et la peau; un *mozo* court constamment à côté d'elles et les excite en leur lançant des cailloux dont il a toujours une provision. Le coche est suspendu sur de solides bandes de cuir, le seul genre de ressorts qui puisse résister aux routes du pays.

Telle est la diligence mexicaine, dont le type est absolument invariable d'un bout à l'autre de la république.

Quant aux routes mexicaines, leur aspect est plus original encore. Souvent il n'y a pas même trace de route; on

se borne à suivre les ornières creusées par le passage des chariots à travers la campagne ; ces ornières s'étendent sur une bande de terrain dont la largeur varie de 3 à 100 mètres. En dehors du périmètre des villes, les routes ne sont jamais pavées ni macadamisées. A la suite des grosses pluies tropicales, le chemin dégénère en un épouvantable bourbier où les mules pataugent jusqu'aux genoux et où les roues s'engravent jusqu'aux essieux : alors le conducteur est réduit, pour sortir du bourbier, à lancer le coche à travers les champs de maïs ou de maguey, ce qui cause un dommage au moins égal aux frais qu'entraînerait l'entretien de la route.

Il faut renoncer à décrire les épreuves auxquelles sont soumis les infortunés voyageurs. Chaque cahot les fait sauter comme des pois sur un tambour ; les bonds effroyables de la patache tantôt vous envoient vous cogner la tête au plafond, tantôt vous projettent dans les bras de votre voisine, tantôt vous adressent l'aimable caresse de la branche épineuse d'un *mezquite* qui vous meurtrit le visage. Le vent âpre des hauts plateaux, qui pénètre de tous côtés, vous afflige de maux de dents, ce qui n'est pas le moindre inconvénient.

Les Mexicains goûtent-ils les beautés de leurs diligences plus gaiement que nous qui sommes gâtés par les chemins de fer? Jugez-en par l'opinion d'un Mexicain qui a fait le même voyage de Saltillo à San-Luis-Potosi. Voici un article extrait du *Monitor Republicano*, le journal qu'on lit le plus au Mexique. L'article a paru pendant mon séjour à Mexico. Je le traduis textuellement du castillan :

De Saltillo a San-Luis.

Pour le plus grand profit des voyageurs, nous allons faire connaître à nos lecteurs les impressions de voyage d'un de nos amis ; il nous les a racontées alors qu'il se trouvait encore au lit par suite des accidents éprouvés en chemin.

« Figurez-vous, nous disait-il, que l'entreprise des diligences est engagée par contrat à transporter les valises de la poste, et que le poids de ces valises dépasse la charge que peuvent admettre les voitures; celles-ci sont dans un état pitoyable; elles sont traînées par de petites mules étiques et conduites par des automédons qui se gorgent littéralement d'alcool.

« Je ne dis rien de la moralité des agents des différentes stations, de l'avarice des aubergistes, et de la tyrannie qu'exercent sur les voyageurs les *mozos* chargés des relais de poste... Les lits sont comme des cailloux, la nourriture est chinoise.

« Ensuite, que les chevaux s'empêtrent dans un bourbier, et il faut attendre deux ou trois heures que les bêtes changent d'humeur.

« Que le véhicule menace de verser par suite de l'ébriété des conducteurs, et vous voilà obligé de descendre et de cheminer à pied...

« Moulu, désespéré, affligé de coliques, d'inanition et d'accès de fièvre bilieuse, les os rompus, vos malles brisées, vous arrivez au terme de votre voyage avec la douce consolation d'avoir payé trente piastres tant d'incommodités et de mauvais traitements. »

Au point du jour nous sommes à l'hacienda de Buenavista, dans le défilé de la Angostura, que terminent deux rangées de hautes montagnes. C'est ici que le général Taylor, à la tête de cinq à six mille soldats, livra bataille au président Santa-Anna, qui commandait une force de 25 000 hommes. Sur la rive orientale d'un mince cours d'eau traversant la vallée surgissent de petites buttes qu'on prendrait pour des constructions artificielles, et qui s'étendent de la rivière jusqu'aux flancs des montagnes. Les Américains avaient placé leurs canons sur ces éminences, du haut desquelles ils mitraillaient les Mexicains. De part et d'autre le carnage fut horrible : beaucoup de braves officiers y laissèrent la vie. La plupart des généraux amé-

ricains qui s'illustrèrent plus tard dans la guerre de Sécession se trouvaient à Buenavista. La victoire resta incertaine : les deux adversaires se l'attribuèrent.

La Angostura est le point le plus étroit de la vallée : en cet endroit elle n'a pas 3 kilomètres de largeur; aussi cette passe a-t-elle été souvent le théâtre des exploits des Indiens et des voleurs. L'altitude du lieu est de 1870 mètres au-dessus du niveau de la mer : depuis Monterey, sur un parcours de 122 kilomètres, la route s'est élevée de près de 1400 mètres. Voilà pourquoi la température n'a cessé de s'abaisser; à Monterey nous étions en Terre-Chaude, à Saltillo en Terre-Tempérée : nous voici en Terre-Froide. Un vent âpre et sec souffle de la montagne. A mesure que nous pénétrerons au cœur du plateau de l'Anahuac, nous ne cesserons de nous élever davantage. Maigre est la végétation : à perte de vue ce ne sont que cactus, agavés et yuccas, yuccas, agavés et cactus. La plaine, poudreuse et aride, est d'une souveraine monotonie. L'eau y est si rare, que la rencontre d'un étang ou d'un puits est un événement aussi important qu'au Sahara : les puits et les étangs donnent leurs noms à maintes localités, telles que *Agua Nueva*, *Tanque de la Vaca*. La contrée n'a d'autre population que les péons qui vivent attachés à la glèbe sur les terres des haciendas, vastes domaines seigneuriaux dont l'organisation rappelle le moyen âge. On parcourt des lieues sans rencontrer une maison. De loin en loin on croise une petite caravane de paysans qui conduisent des chars à roues pleines, de l'aspect le plus primitif; ils voyagent sur des mules, et l'on voit souvent homme et femme à califourchon sur la même bête; ils sont coiffés d'un immense chapeau de paille et ceints d'une bande d'étoffe rouge. D'autres vont à pied. L'Indien du Mexique est le plus infatigable marcheur du monde; on m'a assuré qu'un Indien peut faire à pied en cinq jours l'énorme trajet de Saltillo à San-Luis-Potosi. Parfois apparaissent de fringants cavaliers armés jusqu'aux dents : instinctivement, à leur approche je porte la main à mon re-

volver, car je ne suis pas encore assez expert pour distinguer un paisible cavalier d'un chef de bandits. Par suite de leur habitude de voyager avec un arsenal complet, tous les Mexicains passent pour des brigands aux yeux des nouveaux venus.

Au bout de trois heures nous relayons dans un village dont je n'ai pas noté le nom, mais dont j'ai retenu l'aspect, car c'était là mon premier échantillon de village mexicain. Autour d'une vaste esplanade carrée où vaguent des moricauds tout nus, des poules et des cochons, sont rangées quelques masures croulantes, de forme cubique : ces misérables constructions sont faites d'adobes grisâtres; elles n'ont pas d'étage, et se terminent en terrasses. L'église est construite de la même façon, et sa façade lézardée semble ne tenir debout que par miracle. Les clôtures sont faites de troncs de yucca juxtaposés. N'était l'aspect des indigènes, on pourrait se croire dans un village maure. J'ai vu au Maroc des maisons en pisé construites sur le même modèle : l'influence arabe a passé au Mexique par l'intermédiaire de l'Espagne.

Tandis qu'on change de mules, je me vois entouré d'une foule de mendiants estropiés. Il n'est pas de pays au monde où l'on rencontre tant de gens privés de bras ou de jambes : un Mexicain à qui je demandais la raison de ce fait l'attribuait aux révolutions, aux guérillas et au banditisme. Beaucoup de ces mendiants sont des fieffés coquins qui ont sur la conscience plus d'un vol ou plus d'un assassinat.

Pendant l'étape suivante je voyage en compagnie d'une Indienne et de ses trois fillettes : les pauvres enfants sont marquées de la petite vérole, maladie qui fait d'immenses ravages au Mexique. J'admire leur superbe chevelure aussi noire que l'obsidienne. Je leur adresse la parole en espagnol, mais elles me répondent dans leur idiome, auquel je n'entends pas un mot.

Mes compagnes me quittent au relais de *Tanque de la Vaca* (Étang de la Vache), où l'on s'arrête une heure pour

dîner dans un misérable rancho. Le menu se compose d'un affreux brouet et d'un plat de *puchero*, morceau de mouton bouilli qui nage dans un ragoût de maïs et de *garbanzos* (pois chiches) ; eh quoi ! j'allais oublier le classique plat de *frijoles*, fèves brunes, dont j'ai fait la connaissance dès la frontière mexicaine. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans un rancho d'autre boisson que de l'eau. Par malheur l'eau est jaune. Pendant le repas on m'apporte de minute en minute une de ces crêpes de maïs connues sous le nom de *tortilla*, qui se mangent au Mexique en guise de pain : il faut les avaler toutes chaudes, et voilà pourquoi on les sert une à une. J'en ai bientôt tout un monceau devant moi. Ces crêpes n'ont pas mauvaise saveur, mais elles sont si lourdes sur l'estomac, que je me contente d'une seule, au grand étonnement de l'hôtesse, qui en mange sans doute à la douzaine.

C'est à Tanque de la Vaca que commence le désert. Le pays est presque inhabité : cette portion centrale du plateau mexicain présente la physionomie des steppes. Il n'y a plus d'autre végétation que les ronces, plus d'autre perspective que d'immenses plaines sablonneuses, crevassées par la sécheresse : la diligence erre à travers ces sables sans route tracée. De tous côtés surgissent à l'horizon de noires et arides montagnes aux flancs desquelles s'amoncellent des nuages orageux : bien qu'elles soient à plusieurs lieues de distance, on croirait pouvoir les toucher du doigt, tant leurs cimes se rapprochent dans la transparente atmosphère de ces hautes altitudes. Des trombes de sable impalpable tourbillonnent dans l'air, chassées par le vent des plateaux. Parfois le vol majestueux d'un vautour anime cette sombre nature. Les mots ne peuvent rendre l'étrangeté et la souveraine mélancolie du paysage. C'est au triple galop que les mules vous emportent à travers ces vastes espaces.

Le coche s'arrêta vers le soir à l'hacienda de la Ventura : c'est là que se termina ma première journée de diligence. L'hacienda est la propriété du général Treviño, de Monterey,

un des aspirants à la présidence de la république : elle a plus belle apparence que les ranchos délabrés que j'avais rencontrés jusqu'alors. La diligence me dépose dans une cour sur laquelle s'ouvrent différentes portes. A l'aide d'une clef monumentale je pénètre par une de ces portes dans la chambre qui m'est destinée. Suivant l'usage mauresque, que nous retrouverons d'un bout à l'autre du Mexique, cette chambre n'est éclairée par aucune fenêtre, si bien que, la porte fermée, on se trouve dans une complète obscurité : c'est une précaution utile à la fois contre le soleil et contre les voleurs. Les murs épais, blanchis à la chaux, le carrelage rouge, la porte chargée de ferrailles, la simplicité du mobilier, tout rappelle l'aspect d'une prison. Quatre tables longues sont rangées le long des murs. C'est que dans l'intérieur du Mexique les lits sont un luxe assez inusité, et qu'à leur défaut on se contente de dormir sur les tables; la nuit on y étend des *colchones* (matelas) ou de simples *petates* (nattes).

Pendant que je sirote au *comedor* (salle à manger) la tasse de chocolat qu'il est d'usage de prendre à l'arrivée, entre dans la cour la diligence venant de San-Luis-Potosi. Elle amène quatre voyageurs : un colonel mexicain du nom de Carlos Agundis, un Espagnol et deux Américains. J'avais deviné la nationalité de l'Espagnol à la pureté de son accent. La langue castillane n'est plus au Mexique ce qu'elle est en Espagne : une foule d'incorrections se sont glissées dans la prononciation.

Je passe la soirée avec les deux Américains, mes compagnons de nuit. A la lueur d'une chandelle ils me racontent leurs impressions de voyage. Ils me font des confidences à faire dresser les cheveux. « Vous voyagez seul? me disent-ils d'un air mystérieux : c'est aller au-devant d'une catastrophe certaine. Dans ce pays, nul ne voyage seul. Vous voyez ces revolvers dernier système américain : la semaine dernière nous avons eu à nous en servir contre toute une bande de scélérats que nous avons mis en fuite, sauf deux

qui sont restés sur le carreau. Nous voyageons l'arme à la main, toujours prêts à faire feu, et regardant chacun dans une direction opposée, de telle façon que nous puissions voir l'ennemi de quelque côté qu'il arrive. » Longtemps après avoir soufflé la chandelle, ils me parlent encore de bandits, de serpents, de scorpions, d'araignées venimeuses qui se fourrent dans les lits, et c'est la tête pleine de ces douces images que je finis par m'endormir sur la table qui m'est échue en partage.

Le lendemain à trois heures du matin nous sommes tous debout. Tandis que nous prenons le café, les Américains m'avouent avoir *joked* (plaisanté). Ils n'ont pas rencontré le moindre petit brigand, serpent ou scorpion, et n'ont eu d'autre intention que de me causer d'affreux rêves. Connaissant de longue date le *boasting* des Yankees, je n'ai pas cru un mot de leurs histoires, et leur plan infernal a complètement échoué.

A quatre heures précises nous prenons congé les uns des autres, et tandis que la voiture que j'ai occupée la veille reprend la route de Saltillo avec le Yankee, l'Espagnol et le Mexicain, celle qui a amené hier ces voyageurs m'emporte vers San-Luis-Potosi.

Je suis toujours aussi isolé dans mon coche que Robinson dans son île. L'obscurité est encore complète. Ce n'est qu'à cinq heures et demie que le jour commence à poindre. Les noires silhouettes des montagnes surgissent les premières du sein des nuages laiteux ; puis le soleil, s'élevant au-dessus de l'horizon, inonde de sa lumière dorée l'immense étendue de la plaine. La route est détrempée par l'orage de la nuit dernière, ce qui nous délivre des tourbillons de poussière. A six heures du matin le thermomètre ne marque que 15° : au Mexique on grelotte par cette température.

Nous changeons de chevaux à l'hacienda de Salado, qui passe pour une des plus vastes propriétés du Mexique : elle possède 885 600 acres de terre, qui conviennent à l'élevage des bestiaux, et qui produisent naturellement plusieurs

plantes dont la fibre peut être utilisée dans l'industrie, telles que le *maguey* (*Agave americana*), la *lechugilla*, la *pita*, le *zotol*, le *zolomandoque*. L'eau et l'herbe abondent dans cette région. Les différentes cordillères qui la traversent du sud au nord offrent d'innombrables filons contenant de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb et d'autres métaux. Salado est appelé à devenir plus tard un centre de chemins de fer.

Cette grande hacienda renferme une nombreuse population et forme tout un village, avec chapelle, école et maison de poste. Les constructions en pisé sont rangées, comme toujours, autour d'une grande place carrée où aboient les chiens, où picorent les poules, où grognent les cochons, où gloussent les dindons. Les ordures sont amoncelées au centre de la place.

J'ai eu la curiosité de visiter l'école. Une douzaine de bambins y sont assis sur deux bancs. Les murs sont couverts d'alphabets et de maximes de morale. Le maître est absent, et mon entrée soulève une hilarité générale. Les écoliers m'apprennent que le maître est allé voir l'arrivée de la diligence, en manière de distraction. En retournant à la diligence, je découvre mon personnage; il paraît enchanté de faire ma connaissance et d'acquérir quelques notions nouvelles sur les choses du monde extérieur, dont il n'a guère plus d'idée que le plus jeune des bambins de sa classe. Il me demande quel est mon pays. Il faut ensuite que je lui en explique la situation, car il n'en a pas la moindre notion. Voici un fragment du dialogue qui s'établit entre nous :

Le maître d'école. — Comment se rend-on dans votre pays?

Réponse. — Par mer.

Le maître d'école. — Est-ce que la mer est large?

Réponse. — Passablement large, puisqu'il m'a fallu, pour la traverser, naviguer jour et nuit pendant une longue suite de jours.

Le maître d'école. — La mer est-elle plus large que le pays qui s'étend d'ici à Saltillo?

Réponse. — Légèrement.

Le maître d'école. — Sa largeur peut donc se comparer à la distance d'ici à Tampico?

Pendant que je donne à ce docte magister une leçon de géographie dont il semble avoir impérieusement besoin, un des indigènes qui m'entourent et qui se dit qu'un homme aussi savant que moi ne peut évidemment être qu'un médecin, me demande une consultation. Si je m'étais, comme Candide, « enquis de la cause et de l'effet, et de la raison suffisante qui avait mis ce misérable dans un si piteux état », il eût pu me faire la réponse de Pangloss : « Hélas! c'est l'amour, l'amour....! » Puisqu'il me prenait pour un médecin, j'usai de mon prestige pour lui faire telles recommandations et telles défenses que comportait son cas. Chaque fois que j'avais parlé, le maître d'école opinait du bonnet, en disant sur un ton doctoral : « C'est ce que j'avais toujours pensé, c'est ce que j'avais toujours dit. » Tous les badauds du village assistaient à cette grave consultation, partageant leur admiration entre le *medico* et le maître d'école.

Ces populations des campagnes sont indiennes ou métisses. La peau est cuivrée, les cheveux sont d'un noir de jais. Le costume des hommes est des plus simples : chemise et pantalon de toile blanche, ceinture rouge, chapeau de paille à larges bords, et sandales indiennes qui ne couvrent que la plante du pied. Ils se protègent contre le froid en se drapant jusqu'au nez dans leur zarape. Ils passent le plus clair de leur temps à ne rien faire, à se chauffer au soleil et fumer la cigarette. Ces oisifs n'ont pas toujours de quoi manger; mais quand la faim les presse, ils vont dans la montagne dîner de figues d'Inde. Peut-être ont-ils quelque part un champ de maïs, mais l'Indien ne cultive jamais au delà de ses besoins.

L'eau qu'on boit à Salado mérite une mention : elle est peuplée d'animalcules blancs gros comme des têtes

d'épingle, et rien n'est plus curieux que d'observer la vie active que mène cette population aquatique. Les gens de l'endroit avalent cette eau sans sourciller. L'hôtesse qui me servit à déjeuner m'assura que les petites bêtes *no hacen daño*, sont inoffensives. Dieu merci! je préférai m'abstenir de boire. Je pensai à mon filtre de poche, mais, comme il arrive d'ordinaire, les ustensiles de ce genre sont au fond de la malle au moment où l'on en a besoin.

Au delà de Salado le désert reparaît plus désolé que jamais : le vent fait rage sur ces vastes plaines de sable, dont l'altitude atteint plus de 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'horizon est toujours borné par des montagnes stériles, d'un aspect sombre et triste. Pendant toute la journée on a en vue le *Cerro del Fraile* (montagne du Moine), immense pyramide à double cime dont la forme rappelle celle du pic de Ténériffe : cette montagne renferme de riches mines d'argent en exploitation. Les seuls arbres qui végètent dans cette région sont les *mezquites* [1] aux branches épineuses et au feuillage vert pâle sur lesquels perchent des vautours noirs que les Mexicains appellent *zopilotes :* à l'approche de la diligence, ces grands oiseaux s'échappent de leurs perchoirs et s'envolent par légions. Sur un parcours de plusieurs lieues on ne rencontre qu'une seule maison, le misérable rancho de la *Parrida.*

Cedral est le nom d'un gros village situé à mi-chemin de Saltillo et de San-Luis-Potosi. C'est là que s'arrêta la diligence. J'y arrivai vers cinq heures du soir, affamé comme on peut l'être après une longue journée de voyage sur les hauts plateaux. Malheureusement la coutume est de ne servir à dîner qu'à huit heures du soir, après quoi l'infortuné voyageur peut aller digérer son dîner sur sa table-lit, avec la perspective d'être réveillé à trois heures du matin. En attendant l'heure du repas, il faut se contenter d'une tasse de chocolat. Cette fois l'hôte, cédant à mes instances, me pro-

1. *Mimosa nilotica.*

mit de me servir à dîner *pronto* (tout de suite). Mais comme je savais ce que ce mot veut dire dans la bouche d'un Mexicain, j'allai faire une promenade dans la localité. J'y dénichai un vieil apothicaire complètement ramolli, qui me vendit très cher un flacon de chloroforme destiné à calmer les maux de dents, cet accessoire obligé d'un voyage en diligence mexicaine.

Quand je revins à l'auberge au bout d'une heure, les préparatifs du dîner en étaient toujours au même point, et je dus patienter une heure encore avant de pouvoir me mettre à table. Ce soir-là j'arrosai mon puchero d'une bouteille de sauterne que j'avais achetée au Texas pour les mauvais jours du Mexique : ce cher vin de France effaça le pénible souvenir de l'eau animalculifère de Salado.

Comme toutes les bourgades qu'on rencontre dans la région presque dépeuplée qui s'étend de Saltillo à San-Luis, Cedral donne au premier aspect une fausse idée de son importance réelle : une place carrée entourée de quelques *tiendas* (boutiques) compose toute l'agglomération. La localité est défendue par des fortifications érigées en vue des voleurs et des Apaches. Il y a dans le voisinage, au pied du *Cerro del Fraile*, une ville minière du nom de *Catorce*, ainsi appelée à cause d'une bande de quatorze brigands qui fut longtemps la terreur de la contrée. Cedral, de même que Catorce, doit son existence à l'exploitation des mines d'argent. Un médecin américain que j'y ai rencontré m'a assuré que la mine de la *Conception* a donné en 1882 deux millions de piastres. Ce médecin habite le pays depuis plus de vingt ans : il semble s'ennuyer fort à Cedral, localité absolument dépourvue de toute espèce de vie sociale et intellectuelle ; ses liens de famille et d'autres circonstances le condamnent à y résider.

Au départ de Cedral, à quatre heures du matin, j'étais toujours seul. Quand l'aurore colora le ciel à l'orient, les cimes des montagnes se diaprèrent de couleurs d'une divine beauté, depuis le gris-perle le plus délicat jusqu'au rose le

plus idéal. Pour la première fois le ciel était clair, l'air vif et frais. J'étais sous le charme des pures splendeurs du jour renaissant. Il n'y avait qu'une seule ombre à ce riant tableau du réveil de la nature : la route était devenue abominable; ce n'était plus que rocs, flaques d'eau, bourbiers perfides. Le coche était ballotté comme un navire par une tempête.

Il était à peine six heures du matin quand on arriva à Matehuala, localité plus importante encore que Cedral, car j'y ai compté trois églises.

Rien de plus animé, de plus pittoresque que l'entrée de la diligence dans un de ces villages. Lancé au triple galop des huit mules, le véhicule bondit bruyamment sur le pavé grossier, tous les chiens de l'endroit accourent en aboyant, les enfants viennent derrière les chiens, les poules s'enfuient à tire-d'aile, et les bons villageois sortent de leurs maisons. La plus haute ambition du conducteur de diligence est de lancer son attelage à toute vitesse au moment où il entre par un passage étroit dans la cour de la maison de poste : s'il n'excelle dans ce genre d'adresse, c'est qu'il n'est pas à la hauteur de sa profession.

Matehuala est le plus bariolé de tous les villages mexicains. Les maisons sont peinturlurées en rose-pêche, en gris-perle, en bleu d'outremer, en vert-bouteille, et l'ensemble est d'un effet varié et réjouissant. Comme d'habitude, une foule de mendiants et d'oisifs assistent au spectacle toujours nouveau de l'arrivée de la diligence; majestueusement drapés dans leurs zarapes, dans des poses classiques, ils fument la cigarette en désœuvrés qui n'ont absolument rien d'autre à faire. Une vieille Indienne à qui je fais l'aumône d'une pièce de cinq sous en fort beau nickel me restitue ma monnaie, prétendant qu'elle contient du *veneno* (poison). Voilà la réputation du nickel dans les campagnes du Mexique.

A Matehuala je trouvai enfin un compagnon de voyage : c'était un gaillard bien membré, chaussé de grandes bottes

de chasse, et portant à sa ceinture bondée de cartouches un immense revolver enveloppé dans un étui en cuir brodé d'argent. Son costume aurait pu me le faire prendre pour un Mexicain, s'il ne s'était trahi par l'accent allemand qui perçait à travers son castillan d'ailleurs très correct. Les Allemands sont fort nombreux au Mexique, et le commerce est presque entièrement entre leurs mains. Entreprenants et opiniâtres, ils réussissent tous à faire fortune en quelques années. Mon compagnon voyageait depuis dix ans dans l'intérieur du pays pour le compte d'une maison de Hambourg. Sa conversation était fort intéressante : il avait eu toutes sortes d'aventures dans le cours de ses nombreux voyages, et plus d'une fois il avait eu affaire avec les bandits. Le pays, disait-il, n'est pas beaucoup plus sûr aujourd'hui qu'autrefois, les routes parcourues par les diligences n'ont pas cessé d'être infestées de voleurs, et le brigandage est toujours florissant ; tout au plus peut-on dire que les attaques à main armée sont devenues plus rares depuis que le gouvernement a pris à tâche de sévir énergiquement en faisant pendre aux arbres qui bordent la route, sans aucune forme de procès, et même sans confession, les bandits qui tombent entre les mains des gendarmes.

Aux environs de Matehuala le pays redevient fertile. On y cultive le maïs, qui y atteint des dimensions inconnues en Europe ; il monte jusqu'à 3 ou 4 mètres de hauteur : c'est l'espèce qu'on distingue dans le pays sous le nom de « maïs géant ». Cette année, la sécheresse a détruit les récoltes. Ce qui monte plus haut encore, ce sont les cactus dont on fait les haies pour clôturer les champs : on les appelle *organos*, parce qu'ils ressemblent à d'énormes tuyaux d'orgues. C'est dans cette région que j'ai rencontré les premiers nopals (*Cactus tuna*). Cette plante, qui figure dans les armes du pays, est véritablement, avec le maguey, la providence des Mexicains. Elle croît dans les contrées les plus arides, sans aucune espèce de culture, et elle donne à profusion un fruit qui porte le nom générique de *tuna*,

et qui, suivant qu'il est rouge, vert ou jaune, s'appelle *cardon*, *tambuese* ou *alfalfa*. La tuna rouge passe pour la meilleure : c'est la figue d'Inde ou de Barbarie, que j'avais appris à connaître aux îles Canaries; mais celle du Mexique m'a paru plus rafraîchissante et d'un goût plus agréable. Le cardon rouge colore fortement la salive. On fabrique avec le jus du cardon le *colonche*, boisson rouge comme du sang, et que je ne buvais pas sans une certaine répulsion. La tuna sert encore à faire du miel, du fromage et d'autres bonnes choses. Les Indiens mangent des quantités prodigieuses de tunas, en dépit des piquants dont est munie l'enveloppe du fruit. Le nopal produit pendant quatre mois de l'année : le fruit vert mûrit le premiér, le jaune lui succède, le rouge est le plus tardif. Nous étions dans la saison de la tuna rouge (cardon), qui mûrit en septembre et octobre; c'était un fort joli coup d'œil que les myriades de tunas écarlates s'épanouissant sur les nopals le long du chemin.

Nous fîmes la halte de midi à l'hacienda de Solis, située non loin du rancho qui porte la dénomination réaliste de Mata Pulgas (Mort aux puces). Nous déjeunâmes dans une hutte indienne faite de feuilles de palmier : cet intérieur était remarquable par l'absence complète de toute espèce de mobilier : pour plancher, la terre battue; pour sièges, de grosses pierres; pour couchettes, des nattes. C'était à peu de chose près la civilisation de l'Afrique centrale. Une femme octogénaire, qui eût pu figurer dans les sorcières de Macbeth, nous donna à déchiqueter une vieille carcasse de poulet agrémentée de *frijoles*, de *tortillas* et de figues fraîches délicieuses.

Nous reprîmes notre route à travers un désert rocailleux où nous pensâmes verser plus d'une fois. Mon compagnon avait, peu de jours avant, essuyé pareille infortune en ce même endroit; la voiture était bondée de voyageurs, et l'un d'eux eut le crâne fracassé. J'avoue qu'une telle perspective ne me souriait guère.

L'aspect de cette région est d'une indicible sauvagerie :

l'horizon est limité partout par des montagnes aux cimes coniques, aux flancs nus et pelés; l'une d'elles a la forme d'une pyramide surmontée d'un cylindre. Où donc ai-je vu des cimes volcaniques absolument analogues? En Islande. Une noire calotte de nuages s'étend sur cette nature morose; l'air est humide et froid, et j'ai peine à me mettre en tête que c'est aujourd'hui, 22 septembre, que je franchis la ligne du tropique.

Passer le tropique sur un bateau qui va sur l'eau est un rêve que nous avons tous fait lorsque, enfants, nous lisions Robinson Crusoé ou les aventures du capitaine Grant; mais bien peu ont caressé la perspective de le franchir en diligence. Je n'y avais même jamais songé. Je ne puis dire au juste à quel moment le coche a traversé ce fameux tropique. Le postillon m'affirmait que nous l'avions laissé derrière nous depuis la veille; un autre disait que nous ne le dépasserions que le lendemain, et qu'il aurait soin de me le montrer au passage. Ces braves gens s'imaginaient le tropique sous la forme d'un arbre ou d'une montagne. Quel dommage que le maître d'école de Salado ne fût pas là pour trancher la question!

Quand nous approchâmes de Charcas, la route devint un vrai casse-cou. Il y a surtout une descente qui m'a donné le frisson. Le postillon m'assura que nombre d'accidents sont survenus en cet endroit. Quelques légers travaux de terrassement suffiraient à remédier au danger, mais il faudrait commencer par remédier à l'incurie mexicaine.

Charcas est une ancienne hacienda qui est devenue un gros village. L'auberge où j'ai passé la nuit est la meilleure que j'aie rencontrée de Monterey à San-Luis. Mon compagnon alla loger chez un de ses amis. En prenant possession de mon *cuarto*, je constatai avec plaisir que j'y étais le seul occupant; mais vers le soir la diligence de San-Luis amena une telle affluence de voyageurs, que plusieurs durent se résigner à coucher à terre.

A la nuit tombante, je fis une tournée de reconnaissance

dans la localité. Je m'informai d'un aérolithe de dimensions phénoménales qui tomba un jour dans le cimetière, et fus assez mortifié d'apprendre qu'il fait aujourd'hui l'admiration des Parisiens. Charcas sans son aérolithe fait aussi triste figure que Louqsor sans un de ses obélisques : c'est une pauvre bourgade perdue au cœur du désert. Ce qui lui donne un peu de vie, ce sont des pies d'une espèce particulière qui ont élu domicile sur les trois cyprès plantés devant l'église. Ces oiseaux y nichent par centaines et font un vacarme assourdissant.

L'église de Charcas ressemble à toutes celles que j'ai vues dans le nord du Mexique : une façade assez nue, sans prétention architecturale, blanchie à la chaux de haut en bas, avec des cloches suspendues à l'extérieur et quelques statues baroques. C'est samedi soir, le jour des confessions. Entrons. Des Indiens font leurs dévotions, accompagnées de signes de croix d'une extrême complication, à la mode espagnole. Les uns récitent leurs prières à haute voix, agenouillés par terre, d'autres étendent leurs bras en croix, immobiles comme les madones qu'ils invoquent, d'autres se traînent sur les genoux d'un autel à l'autre. Ils ont cette foi naïve et robuste qui est le propre de la race indienne dans toute l'étendue de l'Amérique espagnole. La poésie du soir planait sur cette foule abîmée dans le recueillement et la prière, et je plains celui, chrétien ou mécréant, qui ne se serait pas senti ému à cette vue.

En sortant de là, je parcours les rues, où tombe l'obscurité de la nuit. Les hommes goûtent les ineffables jouissances du *farniente* et de la cigarette, enveloppés dans leurs mantes de laine aux couleurs bariolées. Les femmes font la causerie du soir, assises sur le seuil de leur porte : la vue d'un étranger est pour elles un événement considérable. La vertu des filles de Charcas est fort peu farouche. Chantez donc les mœurs pures et patriarcales des campagnes ! Peut-être le tropique y est-il pour quelque chose.

Ce terrible tropique, sur le compte duquel on met tant

de méfaits, a décidément une réputation usurpée : il n'était pas du tout dans son rôle quand je quittai Charcas par une matinée humide et froide. Le thermomètre marquait 8° centigrades à quatre heures du matin! Je grelottais au fond de ma diligence et m'enveloppais aussi hermétiquement que possible dans mon zarape sans parvenir à me réchauffer les pieds : j'eusse donné gros pour avoir une bouillotte. Comme il avait plu toute la nuit, la route était plus pitoyable que jamais : le coche tombait de fondrière en fondrière, les mules marchaient le plus souvent au pas d'enterrement, et nous mîmes trois heures pour franchir les quatre lieues qui nous séparaient du premier relais.

Ce relais, qui a nom *El Venado* (le Cerf), est la plus importante agglomération qu'on rencontre de Saltillo à San-Luis : c'est une petite ville dont j'évalue la population à sept ou huit mille âmes; elle possède deux églises et une fabrique de coton. Située au fond d'un entonnoir environné de collines, elle est d'un aspect assez séduisant. L'industrie de l'endroit est la fabrication des *zarapes*.

On fit une halte d'une heure au Venado. C'était jour de marché, et, bien qu'il tombât une froide rosée, une nombreuse foule pataugeait sur la place boueuse, qui offrait le coup d'œil le plus pittoresque. Les Indiens étaient protégés contre la pluie par un costume imperméable aussi grotesque que primitif : une simple mante en paille, qui abrite le corps comme un toit de chaume ferait d'une maison. En dépit du mauvais temps, tout ce monde portait des pantalons de toile blanche. J'ai vu, sur cette place du Venado, des légumes et des fruits dont je n'avais pas encore la moindre idée et avec lesquels je ne me familiarisai que par la suite. Tandis que je circulais au milieu des groupes, un homme perché sur la tour de l'église voisine frappait à grands tours de bras une cloche fêlée pour appeler les fidèles à la messe du dimanche : j'y aurais assisté si j'avais pu m'éloigner de la diligence, que je ne perdais jamais des yeux. Sans cette surveillance assidue, le voyageur serait dépouillé

de tout ce que les filous et les mendiants qui rôdent constamment autour du coche jugeraient bon de s'approprier.

Après Venado vient un village qui porte le nom de Montezuma ou Moctezuma, dénomination des anciens empereurs aztèques. Le temps est toujours pluvieux; les mezquites pleurent sous la rosée; les palmiers, les nopals, les agavés, semblent dépaysés. La brume est si épaisse, que les montagnes sont complètement invisibles, et n'était la végétation, on pourrait se croire dans les plaines de la Russie.

A Montezuma surviennent des compagnons de voyage : une Indienne marquée de la petite vérole et affligée d'ophtalmie et deux *rancheros* coiffés d'un immense *sombrero* de feutre bordé d'argent. La première chose que fait un Mexicain qui entre en diligence, c'est d'offrir à ses voisins un cigare, un *puro* dans le langage du pays, ou de partager avec eux ses provisions de bouche; il vous invite à boire au goulot de sa bouteille de cognac, et ce serait lui causer un vif déplaisir que de refuser : la bouteille passe de bouche en bouche, et son propriétaire boit le dernier. Les Mexicains ont hérité des Espagnols une exquise urbanité : le dernier des paysans a une gracieuse façon de remercier du geste avec un sourire aimable. Sous le zarape le plus grossier on ne trouve jamais de rustre. Comme toutes les femmes fument au Mexique, ce serait manquer aux convenances que d'allumer un cigare sans leur en offrir un. Il m'arriva dans les premiers temps de leur demander la permission de fumer, ce qui leur parut fort singulier. Autres pays, autres mœurs.

Le village de Colorado, où l'on déjeune, est dans une contrée d'une admirable fertilité : on y cultive principalement le maïs géant. Les champs sont clôturés de haies d'*organos*, qui n'ont pas moins de 5 à 6 mètres de hauteur; la première fois qu'on voit ces imposantes colonnades, on reste littéralement stupéfait : ce sont de vraies monstruosités végétales.

Dans l'après-midi on passe l'*estancia de las Bocas*, qui



El Venado.

fut autrefois une des plus riches haciendas de l'État de San-Luis : c'est une véritable forteresse rappelant les châteaux de la féodalité. Dominant un petit plateau, elle est construite sur le plan de toutes les haciendas du Mexique : une grande esplanade carrée entourée de solides bâtiments en pierre. On y trouve une église, un *meson* (auberge) avec cour pavée, une *huerta* (verger) ceinte de murs élevés, et un lac formé par l'endiguement d'un ruisseau provenant d'une vallée voisine : ce lac est destiné à l'irrigation des champs. Une *alameda* ou allée plantée d'arbres mène de la huerta au lac. Pendant la guerre de l'Indépendance le propriétaire de l'hacienda équipa un escadron à ses frais, pour soutenir la cause du roi d'Espagne. Jusque dans ces dernières années elle fut habitée par la comtesse de Perez Galvez, une des descendantes du vice-roi Galvez. Bocas a été occupé bien des fois par les révolutionnaires.

Quand on a dépassé Bocas, on s'engage dans la passe de *Tinajuela*, qui mène au haut plateau d'Anahuac. Les magueys, les cactus sont plus nombreux que les étoiles du firmament. Nous arrivons à la nuit tombante à *Gravatillos*, le dernier relais. Sous les tropiques, il n'y a presque pas de crépuscule : la nuit succède subitement au jour. La dernière étape se fit à la lueur d'une torche de toile goudronnée, dont les lueurs rouges donnaient aux objets une apparence fantastique : les nopals qui bordaient la route se transformaient en fantômes, en monstres effrayants. « Aqui hay muchos ladroncillos », me disait mon voisin, qui semblait, en dépit des pistolets qui pendaient à sa ceinture, avoir une peur atroce de ce qu'il appelait « les petits voleurs ». C'est généralement aux approches des villes que les diligences font de semblables rencontres. Mais les *ladroncillos* ne se montrèrent point, et ce fut le plus paisiblement du monde qu'après seize heures de voyage nous entrâmes à neuf heures du soir au galop de nos huit mules dans les faubourgs de San-Luis-Potosi.

CHAPITRE IV

SAN-LUIS-POTOSI

Arrivée à San-Luis. — La place Hidalgo. — Le palais d'où partit l'ordre d'exécution de Maximilien. — La cathédrale. — Les églises. — La *Lonja*. — Les squares. — L'*Instituto Cientifico*. — La bibliothèque publique. — Aspect de la ville. — Les faubourgs. — Avenir de San-Luis. — L'hôtel des Diligences. — Un verrou monumental.

Les mules, en sentant sous leurs pieds le pavé d'une ville, étaient comme prises de vertige. Dans cette course furibonde le coche faisait des bonds prodigieux et il fallait se cramponner solidement à son siège pour ne pas se désarticuler les membres. Nous mîmes bien vingt minutes à franchir la distance qui s'étend de l'extrémité des faubourgs au cœur de la ville. J'écarquillais les yeux pour distinguer dans l'obscurité l'aspect des rues. Ce furent d'abord les misérables masures d'argile que j'avais vues dans les villages de l'intérieur; puis vinrent des maisons basses de meilleure apparence : elles s'exhaussaient à mesure qu'on avançait; quand je vis venir des maisons à étage avec des balcons aux fenêtres, je compris que San-Luis était une ville digne de plus de considération que Monterey ou Saltillo; quand enfin le coche déboucha sur la grande place Hidalgo, pleine de monde et égayée par la musique du dimanche, je me promis de passer des heures charmantes

dans cette ville perdue au cœur du Mexique et isolée du monde.

Sitôt que j'eus retenu une chambre à l'hôtel, je courus me mêler à la population qui encombrait la place. Quand on vient de parcourir cent lieues dans une affreuse patache à travers d'horribles déserts, il n'est pas de meilleure jouissance que de retrouver l'animation de la foule, d'entendre la rumeur des conversations, d'allumer sa cigarette à celle d'un voisin, de renaître à la civilisation qu'on croyait avoir perdue en chemin, de remarquer que cette civilisation diffère par des points nombreux de celle qu'on a laissée chez soi, de s'apercevoir ainsi qu'on est loin, bien loin de la patrie absente à laquelle on se prend tout à coup à rêver par un de ces sauts brusques qui se font dans les idées du voyageur. Comme on oublie alors toutes les misères endurées pendant la route ! Comme tout paraît rose et poétique ! Comme on se grise d'atmosphère exotique !

Le lendemain je me mis à courir la ville.

La place Hidalgo, où était situé mon hôtel, forme un rectangle au centre duquel s'élève sur un immense piédestal la statue de bronze du célèbre curé Hidalgo. Il n'est si petite ville au Mexique qui n'ait érigé un monument au grand patriote qui mourut martyr de la cause de l'indépendance. On le représente toujours sous l'aspect d'un petit vieillard octogénaire en frac, culottes courtes et bas de soie. La statue que lui a érigée la municipalité de San-Luis est grotesque comme toutes celles que j'ai vues par la suite, et ne fait guère honneur au sens artistique du peuple mexicain : du haut de son piédestal disproportionné, le petit vieillard de bronze domine les plus hauts arbres qui ombragent le square.

Oh ! le joli square, avec ses parterres de fleurs disposés en terrasses, où l'on cultive aussi bien les plantes des tropiques que celles de nos climats : des rosiers, des géraniums y fleurissent à l'ombre des orangers, des lauriers et des eucalyptus.

Le palais du Gouvernement occupe un des côtés de la place : c'est un grand édifice du dernier siècle, en pierres roses, dont la façade a quelque prétention architecturale; à l'intérieur, toutes choses ont l'aspect délabré qui me frappe partout dans ce pays. C'est ici que résidait le gouvernement de Juarez lorsque l'empire de Maximilien agonisait à Querétaro.

De ce palais partit l'ordre d'exécution de l'empereur.

En face du palais, de l'autre côté de la place, est la cathédrale, dont la façade offre cette débauche d'ornementation qui caractérise l'architecture hispano-mexicaine. La cloche qui sonne les heures est un présent d'un roi d'Espagne à qui la municipalité avait offert le plus beau morceau d'or qu'on eût encore trouvé en Amérique : il provenait de la mine voisine de San-Pedro, aujourd'hui comblée par suite d'un éboulement. Au dire d'ingénieurs compétents, il suffirait, pour exploiter de nouveau cette mine célèbre, d'une dépense de deux millions de piastres, et l'on en pourrait extraire douze à quinze millions.

San-Luis possède une foule de beaux édifices religieux qui témoignent de son ancienne opulence : les plus beaux sont San-Francisco, El Carmen et San-Agustin ; ils furent érigés à une époque où la population devait être beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. Quelques-uns contiennent des sculptures d'une richesse inouïe : j'y ai vu des retables dorés du haut en bas, du pavé à la voûte, et plus compliqués, plus fouillés que les pagodes hindoues. A l'intérieur, ces églises ont un aspect théâtral : des saints d'un réalisme outré, effrayant, couverts de blessures saignantes, des christs dont la couronne d'épines ceint de véritables cheveux noirs empruntés à des têtes d'Indiens, des madones habillées à la mode mexicaine; ces saints, ces madones sont enfermés comme des momies égyptiennes dans des armoires vitrées. Ordinairement le plafond, les voûtes, les colonnes sont peints en bleu, ce qui est d'un effet ridicule. Les Mexicains mettent beaucoup d'ostentation extérieure dans leurs dévo-



Le palais du Gouvernement à San-Luis-Potosi (d'où partit l'ordre d'exécution de Maximilien).

tions : ils prient à haute voix, se prosternent la face contre terre, baisent les dalles, se traînent sur les genoux.

San-Luis, bien qu'elle soit déchue de son ancienne splendeur, est une des villes les plus attrayantes du Mexique. J'y ai vu beaucoup d'antiques demeures seigneuriales datant de la domination espagnole : leurs portes sont chargées de grosses têtes de clous comme celles des vieilles maisons de Burgos ou de Tolède, et quand on en franchit le seuil, on se trouve dans de charmants patios entourés d'arcades sculptées : on s'y croirait en plein XVIIe siècle. Un des plus jolis édifices de ce genre est celui de la *Lonja*, qui sert de siège à une société littéraire. Ce qui donne à cette ville un charme particulier, ce sont les squares qu'on y rencontre au bout de chaque rue; la plupart sont plantés d'eucalyptus dont les troncs élancés atteignent des hauteurs invraisemblables : les Mexicains ont une grande prédilection pour cet arbre au port superbe et au gai feuillage.

Sur un de ces squares se développe la façade d'un vieux palais où l'on a installé l'*Instituto Cientifico*, sorte d'université où l'on enseigne le droit, la médecine et les sciences exactes. La section préparatoire, qui correspond à nos humanités, comprend cinq années d'études, dont voici le programme, que j'ai trouvé affiché dans le patio planté d'orangers où les élèves préparent leurs examens en se promenant sous les portiques, comme autrefois les disciples des philosophes d'Athènes.

1re année. — Premier cours de mathématiques et langue française.

2e année. — Physique théorique et pratique, racines grecques et langue anglaise.

3e année. — Chimie générale. Éléments d'histoire universelle et de géographie universelle.

4e année. — Zoologie et Botanique. Première année de latin.

5e année. — Deuxième année de latin. Éléments d'astro-

nomie. Grammaire et littérature espagnoles. Dessin d'après nature.

Ce programme montre que les Mexicains attachent beaucoup plus d'importance aux sciences qu'à la littérature. On ne consacre que deux années à l'étude du latin, et quant au grec on se borne à l'étude des racines, à cause de l'utilité qu'elles peuvent offrir dans la terminologie scientifique. Enfin la philosophie est considérée comme un bagage inutile.

L'*Instituto Cientifico* comprend une école d'ingénieurs, une école de médecine et une école de droit. A en juger par le programme des études de droit, la jeunesse mexicaine n'est pas astreinte à un travail excessif. Les cours sont répartis sur six années, et il n'y a pas plus d'une heure et demie de leçon par jour, de 8 heures et demie à 10 heures du matin. Un même professeur est chargé des divers cours de chaque année d'études; la faculté se compose donc de six professeurs, outre un professeur spécial chargé du cours de médecine légale. Pour le droit comme pour les sciences, ce sont surtout les auteurs français qu'on met entre les mains des étudiants. L'étude du droit français occupe d'ailleurs une grande place, car c'est le Code Napoléon qui est en vigueur au Mexique. On enseigne dans la première année l'histoire générale du droit, le droit naturel (Ahrens) et l'économie politique (Bastiat). Les cours de deuxième année sont le droit public interne et externe (Bluntschli), le droit maritime et le droit administratif (F. Sierra y Castillo Velasco). Les deux années suivantes sont consacrées à l'étude du droit romain et du droit français (Ortolan et le Code civil); on explique en troisième année le traité des personnes et des choses et les testaments; en quatrième année, le traité des obligations et des actions. En cinquième année on aborde le droit commercial (Pradier-Fodéré), la législation minière (Zamorano, Ordenanzas de Bilbao y de mineria), la législation fédérale et la procédure civile (Code de procédure et Codigo de la reforma). Les



San-Luis-Potosi. — Église San-Agustin.

cours de la dernière année sont le droit pénal (Cosano et le Code pénal en vigueur au Mexique), la procédure criminelle, la législation comparée et la médecine légale (Hidalgo Carpio).

La bibliothèque publique est installée dans les bâtiments de l'*Instituto Cientifico*. Le bibliothécaire m'en a fait les honneurs avec beaucoup d'amabilité : elle possède d'anciens et précieux ouvrages relatifs à l'histoire du Mexique, des manuscrits espagnols contemporains de la conquête, et de très curieux livres de liturgie. Ces trésors proviennent des anciens couvents supprimés sous le gouvernement de Juarez : c'est là que se sont alimentées toutes les bibliothèques du Mexique; aussi les ouvrages de théologie occupent-ils la plus grande place.

San-Luis-Potosi est bâtie sur le plan de toutes les villes de l'Amérique espagnole; les rues se coupent invariablement à angle droit; elles sont éclairées la nuit d'une façon assez primitive : de loin en loin une corde est tendue en travers de la rue, et au milieu de la corde est accrochée une lanterne contenant une lampe fumeuse. Les rues sont désertes et silencieuses, et c'est à peine si de temps à autre on rencontre un cavalier lancé au grand galop : c'est avec une vitesse vertigineuse qu'il brûle le pavé, puis tout à coup il arrête instantanément sa monture, dressée à ce périlleux exercice. Les Mexicains sont d'admirables cavaliers.

Les faubourgs de San-Luis sont d'une étendue considérable : il n'y a plus là ni pavés, ni trottoirs, ni lanternes, et les habitations se réduisent à de véritables tanières en argile où il n'y a d'autre mobilier que quelques vases de terre, d'autres lits que des nattes qu'on dispose par terre. La misère de ces quartiers pauvres est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer : des haillons sordides qui tombent en pièces, des enfants nus comme des vers, des portefaix qui n'ont pour tout costume qu'un pagne autour des reins, des chiens galeux et affamés. Ce qui me surprend, c'est que le typhus ne règne pas en permanence dans ces faubourgs

dont la saleté et la puanteur dépassent celles même des villes que je visitai naguère au Maroc. Ici comme au Maroc il n'y a pas d'égouts.

Je me suis aventuré seul, mais bien armé, dans ces réduits de la misère : quoiqu'on m'eût prévenu qu'un étranger y court certains dangers, on ne m'y a nullement molesté. Je m'y suis complètement égaré, et j'ai fini par me trouver en rase campagne, au milieu des champs de maïs clôturés de haies de cactus. Le paysage, éclairé par les feux du soleil couchant, n'était pas sans grandeur : à l'horizon, des montagnes nues, arides, détachaient leurs lignes sévères sur un ciel embrasé; la ville se développait tout entière, blanche comme une ville mauresque; ses nombreuses coupoles et ses tours élancées surgissaient au-dessus d'innombrables terrasses; vue de loin, elle a l'aspect splendide d'une cité orientale.

San-Luis-Potosi, capitale de l'État du même nom, est située à 1890 mètres d'altitude, sur le rebord oriental du grand plateau d'Anahuac, dans une vallée qui s'étend du nord au sud; elle se trouve à cent lieues de la mer. Avec les faubourgs de Tlaxcala, San-Juan de Guadalupe et San-Miguelito, elle compte une population assez considérable, qu'on peut évaluer approximativement à 60 000 âmes, en donnant 30 000 âmes à la ville proprement dite. Elle a dû être beaucoup plus peuplée anciennement, comme le témoignent sa vaste étendue et son aspect désert. Cette ville, à l'époque où je l'ai visitée, était encore complètement isolée du monde; mais le temps n'est pas éloigné où des chemins de fer y aboutiront, et l'on peut prédire qu'elle deviendra alors, grâce à sa situation privilégiée, le grand centre commercial du Mexique. Autrefois elle faisait un trafic considérable, mais l'établissement du chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico a amené sa décadence. Ce qui doit la relever, c'est l'achèvement de la voie ferrée qui la reliera au port de Tampico, situé à 525 kilomètres à l'est. Ce port passe pour beaucoup plus sûr que Vera-Cruz, et il suffirait, dit-on,

d'une dépense de deux millions de piastres pour l'approfondir et rendre navigable la rivière de Tampico. Les habitants se plaisent à dire que, lorsque ces travaux seront exécutés, leur ville éclipsera Mexico et par le mouvement commercial et par la population : ils en vantent le climat et les avantages naturels. Un Yankee entreprenant, qui a foi dans ce brillant avenir, se propose de construire à San-Luis un hôtel sur le plan des hôtels américains : ce sera assurément au Mexique le seul établissement de ce genre. L'hôtel des Diligences où je descendis offrait le type de la *posada* mexicaine. La cuisine y était horriblement pimentée, les biftecks très coriaces, les volailles fort résistantes ; ma chambre aux murs épais, blanchis à la chaux, n'avait pas de fenêtres selon l'usage, et ma porte s'ouvrait sur un patio à colonnes doriques qu'un vélum protégeait contre les ardeurs du soleil. Le verrou de cette porte était un monument de serrurerie digne de l'Alcazar de Tolède ou de l'Alhambra de Grenade : il n'avait d'autre inconvénient que d'être rouillé, en sorte que je dormais à la merci des voleurs, en compagnie de mon fidèle revolver.

CHAPITRE V

ENCORE EN DILIGENCE

La route de San-Luis à Mexico. — Compagnons de voyage. — Les bandits. — Accidents et assassinats. — A 3000 mètres d'altitude. — Émotions vives. — Politesse mexicaine. — Forêt de cactus. — Un repaire de bandits. — Beautés des routes au Mexique. — Relais d'Ojuelos. — Scène de départ. — Nouveaux compagnons. — La caisse aux piastres. — Les aventures d'une diligence. — Matanzas. — Âpres solitudes. — Relais de Cuarentena. — L'accolade à la mexicaine. — Une nuit noire. — Catastrophe. — Expédition nocturne. — Malfaiteurs. — Un pont peu praticable. — Infortune de l'homme aux piastres. — Lagos. — Un accident de chemin de fer.

Après m'être reposé à San-Luis, il me fallut goûter de nouveau les charmes de la diligence pour poursuivre mon voyage vers la capitale. Deux routes mènent à Mexico : celle de Querétaro et celle de Lagos. De San-Luis à Querétaro on compte soixante lieues mexicaines : c'est la route la plus directe. Querétaro, qui est une station du chemin de fer Mexicain-Central, n'est qu'à huit heures de Mexico. Lagos est aussi une station du Mexicain-Central, mais elle est à quinze heures de chemin de fer de la capitale. Les deux routes étaient autrefois desservies par les diligences de la compagnie *las Diligencias Generales ;* mais, par suite de la disette de voyageurs, la compagnie venait de supprimer le service de Querétaro. Les mauvaises langues disaient que le véritable motif de cette mesure gisait dans des

querelles de clocher : on voulait favoriser Lagos au détriment de Querétaro. La population républicaine de San-Luis a toujours eu des sentiments hostiles à l'égard de Querétaro et ne lui a pas encore pardonné sa fidélité à la cause de Maximilien. Force me fut de prendre la route de Lagos.

Ayant donc retenu une place à l'hôtel des Diligences contre payement de quinze piastres, c'est par une brumeuse matinée de septembre que je m'éloignai de la capitale du Potose. Le brouillard est si épais, que je pourrais me croire dans les highlands du pays d'Ossian. J'ai pour compagnons un ranchero de Colima qui s'en retourne dans sa ville natale et un négociant de San-Luis qui se rend pour affaires à Vera-Cruz : l'un est taciturne, l'autre est un inépuisable conteur : son *inestancable habladuria* me fait revenir en mémoire le *mesonero* de Gil Blas. J'apprends d'abord son nom, Don Rodrigo Olivarès. Il a une foule d'histoires dans son sac, surtout des aventures de voyage. Il est très fier d'avoir fait route un jour en diligence avec un des plus célèbres chefs de bandits du Mexique, ce dont il ne s'est douté qu'à la descente de son terrible voisin. Ses notions géographiques semblent fort étendues. J'apprends par sa bouche que les Canaries sont une possession française et Ceylan une possession cochinchinoise.

Dès que nous entrons dans la montagne, Don Olivarès nous demande si nous sommes armés. Et chacun d'exhiber son revolver. La veille même, trois Mexicains voyageant à cheval ont été attaqués en cet endroit par des bandits : il y a eu échange de coups de fusil, un des voyageurs a eu la jambe fracassée, et les bandits ont pris la fuite et courent encore. Les gendarmes de San-Luis sont en campagne. Le site se prête merveilleusement à une aventure de ce genre : c'est un vrai coupe-gorge. Nous traversons constamment le lit d'un torrent qui porte le nom peu réjouissant de *Arroyo del Muerto* (Ruisseau du Mort). Pendant plusieurs heures nous montons avec une lenteur désespérante à travers un chaos de pierres jaunes.

Mon voisin ne perd pas une occasion de me faire remarquer les nombreuses croix funéraires qui se dressent tout le long du chemin : chacune marque la place d'un accident ou d'un assassinat. Il me montre l'endroit où la diligence versa l'année dernière tandis qu'il voyageait avec une dame monstrueusement forte : par bonheur le coche se renversa du côté de la señora, sans quoi on ne sait ce qui serait arrivé; la señora eut la tête fendue, tandis que les autres voyageurs en furent quittes pour des contusions.

Après trois heures de montée continue nous atteignons le sommet de la sierra. La brume est plus intense que jamais : nous sommes dans les nuages. Cette nature est si désolée, qu'on se croirait au sommet des Alpes. A part quelques cactus souffreteux, toute végétation a disparu. Le thermomètre ne marque que 8° : le ranchero de Colima, habitué au climat de la Terre-Chaude, grelotte sous le *zarape* dans lequel il s'ensevelit. Nous sommes à plus de 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La descente de ces montagnes n'est qu'une succession d'émotions vives : on longe des abîmes dont les brouillards voilent les profondeurs. Le chemin, si on peut lui donner ce nom, est parfois si étroit, qu'une déviation d'un pouce nous enverrait *ad patres*. En un certain endroit côtoyant une sorte de gouffre, nous l'échappons belle : le coche se met à pencher affreusement vers le précipice, tout mon sang se fige dans mes veines, chacun de nous s'attend à dégringoler, mais un coup de fouet nous redresse au moment critique. Si nous avions eu une grosse señora, c'en eût été fait de nous. Voilà une route au bout de laquelle on serait bien ingrat de ne pas remercier le ciel!

Au relais de San-Antonio une Indienne affligée d'ophtalmie nous sert du riz, des *frijoles* et des *tortillas* dans des assiettes encore plus malpropres que sa personne; mais l'air de la montagne nous a creusé l'estomac, et nous déjeunons les yeux fermés. Don Olivarès paya pour tous les voyageurs. Vainement je lui offris de payer ma part,



Haie de cactus arborescents.

en lui expliquant que telle était la coutume de mon pays, il ne voulut point m'entendre. J'eus souvent l'occasion d'observer par la suite que c'est là une pratique mexicaine : chacun à tour de rôle paye pour tout le monde.

Après avoir dépassé l'hacienda de *Depetate*, fortifiée en vue des voleurs, nous quittons la sierra pour rentrer dans la plaine. Dans la montagne nous étions en Terre-Froide : ici nous retrouvons la Terre-Tempérée et les forêts de cactus arborescents. Ces cactus semblent des arbres pétrifiés : le vent a beau souffler de toute sa force, leurs feuilles raides et épaisses restent immobiles. Un grand nombre de ces feuilles épineuses, que les Mexicains appellent *pencas*, sont mutilées par le couteau : c'est qu'elles sont chargées de tunas, et que pour avoir plus facilement le fruit on coupe la penca.

La région que nous traversons jouit d'une détestable réputation, ce qui n'est pas peu dire quand il s'agit du Mexique. Les villages de ce district sont, au dire de mes voisins, autant de repaires de bandits : la population de *El Gaion* se distingue entre toutes par sa scélératesse : ces gens-là exercent de père en fils le métier de détrousseurs de diligences. Le mauvais état de la route ne contribue pas peu à leur faciliter l'exercice de leur profession : le coche bondit sur le roc; par contre-coup nous bondissons les uns sur les autres, et nos estomacs bondissent dans nos poitrines. Le pauvre ranchero se trouve mal : il paye tribut au mal de mer. Ce qui est pour moi un perpétuel sujet d'étonnement, c'est que les roues du coche puissent résister à d'aussi rudes épreuves.

Nous passons la nuit dans un gros village situé à mi-chemin de San-Luis et de Lagos, au point d'intersection de la route d'Aguas-Calientes. Ce village, qui a nom Ojuelos, n'est pas indiqué sur ma carte. L'auberge est située sur une grande place carrée ombragée de ces jolis arbres du Japon connus ici sous le nom de trueños : ces arbres au gracieux feuillage ne prospèrent qu'en Terre-Froide. Tandis

qu'il fait encore jour, nous faisons un tour dans la localité. On y construit une nouvelle église dans le style gothique. Les maisons sont presque toutes en terre. La place du marché, vaste esplanade entourée d'élégants portiques mauresques, m'a rappelé les bazars du Maroc.

A dix heures du soir la diligence de Lagos n'est pas encore arrivée, et l'on se perd en conjectures sur son sort.

Le lendemain matin, pas de diligence de Lagos. Le maître de poste prétend ne pas nous laisser partir avant qu'elle soit arrivée, car l'usage veut que les deux voitures venant de directions opposées retournent chacune à leurs points de départ respectifs : celle qui nous a emmenés de San-Luis doit reprendre le chemin de San-Luis, tandis que nous devons poursuivre notre route avec celle qui est attendue de Lagos. Il va sans dire que nous nous élevons hautement contre une pareille prétention, mais c'est en vain : supplications, protestations, menaces, rien n'ébranle le *señor administrador*. S'attend-il peut-être à nous voir recourir aux arguments sonnants? Quoi qu'il en soit, son attente est déçue. A huit heures du matin il se décide enfin à faire atteler la voiture qui nous a amenés la veille.

Les préparatifs de départ d'une diligence sont toujours intéressants. Tout un monde s'agite dans la *caballeriza*, sorte de cour où l'on rassemble les mules. S'emparer de huit mules entêtées n'est pas une petite affaire; les pauvres bêtes, qui connaissent les charmes des routes de leur patrie, courent dans tous les sens comme affolées, et il n'y a d'autre moyen de s'en rendre maître que de les saisir au lazo, ce qu'exécutent avec une admirable dextérité des cavaliers rompus à ce métier.

Nous partons enfin avec quatre heures de retard. J'ai trois compagnons, tous Mexicains : à ceux d'hier s'est joint un nouveau venu, qui traîne après lui une petite caisse extrêmement lourde, déposée dans le fond de la voiture : elle change constamment de place par suite des cahots, et s'obstine, à mon grand ennui, à m'écraser les orteils. Par

une question indiscrète j'apprends que cette caisse malencontreuse contient un trésor de 3000 piastres d'argent (15 000 francs). Le possesseur du trésor me recommande la discrétion, de peur que le fait n'arrive aux oreilles du fisc, qui lui imposerait une grosse amende pour avoir enfreint les règlements interdisant de transporter des sommes d'argent par la malle-poste. Ces envois se font par *conductas* ou convois escortés militairement, mais comme les frais sont très élevés, mon voyageur préfère courir le risque des brigands.

Nous étions en route depuis une heure à peine quand nous rencontrâmes la diligence de Lagos. Quel spectacle, *caramba!* Cette infortunée diligence offrait un aspect aussi grotesque que lamentable : elle était bondée de voyageurs à l'intérieur et à l'extérieur, et trois hommes dont la barbe rousse taillée en brosse dénotait des Yankees trônaient majestueusement sur le toit, exposés au soleil et à la pluie. C'étaient des *railroad men* engagés dans les travaux du chemin de fer Mexicain-Central. Ils nous firent connaître la cause de leur énorme retard. Des pluies diluviennes, véritables trombes tropicales, avaient grossi une rivière ordinairement guéable qu'on traverse à *Cuarentena*, et il avait fallu attendre pendant douze heures que les eaux voulussent bien baisser; ailleurs, le coche avait versé dans un bourbier produit par les pluies : les défroques outrageusement crottées des trois Yankees ne le prouvaient que trop : du haut de leur belvédère ces malheureux avaient fait le plongeon dans le sol détrempé pendant que les roues s'y enfonçaient jusqu'aux essieux. Il en avait coûté ensuite six heures pour tirer la diligence de cette fâcheuse situation. Les Yankees juraient avec leur flegme ordinaire qu'on ne les prendrait plus à parcourir le Mexique en diligence : c'était d'ailleurs bien malgré eux qu'ils s'étaient décidés à regagner leur pays par cette voie, parce que les États-Unis imposaient la quarantaine aux navires venant de la Vera-Cruz alors décimée par la fièvre jaune.

Après un arrêt d'un quart d'heure, les deux diligences poursuivent leurs routes respectives. Nous dépassons l'hacienda de *Juachi*, ravissante maison de plaisance entourée d'un parc seigneurial, qu'on est surpris de rencontrer en pareils lieux : elle rappelle les villas italiennes du lac de Côme et contient, m'a-t-on dit, une riche galerie de tableaux. Non loin de là nous faisons halte à midi à *Matanzas,* dont le nom, qui signifie *tueries*, rappelle quelque sanglant épisode des guerres du Mexique : ce nom sert à désigner des centaines de localités de l'Amérique espagnole. Il n'y a à Matanzas aucune espèce de posada, et nous sommes réduits à déjeuner de sardines, qu'un de nous a emportées par prévoyance; comme il n'y a pas un pain à trouver dans tout le village, nous dévorons nos sardines avec d'horribles tortillas qu'à force de recherches nous nous sommes procurées dans une tanière indienne. Nous quittons avec joie cette misérable localité.

Le pays devient accidenté et pittoresque, et la route n'en est guère meilleure. Les mules s'abattent l'une après l'autre. Chaque fois qu'on aborde une côte, je quitte le coche, heureux de me dégourdir un peu en gravissant à pied la montagne. J'aime à prendre les devants, à perdre de vue la diligence, et à me trouver seul au milieu de cette étrange et agreste nature mexicaine. Alors j'éprouve je ne sais quelle âpre volupté à n'entendre que le bruit de mes pas, à voir de farouches taureaux me regarder de leurs grands yeux étonnés et s'enfuir effrayés de la présence d'un être humain. Adorables solitudes, que j'aime votre majestueux silence et vos grands aspects désolés! Reverrai-je jamais ces horizons d'une indicible mélancolie qui se déroulent du haut des côtes? Reverrai-je ces montagnes volcaniques qui profilent à perte de vue leurs silhouettes bizarres? J'ai beau vouloir en fixer les formes dans mon imagination, ce sont des formes insaisissables, et il n'en reste que le souvenir vague et confus d'un système orographique disposé sans ordre et comme au hasard. Les hauts

plateaux du Mexique ne sauraient se comparer à aucune autre contrée : ils ont leur physionomie propre, qui n'a rien d'agréable ni de souriant, mais qui laisse l'impression durable et profonde d'une nature sévère, souvent sublime.

Nous relayons à *Cuarentena*, dont les pluies diluviennes des jours précédents ont transformé les rues en rivières. Les indigènes ne s'y aventurent qu'en relevant leurs culottes ou leurs jupes avec un oubli complet de toute décence. L'auberge pittoresque où l'on nous sert à dîner est égayée par des oiseaux en cage qui portent la brillante livrée des tropiques; les murailles sont décorées d'images saintes devant lesquelles sont posés des magots chinois et des figurines sculptées par des Indiens : la race indienne du Mexique a hérité de ses ancêtres un fond d'idolâtrie et de superstitions. Dans le jardin de l'auberge croissent à l'envi orangers, citronniers, limoniers, grenadiers, cognassiers, figuiers, nopals, que sais-je encore! Tous ces arbres sont chargés de fruits appétissants dont la jolie hôtesse nous laisse manger notre soûl.

Les jeunes filles de Cuarentena sont d'une beauté remarquable. Rien de plus séduisant que de les voir dans des poses classiques sur le seuil de leurs portes. Notre intarissable conteur d'aventures, d'un tempérament fort inflammable comme tous ses compatriotes, leur témoigne son admiration par l'accolade à la mexicaine. Cette accolade se donne avec accompagnement de quelques tapes dans le dos ou *palmitas*. Les Mexicains s'embrassent ainsi à tout propos, même entre hommes, exactement comme on échange chez nous une poignée de main. Lorsqu'ils veulent témoigner à un ami le comble de la sympathie, ils le soulèvent dans l'air par une vigoureuse étreinte, pendant laquelle l'objet de leurs démonstrations se démène en gigotant des jambes. J'ai été souvent honoré de semblables étreintes par des gens que je connaissais depuis dix minutes. Il faut, en pareil cas, faire d'héroïques efforts pour résister à un accès de fou rire.

A peine avons-nous quitté le village de Cuarentena, qu'il nous faut affronter les flots de la rivière qui hier encore était impraticable. Les mules ont de l'eau jusqu'au ventre, et le coche semble près d'être submergé. En ce moment des filles traversent à gué la rivière en sens inverse, et pour ne pas mouiller leurs jupes, elles les retroussent d'une façon vraiment scandaleuse.

Nous arrivons sans encombre sur l'autre rive. Le soleil se couche dans sa gloire, dorant de ses derniers rayons les innombrables nopals aux fruits rouges. Cette admirable et opulente nature resplendit à mes yeux longtemps encore après l'invasion des ténèbres. Mais d'effroyables soubresauts m'arrachent à ces poétiques visions. Les pluies tropicales des derniers jours ont fait de la région un vaste marécage où les mules s'engloutissent jusqu'au ventre : par moments les pauvres bêtes refusent d'avancer. Le mozo court devant elles, éclairant la route avec une torche. Il tombe une pluie fine, la nuit est toute noire.

Voici que nous distinguons dans l'éloignement une lumière qui semble se mouvoir : un quart d'heure après, nous assistons au spectacle que nous avions déjà pu contempler le matin : une diligence bondée jusqu'au toit de gens qui gazouillent castillan; pas un seul Mexicain dans le nombre : tous Espagnols. On fraternise en se passant de main en main la bouteille de cognac, on se raconte les misères de la route, puis on repart, et les deux lumières s'éloignent et disparaissent peu à peu.

Il pouvait être dix heures du soir quand un événement redouté depuis longtemps me tira de ma somnolence : il me sembla que je versais. Et en effet nous versions, car la caisse aux piastres m'écrasait les jambes pendant que mon voisin tombait dans mes bras en s'exclamant : « *Madre de Dios! se volca el coche!* » Comme il proférait ces mots, une violente secousse amenait le dénouement, mais le choc, amorti par la vase molle, ne causa aucune fracture de membres. Puisque nous devions verser, mieux valait le faire

dans un bourbier que dans un précipice. Tandis que le chef conducteur poussait des cris désespérés, nous sortîmes comme nous pûmes par la porte tournée vers le ciel. On put alors se rendre compte de la situation, qui paraissait extrêmement embrouillée. D'un côté les roues étaient restées libres, de l'autre côté elles étaient entièrement enfoncées dans la vase. Il s'agissait de tirer la patache de cette étrange position. Après l'avoir délestée en enlevant les malles, on attacha des cordes au toit, et pendant que les hommes frappaient les mules à coups redoublés, les voyageurs se mirent à tirer aux cordes pour ramener la voiture vers un équilibre plus décent; mais les hommes avaient beau frapper et crier comme savent faire les muletiers mexicains, les efforts des huit mules, des quatre voyageurs, des deux conducteurs et du mozo ne pouvaient faire bouger d'un pouce les roues embourbées : bien au contraire, il semblait qu'elles s'envasaient de mieux en mieux. On essaya de les dégager à l'aide de leviers : tout fut inutile.

Notre intarissable conteur d'aventures de voyage était servi à souhait : une diligence chavirée en rase campagne, loin de toute habitation, au milieu d'une nuit noire et pluvieuse; des conducteurs habillés comme des bandits, armés de couteaux et de pistolets, et jurant contre les mules, contre le coche, contre l'état des chemins; des voyageurs leur prêtant main-forte, tirant aux cordes, poussant aux leviers, donnant des avis; la lueur vacillante d'une torche éclairant la scène. C'était un tableau inoubliable, digne du pinceau de Rembrandt.

Au bout de deux heures de travail infructueux, nous dûmes reconnaître que pour tirer le coche de ce bourbier il fallait des bras et un outillage approprié. Nous ne pouvions d'ailleurs coucher sur la terre nue par cette nuit humide et froide. On tint conseil et l'on décida d'aller à pied à Lagos, qui n'était plus qu'à deux ou trois lieues de distance, suivant l'estimation du chef conducteur. Lagos est, comme je l'ai dit, une station de chemin de fer : deux des

voyageurs, qui voulaient prendre le train de Mexico à cinq heures du matin, emportèrent avec eux leurs valises. Quant à moi, je ne pouvais emporter une malle pesant quatre arrobes, pas plus que le voisin qui était tombé dans mes bras lors de l'accident ne pouvait se charger de la caisse aux piastres. Nous laissâmes donc le gros bagage à la garde des deux conducteurs, et nous nous mîmes en route vers minuit, accompagnés du mozo, qui nous servit de guide. Le ranchero de la Terre-Chaude et l'homme aux piastres portaient leurs valises sur la tête; je portais sur le dos mon havresac et mon zarape; le mozo portait d'une main la torche qui éclairait la route, de l'autre le bagage du conteur d'aventures. Le conteur ne portait rien.

La route, où tout se concertait pour faire verser les diligences, ne valait guère mieux pour les piétons : nous trébuchions dans des ornières, nous pataugions dans des mares d'eau, nous nous empêtrions dans des fondrières. Par bonheur j'avais chaussé ce jour-là mes fameuses bottes qui me rendirent autrefois de précieux services en Islande; mais, chargé comme je l'étais, j'étais tout en nage.

Il y avait à peine une heure que nous étions en route, quand le conteur à la langue déliée, qui avait peu l'habitude de la marche, proposa une halte. Nous nous assîmes sur nos valises. Si quelqu'un eût pu nous voir réunis à pareille heure en pareil lieu, par une nuit toute noire et par une pluie fine, il aurait certainement cru que nous formions un ténébreux conciliabule de voleurs de grands chemins. Comme la torche diminuait rapidement, nous l'avions éteinte pendant la halte. « Qui eût cru hier, disait le conteur, que nous eussions formé aujourd'hui une famille étroitement unie dans l'adversité! » A peine avait-il fait cette judicieuse réflexion, que nous entendîmes distinctement des chuchotements dans notre voisinage. Des malfaiteurs rôdaient donc autour de nous; notre lumière leur avait dénoncé des voyageurs en détresse. L'homme aux piastres nous dit à voix basse de préparer nos armes, et nous recom-

manda de former *el cuadro* (le carré) si nous ne voulions pas nous massacrer mutuellement dans les ténèbres. Ces dispositions prises, nous observâmes le plus strict silence, en prêtant l'oreille au moindre bruit. J'avoue que mon cœur battait plus fort que de coutume à l'idée que nous allions peut-être livrer un combat meurtrier; mais devant ce péril imminent aucun de nous ne tremblait, pas même le conteur, qui semblait être devenu le plus courageux des hommes. *Hombre!* quand on a l'honneur de porter le nom du Cid Campeador!

Comme rien ne bougeait, nous nous décidâmes à lever le camp au bout de cinq minutes. On se remit en route dans l'obscurité, en marchant le pistolet au poing. La nuit était si noire, qu'à chaque pas nous pensions nous rompre les os. Nous courions risque aussi de nous égarer; il fallut donc bien finir par rallumer la torche compromettante. Mais les rôdeurs ne parurent pas, et Don Rodrigue perdit l'occasion d'enrichir son répertoire d'une nouvelle aventure de bandits.

Nous traversons à deux heures du matin un village endormi où nous sommes accueillis par les aboiements de toute la population canine. Pendant une de nos haltes nous entendons le grondement lointain d'un train de chemin de fer : ce bruit d'ordinaire assez peu poétique nous paraît aussi suave qu'un chant céleste. Nous sommes enfin près de Lagos! Mais nous ne sommes pas encore au bout de nos péripéties. Il y a entre nous et Lagos une rivière habituellement guéable; mais nous la trouvons tellement enflée par les pluies, qu'on se noierait à vouloir la traverser à la nage. Force nous est de faire un circuit d'une lieue pour aller trouver le pont du chemin de fer. Ce pont n'a pas de tablier : il nous faut sauter de bille en bille, au risque de passer entre elles au premier faux pas et de faire le plongeon dans la rivière qui mugit à 20 mètres au-dessous. Il faut franchir ainsi une centaine de billes. Nous longeons ensuite la voie ferrée jusqu'à la station de Lagos, où nous

retrouvons les locomotives américaines que je n'avais plus vues depuis Saltillo. Don Olivarès et le ranchero de Colima arrivent à temps pour monter dans le train de Mexico, qui part dans une heure : nous prenons congé d'eux, l'homme aux piastres et moi, en leur donnant l'étreinte avec force coups de poing dans le dos; puis, guidés par le mozo, nous traversons les rues désertes de la ville, où retentit la voix solennelle des *serenos* qui crient de quart d'heure en quart d'heure le mot d'ordre *centinela, alerta!*

Il était près de cinq heures du matin quand je me jetai au lit, brisé de fatigue, le pouls agité, heureux d'avoir tâté de la diligence mexicaine, et plus heureux encore d'en être délivré.

J'étais encore au lit, quand mon compagnon de voyage vint me faire part en se lamentant du malheur qui le frappait : la diligence et le monde que nous avions expédié à son secours venaient d'arriver, mais sans la caisse aux piastres. Les rôdeurs qui avaient chuchoté autour de nous pendant notre marche nocturne avaient compris la situation et avaient marché droit au coche en détresse; flairant instinctivement des piastres dans la lourde caisse, ils l'avaient enlevée sous le nez des deux conducteurs, qui ne se souciaient pas d'engager une lutte inégale avec des bandits bien armés.

Le volé était dans une indicible exaspération : il n'avait aucun espoir de rentrer en possession de son bien, car en dénonçant les voleurs il s'exposait aux rigueurs du fisc. Tout en m'apitoyant sur le malheur d'autrui, je n'étais pas sans inquiétude sur le sort de mes propres bagages : j'allai aux renseignements et constatai avec une vive satisfaction que les mauvais drôles, grisés par les piastres, n'avaient eu pour ma malle que le plus profond dédain.

Je passai le reste du jour à l'hôtel, car il faisait trop chaud pour s'exposer au soleil. Ce fut à Lagos que je m'aperçus pour la première fois que j'étais sous le tropique; jusqu'alors je n'avais voyagé qu'en terre froide; à

Lagos j'ai trouvé une température toute différente et un ciel d'un bleu intense, lumineux, sans un nuage. Le soir il y eut musique militaire sur la place, dont la cathédrale fait le plus bel ornement : c'est un édifice renaissance de dimensions imposantes, surmonté de deux hautes tours d'une grande pureté de lignes. Cette cathédrale est dans le même style que celle de Morelia, qui passe pour une des plus belles du Mexique.

Lagos était, à l'époque de ma visite, le terminus du chemin de fer Mexicain-Central du côté de Mexico. Un mois après, la ligne était prolongée vers Chihuahua jusqu'à Aguas-Calientes, où il y eut une épouvantable catastrophe dès les premiers jours de l'exploitation. L'accident fut causé par cette circonstance que le mécanicien ignorait la langue espagnole, comme presque tout le personnel américain employé dans les chemins de fer du Mexique. La saison des pluies avait gravement compromis un pont provisoire jeté au-dessus d'un ravin : au moment où le train allait s'y engager, des hommes postés à l'entrée du pont firent des signaux d'arrêt et crièrent qu'il y avait danger à passer; le mécanicien crut qu'il avait affaire à des bandits : sans tenir compte d'un avertissement dont le sens lui échappait, il s'élança sur le pont à toute vapeur; quelques secondes après, le pont s'effondrait dans l'abîme avec le train tout entier. Cette catastrophe eut un immense retentissement en Amérique et même en Europe. Il est malheureusement à prévoir que d'autres accidents se produiront dans l'avenir sur ces audacieuses voies ferrées que les Américains construisent avec une incroyable précipitation. Les dangers d'une course en diligence sont peu de chose au Mexique auprès de ceux d'un voyage en chemin de fer.

CHAPITRE VI

GUANAJUATO

Bourse vide. — En wagon de troisième classe. — Le sombrero. — Phénomène météorologique. — La ville de Léon. — Un chemin de fer audacieux. — Une ville mauresque. — Muletiers. — L'hôtel Suizo. — Aspect de Guanajuato. — Les chiens. — Les mines d'argent. — Le Castillo de Granaditas. — Épisode de la guerre de l'Indépendance. — Statue d'Hidalgo. — Une prison mexicaine. — La vie des rues. — Opulents palais. — Les Américains au Mexique.

De Lagos j'aurais pu me rendre à la capitale en un jour. On part de Lagos à cinq heures du matin et l'on arrive à Mexico à huit heures du soir. Je préférai faire ce parcours par petites étapes, en m'arrêtant à Guanajuato et à Querétaro. J'avais d'ailleurs une autre raison de m'arrêter en route; j'étais tombé dans une disette de piastres mexicaines qui me causait de graves soucis : il m'en restait juste assez pour me rendre en troisième classe à Guanajuato, où je devais renouveler ma provision d'argent chez un correspondant de la banque de Monterey.

Je pris donc bravement à cinq heures du matin mon *boleto* de troisième classe. Au Mexique comme partout, un wagon de troisième classe est un intéressant sujet d'études. Il n'y sent pas bon, et il ne faut pas regarder de trop près les banquettes de bois. Mais il y a là une pittoresque variété de types populaires, Indiens, métis et Espagnols. J'ai re-

connu chez un de ces Indiens des traits mongols tellement accentués, qu'il ne lui manquait que le costume du Céleste-Empire pour être un parfait Chinois; un autre avait le plus pur type aztèque, tel qu'il est représenté dans les anciens bas-reliefs mexicains. Je ne me lassais pas d'admirer la chevelure monumentale des Indiennes : noires et épaisses crinières à rendre Samson jaloux. Les paysans portent le costume national : veste courte et pantalon en peau de bœuf à jambes d'éléphant, garni de haut en bas d'une ligne de boutons de métal blanc auxquels la fantaisie substitue parfois des pièces de monnaie; ils se coiffent du *sombrero*, immense chapeau de feutre bordé d'argent et autour duquel s'enroule la *toquilla*, corde d'argent d'une énorme grosseur. Le sombrero, c'est l'orgueil du Mexicain : beaucoup vont nu-pieds, mais ils ont un sombrero qui leur a coûté dix piastres, à moins qu'ils ne l'aient volé. Quand un voleur de grand chemin arrête un voyageur, la première chose qu'il lui demande le plus poliment du monde, c'est son sombrero; s'il a le cœur compatissant, — car il y a des voleurs qui ont bon cœur — il lui donnera le sien en échange pour lui épargner les insolations. Le moindre sombrero coûte cinq piastres; il y en a aussi de cinq cents piastres, mais on se garderait bien de les porter en voyage.

Le train m'emporte à toute vapeur à travers des plaines couvertes d'ondoyantes moissons de maïs et inondées des splendides clartés du soleil levant : à l'orient le ciel est tout irradié d'une lueur rose et rayonnante, qui rappelle les fantastiques draperies de l'aurore boréale; sur ce rideau lumineux et transparent se détachent de petits nuages aux bords dorés; c'est idéal comme un rêve. Les poussières volcaniques du Krakatoa ne sont peut-être pas étrangères à ce phénomène.

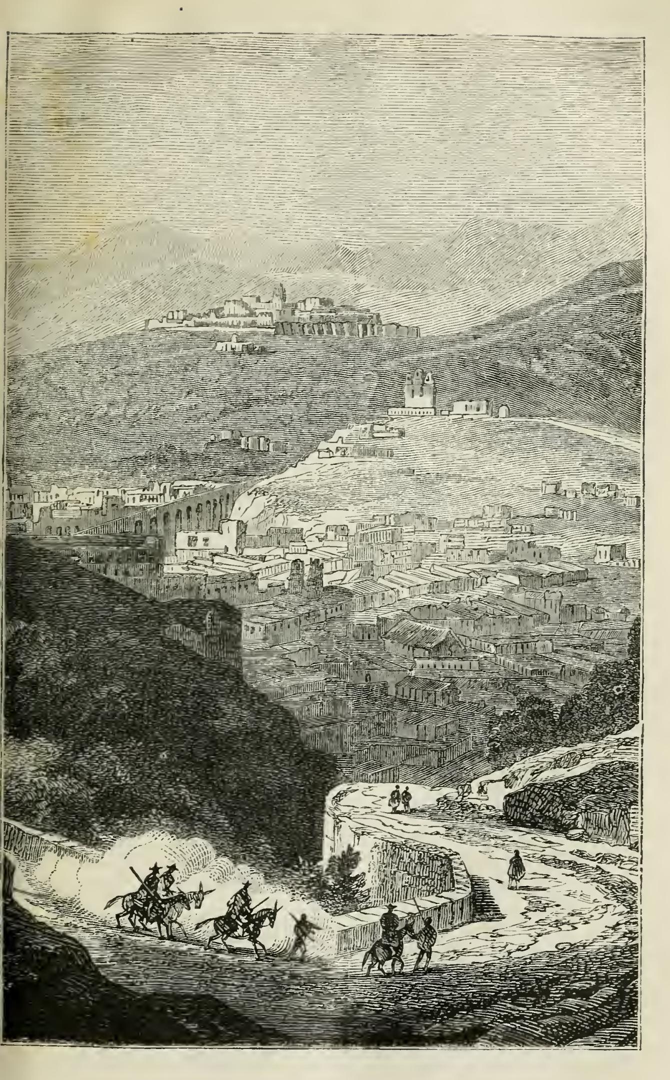
Je salue de loin la grande cité de Léon, que dominent les tours jumelles de sa cathédrale. On m'a dissuadé de m'y arrêter : quoique cette ville vienne immédiatement

après Mexico par l'importance de sa population, elle n'a rien de remarquable.

Au bout de trois heures, le train me dépose à Silao, d'où part un embranchement de voie ferrée qui mène à Guanajuato, un nid d'aigle perdu dans la montagne. L'ascension se fait par une série de plans inclinés, de tranchées et de remblais. C'est un travail audacieux, un triomphe du génie américain sur l'âpre nature mexicaine. Le pays parcouru présente de pittoresques points de vue, entre autres la montagne du *Cubilete* et celle de la *Bufa*, dont la cime est fort bizarre. On arrive ainsi à Marfil, qui n'est qu'un faubourg de Guanajuato. La ville est au fond d'une gorge dont Marfil occupe l'entrée. Ici l'on quitte le *ferro-carril* pour monter en *tranvia* (tramway).

Celui qui n'aurait jamais vu de ville mauresque pourrait s'en faire une idée exacte en voyant Marfil : c'est un pittoresque fouillis de maisons en forme de cubes, à toits plats, disposées en amphithéâtre et grimpant les unes au-dessus des autres sur les pentes de la montagne : le coup d'œil est étrange, inattendu. La ville, à l'étroit au fond de la vallée, n'en finit pas : nous mettons un quart d'heure à la traverser au galop des mules.

De Marfil à Guanajuato on s'élève par de fortes pentes et des courbes rapides dans une gorge étroite et sauvage, où s'épanouit une prodigieuse végétation de cactus. Il serait inexact de dire qu'un torrent coule au fond de la gorge, car ce torrent, qui semble être très dévastateur en d'autres temps, n'a pas actuellement une goutte d'eau. Les nombreuses cavalcades de mules et de muletiers que nous croisons en route annoncent l'approche d'une ville importante. Guanajuato apparaît de loin comme un nid caché au fond d'un entonnoir. La ville est si bien enfermée dans sa ceinture de montagnes abruptes, qu'elle n'a absolument qu'une seule issue : on y entre par où l'on en sort, et vice versa. A l'entrée de la ville il y a l'inévitable douane, où l'on visite mes bagages.



Guanajuato, vue générale.

Je descends à l'hôtel *Suizo*, qui me paraît un palais auprès des *posadas* que j'ai connues antérieurement : me voilà délivré des chambres qui s'ouvrent sur une cour et où l'on dort à quatre! L'hôtel Suizo est le meilleur que j'aie rencontré au Mexique. On y boit une bière excellente, fabriquée à Guanajuato. Nulle part je n'ai siroté de meilleur chocolat. Pendant qu'on cire mes bottes, je fais une délicieuse sieste sur un vrai lit; après quoi mon premier soin est d'aller à la recherche du correspondant du banquier de Monterey. Au lieu d'une maison de banque, je trouve, à ma grande surprise, un magasin de quincaillerie! L'adresse est pourtant parfaitement exacte, et la maison fait en effet des opérations de banque, mais elle n'a aucune relation avec le banquier qui m'a fourni ma lettre de crédit. Par bonheur j'ai encore dans ma ceinture des rouleaux d'or français qui ont échappé providentiellement aux bandits. J'ai échangé mes louis contre des piastres, avec une perte considérable.

Bien qu'il fasse atrocement chaud, allons maintenant courir cette curieuse ville de Guanajuato, la plus bossue et la plus originale du Mexique. Pour nous en faire une idée d'ensemble il nous suffira de nous engager dans une des innombrables ruelles qui grimpent aux faubourgs étagés sur les *cerros* voisins. Ces ruelles ont deux mètres de largeur au plus, et comme les égouts sont un luxe inconnu à Guanajuato de même que dans tout le pays, on y respire des émanations qui rappellent celles de l'Orient. L'influence arabe a passé ici, et il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se croire à Tanger ou à Mogador. Les villes du Maroc n'ont pas de pavés plus pointus : les indigènes, qui ne conçoivent pas qu'on puisse s'imposer le supplice de s'y meurtrir les pieds, me regardent d'un air de compassion, et c'est à qui m'offrira un *burrito* (bourricot). Guanajuato est certes la ville où j'ai vu le plus de baudets : les ruelles en sont littéralement bondées; on les rencontre par troupes serrées, et il faut se garer au passage pour ne pas être renversé. En ma qualité d'étranger, je suis assailli par des

bandes de chiens hargneux d'une excessive couardise malgré leur grande taille : le bout de mon bâton les met en fuite ; ils s'attaquent lâchement aux enfants, qui sont dressés à leur présenter leur chapeau en guise de bouclier : j'ai délivré de la dent d'un de ces molosses un jeune garçon dont le chapeau avait déjà été mis en pièces.

Du haut du *cerro* (montagne) toute la ville se déroule en panorama : étroitement encaissée au fond de son entonnoir, elle escalade les rochers escarpés qui l'étreignent de tous côtés. Les faubourgs étagés sur les hauteurs offrent un coup d'œil à faire pâmer d'aise un artiste de ma connaissance qui ne peint que les fouillis de maisons les plus compliqués. Les blanches bicoques taillées en dés et terminées en terrasses se hissent curieusement au-dessus des épaules de leurs voisines : c'est un dédale embrouillé, inextricable, à rendre jalouses les plus enchevêtrées agglomérations arabes ; impossible d'y faire douze pas sans s'égarer. Un immense édifice carré domine toute la ville, comme l'Alcazar de Charles-Quint dresse son imposante silhouette au-dessus de Tolède : c'est le *Castillo de Granaditas* (château des Grenades), que nous ne manquerons pas d'aller visiter. La cathédrale, avec ses deux hautes tours carrées, attire aussi l'attention. Le site est un des plus beaux qu'on puisse imaginer : c'est une vallée du Tyrol italien, mais malheureusement une vallée sans ombrages. Les arbres font complètement défaut sur les montagnes qui dominent la ville : elles ne portent que des cactus et des pâturages. Ces montagnes ont des lignes hardies et sévères : leurs parois sont taillées à pic. Que de fortunes on en a tirées ! que de richesses elles recèlent encore ! C'est dans leurs flancs que gisent les célèbres mines d'argent qui fournissent, suivant Alexandre de Humboldt, le cinquième de la masse totale d'argent en circulation dans le monde. C'est là ce qui a fait surgir dans cette gorge reculée une ville de 60 000 âmes qui est devenue la capitale d'un des plus grands États du Mexique. La mine de la Valen-

ciana a produit à elle seule du 5 avril 1788 au 20 mars 1798 un profit net de huit millions de piastres. Aujourd'hui encore les mines de Guanajuato rapportent cinq millions de piastres par an.

En descendant du cerro je courus au Castillo de Granaditas, dont l'énorme masse surgissant parmi les bicoques fait l'effet d'un mammouth au milieu d'un troupeau de moutons. C'est un vieux bâtiment très carré, très solide, percé de fenêtres qui s'ouvrent à une grande hauteur et que défendent des barreaux de fer d'un aspect rébarbatif. Tout autour de l'édifice règne, adossé au mur, un banc de pierre où viennent s'asseoir les filles pour jaser et fumer la cigarette, ce qui est le passe-temps mignon des Mexicaines. En levant les yeux, on remarque tout de suite une infinité de trous dont les murs sont littéralement criblés. Le premier gamin venu vous dira que ces trous ont été causés par les grenades des Indiens pendant le siège du château en 1810. On m'a raconté que Maximilien, lorsqu'il visita sa bonne ville de Guanajuato en 1864, exprima le vœu qu'on ne fît jamais disparaître ce souvenir d'un épisode mémorable dans l'histoire de la guerre d'Indépendance. Le Castillo de Granaditas fut le dernier refuge des Espagnols dans l'État de Guanajuato. Ils s'y étaient enfermés et fortifiés. Les assaillants, dépourvus d'armes à feu, eurent beaucoup à souffrir de leurs projectiles. Pour s'abriter contre la mitraille, ils imaginèrent de se couvrir la tête de grandes pierres plates comme de boucliers. Ce fut un enfant qui introduisit l'ennemi dans la place, en mettant le feu à la porte du château. Les vainqueurs firent un horrible carnage pour venger la mort de quatre chefs dont les têtes avaient été exposées à des clous encore visibles à la façade de l'édifice. On montre dans la partie extérieure du Castillo l'endroit où fut placée la tête d'Hidalgo, que les Espagnols fusillèrent à Chihuahua le 30 juillet 1811. Cette tête y séjourna jusqu'en 1824. En face se dresse la statue de bronze du célèbre patriote, toujours grotesque dans ses

culottes courtes et son habit de soirée. L'ombre du célèbre patriote, que le soleil projette sur un mur voisin, est d'un comique si achevé, que je m'imagine difficilement que l'empereur en la voyant n'ait pas ri *in petto*.

Le château sert aujourd'hui de prison. Il contient cinq cents détenus condamnés à des peines de cinq ans et au-dessous. Quand on a franchi un nombre respectable de grilles et de portes massives, on se trouve dans un vaste patio tout autour duquel sont distribués les quartiers des prisonniers, parqués suivant la juridiction qui les a condamnés : par exemple, le détenu condamné par la sentence susceptible d'appel de la *jefatura politica* ne se trouve point mêlé à ceux condamnés définitivement par le *supremo tribunal de justicia*. Les détenus sont réunis en grand nombre dans d'affreux taudis où ils couchent par terre, pêle-mêle, sur des nattes. La prison n'est pas douce au Mexique! Les jeunes gens au-dessous de quinze ans occupent un quartier séparé. On impose le travail à tous les âges : il y a une école, des ateliers de tisserands, de tailleurs, de cordonniers, etc. Au-dessus de chaque porte on lit des maximes de morale exhortant les détenus à faire en sorte de ne pas venir en ce lieu et à préférer les joies du foyer. « No procures venir a este lugar. — Procures las delicias del hogar. » Quelle amère ironie que d'écrire ces choses-là dans une prison! Les malheureux ne demanderaient pas mieux que de retourner chez eux s'ils le pouvaient.

Lorsque mon cicerone m'a ouvert la terrible porte par où tant d'infortunés aspirent à sortir, je lui ai offert une gratification, qu'il a refusée avec un air de dignité offensée. Je lui ai présenté alors un *puro*, qu'il a accepté avec un geste d'hidalgo.

Après avoir vu le castillo et la cathédrale, qui n'a d'ailleurs rien de remarquable, il ne reste plus qu'à courir la ville au hasard et à observer les scènes de la rue.

Guanajuato fait exception aux autres villes mexicaines par son air vivant et animé. On y chercherait vainement

les rues solennellement ennuyeuses, tirées au cordeau, à l'aspect monacal. Sa physionomie est celle d'une ville du moyen âge, aux ruelles étroites et irrégulières, assez étonnée de s'être égarée au Nouveau Monde, la terre classique de l'angle droit. Guanajuato n'a absolument pas changé depuis plus de trois siècles : c'est une sorte de Grenade transplantée au Mexique, mais une Grenade éveillée, pleine de mouvement et de gaieté ; sur tous les seuils s'épanouissent de fort jolis minois d'un pur type indien, encadrés dans de noires chevelures touffues comme des forêts vierges.

Le peuple vit ici littéralement dans la rue : on ne peut faire deux pas sans s'arrêter devant une cuisine en plein vent, ou devant un groupe de femmes accroupies sur le trottoir autour de monceaux de tortillas chaudes ou de pyramides de *tunas* qu'elles pèlent avec une extrême dextérité sans se piquer les doigts. Nul ne s'étonne de voir les femmes se livrer dans la rue aux soins minutieux d'une toilette intime : rien de plus louable que la patience avec laquelle elles se rendent sous ce rapport de petits services réciproques.

J'ai vu à Guanajuato plus d'un opulent palais bâti au temps des San Clemente et des Sardaneta, anciens propriétaires de mines, auxquels le roi d'Espagne conféra autrefois le titre de marquis. Ces palais rappellent ceux de Séville : ils ont de ravissants patios ombragés de bananiers rafraîchis par une fontaine et entourés de colonnades de jaspe vert.

Guanajuato est, en somme, une de ces villes comme on n'en voit que dans les décors d'opéra, un paradis pour l'artiste, pour l'amateur de pittoresque, pour le chercheur d'imprévu et de couleur locale. Elle vaut la peine qu'on aille au Mexique pour la visiter. Son climat est charmant : s'il fait un peu brûlant pendant le jour, il y règne le soir une délicieuse fraîcheur. Je crains fort que les chemins de fer, en rapprochant Guanajuato des États-Unis, ne lui ôtent en partie sa piquante originalité. Déjà le téléphone et ses

disgracieux accessoires y ont fait invasion. Déjà les habitants se mettent à apprendre l'anglais, en prévision du temps prochain où la connaissance de cette langue deviendra indispensable au Mexique. Il y avait en face de l'hôtel Suizo un barbier qui passait une grande partie de sa journée à étudier des dialogues anglais dans un manuel de conversation.

Au Mexique il est d'usage de se mettre en route à des heures absurdes. A trois heures du matin une voiture du type diligence vint me prendre à l'hôtel Suizo. Je revis Marfil et Silao, je saluai de loin les villes de Salamanque et de Celaya, et enfin j'aperçus à l'horizon une grande cité hérissée de tours et de dômes. J'étais à Querétaro.

CHAPITRE VII

QUERÉTARO

Ancienneté de Querétaro. — Le 19 mai 1867. — Le Cerro de las Campanas. — L'exécution de Maximilien. — Miramon et Mejia. — Au sommet du Cerro. — Soleil couchant. — Dernière prison de Maximilien. — Le théâtre Iturbide. — Pourquoi l'exécution de l'arrêt de mort fut différée. — Le cercueil de Maximilien. — Les escabeaux de Miramon et de Mejia. — Le palais du gouvernement. — La place de l'Indépendance. — Exécution de Mendez. — Le général Arellano. — Le confesseur de Maximilien. — Légendes accréditées sur Maximilien. — Popularité de l'empereur. — La cathédrale. — Don Rubio. — Le traître Lopez. — L'usine Hercules. — Le traître Marquez. — Reddition de Querétaro. — Sort des patriotes mexicains. — Opinion des Mexicains sur l'exécution de Maximilien. — De Querétaro à Mexico.

Querétaro est une des plus anciennes villes du Mexique. Elle fut fondée par les Aztèques dans la première moitié du XVe siècle. Ses innombrables clochers, vus de loin, la font paraître plus importante qu'elle n'est en réalité. J'y suis entré à pied, par une chaleur intense, à l'heure où le soleil était au zénith. Après avoir traversé quelques larges rues coupées à angle droit, et une belle place ombragée de bananiers géants, je suis descendu à l'hôtel où Miramon et Mejia, pendant la durée du siège, venaient prendre journellement leur bain. Cet hôtel s'appelle aujourd'hui *El Ferro Carril Central.*

Personne n'ignore les tragiques événements dont Queré-

taro fut le théâtre, il y a dix-huit ans. C'est là que Maximilien s'enferma avec sa petite armée après le rappel des troupes françaises. C'est là qu'il soutint un siège héroïque contre les forces dissidentes réunies sous le commandement du général Escobedo; c'est là qu'il succomba après une lutte de soixante et onze jours, trahi par un favori qu'il avait comblé de bienfaits et auquel il avait décerné la veille même la médaille de bravoure. Le 19 mai 1867 l'empereur rendait son épée à Escobedo. Un mois après il était fusillé avec ses deux fidèles généraux, Miramon et Mejia.

Dès mon arrivée à Querétaro, ma première pensée fut de faire revivre dans mon esprit, à la vue des lieux, les principaux épisodes de ce drame qui devait avoir son navrant dénouement au *Cerro de las Campanas* (montagne des Cloches). C'est au Cerro que je suis allé tout d'abord.

Pour m'y rendre, j'ai passé devant le théâtre Iturbide, où siégea la cour martiale qui prononça la sentence de mort, et devant le couvent de *Capuchinas*, dernière prison de l'illustre victime et de ses deux généraux. J'ai suivi ensuite ce long chemin de l'agonie, que suivirent l'empereur, Miramon et Mejia pour atteindre le lieu de l'exécution, situé à une demi-heure de marche. C'est une large rue tracée en ligne droite et bordée de maisons à terrasses. Je m'imaginais l'aspect lugubre que devait présenter cette rue le matin du 19 juin 1867. Trois voitures s'avançaient silencieusement au milieu d'une foule morne et consternée. Du haut des fenêtres et des terrasses, des milliers de personnes assistaient au passage du funèbre cortège, adressant un dernier salut aux trois héros qui allaient mourir.

La rue débouche sur la plaine où s'élève le Cerro de las Campanas. Dès qu'on a dépassé les dernières maisons de la ville, on aperçoit vers l'ouest une longue colline grisâtre et inculte qui n'a guère plus de 150 mètres de hauteur : c'est le Cerro. Il se dresse à 700 ou 800 mètres de la ville. La route qui y mène est à peine praticable pour un

piéton, et l'on se demande comment les condamnés y ont pu passer en voiture. J'ai suivi cette route par un soleil de feu. Des oiseaux et des papillons aux ailes diaprées voltigeaient parmi les fleurs, et les arbustes semblaient vouloir me distraire de mes pensées : cette vivante et radieuse nature contrastait étrangement avec l'aspect stérile du Cerro émergeant du sein de la plaine, sombre comme un tumulus que semble couronner une funèbre auréole.

A l'approche du Cerro, toute trace de chemin disparaît; c'est en marchant à travers champs et pâturages que l'on atteint le pied du rocher. J'étais venu seul, et j'ai d'abord vainement cherché des yeux le lieu de l'exécution. Trois soldats déterminaient une méridienne au sommet du Cerro, et je me dirigeai vers eux à travers les énormes débris de rocher dont les pentes de la montagne sont jonchées. Un d'eux m'offrit gracieusement de me conduire à l'endroit que je cherchais, et que je n'aurais jamais pu découvrir seul. Quand nous fûmes arrivés à mi-côte du Cerro, mon guide, s'arrêtant devant une petite pyramide de pierres d'un pied de hauteur, me dit : « *Aqui esta* (c'est ici) ».

Ce mot me bouleversa. C'est donc ici le lieu où tomba, à trente-cinq ans, sous le feu d'un peloton d'Indiens, un empereur trahi par les siens, abandonné du monde entier. Les deux seuls hommes qui lui fussent restés fidèles jusqu'à la mort tombèrent à ses côtés. Et ces héros, qui concentrèrent un moment sur eux l'attention anxieuse du monde, n'ont pas même de monuments! Les trois croix de bois qui marquaient autrefois la place où ils expirèrent ont disparu, et le premier venu pourrait disperser en moins d'une minute les pierres du cairn qui subsiste encore.

Le peloton d'exécution s'était posté à quelques mètres, une seconde butte de pierres en marque l'emplacement. Comme je cherchais des yeux la muraille devant laquelle furent placés les condamnés, l'officier m'apprit qu'elle avait depuis longtemps disparu. C'était une muraille faite d'adobes; elle avait été érigée pendant le siège en vue de fortifier le

Cerro. Je demandai où tombèrent Miramon et Mejia, et mon cicerone me signala ces deux points qu'aucun signe n'indique. « Ce fut donc Miramon, remarquai-je, et non Maximilien, qui occupa la place du milieu? — En effet, Miramon mourut à la place d'honneur, que Maximilien lui offrit en ces termes : « *Un homme courageux a droit au respect même de son souverain : prenez la place d'honneur* [1] ! » Tous les trois tombèrent noblement. Miramon affronta la mort avec son courage ordinaire. C'était un grand soldat. Il protesta avec une mâle indignation contre l'accusation de trahison à la patrie, et c'est en criant : « Vive le Mexique ! vive l'empereur ! » qu'il affronta le feu. Mejia fut plus admirable encore. Il avait autrefois fait grâce de la vie à Escobedo. Celui-ci s'en souvint et à son tour lui offrit la vie sauve; mais l'héroïque soldat déclara que si on n'épargnait pas son empereur, il voulait mourir avec lui. Pendant qu'on le conduisait au supplice, sa femme, portant son enfant dans les bras, courait dans la foule comme une égarée. Maximilien mourut en faisant, lui aussi, de viriles protestations que je rapporterai plus loin. Lui aussi aurait pu échapper à la mort lorsqu'on le pressait à Orizaba de se rembarquer pour l'Europe : il préféra Querétaro à Miramar [2]. Il n'est pas un Mexicain qui ne considère Maximilien comme un type accompli de bravoure chevaleresque.

1. « Un hombre valiente es respetado de su soberano. Occupe V. el puesto de honor ! »

M. Antonio Hernandez, secrétaire du gouvernement à Querétaro, m'a confirmé l'authenticité de ce discours. Mais un témoin oculaire dont je parlerai plus loin est d'un autre avis.

2. On se rappelle que Maximilien avait résolu d'abdiquer et de retourner en Europe à la nouvelle que Napoléon III allait retirer les troupes qui l'avaient soutenu jusqu'alors. Il se mit en route pour Orizaba, décidé à s'embarquer à Vera-Cruz, où l'attendait un steamer. On avait même embarqué déjà les bagages de l'empereur. Cependant beaucoup de personnes de son entourage s'opposaient à son départ. Maximilien était hésitant ; il balançait sans doute entre la perspective d'un retour peu glorieux en Autriche et celle de l'accomplissement jusqu'à la mort de la courageuse mission qu'il avait entreprise au

J'ai cueilli, autour du cairn, quelques fleurs que j'ai envoyées dans une lettre à ma mère, puis je suis remonté au sommet du Cerro avec mon cicerone. Les officiers achevèrent leur travail et me laissèrent seul à mes réflexions.

Pendant le siège de Querétaro, le Cerro de las Campanas fut une des plus fortes positions occupées par les assiégés, qui en avaient fait un camp fortifié. Quand les dissidents pénétrèrent dans la place, grâce à la trahison de Lopez, ce fut vers le Cerro que se dirigea l'empereur avec le peu de troupes qui lui restaient. Au sommet du Cerro était une espèce de redoute défendue par cinq ou six pièces : c'est là que l'empereur chercha son dernier refuge. Mais la redoute devint le point de mire de toutes les batteries ennemies, et l'empereur dut se résigner à faire hisser le drapeau blanc.

Tels sont les mornes souvenirs que rappelle ce Cerro désolé. C'est sur cette cime aujourd'hui démantelée et déserte que Maximilien se rendit à discrétion; c'est à quelques mètres plus bas qu'il fut fusillé un mois plus tard. De ce point élevé on peut voir aussi la route de Mexico par où fut ramené le corps embaumé de l'empereur, et celle de San-Luis par où Juarez vint en reconnaître l'identité. On domine toute la ville de Querétaro, avec ses maisons à terrasses, ses couvents, ses églises, ses dômes et le vaste cirque des collines lointaines qui l'entourent; on aperçoit les hauteurs où les troupes dissidentes, fortes de trente mille hommes, avaient pris position. Au sud on distingue le Picacho, par où se sauva, sous prétexte d'aller chercher des renforts, le traître Marquez qui ne revint point.

Tandis que je contemplais ce vaste panorama, le soleil se couchait à l'horizon. La journée avait été d'une admirable beauté, et les ruissellements de flammes qui empour-

Mexique. Ce qui le décida à revenir sur ses pas, ce fut une lettre de son secrétaire, qui lui annonçait qu'il serait mal accueilli dans les États de l'empereur d'Autriche.

praient en ce moment le ciel ajoutaient encore à la magnificence du paysage. Les chèvres éparses sur la montagne faisaient entendre le tintement mélancolique de leurs clochettes. Il y avait tout à la fois tant de paix, de douceur et de majesté dans l'aspect de cette tranquille nature, que je croyais rêver en me rappelant la sombre tragédie qui s'était déroulée ici seize ans auparavant. Je repris le chemin de la ville, emportant du Cerro de las Campanas une impression sur laquelle le temps n'aura point de prise.

Le lendemain, poursuivant mon pèlerinage, j'allai voir la dernière prison de Maximilien. L'empereur fut d'abord enfermé au couvent de la Cruz, dont il avait fait son quartier général pendant le siège, mais au bout de trois jours on le transféra avec Miramon et Méjia au couvent de *Capuchinas*, d'où il ne devait sortir que pour marcher au supplice. Ce couvent est situé dans la rue qui va du théâtre Iturbide au Cerro de las Campanas. C'est un bâtiment en pierre, légèrement transformé depuis, et qui sert aujourd'hui de caserne. L'église attenante a seule conservé son ancienne destination. Je demandai à l'officier de garde l'autorisation de visiter la chambre de Maximilien : il donna l'ordre à un soldat de m'y conduire. Du haut d'un vieil escalier en pierre aboutissant à un corridor, la vue plonge sur un jardinet planté de fleurs. Au fond de ce corridor s'ouvre une vaste salle voûtée, reliée autrefois aux trois *cuartillos* ou cellules où furent confinés l'empereur et ses deux généraux. Cette salle servait de promenoir aux détenus. Elle est d'un aspect glacial, avec ses murs nus et délabrés; le sol est revêtu d'un carrelage rouge qui n'a pas été renouvelé depuis le séjour des prisonniers; le jour arrive par une seule fenêtre, aux carreaux brisés, s'ouvrant à quatre mètres au-dessus du pavement, et garnie de gros barreaux de fer. Les trois petites cellules avec lesquelles la grande salle communiquait autrefois ont disparu dans les récentes transformations, comme si l'on



Le couvent de Capuchinas, dernière prison de Maximilien.

avait eu à cœur d'effacer les traces de ce lamentable épisode. On a démoli la partie du couvent où les captifs attendirent l'heure du supplice; la porte qui y donnait accès est aujourd'hui murée.

En questionnant mon guide j'appris que les *cuartillos* étaient de petites pièces fort exiguës, sans fenêtres, éclairées seulement par l'imposte vitrée de la porte de la grande salle : elles recevaient donc le jour de seconde main, et comme la grande salle est elle-même mal éclairée, ces réduits n'étaient en réalité que de sombres cachots d'où les pauvres prisonniers ne pouvaient apercevoir les rayons du soleil.

Au cours de mon enquête j'appris de la bouche de mon guide, un pur type indien, qu'il avait fait partie du peloton d'exécution. Pour le coup, cet homme m'inspira une instinctive répulsion; toutefois je lui offris un *puro* et le fis causer. Il avait servi Maximilien avant la reddition de Querétaro; à l'heure de l'adversité il ne lui avait rien coûté de tirer sur son maître. Le misérable louait sa victime d'avoir, au moment de mourir, payé généreusement ses exécuteurs : il en avait reçu une once d'or (environ quatre-vingts francs). Je lui fis détailler la scène de l'exécution; son récit différait peu de celui que je recueillis d'une bouche plus autorisée et que je relaterai plus loin. Quand je lui demandai s'il avait reçu l'ordre de viser l'empereur à la poitrine et d'épargner sa tête, « *Si, señor,* » fit-il. L'ordre émanait du général en chef Escobedo, et le colonel le transmit au peloton en l'appuyant d'une terrible menace : si une balle frappait la figure de Maximilien, le coupable devait être passé par les armes; or, comme l'imprudent eût été difficile à discerner, tous les soldats du peloton devaient être fusillés sur place. Ceux-ci, dans la crainte d'atteindre la tête, eurent soin de viser bas : plusieurs balles pénétrèrent dans le ventre, et des trois balles qui trouèrent la poitrine, aucune ne causa une blessure immédiatement mortelle : voilà pourquoi Maximilien fut le seul des

trois suppliciés auquel il fallut donner le coup de grâce.

C'est Maximilien lui-même qui avait exprimé le désir qu'on respectât son visage, pour que sa mère pût le reconnaître dans la mort. Il insista si vivement sur ce point, que le colonel Palacios, préposé à la garde des prisonniers, lui promit d'en parler à Escobedo, et il ne fut satisfait que lorsqu'on lui eut rapporté que les ordres les plus sévères seraient donnés à cet égard.

Du couvent de Capuchinas je suis allé au théâtre Iturbide, siège de la cour martiale qui condamna à mort l'empereur et ses deux généraux. Ce théâtre n'a pas cessé d'être affecté à son ancienne destination : on annonçait pour le soir une représentation de marionnettes. O frivolités humaines! La population de Querétaro court aujourd'hui voir jouer la comédie sur cette scène où s'est déroulé le plus émouvant drame judiciaire dont le Nouveau Monde ait été témoin!

Ici l'on n'a rien modifié à la disposition des lieux. Elles sont encore là, les stalles où siégeaient les membres de la cour martiale qui assistaient comme à une représentation, et les planches de la scène où les accusés jouaient leur dernier rôle. Si les juges s'étaient réservé les bonnes places, les prisonniers n'avaient d'autres sièges que de petits escabeaux de bois, que l'on montre encore au *palacio del Gobierno.* Miramon et Mejia furent seuls présents aux débats; Maximilien, que les privations et les fatigues endurées pendant le siège avaient rendu sérieusement malade, fut dispensé d'y assister. Il se fit représenter par ses défenseurs. Ce simulacre de procès fut expédié en deux jours. Le conseil s'était installé le 14 juin pour entendre les plaidoiries; le 15, à dix heures du soir, il prononçait l'arrêt de mort.

La sentence fut ratifiée par le général Escobedo, qui la notifia immédiatement aux accusés et fixa l'exécution au lendemain 16 juin à trois heures. Il convient de dire par suite de quelle circonstance l'exécution fut différée jusqu'au 19, mesure inhumaine qui ajouta aux horreurs de la

mort les affres d'une longue agonie. Les défenseurs de Maximilien, dans l'espoir de lui sauver la vie, s'étaient rendus à San-Luis-Potosi, où résidait alors le gouvernement de Juarez, pour solliciter un sursis de trois jours. A Querétaro, le général Diaz de Léon avait déjà réuni toutes les troupes au Cerro de las Campanas et n'attendait plus que l'arrivée des condamnés, quand un télégramme chiffré portant la mention « très urgent » parvint à l'adresse du général Escobedo. La dépêche contenait l'ordre de Juarez de différer l'exécution jusqu'au 19. Du moment qu'il n'était pas question de la grâce des condamnés, cet ordre n'était qu'une atroce cruauté. L'assesseur Escoto et le colonel Palacios portèrent la nouvelle aux accusés, juste au moment où ces infortunés allaient marcher au supplice. Au témoignage d'Escoto, recueilli par M. Aubertin [1], les prisonniers eurent un moment l'espoir qu'on leur apportait leur grâce, car leurs visages s'illuminèrent d'un rayon de joie quand ils virent le papier que le colonel tenait en main. Mais l'illusion s'évanouit à la lecture du document. Maximilien en exprima son mécontentement : il s'était préparé à mourir et avait déjà dit adieu au monde. Miramon, se tournant vers l'empereur, lui dit : « Faisons ce nouveau sacrifice à la volonté divine ».

Ce cruel répit concilia aux condamnés de nouvelles sympathies, et peut-être est-ce dans cette prévision que leurs défenseurs l'avaient sollicité. On tenta l'impossible pour leur sauver la vie; on représenta que ce serait leur infliger deux fois la peine de mort que de les exécuter dans de telles circonstances. La princesse Salm-Salm se jeta en sanglotant aux pieds de Juarez, le suppliant avec des étreintes convulsives de se montrer clément. Toutes les cours de l'Europe firent agir leurs représentants en faveur des victimes. Tout fut inutile. Le dictateur, convaincu que le prince déchu demeurerait du fond de son exil une

1. *A Flight to Mexico*. Londres, 1882.

perpétuelle menace pour la tranquillité du Mexique, avait irrévocablement décidé sa mort. Pour dissiper cette appréhension, l'Autriche offrait de rappeler Maximilien en le réintégrant dans tous les droits politiques qu'il avait abdiqués pour monter au trône du Mexique. Le coup de feu de Querétaro brisa brutalement toutes ces espérances.

On avait vainement essayé de faire évader les prisonniers. Escobedo avait eu connaissance du fait. « Je sais tout », disait-il au docteur Basch, le médecin de Maximilien; et il ajoutait avec un sourire sardonique : « Vous serez le premier que je ferai pendre ». Le général Paz disait aussi au prince Salm-Salm : « Vous avez voulu préparer l'évasion de Maximilien : si vous l'essayez encore, vous serez fusillé ».

J'avais engagé comme cicerone un brave indigène du nom de Jésus-Maria Cadena. Enfermé dans Querétaro pendant le siège, il avait subi les horreurs de la disette. Il professait pour l'*emperador* cette sorte de culte que lui décernent les habitants de Querétaro. Après m'avoir montré le couvent de Capuchinas et le théâtre Iturbide, il me mena voir le cercueil de Maximilien. La rue que nous suivons fut balayée par la mitraille des assiégeants. Nombre de femmes et d'enfants y perdirent la vie; c'est là que le médecin français Gazot fut frappé d'un boulet qui lui enleva le pied. Nous arrivâmes enfin au palais du gouvernement, où siège la législature de l'État de Querétaro.

M. Hernandez, secrétaire du gouvernement, me reçut avec cette exquise courtoisie que j'ai rencontrée chez tous les fonctionnaires mexicains. Il me conduisit lui-même dans un coin obscur du palais, où on laisse pourrir les quatre planches mal jointes dans lesquelles fut enfermé le corps de Maximilien immédiatement après l'exécution. Une large tache de sang est encore visible sur la paroi où reposait la poitrine du supplicié. C'est dans cette bière grossière, digne d'un vulgaire criminel, qu'était déposé le corps de l'empe-

reur quand Juarez vint en constater l'identité dans une des salles du palais qu'on me fit voir. On avait, peu de temps avant mon arrivée, organisé à Querétaro une exposition industrielle : le cercueil y avait figuré ! ! !

Avec le cercueil on conserve les petits escabeaux de bois sur lesquels Miramon et Mejia étaient assis devant leurs juges. M. Hernandez m'a raconté que, durant les débats, Miramon se fit apporter à manger ; comme il n'avait pas de table à sa disposition, il s'en fit une de l'escabeau de Mejia : ces escabeaux n'ont pas un pied de hauteur. On m'a montré aussi la table-bureau toute maculée d'encre sur laquelle la cour martiale rédigea sa féroce sentence de mort. Au-dessus de cette table est accroché au mur un portrait de Maximilien. Tout cela avait été étalé à l'exposition. M. Hernandez ne me fit grâce d'aucune salle du palais du gouvernement ; il me montra avec orgueil le local où siège la députation, et me fit admirer du premier jusqu'au dernier les portraits de tous les gouverneurs de l'État de Querétaro. Cette galerie m'intéressait beaucoup moins qu'il ne pensait. Ce qui m'a charmé davantage, c'est le jardin du palais, où croissent les produits les plus variés de la flore tropicale, depuis le palmier royal jusqu'à l'*aguacato*. Querétaro, dont l'altitude est fort inférieure à celle de Mexico, jouit d'un climat beaucoup plus chaud que celui de la capitale.

A chaque rue, à chaque place de Querétaro s'attache quelque souvenir historique. La place de l'Indépendance est une des plus intéressantes. C'est là que Maximilien faisait sa promenade habituelle. Tous les jours, vers cinq heures du soir, l'empereur et son état-major s'y réunissaient en conférence. Cadena m'a raconté qu'il n'y avait pas alors comme aujourd'hui des arbres et des bancs : l'empereur s'asseyait avec ses généraux sur le bord de la fontaine qui se dresse au centre de la place carrée. « C'est là, me disait-il, que je l'ai vu bien souvent s'entretenir pendant des heures entières avec Miramon, avec Mendez, avec Mejia, et surtout avec le traître Marquez, en qui il avait une

confiance spéciale. Un jour qu'il causait ainsi appuyé sur le bord du bassin, une bombe vint éclater sur la statue du marquis del Villar del Aguila qui surmontait la fontaine. L'ennemi avait sans doute été averti par des espions de la présence habituelle de l'empereur en cet endroit, car les projectiles continuèrent à y tomber chaque jour à la même heure, et il fallut chercher une autre promenade moins exposée. Un de ces projectiles rasa un jour la figure de Lopez, qui, pour son malheur, échappa cette fois à la mort. »

J'ai voulu voir aussi l'Alameda dont les vieux frênes au feuillage touffu furent témoins de scènes atroces. C'est là que fut exécuté sommairement Mendez, un des plus vaillants généraux de Maximilien : il était particulièrement détesté des dissidents, auxquels il avait fait beaucoup de mal dans la campagne du Michoacan. Trahi par Lopez, il n'avait pu rejoindre l'empereur et avait dû se réfugier dans la maison d'un ami. On le traqua de si près, qu'on le découvrit caché sous un plancher : on lui donna deux heures pour revoir sa famille et se préparer à mourir. Puis on le mena à l'Alameda, où on le fusilla par derrière, comme traître! Il eut beau protester en disant qu'il était capable d'affronter la mort en face, l'officier commandant lui répondit qu'il devait obéir aux ordres reçus : « C'est bon, lui dit Mendez, faites votre besogne. » Et il s'agenouilla tranquillement, le cigare à la bouche, en tournant le dos au peloton qui fit feu. Le condamné ne fut pas blessé mortellement. Criblé de balles, il se releva, se tourna vers les soldats, et leur fit signe de tirer à la tête. Le caporal lui appliqua le canon de son fusil à l'oreille et lui fit sauter la cervelle. Le mépris de la vie est un caractère distinctif du Mexicain : il fait aussi peu de cas de la sienne propre que de celle des autres.

Cadena m'a montré la maison située en face du lieu où Mendez subit cette horrible exécution : dans cette maison, bondée de républicains assistant des fenêtres à la fusillade,

s'était caché le général Arellano, qui attendait l'occasion favorable de s'échapper : il parvint à sortir de Querétaro à l'aide d'un déguisement, et, avec un admirable sang-froid, il franchit les lignes de Porfirio Diaz qui assiégeait Mexico, et il offrit son concours aux assiégés. Arellano est le seul des généraux restés fidèles à Maximilien qui ait par sa rare audace échappé à la vengeance des républicains. Il a publié l'intéressante histoire des événements auxquels il a été mêlé. C'est un formidable réquisitoire contre Marquez [1].

Le souvenir de Maximilien n'a cessé de me hanter durant mon séjour à Querétaro. Chacun me parlait de lui, et je questionnais sur lui tout le monde. Le désir d'en apprendre davantage m'a conduit dans une maison située près du séminaire, rue San-Agustin, en face de la douane. Je n'avais pas de lettre d'introduction, mais le bon Cadena avait arrangé les choses, et nous y sommes allés à l'heure désignée. C'était à sept heures du matin. Un vieux serviteur nous ouvre la porte, nous fait passer par un vestibule aboutissant à un charmant patio planté d'orangers, de noyers, de cyprès, et nous introduit dans une immense pièce carrée dont le mobilier se compose de trois douzaines de chaises, — ni plus ni moins, — rangées en bataille, d'un prie-Dieu et de quelques tableaux représentant des sujets religieux. Cadena se retire discrètement ; au bout de quelques minutes entre par une porte vitrée un petit vieillard maigre, brun, au nez aquilin, à l'œil vif et intelligent, d'une apparence délicate, vêtu de ce long manteau que portent les ecclésiastiques au Mexique. C'est le chanoine Soria, confesseur de Maximilien, cet excellent homme que l'empereur caractérisait un jour en disant à son médecin : « C'est moi qui dois consoler ce bon prêtre et faire en sorte qu'il ne se laisse pas abattre tout à fait. » Il y a dans sa physionomie je ne sais quelle expression grave et triste qui semble révéler une

1. *Les Dernières heures d'un Empire*, par le général M. R. de Arellano. Paris, 1869.

âme profondément affectée par de pénibles souvenirs. Journellement il visitait Maximilien durant sa captivité, et il a subi cette fascination qu'exerçait la personne de l'empereur sur ceux qui l'ont connu dans les jours d'infortune.

Soria m'a reçu avec une grande bonté et a répondu patiemment à toutes mes questions. On a publié tant de légendes sur la mort de Maximilien, qu'il m'a paru fort intéressant de recueillir le témoignage du prêtre qui accompagna le prince au lieu du supplice et fut présent à ses derniers moments [1].

« La veille de sa mort, me dit le chanoine en espagnol, l'empereur écrivit deux lettres, l'une au pape, l'autre à sa mère. Il me confia ces lettres, ainsi qu'un mouchoir pour sa mère, en me priant de les faire parvenir à destination. Je me conformai à ses instructions, et j'ai su plus tard que les objets étaient arrivés à leur adresse. Le lendemain matin, je l'accompagnai au lieu de l'exécution. Le cortège se composait de trois mauvaises voitures. J'entrai avec l'empereur dans la première, tandis que Miramon et Mejia occupaient les deux autres avec leurs confesseurs. Nous avions à peine quitté le couvent de Capuchinas que je fus quelque peu surpris de voir Maximilien se frapper la poitrine en disant : « Pour éviter que mon sang ne souille mon uniforme, « j'ai mis ici huit mouchoirs ». Pendant toute la route, l'empereur pria et recommanda son âme à Dieu; il avait en main un crucifix que je lui avais offert et que je conserve précieusement. Quand nous approchâmes du Cerro, il fit une observation qui me frappa : « C'est ici, disait-il, que « je voulais arborer le drapeau de la victoire, et c'est ici que « je viens mourir! La vie n'est qu'une comédie! » Il remarqua aussi la beauté du paysage, et s'écria : « Quelle belle « vue! Et quel beau jour pour mourir! » Quand nous arri-

1. Au moment où ces lignes sont envoyées à l'impression, l'auteur apprend de la bouche de M. de Hesse Wartegg, l'éminent voyageur autrichien récemment revenu du Mexique, que le chanoine Soria vient de mourir à Querétaro.

vâmes au lieu du supplice, on eut grand'peine à ouvrir la porte de la voiture : l'empereur impatienté sortit par la fenêtre en ôtant son chapeau. Il me remit mon crucifix en m'embrassant, il embrassa de même Miramon et Mejia, distribua des pièces d'or aux soldats, puis, d'une voix forte, prononça en espagnol ces paroles : « Je pardonne à tous et je « demande que tous me pardonnent, et je désire que mon « sang qui va être répandu fasse le bonheur du Mexique. « Vive le Mexique ! Vive son indépendance [1] ! » Ensuite il mit la main sur sa poitrine et montra aux soldats la place qu'ils devaient viser. On battit le tambour, et l'on proclama devant les quatre mille hommes de troupes que celui qui demanderait grâce en faveur des condamnés partagerait leur peine. Pas une voix ne s'éleva du sein de la foule immense qui se pressait derrière les lignes. Au signal donné, les trois pelotons firent feu. Miramon et Mejia tombèrent foudroyés. Maximilien ne mourut pas sur-le-champ : à trois reprises, il jeta un cri de douleur. Deux secondes après, sur un geste du commandant, il reçut le coup de grâce au cœur. »

Quand je demandai au chanoine dans quel ordre étaient placés les condamnés au moment où ils essuyèrent le feu, il me dit que Miramon occupait la place du milieu, mais tout à fait par hasard : il a nié que l'empereur eût offert au général la place d'honneur en prononçant les paroles d'éloge qu'on lui a attribuées. Il est inexact également que Maximilien ait proféré trois fois l'exclamation espagnole « *hombre!* » après avoir essuyé le feu ; le chanoine l'a entendu crier simplement « *Aie! aie! aie!* », et d'après lui c'est le confesseur de Mejia qui a crié « *hombre!* » à la vue de l'empereur qui donnait encore signe de vie.

1. « Yo perdono a todos y pido que todos me perdonan, y pido que la sangre mia que se va à derramar se para bien de Méjico. Viva Méjico ! Viva su independencia ! » J'ai écrit ces paroles textuellement sous la dictée de Soria. Elles diffèrent sensiblement de tous les discours qu'on a mis dans la bouche de Maximilien.

Des historiens, d'ailleurs sérieux, ont rapporté que l'empereur, avant de mourir, aurait laissé échapper cette exclamation : « Pauvre Charlotte! » Ils ajoutent qu'il aurait tiré de sa montre un portrait de sa femme, et qu'après l'avoir baisé il aurait chargé son confesseur de l'envoyer à l'impératrice en l'assurant que la dernière pensée de son époux avait été pour elle.

Nous devons encore reléguer toute cette histoire au rang des légendes, sur la foi du même témoin, le chanoine Soria. D'après lui, Maximilien est mort avec la conviction que l'impératrice l'avait précédé dans la tombe. C'est pour cela que, parmi les objets qu'il confia à son confesseur, ne se trouvait aucun souvenir pour elle. Le chanoine n'a pu me dire l'origine de l'erreur où se trouvait le mourant : il suppose que c'est Mejia qui aurait imaginé la fausse nouvelle dans le but d'adoucir les derniers instants de l'empereur. Beaucoup de personnes croient que Maximilien conserva jusqu'au dernier moment l'espoir d'obtenir sa grâce ; il n'en est rien. Plusieurs fois, en effet, il a dit au chanoine Soria que si Juarez était capable de clémence, il n'y avait absolument rien à attendre de la part du ministre Lerdo.

Tels sont les détails que j'ai recueillis de la bouche de celui qui fut le plus intime confident de Maximilien pendant sa captivité. Comme son devoir l'appelait en ce moment à la cathédrale, il m'engagea avec une bonté charmante à l'accompagner. Pendant tout le trajet, qui est très long, le bon prêtre fut l'objet des respectueuses démonstrations des passants. Ce respect dont il est entouré est encore un hommage à la mémoire de Maximilien. Comme je lui demandais si l'empereur avait laissé beaucoup de regrets à Querétaro, il me répondit que sa mort consterna la ville : la population porta le deuil pendant plusieurs jours et s'abstint de toute espèce de réjouissances. La foule s'était portée en masse au lieu du supplice, et sans la précaution qu'avait eue Escobedo d'y concentrer quatre mille hommes de troupes, il est probable qu'on aurait tenté de délivrer les

prisonniers. Maximilien jouissait d'une immense popularité à Querétaro : on le voyait souvent s'arrêter à converser avec les personnes de la plus humble condition. Les pièces de monnaie à l'effigie de l'empereur sont devenues des joyaux de famille : on n'en trouve plus dans la circulation.

Après avoir pris congé de mon respectable guide, je jetai un dernier coup d'œil sur la cathédrale de Querétaro. Ce temple éveillait encore un monde de souvenirs : que de fois l'empereur est venu s'agenouiller sur ses dalles, demandant au moins au ciel, qui semblait lui refuser le triomphe, une mort glorieuse au sein de sa défaite! Dans les derniers temps, Maximilien semblait être las de la vie : les revers de Querétaro, aussi bien que toutes les déceptions qu'il avait essuyées depuis son débarquement à Vera-Cruz, avaient abattu son âme et miné sa santé. Son aide de camp, le prince Salm-Salm, témoigne que le 9 mai, dix jours avant la reddition de Querétaro, il était d'une humeur très sombre : les balles pleuvaient autour d'eux, mais la mort refusa d'accomplir le désir secret de l'empereur.

On ne peut quitter Querétaro sans visiter le nabab de l'endroit, señor don Rubio, propriétaire de la plus importante manufacture de coton du Mexique. Rubio a connu de près Maximilien; il lui offrit l'hospitalité pendant les quinze jours de sa résidence à Querétaro en 1864, lors de sa tournée dans les provinces septentrionales. Son dévouement ne s'évanouit pas avec la prospérité. C'est lui qui pourvoyait aux besoins de l'empereur pendant sa captivité aux Capuchinas; l'argent distribué au peloton d'exécution provenait de sa cassette.

Pendant tout le temps de sa captivité, Maximilien souffrit d'une inflammation des voies digestives : aussi ne prenait-il que fort peu d'aliments : il ne dînait guère que d'un peu de fruits et de vin. Malade et alité, il n'eut du moins pas l'humiliation de devoir, comme Mejia et Miramon, s'asseoir sur un escabeau pour s'entendre condamner à mort par un colonel et six capitaines.

Don Rubio avait beaucoup connu le traître Lopez, qui vendit Querétaro pour la somme de dix mille piastres. Cette infamie lui rapporta plus de mépris que d'argent, si j'en crois les anecdotes suivantes, racontées par Rubio. Le 15 mai 1867, comme il se trouvait dans la ville assiégée, il fut éveillé à quatre heures du matin par son domestique qui venait lui annoncer qu'il y avait des étrangers au salon. En y entrant, il vit son ami, le colonel Rincon Gallardo, accompagné d'un autre officier et d'un inconnu. Il tombait de son haut, ne pouvant s'expliquer comment un officier de l'armée dissidente se trouvait dans la ville. « La ville est prise, dit le colonel, je meurs de faim, faites-moi le plaisir de me donner du café et du cognac. » Rubio fit aussitôt servir à déjeuner pour trois personnes, mais quand il engagea l'étranger, Rincon s'écria qu'il ne boirait pas avec un traître. Rubio ne revint de sa surprise que lorsqu'il sut que l'étranger s'appelait Lopez et qu'il connut son histoire. Lopez ne répondit pas un mot à ce sanglant affront.

Un autre jour, Lopez se trouvait à l'usine avec quelques personnes, quand entra le général Martinez, qui offrit une poignée de main à tout le monde. Il demanda à Rubio quel était l'étranger à qui il venait de serrer la main. Quand il sut que c'était le colonel Lopez, il alla droit à lui et s'écria devant tout le monde : « Colonel Lopez, je vous ai donné la main sans savoir qui vous étiez, je vais à présent la laver, car elle est souillée. » Lopez sortit immédiatement.

Ce triste personnage traîne aujourd'hui sa honte aux environs de Mexico, où il gagne sa vie, m'a-t-on dit, à faire des briques : honni de tous, il n'ose lever les yeux sur personne.

Señor don Rubio est un des hommes les plus entreprenants et les plus éclairés du Mexique. Il a fait dans sa jeunesse un voyage en Angleterre, spécialement dans le but de s'initier à la mécanique. Il est d'une énergie indomptable. Un jour que deux cents ouvriers s'étaient mis en grève, il

refusa net de les reprendre à son service, prêt à répondre à leurs violences à coups de revolver. Le gouverneur de l'État de Querétaro, redoutant les suites de ce conflit, le supplia d'autoriser les grévistes à rentrer aux ateliers. Il se contenta de répondre : « Libre à eux de revenir si vous voulez vous-même prendre la direction de l'usine ; mais je vous jure que je m'en irai, moi, le jour où un seul d'entre eux reviendra ». La première fois qu'il eut l'imprudence de sortir sans armes, un homme vint à lui le chapeau à la main, comme pour lui demander humblement de l'ouvrage. Mais tout à coup le misérable tira un couteau et lui fit une profonde blessure, après quoi il se sauva.

L'usine, qui a nom *Hercules*, est située à une lieue de la ville, dans un *cañon* (gorge). Elle occupe 500 Indiens des deux sexes, qui reçoivent un salaire moyen de 37 1/2 centavos par jour (environ 1 franc 85 centimes). Malgré leur maigre salaire, ces ouvriers indiens ont une force de résistance considérable : ils travaillent depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, avec un repos d'une demi-heure pour le déjeuner et d'une heure pour le dîner. Dans quel atelier européen pourrait-on imposer aux ouvriers un semblable labeur? Et cependant ces Indiens ne se nourrissent guère que de *tortillas* et de *frijoles*. L'usine Hercules emploie l'eau et la vapeur comme force motrice ; la machine a une force de 150 chevaux. Les frais d'installation se sont élevés à 550 000 piastres. Ce bel établissement, qu'on est surpris de trouver au cœur d'un pays aussi stationnaire, n'a pas l'aspect disgracieux de nos usines européennes : les bâtiments s'élèvent au milieu de jardins pittoresques où l'on admire des étangs artificiels, des statues, et surtout une magnifique flore tropicale. L'industriel est doublé d'un artiste. Il y a là une fort belle statue d'Hercule, amenée à grands frais de l'Italie : c'est à elle que l'usine doit son nom. Les bâtiments sont protégés par une enceinte percée de meurtrières, défendue par un escadron de trente dragons toujours en faction : précaution indispensable dans

ce pays où fleurit le brigandage. Aux ateliers est annexé un arsenal pourvu d'obusiers, de fusils américains, de sabres, de pistolets et autres engins de guerre propres à faire une chaude réception aux visiteurs intempestifs : de même qu'on ne voyage au Mexique que muni de revolvers, on ne fait de l'industrie qu'à l'abri de pièces de siège.

A Querétaro, les heures consacrées à la visite des usines sont des heures volées : on revient bien vite aux mémorables événements qui ont à jamais marqué son nom dans les annales du Mexique et lui ont donné une sorte d'auréole historique. Les épisodes du siège de Querétaro sont encore tout frais dans le souvenir de ses habitants. Je les ai relus sur place [1]. Ce qu'il y a de plus lamentable dans cette histoire, c'est la conduite de Marquez, l'homme en qui Maximilien avait placé toute sa confiance, celui de tous ses généraux qui jouissait du plus grand crédit auprès de lui. Dans un conseil de guerre tenu le 20 mars, il fut décidé qu'un des généraux de Maximilien serait envoyé à Mexico, afin d'y chercher des renforts et des ressources pécuniaires. L'empereur désigna Marquez pour cette mission de confiance. Marquez partit avec son escorte dans la nuit du 22 au 23, par le sud de la ville, que l'ennemi n'occupait pas encore. Quand on connut son départ et l'objet de sa mission, quelques vieux officiers froncèrent le sourcil : « Pourvu, disaient-ils, qu'il ne fasse pas comme en 1860, à Guadalajara ! » A Querétaro comme à Guadalajara, on attendit vainement Marquez et les renforts qu'il devait amener. Au lieu d'accomplir sa mission, il alla à Puebla et ne revint pas. A Querétaro, il passe pour un traître aux yeux de tous.

Aujourd'hui, Marquez vit à Cuba ; il n'a jamais osé ren-

1. On peut consulter, sur l'histoire du siège de Querétaro : Albert Hans, *Querétaro, Souvenirs d'un officier de l'empereur Maximilien.* Dentu, 1869. — Le général R. de Arellano, *les Dernières heures d'un Empire.* Lacroix et C[ie]. — Arrangoiz, *Mejico, desde 1808 hasta 1867*, Madrid, 1871. — Salm-Salm, *Queretaro, Blätter aus meinem Tagebuch in Mexico.* Stuttgart, 1869. — D[r] S. Basch, *Erinnerungen aus Mexico. Geschichte der letzten zehn Monate des Kaisereichs.* Leipzig, 1868.

trer dans son pays. L'empereur le jugea trop tard, dans sa prison, quand il prononçait ces paroles rapportées par son médecin : « Si l'on me donnait à choisir entre Lopez et Marquez, je renverrais Lopez, comme un traître qui n'a agi que par pure méchanceté, et je pendrais Marquez comme un traître qui a combiné ses plans de sang-froid ».

La défection de ce traître perdit la cause de l'empire. L'empereur résolut alors de mourir avec honneur, en tentant une sortie générale. Le 14 mai, il réunit un conseil de guerre où la mesure fut arrêtée : Miramon avait choisi le point par où il fallait l'effectuer, et il s'était engagé à abandonner la place le dernier. Mais Lopez savait tout et avait ourdi le plan qui devait faire tout échouer : redoutant de tomber entre les mains des dissidents, qui l'auraient sûrement envoyé à la mort, il commit l'infamie, pour sauver ses jours, de livrer la ville aux assiégeants avant que la sortie projetée pût s'accomplir. Le misérable se mit secrètement en relation avec l'ennemi, l'informa des résolutions prises, et lui fournit les moyens de s'introduire dans la place.

Le 15, de grand matin, les républicains entraient par surprise dans le couvent de la Cruz, position dominante et clef de la place : l'empereur en avait fait son quartier général. Lopez fit irruption dans la chambre du prince Salm-Salm, aide de camp de Maximilien, et lui cria : « Sauvez la vie de l'empereur! l'ennemi est déjà dans la Cruz! » L'empereur, brusquement tiré de son sommeil, dit froidement : « Salm, nous sommes trahis. Nous irons au Cerro, et nous verrons ce qu'il nous reste à faire ».

Ils se mirent donc en route pour le Cerro de lâs Campanas. Au bas de l'escalier, ils rencontrèrent une sentinelle républicaine qui ne reconnut pas l'empereur, à cause du manteau qui recouvrait son uniforme. Il était coiffé, ce jour-là, d'un sombrero de feutre blanc bordé d'or. A peine avait-il fait quelques pas dans la rue, qu'il rencontra Lopez, accompagné du colonel républicain Rincon Gallardo. Tous deux reconnurent évidemment l'empereur et son aide de

camp, mais, sans doute par un sentiment d'honneur chez Rincon et de remords chez Lopez, ils dirent à leurs soldats de laisser passer ces hommes qui n'étaient que des *paisanos* (bourgeois). L'empereur ignorait encore à ce moment l'infamie de Lopez, et ne comprit rien à cette scène. Comme il poursuivait sa marche vers le Cerro, il fut bientôt rejoint par Lopez, qui accourait à cheval pour lui offrir un asile dans la maison de Rubio; mais l'empereur dédaigna de se cacher. Toujours sous l'influence de ce remords qui hante l'âme des traîtres, Lopez fit en sorte qu'un instant après apparut le magnifique cheval blanc de l'empereur. Comme son aide de camp et le général Castillo marchaient à pied, Maximilien, par un sentiment d'excessive délicatesse, refusa de faire usage de sa monture. Ils cheminèrent vers le Cerro, où le traître n'eut garde de les accompagner. Mejia les y suivit bientôt. Quant à Miramon, il reçut dans la ville une blessure au visage et se réfugia chez un médecin qui, après l'avoir opéré, alla le dénoncer aux républicains.

Au Cerro, l'empereur ne put tenir longtemps. Se voyant inévitablement perdu, il disait à son aide de camp : « Maintenant, Salm, un boulet sera le bienvenu! » Le boulet ne vint point, et il eut la douleur de devoir rendre son épée et de se constituer prisonnier entre les mains du général Escobedo : « Je vous rends mon épée, dit-il, par suite d'une infâme trahison sans laquelle le soleil de demain vous aurait vu me rendre la vôtre ».

On le ramena au couvent de la Cruz. Ce fut dans ce trajet qu'il demanda au général Escobedo s'il serait fusillé. Le général répondit qu'il le croyait sûrement : « Je suis résigné », répliqua le malheureux vaincu.

CHAPITRE VIII

MEXICO

Arrivée à Mexico. — Le Zocalo. — Premières impressions. — L'hôtel Comonfort. — La princesse Iturbide. — Un collectionneur d'antiquités aztèques. — Les lits mexicains. — Les restaurants de Mexico. — L'ancienne Tenochtitlan. — Trahison d'Alvarado. — La nouvelle Mexico. — Aspect des habitations. — Mexico pendant la saison des pluies. — La cathédrale. — Le Paseo de las Cadenas. — Découvertes archéologiques. — Le grand temple des Aztèques. — La place du marché sous les Aztèques. — La Plaza Mayor. — Les *portales*. — Le marché. — Le palais de Montezuma. — Le palais national. — Fonctionnaires mexicains. — Le président de la République. — Mœurs mexicaines. — Les salons de la présidence. — La salle des ambassadeurs. — L'hôtel des Postes. — Le palais où mourut Montezuma. — Le *Monte Pio*. — La *Diputacion*. — La *Mineria*. — La maison de Humboldt. — La *Casa de Moneda*. — La *Calle de Plateros*. — La vie des rues. — Types populaires. — L'*aguador*. — Mexico la nuit. — Les *serenos*.

Le nom de Mexico a-t-il assez enflammé mon imagination quand je lisais dans mes soirées d'hiver le récit des conquêtes de Fernand Cortez dans l'*Histoire véridique* de Bernal Diaz ! Ai-je assez souvent rêvé de contempler le lac de Tezcoco où se mirait autrefois la capitale de l'empire des Aztèques !

Voici mes vœux comblés ; mais je ne sais pourquoi, je ne me sens pas aussi ému que je m'y attendais. Ces wagons, cette gare, ces garçons d'hôtel, ces fiacres, ces omnibus, est-ce là Mexico ? Ah ! vraiment, fallait-il franchir tant de

lieues pour retrouver cette prose quotidienne de notre vulgaire civilisation! O Montezuma! qu'ont-ils fait de ta capitale!

Je me fis conduire à l'hôtel Iturbide, où l'on me donna une chambre située à une hauteur invraisemblable. Après un dîner sommaire, je courus chercher mes premières impressions à la Plaza Mayor, où il y avait ce soir-là concert militaire. La place était éclairée à la lumière électrique et le *Zocalo* bondé de promeneurs. Splendide était le coup d'œil. Imaginez une place aussi vaste que celle de la Concorde : une des plus belles cathédrales du monde sur un des côtés, un palais aux interminables enfilades de fenêtres sur l'autre; à l'opposite, des portiques pareils à ceux du Palais-Royal; au centre, une forêt d'eucalyptus ombrageant un jardin semi-tropical : ce jardin, c'est le *Zocalo*, création de Maximilien, où le beau monde afflue le soir.

Pour le nouvel arrivé, quel rêve que ce Zocalo au clair de lune, à l'heure de la musique et de la promenade! Tout en humant la fumée d'un puro exquis, on a l'oreille charmée par la *golondrina* et le *fandango*, et les yeux éblouis par les gracieux minois et l'élégante allure des señoras, vivants tableaux de Goya ou de Fortuny. Ce costume espagnol, que Byron trouvait piquant et mystique tout à la fois, fait si bien valoir la blancheur du front et l'éclat des yeux!

Il s'en faut que le Zocalo de Mexico ait autant de beaux galbes que le Prado de Madrid; mais il n'est point de femme en mantille noire qui ne paraisse séduisante au clair de lune et sous l'enivrante influence de la musique et d'une douce atmosphère parfumée de senteurs exotiques.

Et puis, le divin plaisir d'errer au hasard à travers une foule rieuse et insouciante, de la contempler en philosophe en quête d'observations, de faire mille réflexions sur la physionomie des passants, sur leurs manières, sur leurs costumes, d'ouvrir des yeux avides sur les gestes et les visages, de prêter une oreille indiscrète aux conversa-

tions et de pénétrer ainsi à chaque pas dans la vie d'un peuple! Le voyage a-t-il un plus grand attrait que celui de procurer à notre curiosité un aliment toujours nouveau? Cowper l'a dit avec vérité : L'épice qui donne à la vie tout son fumet, c'est la variété.

Variety's the very spice of life
That gives it all its flavour.

Le *Zocalo* — traduisez ce mot par « socle » — est un des plus charmants endroits du monde. Celui qui voudrait emporter de Mexico un souvenir *tout en rose*, n'aurait qu'à arriver le soir, faire un tour au Zocalo à l'heure de la musique et s'en retourner le lendemain matin. Il emporterait l'inoubliable vision de cette Plaza Mayor d'une imposante grandeur, de cette admirable cathédrale se profilant sur un ciel constellé d'innombrables lampes d'or, de ce palais immense au-dessus duquel plane le souvenir de Maximilien, de ce féerique jardin où se délasse, entre les fontaines et les statues, un peuple distingué entre tous par la noblesse de ses manières et la dignité de son maintien.

L'hôtel où j'étais descendu est le plus grand de Mexico. Il n'a pas moins de trois ou quatre patios. L'empereur Iturbide en avait fait son palais. C'est aujourd'hui un immense caravansérail. Mais que de marches à gravir pour atteindre mon gîte! Je me hâtai de chercher le lendemain un hôtel moins vaste et plus confortable. Après avoir inspecté ce qu'il y a de mieux dans Mexico, je choisis l'hôtel Comonfort, situé au centre de la ville, dans la magnifique rue *Cinco de Mayo*, nouvellement percée, unissant la Plaza Mayor au théâtre de l'Opéra. Pendant quatre semaines j'occupai là une jolie chambre éclairée par une porte vitrée qui s'ouvrait sur un patio ombragé d'arbres toujours verts. Ce patio était égayé par une pléiade d'animaux, singes, aras, perroquets, colibris : tout cela y sautillait, picorait,

criaillait, jacassait que c'était plaisir. Je montais souvent à la terrasse pour admirer le magnifique panorama de la ville et de la vallée de Mexico. La propriétaire, la veuve Carmona, était une brave Lorraine que les hasards de la vie avaient transportée à Mexico : elle y avait épousé un Mexicain qu'un assassin tua par méprise en pleine rue; ses trois filles étaient d'admirables créoles.

Dans la chambre voisine de la mienne logeait, depuis plusieurs années, une fille d'empereur, la princesse Iturbide : quand son père fut fusillé, le 19 juillet 1824, elle n'avait encore que quatre ans. Elle menait une vie très retirée, ne voyant personne. J'avais encore un voisin très original, un Irlandais venu à Mexico dans le but de collectionner des antiquités aztèques : son appartement était un vrai musée où étaient rangés méthodiquement d'innombrables statuettes, des poteries et autres produits de l'industrie des anciens Mexicains. Nous passions ensemble des heures entières, mais je ne pus jamais obtenir de lui la moindre bribe de son immense collection. Sa longue expérience lui faisait distinguer à première vue les objets authentiques de ceux qui ne sont que d'habiles imitations.

Dans les hôtels de Mexico, le service est exclusivement fait par des hommes. C'était un certain Manuel qui faisait ma chambre, ce qui d'ailleurs n'était pas difficile, si l'on songe qu'un lit mexicain se réduit à la dernière simplicité : un mince matelas étendu sur une planche posée sur quatre pieds, et sur le matelas une paire de draps de lit et un *zarape*. Ces hôtels ont tous des airs de palais, avec leurs patios à ciel ouvert et leurs grands escaliers menant aux étages; mais les chambres, qui se payent au mois, sont loin d'être brillantes. Des restaurants indépendants de l'hôtel sont attachés à la plupart de ces établissements : on ne s'engage que pour la chambre, et l'on prend ses repas où l'on veut. Les prix sont beaucoup plus élevés dans la capitale que dans l'intérieur du pays : la dépense quotidienne y est aussi forte qu'à New-York.

On peut dîner aussi bien à Mexico qu'à Paris, mais à condition de ne pas oublier qu'ici les francs sont des piastres : Récamier, Fulcheri, la Bella-Union, la Concordia ont de quoi satisfaire les gourmets les plus exigeants. Récamier est un cuisinier français devenu millionnaire : c'est le Delmonico de Mexico.

Maintenant que nous voilà délivré des préoccupations d'hôtel, allons courir la ville sans autre guide que le hasard, car si Mexico a fait l'objet de maints monuments scientifiques, elle attend encore le guide de poche Baedeker ou Appleton.

Pour bien se rendre compte du plan de cette capitale, il faut se rappeler qu'elle fut bâtie par Cortez sur les ruines de l'antique ville aztèque Tenochtitlan, siège de l'empire de Montezuma. Fondée le 18 juillet 1327, s'il faut en croire les vieilles chroniques aztèques, Tenochtitlan était dans toute sa splendeur lorsque les Espagnols y entrèrent en 1519. C'était, d'après les historiens de la conquête, la plus belle, la plus riche cité du Nouveau Monde. Elle s'élevait, comme Venise, du milieu des eaux, bâtie sur une île coupée d'innombrables canaux et communiquant avec la terre ferme au moyen de quatre grandes chaussées; un aqueduc y amenait les eaux douces de Chapultepec. On y comptait environ 60 000 maisons et 300 000 habitants. Les rues étaient construites sur le même plan que celles de la ville moderne : elles étaient tirées au cordeau et orientées suivant la direction des chaussées; un certain nombre étaient transformées en canaux, et les maisons situées le long de ces canaux avaient deux façades et deux entrées, l'une vers l'eau, l'autre vers la terre ferme. Sur les canaux circulaient des *canoas*, légères et gracieuses embarcations qui apportaient en ville les produits des environs. Des ponts-levis faisaient communiquer les différents quartiers. Les temples ou *teocallis* [1] dominaient la ville du haut de

1. *Teo-calli* signifie « maison de Dieu » : par quelle voie mystérieuse ce mot grec est-il passé dans la langue aztèque ?

leurs pyramides dont les lignes imposantes se profilaient sur l'azur du ciel.

La Venise aztèque fit l'admiration des conquérants. Fernand Cortez la décrit ainsi dans une de ses lettres à Charles-Quint : « Cette grande ville de Mexico est fondée dans la lagune d'eau salée, de manière que, de n'importe quelle partie de ses bords au cœur de la ville, il y a deux lieues de distance. Elle a quatre entrées au moyen de chaussées artificielles d'une largeur de deux lances de cavalerie. Son étendue égale celle de Séville ou de Cordoue. Ses rues principales sont fort larges et très étroites. Quelques-unes sont partagées de manière qu'une moitié de la rue est en terre ferme et l'autre moitié en canaux dans lesquels les embarcations circulent. De distance en distance, des tranchées coupent les terre-pleins des rues pour en faire communiquer les eaux de l'une à l'autre, et sur toutes ces tranchées, dont quelques-unes sont fort larges, sont posés des ponts construits en madriers épais, bien joints et artistement travaillés. Il y en a sur lesquels pourraient passer dix cavaliers de front. Je reconnus donc aisément que si les habitants de la capitale en arrivaient à la pensée de quelque trahison, les moyens ne leur en manqueraient pas, la ville étant construite comme je viens de dire, et de telle sorte qu'il suffirait de lever les ponts aux entrées et aux sorties pour nous faire mourir de faim, sans qu'il nous fût possible de nous rendre à terre [1]. » Au témoignage de Bernal Diaz, quand les Espagnols arrivèrent à la grande chaussée sur la route d'Iztapalapa, ils restèrent saisis d'admiration en voyant tant de villes et de bourgs construits au milieu de l'eau, d'autres grands villages s'élevant sur le sol, et la belle chaussée parfaitement nivelée qui menait à Mexico. Ils comparaient tout cela aux maisons enchantées décrites dans l'*Amadis*, et à la vue de ces tours élevées, de ces temples et de tous ces

1. Segunda carta relacion al Emperador Carlos V. (Jourdanet.)

édifices bâtis à chaux et à sable, dans l'eau même de la lagune, ils se demandaient si tout ce qu'ils voyaient n'était pas un rêve. Le vieux chroniqueur termine sa description par cette phrase, si navrante dans son laconisme : « Aujourd'hui toute cette ville est détruite, et rien n'en reste debout[1] ».

Faut-il rappeler les événements qui amenèrent la ruine de Tenochtitlan? Les Espagnols y étaient entrés en amis et avaient été magnifiquement reçus par Montezuma. Ils y séjournaient paisiblement depuis plusieurs mois, quand un jour ils se rendirent coupables d'un horrible attentat. Les nobles aztèques avaient coutume de célébrer au mois de mai une grande fête nationale; Alvarado, qui commandait en l'absence de Cortez, les autorisa à se réunir, à condition qu'ils ne porteraient point d'armes; les nobles, confiants dans la parole du capitaine, s'assemblèrent dans le grand temple; tandis qu'ils se livraient paisiblement à des danses religieuses, Alvarado entra à l'improviste à minuit avec cinquante soldats espagnols, et les nobles furent massacrés jusqu'au dernier et dépouillés des richesses qu'ils portaient[2]. A la suite de cette monstrueuse trahison, la population se souleva, les Espagnols furent ignominieusement chassés de Tenochtitlan et, dans leur désastreuse retraite, perdirent l'élite de leur petite armée. Quelques mois après, Cortez entreprit le siège mémorable de la capitale : il l'assiégea maison par maison, pierre par pierre, et pour se rendre maître de la ville il fut obligé de combler les canaux avec les ruines des temples et des palais. « Le siège de Tenochtitlan, dit Humboldt, se termina comme le siège de Troie, par la destruction presque totale de la ville. »

1. Bernal Diaz, ch. LXXXVII.

2. Les détails donnés par Bernal Diaz sont ici très confus. « Le fait est si étrange, dit M. Jourdanet, si illogique dans sa cruauté même, qu'aucun historien n'a pu le rendre compréhensible. Les uns ont imaginé des causes douteuses pour le rendre en quelque sorte excusable; d'autres lui ont attribué de misérables mobiles pour en augmenter l'horreur ; mais aucun d'eux ne s'est appuyé sur des preuves réelles, et l'attentat est resté mystérieux. »

Sur les ruines mêmes de la ville aztèque les Espagnols construisirent en 1524 une ville nouvelle dont le plan primitif était, comme celui de Tenochtitlan, un carré parfait; mais, par suite d'agrandissements successifs, elle a pris une forme irrégulière. Mexico, tout comme Tenochtitlan, se trouvait originairement dans une île au milieu du lac salé de Tezcoco; mais aujourd'hui le lac, par suite de causes naturelles et artificielles, se trouve à une grande distance de la ville, et ce changement s'opéra du vivant même des conquérants, ainsi que l'atteste Bernal Diaz qui écrivit dans ses vieux jours son *Histoire véridique de la conquête*. « C'était là, dit-il, une très grande ville, édifiée moitié sur un sol sec, moitié dans les eaux de la lagune. Maintenant elle est tout entière à sec, et l'on fait des semailles sur le sol qui était auparavant couvert par les eaux. Le changement qui s'est opéré est si grand que, si je ne l'avais jamais vu auparavant, je ne saurais croire aujourd'hui que ce lieu fût autrefois tel que je l'avais admiré; je ne saurais surtout me persuader que ce qui fut en d'autres temps couvert par les eaux soit de nos jours occupé par des plantations de maïs [1]. » Quant aux canaux qui sillonnaient Tenochtitlan, ils furent comblés par les Espagnols, sauf le canal de la Viga, qui subsiste encore. Les rues actuelles, les places publiques, sont alignées suivant le plan de l'ancienne ville aztèque; comme Tenochtitlan, Mexico est construite en damier; les rues se coupent à angle droit, orientées du nord au sud et de l'est à l'ouest; chaque île de maisons forme un carré, une *manzana*, dont les côtés ont environ deux cents vares [2] de longueur. Les églises occupent l'emplacement des teocallis : les Espagnols s'étaient fait une règle de détruire de fond en comble tous les vestiges de l'ancienne idolâtrie et d'élever la croix sur les ruines des temples païens.

1. Bernal Diaz, ch. LXXXVII.
2. La vare espagnole vaut 90 centimètres.

Malgré son origine aztèque, la capitale du Mexique doit aux conquistadors une physionomie espagnole très accentuée. Les palais, les églises, les maisons, le costume des habitants, la langue, les usages, tout rappelle que le Mexique s'appela pendant longtemps la Nouvelle-Espagne. Les maisons sont toutes construites sur le même plan, dans le style hispano-mauresque, qu'on retrouve d'un bout à l'autre de la république. La porte d'entrée, ornée d'énormes têtes de clous et munie d'une grosse chaîne, est gardée par le *portero*, qui couche dans le vestibule. Au bout du vestibule s'ouvre le *patio*, cour pavée à ciel ouvert ornée d'arbustes et de fleurs et souvent égayée par une fontaine. Au rez-de-chaussée sont les chambres des domestiques et les écuries; à l'étage sont les salons et les chambres à coucher, auxquels donnent accès des galeries extérieures munies d'élégantes balustrades. Les appartements n'ont aucune communication avec la rue; portes et fenêtres s'ouvrent sur le patio, en sorte que les habitants vivent d'une vie tout intérieure, à la façon des Maures; il y a bien, à la façade principale, des fenêtres qui prennent jour sur la rue, mais elles sont soigneusement garnies de rideaux et défendues par de gros barreaux de fer : rien ne ressemble plus à un couvent ou à une prison qu'une habitation mexicaine. Ce qui complète l'analogie avec la maison mauresque, c'est l'*azotea*, la terrasse où la famille se réunit après le coucher du soleil pour jouir de la fraîcheur de la nuit et contempler les étoiles.

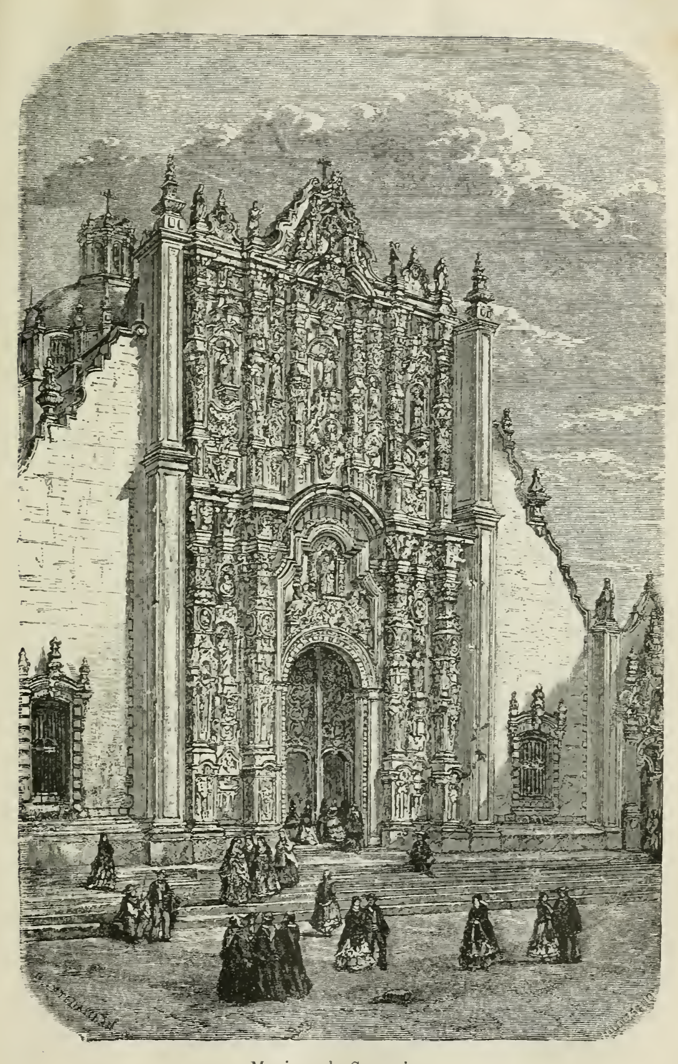
Les maisons de Mexico sont généralement dépourvues de prétentions architecturales; à part quelques vieilles demeures patriciennes qui datent de la souveraineté espagnole, les façades sans saillies, sans sculptures, présentent toutes la même uniformité, la même monotonie. A ce point de vue, on ne saurait comparer cette ville à nos belles métropoles européennes, à moins qu'on ne pense, comme les Mexicains, que la beauté d'une capitale consiste dans la longueur et la largeur des rues.

Ce qui frappe au premier abord à Mexico, c'est que les

maisons semblent toutes vaciller sur leurs bases et tituber comme des hommes ivres : leurs façades se livrent aux contorsions les plus extravagantes. C'est qu'on ne bâtit pas impunément une ville sur le sol spongieux d'un ancien lac. Beaucoup de maisons s'enfoncent profondément dans la terre : leur vestibule se trouve parfois à cinquante centimètres au-dessous de la rue, et il faut se courber pour ne pas se cogner la tête contre le linteau de la porte; voilà pourquoi, dans les constructions nouvelles, on laisse reposer les fondations pendant un ou deux ans pour leur donner le temps de s'asseoir. La plupart des clochers s'éloignent sensiblement de la verticale. Les tremblements de terre sont une autre cause d'instabilité des édifices : ils sont fréquents à Mexico, mais pas aussi redoutables qu'au Chili ou au Pérou; le dernier cependant fit plus de ruines que d'habitude : plusieurs églises furent détruites. C'est en vue de semblables catastrophes que les maisons sont peu élevées : la plupart n'ont pas plus d'un étage.

Par suite de la nature du sol, les pluies transforment les rues en lacs de boue : les maisons deviennent alors de véritables îles, et il faut se chausser de bottes; les dames doivent circuler en voiture, mais il arrive souvent que les voitures sombrent dans la vase jusqu'aux essieux : alors les infortunées naufragées sont réduites à se faire transporter à dos d'homme. Tant que dure la saison des pluies, Mexico est un vaste bourbier.

La gloire de Mexico, c'est sa cathédrale. Cette superbe basilique s'élève sur l'emplacement du grand teocalli, le temple redoutable où les prêtres immolaient des victimes humaines en l'honneur de Huitzilopoxtli, le dieu de la guerre. Bâtie par ordre de Philippe II, elle dépasse en grandeur et en magnificence toutes les églises du Nouveau Monde : même en Europe, elle occuperait dignement son rang à côté des cathédrales les plus somptueuses de l'Espagne ou de l'Italie. Les édiles de Mexico semblent avoir eu l'ambition de cet alcade qui disait à l'architecte de la cathé-



Mexico : le Sagrario.

drale de Séville : « Faites-nous une église qui fasse croire à la postérité que nous étions fous ».

Les dimensions du monument sont tellement vastes, qu'il occupe, avec le *Sagrario*, tout le côté nord de l'immense *Plaza Mayor*. Le Sagrario, qui est la plus ancienne paroisse de Mexico, est attenant à la cathédrale et communique avec elle par une porte intérieure. Les deux églises, quoique d'une architecture bien différente, ne forment en réalité qu'un seul édifice. La façade du Sagrario, d'une pierre rose fort agréable à l'œil, est fouillée, ciselée comme un ouvrage d'orfèvrerie du seizième siècle : elle est de ce style flamboyant qu'on retrouve d'un bout à l'autre du Mexique : par la débauche d'ornementation, elle contraste avec l'imposante simplicité de la façade dorique et ionique de l'église principale, que dominent deux campaniles terminés par des coupoles en forme de cloches.

L'intérieur de la cathédrale, divisé en cinq nefs supportées par des colonnes doriques, offre la disposition des églises espagnoles : le chœur forme au milieu du vaisseau, au grand détriment de la perspective, une sorte de temple dans le temple. Le passage qui mène du chœur au maître autel est bordé de balustrades faites d'un alliage d'or, d'argent et de cuivre : cette composition métallique, connue sous le nom de *tumbago,* a été fabriquée à Macao, en Chine. Le maître autel est tout un monument : le tabernacle est surmonté d'un dais abritant un monde de statues et supporté par huit colonnes d'un marbre mexicain pareil à la malachite. La chapelle des rois renferme les restes des vice-rois du Mexique et ceux de l'empereur Iturbide. Mexico possède aussi les cendres de Cortez, mais elles ne sont pas avec celles des vice-rois : elles reposent sous l'autel de l'église de Jésus, fondée par le conquérant.

La cathédrale de Mexico était autrefois la plus riche du monde entier ; mais lorsque le gouvernement de Juarez s'appropria les biens du clergé, elle perdit son inestimable trésor, dont les joyaux étaient, pour la plupart, des dons de

l'empereur Charles-Quint. Les offices religieux se célèbrent avec la même pompe et la même majesté qu'à Séville ou à Grenade, et c'est un beau spectacle que de voir officier l'archevêque le dimanche. Les prêtres, avec leurs somptueux vêtements sacerdotaux violets ou écarlates, forment un imposant cortège circulant constamment dans l'avenue ornée de lampadaires qui mène du chœur au maître autel. Ce déploiement théâtral impressionne vivement l'imagination des Indiens. Comme il n'y a dans les églises mexicaines ni bancs ni nattes, les fidèles se prosternent sur le plancher : les femmes sont tantôt assises, tantôt agenouillées, et elles mettent beaucoup d'adresse à passer d'une position à l'autre sans le secours des mains. A l'église comme à la promenade, elles agitent l'éventail. Le bon ton veut que les dames assistent à la messe en mantille, voile noire et peigne haut. A la sortie de l'église, les badauds ne manquent pas de se ranger sur le passage de ces belles señoritas : parmi eux on peut voir des généraux, des députés, des sénateurs, voire même des ministres.

Les abords de la cathédrale sont un des endroits les plus attrayants de Mexico. Rien de plus joli que le *Paseo de las Cadenas* (Promenade des Chaînes), ainsi nommé à cause des chaînes soutenues par des piliers qui font le tour du Sagrario et de l'église principale : on en a fait un jardin délicieux, où le beau monde aime à se promener par les poétiques clairs de lune des tropiques. On y a mis des fontaines et des statues de bronze d'un goût exquis; on y a réuni aussi quelques pierres taillées qui proviennent du sanglant teocalli dont la cathédrale occupe la place : ces restes ont été découverts en 1881, lorsqu'on transforma en jardin les abords du temple; ils entrèrent dans la construction de la première église chrétienne que les Espagnols érigèrent à Mexico. On découvrit aussi les deux têtes de serpents en pierre qui ornaient la porte du teocalli : elles figurent aujourd'hui au Musée national.

Bien des fois, lorsque la lune éclairait la splendide cathé-

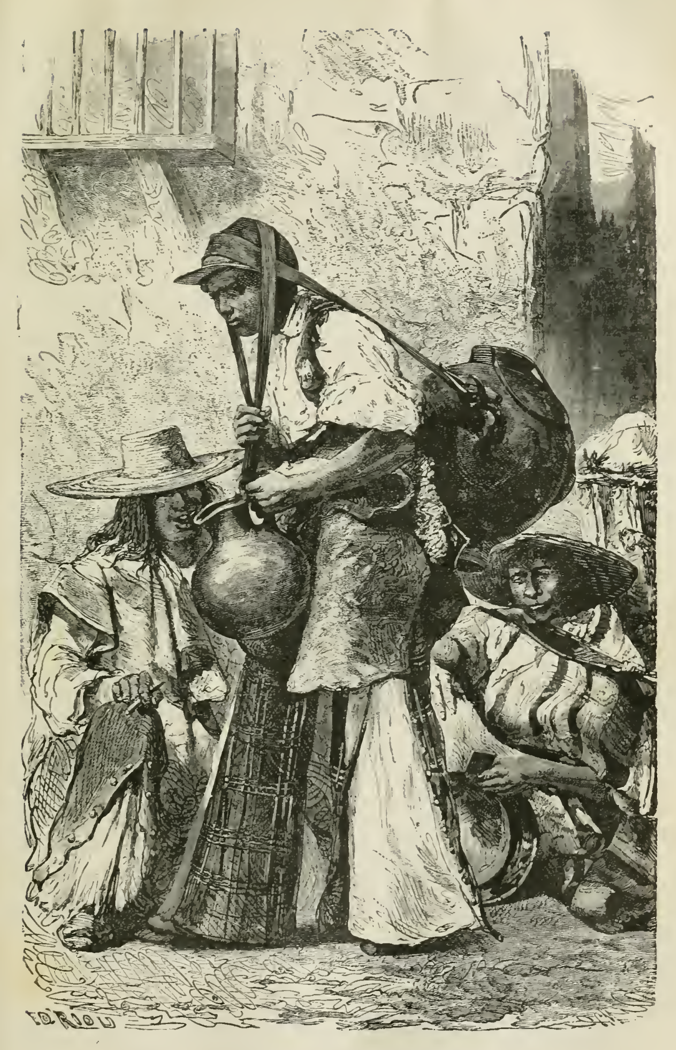
drale, je me suis plu à évoquer l'image du temple de Montezuma, dont les historiens contemporains de la conquête nous ont laissé la description. Il s'élevait au sommet d'une grande pyramide tronquée divisée en plusieurs étages. Cent quatorze marches taillées en spirale autour du monument menaient à la plate-forme terminale, qui s'élevait à quarante-cinq mètres au-dessus de la grande place. Ce temple fut le premier édifice que Montezuma montra aux Espagnols lorsqu'ils arrivèrent à Mexico. Bernal Diaz, qui accompagnait le conquérant, raconte ainsi cette visite : « Arrivés au haut du temple, nous vîmes une petite plate-forme dont le milieu était occupé par un échafaudage sur lequel s'élevaient de grandes pierres : c'était sur elles que l'on étendait les pauvres Indiens qui devaient être sacrifiés. Là se voyait une énorme masse représentant une sorte de dragon et d'autres méchantes figures. Autour de cet ensemble, beaucoup de sang avait été répandu ce jour-là même. Aussitôt que nous arrivâmes, Montezuma sortit d'un oratoire où se trouvaient ses maudites idoles, situées au sommet du grand temple; deux papes l'accompagnaient. Après les démonstrations respectueuses faites à Cortez et à nous, il lui dit : « Vous êtes sans doute fatigué, seigneur Malinche [1], « d'être monté jusqu'au haut de cet édifice. » A quoi Cortez répondit, au moyen de nos interprètes, que ni lui ni aucun de nous ne se fatiguait jamais. Le prince le prit aussitôt par la main, le priant de regarder sa grande capitale et toutes les autres villes que l'on voyait situées dans les eaux du lac, ainsi que les nombreux villages bâtis tout autour sur la terre ferme. Il ajoutait que, si nous n'avions pas vu suffisamment la grande place, de là nous la pourrions examiner beaucoup mieux. Nous admirâmes en effet toutes ces choses, car cet énorme et maudit temple était d'une hauteur qui dominait au loin les alentours [2]. »

1. Malinche est le nom que les Aztèques donnaient à Cortez.
2. Bernal Diaz, ch. XCII.

Cette grande place, à laquelle fait allusion le compagnon de Cortez, est devenue aujourd'hui la Plaza Mayor. Elle était entourée de maisons à arcades. C'est là que se réunissaient journellement plus de soixante mille personnes, c'est là que se tenait la grande foire de Mexico. « En arrivant à la grande place, dit Bernal Diaz, comme nous n'avions jamais vu pareille chose, nous tombâmes en admiration devant l'immense quantité de monde et de marchandises qui s'y trouvaient, non moins qu'à l'aspect de l'ordre et de la bonne réglementation qu'on y observait en toutes choses.... Nous comptions parmi nous des soldats qui avaient parcouru différentes parties du monde, Constantinople, l'Italie, Rome; ils disaient qu'ils n'avaient vu nulle part une place si bien alignée, si vaste, ordonnée avec tant d'art et couverte de tant de monde.... Les personnages qui venaient avec nous nous faisaient tout voir. Chaque espèce de marchandise était à part, dans les locaux qui lui étaient assignés [1]. » Le chroniqueur fait ensuite la curieuse énumération de toutes ces marchandises : objets d'or et d'argent, bijoux, plumes, étoffes, mantes, peaux brutes et tannées, sandales, légumes, fruits, pain, miel, pâtisseries; dans cette énumération figurent le chocolat et le tabac, deux articles que les Aztèques connurent les premiers. Il y avait des esclaves des deux sexes, la plupart attachés à des carcans en forme de colliers, pour qu'ils ne pussent prendre la fuite. En fait de viandes, on voyait des volailles, des chiens, des lièvres, des lapins; on vendait aussi des poissons, des œufs, des gâteaux faits avec des œufs d'insectes, et des choses innommables que le naïf chroniqueur nomme avec sa crudité habituelle.

Aujourd'hui comme sous les Aztèques, des maisons à arcades s'étendent sur deux côtés de la Plaza Mayor; la cathédrale et le palais national en forment les deux autres côtés. Les arcades, qu'on désigne sous le nom de *portales*,

1. Bernal Diaz, ch. XCII.



Mexico : l'*aguador* ou porteur d'eau (voy. p. 145).

sont, comme la Puerta del Sol de Madrid, le rendez-vous des hommes d'affaires et des oisifs. Le plus fréquenté est le *Portal de Mercaderes* (Portique des Marchands). On y discute les questions du jour, on y lit le *Monitor Republicano*, la *Libertad*, la *Patria*, le *Siglo XIX*. Sous les arcades stationnent les marchands ambulants, qui vendent des miroirs, des couteaux, des pantoufles, des foulards, des joujoux, des étriers, des éperons, des étuis de pistolet, des chapelets, des images de la Vierge de la Guadalupe, et ces mille sucreries et fruits confits dont les Mexicains sont si friands. C'est aux Mercaderes qu'on trouve le plus grand choix de *sombreros*, de *zarapes*, de *rebozos*. Sous les mêmes arcades stationnent, devant un pupitre chargé de paperasses, les *escribanos* ou écrivains publics, qui pour six sous rédigent une lettre d'affaires ou un billet doux. C'est là aussi que sont les bouquinistes qui vendent les histoires populaires du Mexique, les livres de piété et les romans de Paul de Kock traduits en espagnol.

Le marché ne se tient plus sur la Plaza Mayor, comme au temps de la conquête, mais sur une place voisine qui regarde la façade sud du palais. C'est une enceinte carrée que clôturent des murs élevés percés de quatre portes s'ouvrant chacune sur une rue différente. Il est intéressant d'en comparer la physionomie actuelle avec la description du compagnon de Cortez. Aujourd'hui comme sous Montezuma, à chaque espèce de marchandise est assignée une place : des échoppes couvertes sont disposées tout autour de l'enceinte, et dans la partie centrale exposée au soleil les marchands s'abritent sous d'énormes parasols formés de nattes tendues sur des charpentes carrées que soutiennent des pieux.

Ce marché n'est pas aussi universel que l'était le marché aztèque : on n'y voit point d'esclaves, point de peaux de tigre tannées, point de bijouterie, point d'ouvrages en plumes ; mais on y voit encore la plupart des articles comestibles que consommaient les sujets de Montezuma.

Il y en a de fort étranges; les anciens Aztèques tiraient de la vallée de Mexico une grande partie de leur subsistance : ils se nourrissaient non seulement de poissons, mais de grenouilles, de têtards, de salamandres, de moelle de jonc, et d'une foule d'autres choses dont le nom seul nous fait horreur. Les Indiens actuels ont hérité du goût dépravé de leurs ancêtres; on vend au marché de Mexico une prodigieuse quantité de gâteaux faits d'une certaine mouche de marais appelée en langue aztèque *axayácatl* (*Ahuatlea mexicana*), qui dépose ses œufs sur les roseaux du lac de Tezcoco. Ces mouches se récoltent par myriades : pour les réduire en gâteaux, on en fait une pâte qu'on fait bouillir; les œufs sont également comestibles : on en mélange la pâte avec des œufs d'oiseaux, et c'est un mets très recherché des Indiens.

C'est au marché de Mexico qu'on peut le mieux étudier le type des peuples de l'Anahuac; aux heures matinales, c'est un des endroits les plus animés du monde, et l'on y peut rassasier d'impressions locales les yeux, les oreilles et même le nez : le descendant de l'Aztèque et du Toltèque y coudoie l'Espagnol, le créole et le métis; on y entend les antiques idiomes indigènes aussi bien que la langue castillane ; les parfums exquis des fruits de la Terre-Chaude s'y mêlent aux écœurantes émanations des fritures. C'est la plus variée, la plus pittoresque des fourmilières humaines, et du sein de cette foule bigarrée se dégage une indescriptible rumeur, car les ménagères font leur marché en criant sur tous les tons, la *dueña* en mantille tout comme l'Indienne qui porte son *niño* sur le dos, blotti dans les plis de son *rebozo*. Aux cris des commères se mêlent ceux des volailles vivantes, poules, canards, dindons : les dindons surtout font du vacarme, car le Mexique est leur pays d'origine [1], et ils sont tout à la joie de se sentir chez eux. Le *ranchero* seul reste digne et grave : drapé dans

1. Le mot dindon est une corruption de « poule d'Inde ».

son *zarape* aux vives couleurs, il aspire majestueusement les bouffées de son éternelle cigarette, tout en marchandant l'objet de sa convoitise qu'il suspendra au pommeau de sa selle, car il est venu à cheval, et son mustang l'attend à la porte. Mille fruits étranges s'épanouissent sur les nattes : *chile*, *naranjas*, *manzanas*, *granadas*, *granaditas*, *platanos*. *lemones*, *papayas*, *chirimoyas*, *tecojotes*, *zapotes*, *camotes*, *chiotes*, *goyaves*, *jicamis*, et bien d'autres encore, dont les noms sont trop barbares pour être cités. La plupart de ces fruits ne valent pas leur réputation; les bananes, par contre, sont exquises, et les oranges infiniment plus parfumées que les nôtres. La *chirimoya*, qu'on vante comme le meilleur fruit du Mexique, a un grave inconvénient; si l'on se laisse aller à un accès de colère après en avoir mangé, on a grande chance de mourir sur l'heure : c'est ce qui arriva durant mon séjour à Mexico à un monsieur à qui j'avais parlé la veille.

Ce qui donne au marché de Mexico une physionomie unique, c'est la réunion des productions de toutes les régions et de tous les climats : journellement le chemin de fer y amène des Terres-Chaudes de la côte et des Terres-Froides de Toluca les récoltes de la zone torride et celles de la zone polaire : les neiges du Popocatepetl s'y rencontrent avec les ananas de la province de Vera-Cruz.

Du marché au palais national il n'y a qu'un pas. C'est un des plus vastes édifices du monde. Il s'étend sur toute la longueur de la Plaza Mayor, et n'a pas moins d'un kilomètre de pourtour. A part ses dimensions, ce palais ne rappelle en rien l'impériale résidence de Montezuma, sur les ruines de laquelle il s'élève, dit-on, et il faut un assez grand effort d'imagination pour reconstruire en esprit le vaste édifice en pierre décrit par les anciens historiens, avec ses vingt portes d'entrée, ses trois grandes cours, ses fontaines, ses bains, ses centaines d'appartements dont les murs étaient en marbre, en jaspe, en porphyre, en pierre blanche et translucide ou en pierre noire polie, reflétant les

objets comme un miroir. Cette somptueuse demeure, construite par le roi Ayácatl, était d'une prodigieuse étendue : une seule salle pouvait contenir trois mille personnes, et un des conquérants ne vint pas à bout de la visiter entièrement après y être retourné quatre fois. Les bois de palmier, de cyprès, de cèdre blanc, de pin, entraient dans la construction de ce superbe édifice. La chapelle de Montezuma était revêtue de feuilles d'or et d'argent de l'épaisseur d'un doigt : on y voyait une foule de pierres précieus s, des émeraudes, des topazes, des rubis. Autour du palais s'étendaient de magnifiques étangs, dont l'eau se renouvelait constamment et où s'ébattaient mille oiseaux aquatiques au plumage merveilleux. Dans un bâtiment spécial on élevait les grands oiseaux, l'aigle royal, le milan, le faucon, le vautour, l'épervier, l'autour; des centaines de coqs servaient à la nourriture de ces oiseaux. Un autre bâtiment était distribué en une infinité de cages renfermant les bêtes féroces, lions, jaguars, pumas, chacals, renards et autres animaux destinés à l'amusement du souverain. Les empereurs du Mexique avaient la passion des sciences naturelles : ils envoyaient dans les pays lointains des explorateurs chargés de leur rapporter vivants des animaux inconnus; ils s'adonnaient à l'étude de la botanique, et ils entretenaient une merveilleuse collection de plantes rares, qu'on admirait longtemps encore après la conquête. C'est à eux qu'on doit l'idée de ces jardins des plantes, qui font aujourd'hui l'ornement de nos villes.

Après la destruction de Tenochtitlan l'immense emplacement autrefois recouvert par le palais de Montezuma fut donné par Charles-Quint à Cortez ; mais le conquérant n'avait pas attendu l'acte de donation pour prendre possession du terrain et y construire un nouveau palais, que Philippe II acheta plus tard à la famille de Cortez pour en faire la résidence des vice-rois. Deux fois l'édifice fut la proie des flammes à la suite d'émeutes populaires. Au dix-septième siècle, on construisit le palais actuel, immense et fastidieuse

masse de pierres renfermant des centaines d'appartements et percée d'innombrables fenêtres. Longue serait la liste de tous les chefs de gouvernement qui l'ont habité. Là résida Maximilien, là réside aujourd'hui le président de la République.

Dans cet édifice, grand comme une ville, sont installés tous les services du gouvernement, les bureaux de la Présidence, le Sénat, les ministères, les quartiers généraux des commandants militaires, le Trésor, les archives de l'État, l'Observatoire, le Musée national, l'hôtel des Postes, que sais-je encore. Beaucoup de hauts fonctionnaires y ont leurs appartements. C'est là que se concentre la vie politique et administrative du pays. Les cours, les corridors sont constamment remplis de gens de toutes classes qui se rendent aux audiences du chef de l'État, des ministres et des hauts fonctionnaires.

Je devais à M. Nuñez Ortega, un des membres les plus éminents du corps diplomatique mexicain, des lettres d'introduction auprès de plusieurs fonctionnaires qui m'accueillirent très aimablement et firent tout ce qui était en leur pouvoir pour rendre agréable et instructif mon séjour à Mexico. M. Fernandez Leal, *oficial mayor* au ministère de *Fomento*, est un des hommes les plus remarquables du Mexique : on me le citait partout comme le type accompli du désintéressement et de la probité. De tels hommes sont malheureusement trop rares dans les républiques américaines. Plusieurs fois il m'a reçu dans ses somptueux salons du palais et dans son humble demeure de la rue Cordovanes : toujours j'ai été charmé de son érudition, de sa modestie et de son inépuisable complaisance. Il a pour gendre le général Porfirio Diaz, l'homme le plus populaire du Mexique, celui que tout le monde désignait pour occuper, après Gonzalez, le poste de président de la République, qu'il avait déjà occupé antérieurement [1].

1. Ce choix a été ratifié par les dernières élections présidentielles.

Un autre fonctionnaire dont je suis heureux de citer le nom, est le sympathique directeur de l'observatoire de Mexico, M. Barcena : bien qu'il soit très jeune encore, ses travaux l'ont déjà mis au premier rang dans le monde savant. Pendant mon séjour dans la capitale, il m'a comblé de bontés, et je lui dois bien des renseignements sur le Mexique. Il m'a offert plusieurs de ses ouvrages et la collection de la *Revista cientifica* dont il est un des plus laborieux collaborateurs. Le service météorologique que dirige M. Barcena est un des mieux organisés du monde : feu le général Meyer, chef du *Signal service* des États-Unis, était d'avis que les cartes et les rapports qu'il recevait de Mexico étaient supérieurs à tous ceux qu'il recevait des autres pays. L'observatoire est installé sur la plus haute terrasse du palais; j'y allais presque journellement admirer des couchers de soleil d'une prodigieuse beauté.

J'ai rencontré maintes fois, sous les portiques du palais, le général Manuel Gonzalez, qui était alors président de la République. C'est un homme d'environ cinquante ans, de large carrure et de taille moyenne. Sa figure prévenante est encadrée dans une épaisse barbe noire et une chevelure de même teinte, qui trahissent le sang indien. Il s'habille en bourgeois et porte sur sa large poitrine le ruban vert et rouge de la République. C'est à sa brillante carrière militaire qu'il doit son élévation à la présidence : il commandaït à la bataille de Tepeac, lors de la dernière révolution qui renversa Lerdo de Tejada et amena au pouvoir Porfirio Diaz. Au Mexique comme aux États-Unis, le président est élu pour quatre ans, mais il ne peut être réélu immédiatement, et Gonzalez était naturellement indiqué comme le successeur de Diaz. Avant l'intervention, il était du parti conservateur, et Juarez n'avait pas de plus redoutable adversaire : à cette époque, c'était un des plus fameux chefs de guerrillas, et c'est ce qui a donné lieu à la légende inventée par ses ennemis, qui en font un ancien chef de bandits. On prétend qu'il a reçu vingt-sept blessures : il

porte à la joue une cicatrice très visible, et il a perdu le bras droit. Gonzalez, en vrai soldat, n'aime pas les discours. En dehors du message annuel qu'il lit à l'ouverture de la session législative, il n'ouvre jamais la bouche.

Pendant mon séjour à Mexico, il n'était bruit que d'une plaisante aventure de voyage dont les feuilles de l'opposition firent des gorges chaudes : un train spécial dans lequel le président se rendait d'Irolo à Pachuca fut arrêté par des bandits : le général fut dévalisé et se vit enlever sa montre. C'est pour le coup qu'on ressuscita la vieille légende ! Les bandits se sauvèrent, mais d'autres payèrent pour eux : dix pauvres diables furent pendus.

A quelque temps de là, on parla énormément d'une histoire plus tragique. Le fils de Gonzalez eut dans un omnibus une altercation avec un de ses amis ; au cours de la dispute, le jeune Gonzalez tua raide mort son interlocuteur à coups de revolver. Il ne fut pas poursuivi : le contraire eût été surprenant.

Les salons de la présidence sont ceux qu'occupait autrefois Maximilien ; on les a laissés à peu près dans le même état. Ils sont situés dans l'aile gauche du palais. La salle de réception est meublée dans le goût du second empire, et il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se croire aux Tuileries. J'y ai remarqué un fort beau vase en albâtre portant l'écusson impérial avec la devise « *Equidad en la Justicia* ». Les tentures rouges portent encore l'aigle impériale. La salle voisine est celle où se réunit le conseil des ministres : elle a également conservé les tentures du temps de Maximilien ; sur la table ovale sont rangés les buvards des membres du cabinet. La salle des ambassadeurs, créée par Maximilien, est d'un aspect vraiment royal : elle occupe toute la longueur de l'aile gauche du palais, depuis la porte centrale jusqu'à l'extrémité : elle a plus de cent mètres de développement. Le plafond est en cèdre. Les murs sont ornés des portraits en pied des principaux patriotes mexicains ; Hidalgo, Morelos, Iturbide, Matamoros,

Arrista, Mina, Guerrero, Juarez; Porfirio Diaz y figure aussi en uniforme de général, et il est d'une admirable ressemblance. C'est dans cette salle que Maximilien donna les fêtes où brilla d'un éclat éphémère l'étoile de l'infortunée impératrice qui fut tant aimée à Mexico. Au fond de la salle se dresse toujours le trône impérial surmonté de l'aigle : par quelle amère ironie laisse-t-on ce trône debout en face du portrait de Juarez! — L'image de l'empereur fusillé ne figure point parmi les portraits en pied : et cependant elle semble remplir à elle seule la solitude de cette immense salle.

De toutes les dépendances du palais national, celle que j'ai visitée le plus souvent est l'hôtel des Postes. Dans un de ses inimitables livres de voyages, Théophile Gautier dit avec beaucoup de vérité que, pour celui qui est loin de son pays, cette occupation de lettres est vraiment maladive : il n'est pas bien difficile de deviner quel est le premier monument que va visiter un voyageur en arrivant dans une capitale. Courons donc voir à la poste si le paquebot de Saint-Nazaire ou de Southampton, arrivé hier à Vera-Cruz, ne nous a pas apporté des nouvelles du *home*.

Le vieux système espagnol est toujours en usage à Mexico : il n'y a point de service de distribution de lettres; on doit les retirer soi-même à la poste. Chaque fois qu'arrive un courrier d'Europe, toutes les lettres sont marquées d'un numéro; les numéros et les noms des destinataires écrits à la main sont affichés sur des tableaux par ordre de dates qu'on peut consulter dans la cour : ces noms sont souvent affreusement écorchés, et je n'ai pas souvenance que le mien ait jamais été écrit décemment; on finit cependant par s'y reconnaître, et il suffit, pour retirer les lettres, d'en déclarer les numéros au dépôt. Il n'y a pas même dans les rues de bornes-poste ; il n'est pas permis d'affranchir sa lettre soi-même, ni de s'approvisionner de ces timbres-poste à l'effigie d'Hidalgo qui font le bonheur des collectionneurs. Toute correspondance doit être por-

tée à l'unique bureau et être affranchie contre payement par un employé qui ne sait où donner de la tête. Cet employé n'avait pas de notions géographiques bien étendues : il n'avait jamais entendu parler de la Belgique, et me demandait si ce pays était un empire ou une république. Un jour que je me présentais au guichet pour expédier deux lettres, dont l'une était adressée à un ami demeurant à quelques lieues de Mexico et l'autre à ma famille dont me séparaient trois mille lieues, on me réclama deux taxes, l'une d'un réal (60 centimes), l'autre de deux réaux (1 fr. 25). Vous pensez sans doute que la plus grosse taxe était prélevée sur la lettre pour l'Europe? Je le pensai aussi, et le pauvre employé eut beaucoup de peine à me mettre en tête que le port d'une lettre pour l'intérieur coûtait deux fois plus cher que le port d'une lettre pour l'Europe. J'eus beau me récrier contre une aussi énorme absurdité, on m'expliqua sérieusement que le Mexique a conclu une convention postale avec l'Europe, mais que cette convention n'a nul effet dans les limites du pays, où l'ancien tarif n'a point cessé d'être en vigueur. Autre chinoiserie : les lettres adressées d'Europe au Mexique ne payent que vingt-cinq centimes, tandis que celles qui vont du Mexique en Europe en payent soixante. D'où cette conséquence fort drôle que si un Mexicain veut donner de ses nouvelles à un ami domicilié à six lieues de chez lui, il aura avantage économique, si la lettre n'est pas urgente, à l'expédier à un correspondant d'Europe qui, à son tour, l'expédiera au destinataire : l'épître aura franchi deux fois l'Océan, mais, en parcourant six mille lieues, elle n'aura payé que 85 centimes au lieu de 1 fr. 25 qu'elle eût payé pour un trajet de six lieues!

Je me suis souvent arrêté, dans le voisinage de la poste, à l'angle des rues de Tacuba et de l'Indio Triste. Suivant la tradition, c'est là que se trouvait un des palais de Tenochtitlan, celui dont Cortez fit son quartier général et où il retint Montezuma prisonnier. C'est dans ce palais que l'in-

fortuné monarque mourut à la suite du coup de pierre qu'il reçut de ses propres sujets pendant que, du haut d'une terrasse, il haranguait les Mexicains qui assiégeaient Cortez. Ce palais a fait place à de misérables échoppes aux façades desquelles s'étalent ces vulgaires enseignes : *la sorpresa*, *placer de oro*, *la vivandera*. Des bouchers, des horlogers, des débitants de cigares, des cafetiers se partagent le lieu où se passa un des plus émouvants épisodes de la conquête.

Si les antiques palais de la ville aztèque ont été rasés, en revanche Mexico possède beaucoup de vieux édifices construits sous les Espagnols avec les matériaux mêmes des maisons de Tenochtitlan. Un des plus anciens palais de Mexico est le *Monte Pio*, dont la belle façade en pierres, située dans la *Calle del Empedradillo*, longe le portail de la cathédrale. Construit après la conquête, ce vaste bâtiment servit de résidence à Cortez : quoiqu'il ait été restauré, il est du plus pur style espagnol, et quand on en parcourt les patios, les vestibules, les escaliers, on éprouverait peu de surprise à s'y rencontrer, sinon avec Cortez en personne, du moins avec quelque noble seigneur castillan vêtu de son pourpoint de velours. Au siècle dernier un riche philanthrope, le comte de Regla don Pedro Terreros, acheta le palais pour y établir un mont-de-piété, et consacra 300 000 piastres à cette charitable institution. Malgré toutes les guerres civiles qui ont déchiré le Mexique, ce capital a plus que doublé depuis un demi-siècle.

Sur la Plaza Mayor, en face de la cathédrale, se trouve l'antique palais de la Diputacion ou Casa de Cabildo, qui renferme les bureaux de l'Ayuntamiento et la prison municipale. J'ai déjà cité l'ancien palais de l'empereur Iturbide, transformé aujourd'hui en hôtel. Un des plus imposants édifices de la ville est la *Mineria* (École des Mines), qui fut construite par le célèbre architecte mexicain Tolsa : c'est là que le général Grant fut logé aux frais de la nation lors de son séjour à Mexico en 1880.

On montre dans la rue San-Agustin la vieille maison où résida Alexandre de Humboldt qui, en 1803, séjourna une année entière à Mexico, accumulant les matériaux de son *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, que les Mexicains considèrent aujourd'hui encore comme le meilleur ouvrage qui ait été écrit sur leur pays. Ce qui rappelle aussi le nom de Humboldt, c'est la *Casa de Moneda* (Hôtel des Monnaies). Par de minutieuses recherches et de patients calculs statistiques, l'illustre savant a établi que le nombre de piastres sorties de la Casa de Moneda de 1521 à 1804 s'élève au chiffre prodigieux de 1 767 952 000 !

La rue la plus mouvementée de Mexico est la *Calle de Plateros* (Rue des Orfèvres), que prolonge la *Calle de San-Francisco*, et qui s'étend sur une longueur d'un quart de lieue de la Plaza Mayor aux beaux jardins de l'Alameda : c'est la grande artère de la ville, c'est le quartier des affaires ; du matin au soir elle est remplie de monde ; comme beaucoup de Français y ont des magasins, elle a une physionomie toute parisienne : c'est là que sont les merceries et les magasins de modes où les señoras se rendent en voiture. Là aussi sont les cafés en vogue et les débits de cigares les plus renommés. Là est le Tortoni de Mexico, la *Concordia*, où du temps de Maximilien se réunissaient les officiers français, autrichiens, belges, et où plus d'une querelle a pris naissance qui s'est terminée par une rencontre à l'épée sous les vieux cyprès de Chapultepec. C'est dans la *Calle de Plateros* que se pavanent les beaux cavaliers et les belles amazones sur leurs chevaux fringants aux selles brodées d'argent et aux étriers en bois garnis de cuir travaillé. Si deux cavaliers viennent à se rencontrer, ils font faire à leurs montures une volte savante et échangent une poignée de main. Dans cette rue se rencontrent toutes les variétés de la race mexicaine : l'Indien sans mélange y coudoie l'Espagnol le plus pur.

C'est aux heures matinales qu'il faut observer à Mexico la vie du dehors. Tout le monde est sur pied dès sept

heures, car sous les tropiques la matinée est le temps des affaires : il faut les expédier avant les chaleurs. Les bureaux, les magasins s'ouvrent presque avec le lever du soleil, qui, sous cette latitude, est à peu près invariable pendant toute l'année. Les dames vont à pied à la messe de six heures, enveloppées du voile noir et de la mantille de rigueur. Après la messe elles visitent les boutiques. C'est aux premières heures du jour qu'on rencontre le *ranchero* et l'*hacendado*, coiffés du large *sombrero* de feutre à *toquilla* d'argent, vêtus de la *chaqueta* (veste) et des *calzoneras* (culottes) en peau de chamois à boutons d'argent; — l'*Indio* (Indien) qui porte dans son *huacal* (hotte) des fruits, des légumes ou des volailles; — l'*India* (Indienne) qui porte son marmot sur le dos et ses provisions sur le bras; — le *Lepero* (métis) qui colporte des fruits et des *dulces* (sucreries); — la *China* (fille du peuple) aux jupes brodées de *puntas enchiladas* (bordures de laine rouge); — le soldat débraillé et sans chaussure, suivi de sa compagne illégitime. Mexico fourmille de soldats : à toute heure du jour, à tout coin de rue, on les rencontre par groupes sous la garde d'un officier ou d'un sergent qui veille à ce qu'ils ne s'échappent pas, car ces pauvres Indiens sont recrutés de force : ils ont chacun leur compagne qui les suit partout avec le plus entier dévouement. Pauvres gens!

Le type populaire le plus commun est le vendeur de billets de loterie : grands ou petits, jeunes ou vieux, vigoureux ou impotents, ils vous offrent à tous les coins de rue le billet qui gagnera au tirage de demain; si vous ne les en croyez pas, ils ont d'autres billets parmi lesquels vous pouvez faire votre choix. Leurs cris sont incessants, leurs obsessions importunes; ils s'accrochent aux caballeros comme les boys de Chicago ou de Cincinnati harcèlent le gentleman qui a oublié de faire cirer ses bottes.

Il y a aussi le marchand de fleurs. Ces fleurs sont cueillies chaque matin aux *chinampas* de Santa-Anita et apportées en ville sur les gondoles du canal de Viga : on



Mexico : les *serenos* ou veilleurs de nuit (voy. p. 145).

en fait des bouquets au marché ou au kiosque de fleurs de la Plaza Mayor.

L'*aguador* de Mexico est un type que je n'ai vu que là, car chaque ville du Mexique en a de différents. L'aguador est celui qui distribue de l'eau dans les ménages. Sur un pantalon de toile blanche il porte des culottes de velours ou de peau qui ne descendent pas plus bas que les genoux. Pardessus la chemise se met une veste de cuir, munie par derrière d'un bourrelet destiné à maintenir le *chochocol*, vase en terre rouge qui renferme la marchandise de l'aguador. Il se coiffe d'une casquette de cuir et à l'aide d'une courroie qu'il se passe sur le front il supporte le vase volumineux qui lui pend sur le dos, tandis qu'une autre courroie adaptée à la nuque soutient le vase plus petit qui lui pend sur l'estomac : les deux vases se font ainsi équilibre. J'imagine que l'aguador portait sa marchandise de la même façon sous Montezuma : c'est un de ces types qui persistent à travers les siècles et racontent une ancienne civilisation.

Si les rues sont pleines de gaieté et d'animation aux heures matinales, la nuit elles ont un aspect triste et désert. Les agressions sont fréquentes dans les quartiers éloignés du centre. Presque journellement je lisais dans le *Monitor republicano* le récit de quelque vol, de quelque assassinat. Au cœur de la ville les rues sont éclairées à la lumière électrique, mais dans les faubourgs il règne une obscurité très favorable aux exploits des vagabonds. Les agents de police ont une lanterne qu'ils déposent naïvement par terre au milieu de la rue, et que les passants, cochers ou piétons, ne peuvent heurter sans s'exposer à une grosse amende. Ces lanternes, qu'on rencontre de distance en distance, semblent vraiment n'avoir d'autre utilité que d'avertir les malfaiteurs de la présence des veilleurs de nuit. A Londres le policeman a aussi sa lanterne, mais il en dissimule soigneusement la lumière et ne s'en sert que pour constater le flagrant délit. Le policeman me semble plus pratique que le sereno.

CHAPITRE IX

LE MUSÉE NATIONAL DE MEXICO

Le patio du musée. — La pierre de Tizoc. — Les sacrifices humains chez les Aztèques. — Une divinité aztèque. — Huitzilopoxtli. — La statue de Chichen-Itza. — La pierre du soleil. — Pierres commémoratives des Aztèques. — La croix chez les anciens Mexicains. — Le bouclier de Montezuma. — Les armes des Aztèques. — L'or et le cuivre chez les Aztèques. — Instruments de musique. — Ornements et parures, poteries, idoles. — Manuscrits. — Écriture des Aztèques. — Bannière de Fernand Cortez. — Armures des conquistadors. — Collection d'histoire naturelle. — Les annales du musée. — Comment le musée s'enrichit.

L'existence que je menais à Mexico était tout à fait charmante. Je consacrais mes matinées à faire des excursions aux alentours de la capitale : des lignes de tramway ayant leur point de départ à la Plaza Mayor et rayonnant dans toutes les directions me facilitaient ces promenades. Aux heures où il faisait trop chaud pour s'exposer au soleil, je visitais la bibliothèque nationale, l'académie de San Carlos ou le musée historique et archéologique. Ma journée finie, j'allais dîner chez Pulcheri ou au café Anglais, et, les jours où il y avait concert au Zocalo, je m'y mêlais à la foule jusqu'à onze heures du soir. Le musée m'attirait surtout : j'aimais à y remonter le cours des siècles et à m'initier à cette mystérieuse civilisation aztèque qui offre tant d'énigmes aux américanistes.

Cour du musée de Mexico.

Le *Museo Nacional*, qui occupait autrefois les bâtiments de l'Université, fut transféré par Maximilien dans l'immense palais du gouvernement. Je n'ai pas oublié l'impression que j'éprouvai en y entrant la première fois. Le vestibule franchi, je me trouvai dans un ravissant *patio* ou cour intérieure ombragée de palmiers et plantée de mille fleurs au milieu desquelles se dressent les plus remarquables monuments du Mexique ancien qui soient parvenus jusqu'à nous. Je n'en croyais pas mes yeux : toute une mythologie accumulée dans ce frais jardin! Quelle émotion j'éprouvais à toucher du doigt ces dieux, ces déesses que vénéraient les Aztèques, ces bas-reliefs où ils retraçaient leur civilisation, ces urnes où ils renfermaient les cendres de leurs morts! La seule pensée qui affligeât mon enthousiasme, c'est que ces monuments d'une valeur incalculable sont exposés aux intempéries de l'air, dont les avait préservés un ensevelissement de plusieurs siècles dans les entrailles de la terre : peu à peu ils se dégradent sous une végétation moussue. Un voyageur raconte qu'il a vu un cheval logé dans cette cour, au grand dommage d'une statue voisine dont le nez et les oreilles portaient des traces de ruades. Il est grand temps de préserver d'une ruine complète ces derniers vestiges d'une civilisation disparue. Heureusement il est question de construire une galerie destinée à les abriter.

Ce qui attire tout d'abord l'attention quand on entre dans le patio du musée, c'est la célèbre pierre de Tizoc, qui en occupe le centre. Cette « pierre des sacrifices », comme on l'appelle, est un énorme cylindre de trachyte, de $2^{m},65$ de diamètre, de $0^{m},84$ de hauteur, et de $8^{m},28$ de circonférence. M. Orozco y Berra, le grand américaniste mexicain trop tôt enlevé à la science, raconte dans les *Anales del Museo* comment on découvrit cette relique qui se trouvait au temps des Aztèques dans le grand temple de Mexico, probablement à l'endroit même qu'occupe aujourd'hui le maître autel de la cathédrale. Elle fut mise au jour

le 18 décembre 1791 par des ouvriers qui pratiquaient un égout devant la cathédrale : déjà les terrassiers se disposaient à la mettre en pièces pour en faciliter le déplacement, quand par bonheur le chanoine Gamboa vint à passer : grâce à lui, le monument fut préservé de la destruction commencée et placé dans le cimetière de la cathédrale, où il séjourna jusqu'en 1824; transféré ensuite dans le jardin de l'Université, il se trouve aujourd'hui au Musée national. L'endroit où il fut découvert sur la place de la cathédrale est marqué par une pierre commémorative.

Les bas-reliefs sculptés sur le pourtour du cylindre se composent de quinze groupes de deux personnages. L'un des personnages, toujours le même dans les divers groupes, représente un guerrier victorieux tenant par les cheveux quinze différents captifs qui sont dans des attitudes suppliantes. Ces captifs personnifient des peuples conquis, dont les noms sont désignés par les cartouches hiéroglyphiques qu'on remarque dans l'angle droit et en haut de chaque panneau. Le vainqueur est Tizoc, septième roi de Mexico, qui régna de 1481 à 1486, et le monument est destiné à rappeler les victoires du monarque. Tizoc est représenté richement vêtu, la tête ornée d'une haute coiffure en plumes, tenant dans la main droite un carquois et un bouclier; les captifs sont vêtus plus simplement, ou même entièrement nus : tous portent des flèches dans la main gauche. Ces bas-reliefs rappellent les sculptures égyptiennes qui retracent des scènes identiques, le triomphe d'un roi sur des peuples vaincus. Sur la face supérieure du cylindre est sculptée une image du soleil, tel que le représentaient habituellement les Aztèques : c'est une combinaison de triangles et de cercles correspondant aux différentes divisions du temps; ces figures géométriques sont toutes au nombre de quatre, ou forment des multiples de quatre.

Cette pierre est-elle le *techcatl*, la terrible pierre des sacrifices sur laquelle on immolait par milliers les prisonniers de guerre? On l'a cru longtemps, et d'aucuns le

Pierre de Tizoc.

pensent encore; mais la confusion disparaît quand on lit la minutieuse description qu'a laissée du fameux techcatl le Père Duran [1]. Cette pierre était en jaspe vert; elle n'était pas ronde, mais de forme allongée; elle était longue de cinq pieds; sa hauteur atteignait à la ceinture des prêtres; elle était convexe, de telle façon que la victime qu'on y étendait sur le dos eût la poitrine saillante et l'offrît au couteau du sacrificateur.

La pierre de Tizoc n'est donc pas le techcatl; c'est celle que M. Orozco y Berra appelle du nom de *Cuauhxicalli* [2], et dont parle Duran. Mais si elle n'est pas la pierre des sacrifices proprement dite, elle n'en a pas moins été ensanglantée par le couteau du sacrificateur. C'est ce qu'atteste une cavité circulaire en forme de coupe, s'ouvrant au milieu de l'image du soleil et communiquant avec une rigole qui traverse la surface de la pierre du centre jusqu'au bord. Cette coupe recevait le cœur des victimes humaines que le sacrificateur offrait au soleil, et le sang s'écoulait par la rigole et se déversait sur les dalles du temple.

Le techcatl était la pierre consacrée à Huitzilopoxtli, le dieu le plus sanguinaire auquel on ait jamais rendu un culte. Le cuauhxicalli était consacré au soleil. Il y avait à Mexico un ordre religieux qui honorait cet astre d'un culte spécial, et dont les membres s'intitulaient les « chevaliers de l'aigle ». A certains jours de l'année ils sacrifiaient sur cette pierre une victime humaine, à laquelle ils donnaient le nom de « messager du soleil ». Un des plus anciens historiens du Mexique décrit ainsi cette horrible cérémonie : « On choisissait un Indien parmi les prisonniers de guerre, et on lui donnait une escorte de gens illustres; il avait les jambes rayées de lignes blanches et la moitié du visage peint de lignes rouges; ses cheveux étaient ornés de plumes

1. *Historia de las Indias.*
2. Mot mexicain composé de *cuauhtli*, aigle, et *xicalli*, coupe. Il signifie donc « la coupe de l'aigle ». M. Charnay fait erreur en le traduisant par « la coupe des chevaliers du soleil ».

rouges : il portait d'une main un bâton enjolivé de nœuds de cuir et de plumes, de l'autre une rondache munie de cinq coupes de coton; il portait sur les épaules un fardeau de plumes d'aigle, de morceaux d'ocre rouge, de morceaux de plâtre, une torche enflammée et des feuilles de papier gommé. De tous ces enfantillages on faisait une charge que l'Indien portait sur ses épaules, et qu'on lui faisait déposer au pied des gradins du temple. Là on lui disait à haute voix, de manière à se faire entendre de tous ceux qui étaient présents : « Señor, ce que nous vous demandons en suppliants, c'est que vous alliez devant notre dieu le Soleil. Saluez-le de notre part, et dites-lui que ses fils et ses principaux chevaliers qui demeurent ici le supplient de se souvenir d'eux; qu'il daigne les favoriser de là-haut, et qu'il reçoive ce petit présent que nous lui envoyons. Donnez-lui ce bâton fait pour cheminer, cette rondache faite pour se défendre, ainsi que tous les autres objets que vous portez dans ce fardeau. » L'Indien, après avoir entendu l'ambassade, disait ce qu'il lui plaisait; alors on le déliait, et il se mettait à gravir les marches du temple : il montait très lentement, s'arrêtant longtemps à chaque degré, suivant les instructions qu'il avait reçues : il mettait ainsi un temps considérable à gravir les degrés. L'ascension terminée, il se dirigeait vers la pierre que nous appelons *cuauhxicalli*, et qui portait les armes du soleil, et il montait sur cette pierre. Arrivé là, il se tournait vers l'image du soleil qui était gravée sur la face supérieure de cet autel, et, se tournant de temps à autre vers le soleil véritable, il récitait à haute voix son message. Quand il avait fini de parler, quatre ministres du sacrifice gravissaient les quatre escaliers par lesquels on montait sur la pierre; ils lui enlevaient le bâton, la rondache et le fardeau qu'il portait, ils le maintenaient par les pieds et les mains, puis le principal sacrificateur montait armé de son couteau et décapitait le patient, en lui ordonnant de transmettre dans l'autre vie son message au soleil. Le sang s'écoulait dans la coupe, et se déversait

par une rigole dans la chambre du soleil, et le soleil qui était gravé sur la pierre se teignait de ce sang. Après avoir retiré tout le sang, on ouvrait la poitrine de la victime et on lui arrachait le cœur... Ainsi se terminait la vie du malheureux messager du soleil [1]. »

Les sacrifices humains chez les Aztèques étaient tellement épouvantables, qu'il me répugne d'entrer dans des détails à cet égard. On choisissait de préférence comme victime un jeune homme beau et robuste. On l'enfermait dans une cage, où on l'engraissait en attendant le jour du supplice, car les victimes grasses étaient les plus agréables aux dieux : pendant plusieurs mois on lui servait les mets les plus délicats, on lui donnait pour compagnes les plus jolies femmes. Au jour fatal, le jeune homme sortait de sa cage, couvert d'ornements, jouant d'un instrument de musique, dansant en compagnie de jeunes gens et de jeunes filles. Il montait au temple, on l'étendait sur la pierre des sacrifices la face tournée vers le ciel, un prêtre lui ouvrait la poitrine avec un couteau d'obsidienne, un autre lui plongeait la main dans l'horrible blessure et arrachait le cœur, qu'il déposait palpitant au pied de la divinité. La foule qui entourait le temple poussait des cris sauvages et se mettait à danser au moment où elle voyait couler le sang de la victime. On précipitait ensuite le cadavre sur les degrés du temple.

Tous les captifs pris à la guerre étaient voués à cette mort affreuse, et les soldats de Cortez qui tombèrent entre les mains des Aztèques n'y échappèrent point. Après le sacrifice les assistants retournaient chez eux en dansant, se livraient à d'autres cérémonies, et terminaient la journée par de grandes agapes où coulait à flots le *pulque*, la boisson favorite des Aztèques.

Ces fêtes hideuses avaient lieu en mille circonstances : on les célébrait soit pour détourner les calamités publiques,

1. P. Duran, *Historia de las Indias*.

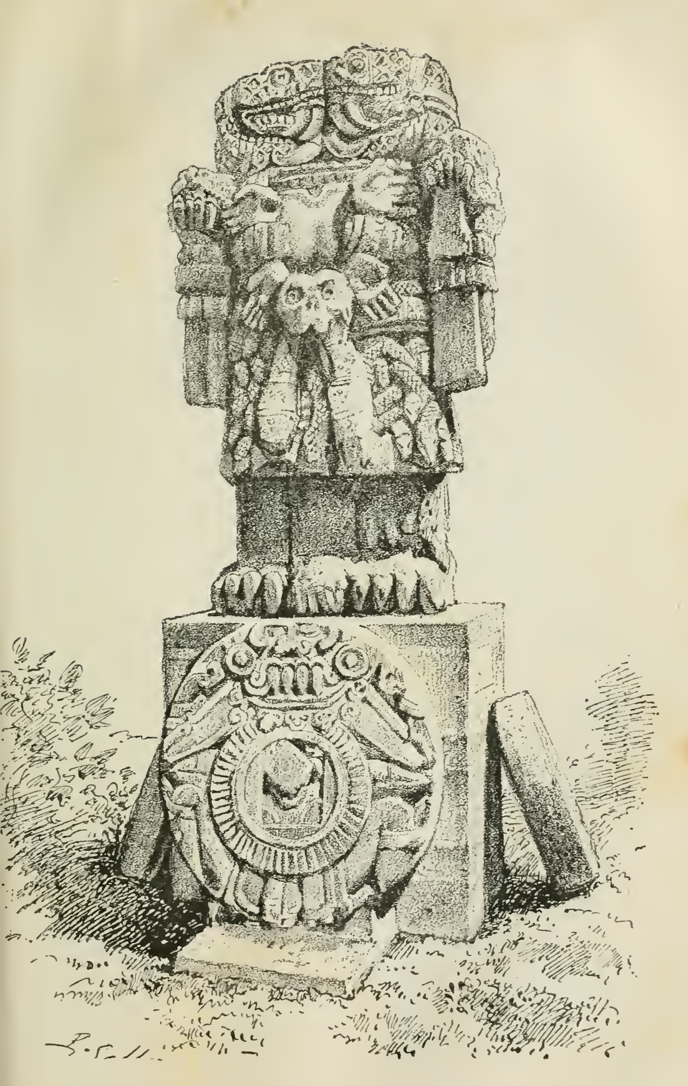
soit pour célébrer un événement heureux, une victoire, l'inauguration d'un roi, soit pour se conformer au rituel. Les fêtes religieuses étaient toujours accompagnées de sacrifices, et comme il y en avait deux ou trois par semaine, il n'y avait guère de jour que le sang ne coulât sur les gradins du temple. A certaines déesses on offrait des femmes; Tlaloc, le dieu des eaux, demandait des enfants.

Plus la fête était solennelle, plus on sacrifiait de victimes. Dans les grandes circonstances, telles que l'inauguration d'un temple ou le couronnement d'un roi, plusieurs milliers de prisonniers étaient immolés en un seul jour. On évalue à soixante mille le nombre de victimes humaines qui, dans l'espace d'une année, périrent sur la pierre des sacrifices.

A toutes ces horreurs s'ajoutaient celles du cannibalisme. Les prêtres se repaissaient de la chair des victimes et en jetaient les membres aux tigres et aux serpents sacrés qu'on élevait dans une partie du temple.

Quand on lit de tels récits dans les anciens historiens, on est presque tenté d'excuser la fureur de destruction des Espagnols, qui renversèrent temples et idoles dans le but d'anéantir jusqu'au dernier vestige d'une religion aussi monstrueuse.

Si les temples aztèques ont tous été rasés, les idoles n'ont pu toutes disparaître. Les Espagnols, ne venant pas à bout de les exterminer, enfouissaient les plus colossales, afin de les soustraire aux regards des indigènes. La terre en a déjà restitué plusieurs et en rendra d'autres encore aux générations futures. La plus célèbre est celle qui se trouve dans la cour du musée, en face de la pierre des sacrifices, dont elle forme en quelque sorte le complément. C'est une grande statue taillée dans un bloc de basalte de $2^{m},56$ de hauteur et de $1^{m},53$ de largeur. Elle fut découverte sous la *Plaza Mayor* vers la même époque que le monument précédent; on l'enterra de nouveau, de crainte qu'à sa vue les Indiens ne fussent tentés de retourner à leurs



Teoyoamiqui.

anciennes superstitions, et ce ne fut qu'en 1821 qu'elle fut définitivement exhumée.

A première vue je ne sus que penser de cet étrange monument : je me demandais si j'avais devant moi un homme ou un animal, un monstre ou une divinité; on y voit tout ce qu'une imagination aztèque a pu concevoir de plus hideux, de plus grotesque, de plus effroyable. Le visage est remplacé par une tête de serpent qui s'enroule autour du corps; un crâne humain flanqué de mains ouvertes orne le milieu du ventre; les pieds et les mains sont armés de griffes de tigre; les flancs portent des ailes de vautour; les draperies sont formées de serpents entrelacés.

Que représente ce monstrueux assemblage de choses incohérentes? D'après Gama [1], c'est *Teoyoamiqui*, qui recueillait sur les champs de bataille les âmes des guerriers; d'après Chavero [2], c'est *Coatlicue*, la déesse de la mort; suivant d'autres, c'est le terrible *Huitzilopoxtli*, le dieu de la guerre. Qu'importe le nom! Ce qui est indiscutable, c'est que c'est une des principales divinités aztèques, qu'on l'adorait dans le grand temple de Mexico, et que des torrents de sang ont coulé devant elle.

La déesse de la mort était la mère du dieu de la guerre; à l'une on sacrifiait des femmes, à l'autre des prisonniers de guerre. Si, comme l'affirme la croyance populaire, nous sommes vraiment devant Huitzilopoxtli, comment réprimer un sentiment d'horreur au souvenir de ce que raconte Bernal Diaz au sujet de cette redoutable divinité! Montezuma la tenait en grande vénération, et quand il conduisit Cortez au grand temple, ce fut, au témoignage de Bernal Diaz, le premier objet qu'il montra au conquérant. « Il y avait là, dit le compagnon de Cortez, deux autels richement ornés, avec des toitures en bois artistement travaillées. Les autels portaient de gigantesques figures représentant des

1. Gama, *las Dos piedras.*
2. *Anales del Museo Nacional de Mejico*, vol. II, page 293.

hommes très gros. Celle à droite était Huitzilopoxtli, le dieu de la guerre; elle avait un grand visage et des yeux terribles. Cette figure était entièrement couverte d'or et de bijoux, elle avait le corps entouré de serpents en or; elle avait un arc dans la main droite, un carquois dans la main gauche. La grande idole portait autour du cou des figures de têtes humaines et des cœurs faits d'or pur et d'argent, ornés de pierres précieuses de couleur bleue. Devant l'idole était un encensoir contenant trois cœurs de victimes humaines qui brûlaient mélangés à du copal. Toute la chambre, aussi bien les murs que le parquet, était barbouillée de sang humain. »

D'autres statues, d'autres idoles peuplent la cour du musée. Une des plus curieuses est celle que découvrit l'archéologue américain Le Plongeon à Chichen-Itza, dans le Yucatan : elle représente, suivant lui, Chac-Mool, roi des Itzaes. Suivant d'autres c'est une divinité aztèque qui était adorée à Mexico aussi bien que dans le Yucatan, car on en a trouvé de semblables dans la vallée de Mexico et à Tlaxcala. D'après Chavero c'est le dieu du feu, et le disque qu'il porte en main est l'emblème du soleil. M. Charnay, prenant le disque pour une coupe, salue en lui le dieu du vin, le Bacchus indien. Quelle belle science que l'archéologie! Lorsqu'elle traite d'antiquités préhistoriques, elle éclaircit si bien les choses les plus obscures, qu'on n'y voit plus dans cet éblouissement de lumière. J'ai sous les yeux plusieurs ouvrages qui tous contiennent une planche représentant la même divinité aztèque : chaque planche lui attribue un nom différent!

Depuis plusieurs années on parle de transférer au musée le monument le plus précieux de la civilisation aztèque, la fameuse pierre du soleil actuellement adossée à la base d'une des tours de la cathédrale et exposée à la pluie et aux exploits du premier gamin venu. Espérons qu'elle sera un jour abritée au musée, et parlons-en comme si elle y figurait déjà. Ce monolithe trachytique est plus colossal encore

que la pierre des sacrifices : son diamètre est de $3^m,25$, et Humboldt a calculé qu'il pèse 428 quintaux ou 21 400 kilogrammes; l'illustre savant fait remarquer qu'on ne trouve nulle part, dans les montagnes qui s'étendent à huit ou dix lieues de la capitale, des pierres de même nature, et l'on se demande comment les Aztèques purent, avec des engins aussi primitifs que ceux dont ils disposaient, transporter dans leur grand temple une masse aussi considérable : car on sait par les historiens que cette pierre était placée horizontalement dans cette partie du temple de Mexico que les Aztèques appelaient *Quauhacilco*. Quand le temple fut détruit lors de la prise de Mexico par Cortez, le 13 août 1521, la pierre fut abandonnée sur la grande place, jusqu'à ce que, par ordre de l'archevêque Alonso de Montufar, elle fût enfouie vers 1550. On la retrouva sur cette même place le 17 décembre 1790, à la suite de travaux de terrassement : elle gisait à une demi-vare de profondeur, non loin du *Portal de las Flores*. Réclamée au vice-roi par les commissaires de la fabrique de la cathédrale, elle leur fut remise à condition qu'ils la conserveraient et l'exposeraient dans un lieu public. C'est alors qu'elle fut cimentée dans la paroi occidentale de la cathédrale, où elle se trouve aujourd'hui encore [1].

Chavero nous apprend que ce monument fut dédié au soleil sous le règne du roi Axayácatl en l'année 13 Acatl [2] qui correspond à l'année 1479 de notre ère. Voici dans quels termes l'inauguration de la pierre du soleil est racontée par un manuscrit qu'on a conservé, et dont Duran a donné la traduction espagnole :

Tlacaelel [3] se tourna vers le roi Axayácatl et lui parla ainsi : « Mon fils, tu viens de prendre part à la fête dans laquelle tu as rendu ton nom grand et l'as tracé avec les

1. Gama, *las Dos piedras*, p. 10.
2. *Acatl* signifie roseau. Les quatre signes hiéroglyphiques du calendrier aztèque étaient le lapin, le roseau, le caillou et la maison.
3. Le grand prêtre (?).

couleurs et le pinceau de l'immortelle renommée; il te reste maintenant à illustrer davantage encore ce nom, et à accroître la grandeur que tu as acquise; tu sais que la pierre du soleil est maintenant terminée, et il faut qu'elle soit mise en sa place avec la même solennité qui a présidé à l'inauguration de celle-ci [1]. Envoie donc tes ambassadeurs à Tezcoco et à Tescuba, chargés de messages pour les maîtres de ces provinces, afin qu'ils viennent édifier l'enceinte où ils doivent siéger : elle aura vingt bras de tour, et au milieu de l'enceinte sera placée cette pierre [2]. »

Si l'on se demande quelle était la destination de la pierre du soleil, on se heurte, comme toujours, aux opinions contradictoires des savants. Suivant l'archéologue Léon y Gama, c'était un calendrier aztèque qui marquait les fêtes religieuses, une horloge solaire dont les prêtres se servaient pour les cérémonies et leurs sacrifices. Chavero est d'avis que ce ne peut être un calendrier, parce qu'on n'y trouve point les éléments indispensables pour la computation du temps : d'après lui, c'est un monument votif dédié au soleil, et destiné, comme la pierre de Tizoc, à des sacrifices humains; les sculptures dont il est orné représentent les différentes phases astronomiques et cosmographiques de l'astre de la lumière. La figure qui en occupe le centre est le dieu du soleil répandant sa lumière sur la terre, ce que symbolise la langue qui s'échappe des lèvres; les pupilles des yeux sont dirigées en haut, et on les aperçoit à travers le masque sacré qui couvre la partie supérieure de la face. Les hiéroglyphes qu'on remarque sur le diadème entourant la tête représentent les divisions du temps et la méthode mexicaine de compter les années. L'année civile se composait, comme la nôtre, de trois cent soixante-cinq jours. Chavero explique avec une rare érudition toutes les sculptures du monument : elles ont chacune leur signification. Par

1. Allusion probable à la pierre des sacrifices.
2. Duran, *Historia de las Indias*, t. Ier, ch. XXXVI.

exemple, les quatre grands V renversés, aux branches contournées, marquent quatre égales divisions du jour ; les petits V marquent quatre subdivisions du jour ; les ornements intermédiaires qui se voient entre les V marquent les huit divisions de la nuit. Les vingt petites figures encadrées dans des panneaux dans le cercle intérieur symbolisent les vingt jours dont se composait le mois chez les Mexicains [1].

La pierre du soleil montre tout à la fois l'habileté des Aztèques dans l'art de la sculpture et le degré d'avancement auquel ils étaient parvenus dans les sciences astronomiques. Humboldt affirme qu'ils avaient une année solaire plus parfaite que celle des Romains. Du haut des pyramides qui couronnaient leurs temples, les prêtres observaient le cours des astres et marquaient les heures du jour et de la nuit au moyen d'instruments qu'on entendait au loin.

La cour du musée renferme plusieurs pierres commémoratives qui témoignent du soin des Aztèques à perpétuer le souvenir des grands événements. Il en est une qui rappelle la famine de l'année 12 Tecpatl (1452) ; une autre rappelle la fertilité qui suivit cette famine en l'an 3 Tecpatl (1456). La plus curieuse de ces pierres commémoratives est celle qui consacre le souvenir de la fondation du grand temple de Mexico, inauguré en 1487, comme l'atteste l'hiéroglyphe 8 Acatl sculpté au bas de la pierre. Voici ce qu'en dit Ramirez : « A Mexico de même qu'en Judée, il se trouva un roi qui voulut édifier un temple merveilleux destiné à faire l'étonnement des nations ; de même que le roi de Judée, il n'eut que la satisfaction de voir amonceler les immenses matériaux de l'édifice, et une gloire égale fut réservée à son successeur. L'un fut Tizoc, l'autre Ahuitzotl. La pierre représente l'effigie du premier dans la figure placée à droite, une jambe placée à la hauteur de l'épaule,

1. *Calendario Azteco, Ensayo arqueologico,* par A. Chavero. Mexico, 1876. — *Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. I[er], p. 353. — *The Mexican Calendar Stone,* by Philipp J.-J. Valentini, proc. amer. Ant. Society, octobre 1878.

symbole de son nom... A gauche de la pierre et à droite de l'observateur on voit le terrible et sanguinaire Ahuitzotl, dont le nom symbolique est représenté par un petit animal de formes fantastiques. L'ensemble du monument a cette signification que Tizoc posa les fondements du grand temple de Mexico, qui fut achevé par son successeur [1]. » A l'occasion de la consécration du temple, Ahuitzotl fit sacrifier sur les autels des milliers de victimes humaines.

Un des faits qui ont le plus intrigué les historiens et les archéologues, c'est l'existence du signe de la croix chez les anciens Mexicains. J'ai vu, dans la cour du musée, une croix en basalte, dont les branches horizontales se terminent par des têtes de serpent : elle a 95 centimètres de hauteur et 80 centimètres de largeur. Bien qu'on ignore sa provenance, elle est évidemment antérieure à la conquête. Les premiers missionnaires espagnols constatèrent avec étonnement que le culte de la croix florissait au Mexique. Il y a là un profond mystère qui a soulevé parmi les américanistes des discussions à perte de vue. Les uns y voient la preuve certaine que le christianisme fut prêché au Mexique dans les temps précolombiens. Suivant d'autres, la croix chez les Aztèques n'était qu'un signe astronomique symbolisant les quatre vents ou les quatre saisons de l'année [2].

1. *Historia de la Conquista de Mexico,* par W. H. Prescott, con notas y esclarecimientos, por Jose F. Ramirez. Mexico, 1845.

2. Au dernier congrès des américanistes, à Copenhague, M. Eug. Beauvois a présenté un très curieux mémoire sur cette obscure question. Il voit la preuve de l'évangélisation précolombienne du Mexique dans les nombreuses croyances et pratiques chrétiennes qui s'étaient perpétuées dans le pays jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Il cite, entre autres faits, la croyance des Totonaques à la venue d'un sauveur, fils du dieu suprême ; celle des Otomis à l'incarnation d'un être céleste dans le sein d'une vierge ; la coutume des Mexicains de donner aux enfants une sorte de baptême destiné à effacer le péché originel ; la pratique de la confession et d'une sorte de communion ; celle du jeûne, de l'abstinence et des macérations par esprit de pénitence ; l'usage de l'eau bénite ; l'existence de monastères d'hommes et de femmes ; l'obligation du célibat chez les prêtres, dont le costume rappelait celui de

On n'a réuni dans le patio du musée que les objets qui n'ont pu trouver place dans les salles. Rien de plus intéressant et de plus instructif qu'une promenade à travers ces salles qui n'ont été ouvertes au public qu'en 1882 : quelques heures passées au milieu de ces précieuses collections initient mieux à la civilisation aztèque que la lecture de bien des volumes. Ce qui facilite beaucoup cette étude, c'est le soin intelligent et l'ordre scientifique avec lequel les professeurs Jésus Sanchez et Antonio Peñafiel ont classé les objets : tous portent leurs étiquettes et le numéro d'ordre qui leur correspond au catalogue. Le catalogue [1] est une œuvre d'érudition résumant le dernier état de la science.

Poussant la courtoisie jusqu'à vouloir être mon cicerone, M. Sanchez m'a montré tout d'abord, dans la salle où sont réunies les armes des Aztèques, un objet devant lequel je me suis arrêté bien des fois avec un religieux respect : c'est un bouclier formé de peaux et orné de plumes dont les couleurs sont ternies par les siècles. Accroché bien haut à la muraille, il attire à peine l'attention ; mais ma curiosité se changea en fascination quand je sus que ce bouclier avait appartenu à Montezuma II [2] : l'infortuné monarque en fit présent au conquérant, et à son tour Cortez l'offrit à

nos religieux. Suivant M. Beauvois, la plupart de ces institutions et de ces pratiques étaient expressément attribuées à Quetzalcoatl, dont les prédications ne remontaient qu'à peu de siècles avant l'arrivée des Espagnols : à trois cents ans selon Montezuma II, cité par Tezozomoc, et même seulement à quatre ou cinq générations selon le P. Duran. (Compte rendu du congrès des américanistes à Copenhague, 1883. Relations précolombiennes des Gaëls avec le Mexique, par E. Beauvois.) Le savant scandinaviste et américaniste français prépare un très important travail qui verra bientôt le jour, sur *le Christianisme au Mexique avant Cortès.*

1. *Catálogo de las colecciones historica y arqueologica del Museo Nacional de Mexico*, arreglado por el director Gumesindo Mendoza y profesor Jesus Sanchez. 2e edicion. Mexico, 1882.

2. Montezuma est la corruption espagnole du nom aztèque Moctecuhzoma.

Charles-Quint. Le Musée de Vienne le posséda pendant longtemps, et ce fut Maximilien qui le rendit au Mexique [1].

Les armes primitives avec lesquelles les Aztèques combattirent les conquistadors et dont il est si souvent question dans les récits de Bernal Diaz sont toutes là exposées sous des vitrines : l'arc en bois élastique, dont la corde était faite d'intestins ou de peaux d'animaux ; la flèche de bois se terminant par une pointe en os ou en obsidienne ; la lance à pointe de pierre ; la fronde, la massue, l'épée en os, la rondache formée d'une solide pièce de bois dont les deux cannelures latérales étaient munies de fragments d'obsidienne très tranchants.

A voir leurs armes, on pourrait croire que les Aztèques en étaient encore à l'âge de la pierre. Mais, bien qu'ils ne connussent pas le fer, ils travaillaient l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le plomb. Ils savaient trouver l'or non seulement dans le lit des rivières, mais aussi dans les entrailles du sol, et ils connaissaient l'art de creuser des galeries souterraines, si insuffisants que fussent les instruments dont ils disposaient. L'art de la bijouterie et de l'orfèvrerie était arrivé chez eux à un haut degré d'avancement. Les orfèvres d'Espagne se déclarèrent incapables d'imiter les ouvrages en or et en argent que Cortez envoya à Charles-Quint.

J'aurais voulu voir quelques-unes de ces merveilleuses pièces d'orfèvrerie, ces soleils en or, aussi grands qu'une roue, dont parle Bernal Diaz, ces poissons dont les écailles étaient moitié en or, moitié en argent, ces oiseaux admi-

1. Le bouclier de Montezuma se trouvait autrefois à Bruxelles. Les Autrichiens l'emportèrent et le déposèrent à Laxenburg ; Maximilien l'y fit prendre, et le comte de Bombelles le porta au Mexique en 1865, ainsi qu'une copie manuscrite de la lettre de l'Ayuntamiento de Vera-Cruz en date du 26 juillet 1519. Nous empruntons ces renseignements à un savant travail récemment publié par M. Nuñez Ortega, ministre du Mexique à Bruxelles, *Apuntes historicos sobre la Rodela azteca conservada en el Museo Nacional de Mexico*, reunidos por A. Nuñez Ortega. Bruselas, Gustavo Mayolez, editor. 1885.

rablement travaillés; mais rien de tout cela n'est visible au musée de Mexico, pas plus qu'on ne trouve dans les musées d'Europe les ouvrages d'art que Cortez envoya à Charles-Quint. *Auri sacra fames!* Ces trésors ont été changés par le fondeur en espèces monétaires. On ne conserve plus à Mexico que quelques objets en or de peu d'importance : trois petites idoles, un collier à dix grains, un pendant d'oreille, deux petites pièces de monnaie où est gravée la figure d'un singe. Ces derniers objets doivent être postérieurs à la conquête, car avant l'arrivée des Espagnols les Aztèques ne se servaient point de monnaie : ils faisaient le commerce par voie d'échange, et le cacao leur servait de monnaie d'appoint.

Beaucoup plus nombreux sont les objets en cuivre [1]. Ce métal remplaçait le fer : au moyen d'un alliage d'étain, les Aztèques parvenaient à le rendre assez dur pour en faire des haches et d'autres instruments avec lesquels ils travaillaient le bois et la pierre. Au nombre des objets en cuivre on remarque un tailloir, un disque au centre duquel on reconnaît une figure humaine entourée des rayons du soleil, des grelots, une tortue trouvée dans une sépulture, des pinces qui servaient probablement à arracher les poils de la barbe, des ciseaux, des aiguilles, etc.

On a réuni sous une vitrine les curieux instruments de musique des Aztèques, des sifflets, de petites flûtes, de petits tambours qu'ils appelaient *teponaztli*, et de grands tambours qu'ils appelaient *huehuetl*. De tous les arts que cultivèrent les anciens Mexicains, la musique est celui où ils étaient le plus arriérés. « Leur musique, dit l'historien Clavijero, était beaucoup plus imparfaite que leur poésie. Ils n'avaient aucun instrument à cordes. Toute leur musique se réduisait au *huehuetl*, au *teponaztli*, au cornet, à la

1. M. Jésus Sanchez a publié dans les Annales du musée une intéressante étude sur le cuivre chez les Atzèques : *El cobre entre los Aztecas* (*Anales del Museo Nacional*, t. Ier, p. 387).

conque marine et à certain sifflet donnant un son aigu. Le *huehuetl* ou tambour mexicain était un cylindre de plus de trois pieds de haut, à surface peinte et curieusement sculptée; il était couvert dans sa partie supérieure d'une peau de cerf bien tannée, qu'on tendait ou qu'on relâchait suivant qu'on voulait obtenir un son aigu ou grave. On ne touchait l'instrument qu'avec les doigts, ce qui exigeait une grande habileté. Le *teponaztli*, dont les Indiens se servent aujourd'hui encore, est également creux et cylindrique, mais il est entièrement en bois, n'est point couvert d'une peau, et n'a d'autre ouverture que deux longues fentes parallèles qui s'ouvrent au milieu et à peu de distance l'une de l'autre. On frappe l'instrument dans l'intervalle des fentes au moyen de deux petits bâtons semblables à ceux de nos tambours; on en recouvre ordinairement les bouts de gomme ou de résine élastique pour rendre le son plus doux. Les dimensions de cet instrument varient : il y en a de petits qu'on porte suspendus au cou, il y en a de moyens, et les plus grands ont plus de cinq pieds de longueur. Le son qu'il rend est mélancolique; les plus grands tambours s'entendent à plus de deux milles de distance [1]. »

Vient ensuite une collection d'ornements, de parures et d'amulettes, en diorite, cristal de roche, coquilles, opale, agate, feldspath, etc. Ce sont des pendants destinés au nez et aux oreilles, des colliers, des bracelets, des anneaux pour les jambes, les bras ou les lèvres. Ces objets présentent une grande diversité de formes : on y reconnaît des crânes humains, des têtes d'oiseaux, des figures symboliques; comme on les portait suspendus à un fil, ils sont généralement percés d'un trou. Ce trou est visible aussi dans une série de masques, la plupart en obsidienne, qui servaient à couvrir la face des dieux dans certaines cérémonies ou celle des morts dans les funérailles; ces masques sont d'un fort beau poli et d'une exécution remarquable. Il

1. Clavijero, *Historia antigua*, liv. VII.



Poteries anciennes.

y a des vases de toutes formes, en obsidienne, en pierre, en argile, en marbre : ces vases sont généralement ornés de figures grotesques d'hommes et d'animaux ; un des plus beaux est celui qui porte l'image de la déesse Centeotl, la Cérès mexicaine. Il y a des urnes funéraires et des crânes humains trouvés dans les sépultures. Nombreuses sont les poteries; mais leur authenticité est souvent incertaine, car les indigènes fabriquent aujourd'hui encore des poteries identiques à celles de leurs ancêtres.

Plus nombreuses encore sont les petites idoles représentant les dieux domestiques ou pénates : chaque noble avait le droit d'en posséder six dans sa maison, et l'on prétend que Zumarraga en détruisit au moins vingt mille.

M. Gondra [1] signale l'utilité que présenterait l'étude de ces idoles dans une collection aussi considérable que celle du Musée National : types, costumes, armes, mœurs, traditions, tout y est représenté avec une remarquable fidélité. Cet archéologue constate qu'une de ces figures présente une grande analogie avec le style égyptien : la tête et ses ornements sont une copie des chapiteaux du temple d'Isis à Dendérah ; au cou est suspendu un objet ressemblant beaucoup au *tau* grec. Dans un de ces tumuli connus au Mexique sous le nom de *tlateles* on a découvert il y a quelques années une petite idole en diorite de 24 millimètres de hauteur. Si petite et si insignifiante qu'elle soit à première vue, M. Mendoza, directeur actuel du musée, y a trouvé un indice des communications que le Mexique dut avoir autrefois avec l'Asie. Une autre idole en argile l'a confirmé dans l'opinion que l'art mexicain se ressentait des traditions japonaises [2].

La collection des manuscrits aztèques n'est pas aussi

1. *Coleccion de las antigüedades mexicanas que existen en el Museo Nacional y dan à luz Isidro Icaza e Isidro Gondra*, litografiadas por Fed. Waldeck. Mexico, 1827. Ouvrage cité au catalogue.

2. *Anales del Museo Nacional de Mexico. Cuestion historica*, por J. Sanchez. T. I, p. 46.

riche qu'on pourrait s'y attendre : beaucoup sont dispersés dans les bibliothèques de l'Europe; les conquérants ont d'ailleurs détruit les plus précieux, et si l'on en a conservé quelques-uns, c'est grâce aux missionnaires qui vinrent au Mexique après les soldats et les aventuriers : ils apprirent la langue des Indiens, recueillirent tous les manuscrits qui n'avaient pas été anéantis, firent raconter les anciennes traditions par les vieillards, et d'après ces documents écrivirent des livres. Si l'on sait quelque chose de l'histoire du Mexique antérieure à la conquête, c'est à ces religieux qu'on le doit.

L'écriture des Aztèques était symbolique, imagée comme celle des Égyptiens : c'est à l'aide de signes hiéroglyphiques qu'ils rendaient leurs idées. Leurs manuscrits étaient plutôt de la peinture que de l'écriture. Ils se servaient d'une sorte de pinceau et de couleurs empruntées à certaines plantes qu'ils fixaient sur des peaux de cerf ou sur un papier fabriqué avec les fibres du *maguey*. Il est fait mention d'un manuscrit formé d'une étroite bande de plus de soixante pieds de long, qui se pliait comme un livre, et dont les bouts étaient munis de planchettes de bois en guise de couvertures. Les Mexicains étaient très habiles à peindre les événements qui se passaient sous leurs yeux ; c'est de cette manière que la nouvelle du débarquement des Espagnols fut immédiatement transmise à Montezuma : les peintres représentèrent les hommes à longues barbes, les chevaux qui étaient pour eux des animaux inconnus, les navires, les canons. L'art de peindre s'enseignait dans les écoles et se transmettait de père en fils.

Si l'on n'envisageait ces peintures qu'au point de vue de l'art, on y trouverait une foule de défauts grossiers ; mais, comme le fait remarquer M. Mendoza, il faut considérer qu'elles ont pour but d'expliquer divers sujets que l'on exprimait invariablement de la même manière sans qu'on pût se permettre la moindre altération sous peine de se rendre incompréhensible ; ce sont de purs signes conven-

tionnels qui n'ont pas la prétention d'être l'expression de l'art : les écrivains de ce temps, tout comme ceux d'aujourd'hui, ne se préoccupaient que de l'idée qu'ils voulaient rendre, sans se soucier de la beauté des caractères.

Parmi le petit nombre de peintures originales que possède le Musée de Mexico, il en est une d'une inestimable valeur historique : tracée sur du papier de maguey, elle représente l'immigration des Aztèques au Mexique vers le XIIIe siècle. On peut suivre leur itinéraire depuis leur départ d'une île où s'élève un temple ou *teocalli*, jusqu'à leur arrivée dans la vallée de Mexico. La route suivie est indiquée par la trace des pas de la nation en marche. D'après cette peinture, expliquée par Gondra et Ramirez, les Toltèques s'enfuirent devant les envahisseurs et livrèrent leur ville sans la moindre résistance.

Une autre peinture originale d'un grand prix représente une chaîne de montagnes au milieu desquelles s'élève un volcan couvert de neige et lançant de la fumée; au pied de ces montagnes se voit une ville entièrement entourée de lacs; le volcan est le *Popocatepetl*, la ville est *Tenochtitlan*, l'ancienne Mexico : c'est ce qu'atteste le cactus, signe hiéroglyphique par lequel les Mexicains désignaient leur capitale.

On a réuni dans deux salles attenantes au musée archéologique des collections historiques postérieures à la conquête. On y conserve la fameuse bannière de damas rouge avec laquelle Cortez remporta tant de victoires, celle-là même sans doute qui fut portée dans la procession décrite par Bernal Diaz, et autour de laquelle les Espagnols rendirent des actions de grâces à la suite de la prise de Mexico. La vue de cet étendard remuerait le cœur de l'homme le plus blasé : en le contemplant, il me semblait voir se dérouler cette magnifique épopée de la conquête du Mexique qui n'a pas encore eu son Homère.

En face de cette inestimable relique on voit le portrait authentique de l'immortel conquistador. Quelle indomp-

table volonté, quelle invincible audace éclate dans cette grande figure du quinzième siècle!

Parmi les armures des conquistadors se trouvent une cuirasse et un casque où se lit, gravé à l'eau-forte, le nom du fameux capitaine Pedro de Alvarado.

Les murs de ces salles sont ornés des portraits de la longue série de vice-rois qui ont gouverné le Mexique au nom de l'Espagne de 1535 à 1812. Les visiteurs s'arrêtent respectueusement devant un magnifique portrait équestre de Maximilien. On conserve sous des vitrines une foule d'objets qui ont appartenu à l'empereur.

D'autres salles du Musée National renferment des collections d'histoire naturelle. Ce département comprend quatre sections : zoologie, botanique, géologie et paléontologie, minéralogie. La section géologique, confiée aux soins de M. le professeur Bárcena, possède une collection de coquilles fossiles de plus de 2000 exemplaires, où se trouvent des espèces nouvelles et propres au Mexique. Parmi les mamnifères fossiles il y a des spécimens d'une haute importance, entre autres la grande carapace de glyptodon trouvée à Tequixquiac, une énorme défense d'éléphant, et trois crânes de taureaux fossiles. Il y a des mâchoires d'éléphant et de mastodontes de la vallée de Mexico, parfaitement conservées, et d'autres restes importants de faunes éteintes.

Constatons avec satisfaction que le Mexique entre résolument dans le mouvement scientifique, et que le gouvernement favorise ce mouvement longtemps entravé par les révolutions. C'est à son initiative qu'est due la publication des *Annales* consacrées à la description des objets historiques que possède le musée, et de toutes les antiquités qui s'y trouvent. Fondées en 1877, les *Annales* paraissent régulièrement; elles s'échangent avec les publications scientifiques des autres pays. Les planches lithographiques coloriées sont d'une exécution remarquable. Cette publication forme un précieux appoint à la littérature de l'Ana-

huac; elle renferme des articles des plus savants professeurs du Mexique : Mendoza, Sanchez, Orozco y Berra, Bárcena, Chavero.

Le musée s'enrichit chaque jour, car chaque jour le sol du Mexique livre aux fouilleurs de nouveaux trésors archéologiques. Nous pouvons en croire cet antiquaire anglais qui, après avoir vérifié plus d'une fois s'il était possible de se trouver en un lieu quelconque de l'Anahuac où ne fût visible quelque vestige de l'ancienne civilisation mexicaine, constata qu'un lieu semblable n'existait pas. Ce qui fait la fortune du musée, c'est la loi qui déclare propriété nationale toute antiquité trouvée sur le sol mexicain. Le gouvernement invite les savants de tous les pays à venir pratiquer des fouilles et à étudier les ruines et les reliques de la terre aztèque. Les savants étrangers accourent, grattent le sol, découvrent des statues, des bas-reliefs, transportent à grands frais ces trésors au chemin de fer ou au port de mer le plus voisin. Mais au bon moment intervient un agent du gouvernement, qui confisque la trouvaille. Et ainsi s'enrichit le Musée de Mexico.

Avouez qu'il y a des gens plus malavisés que le gouvernement mexicain.

CHAPITRE X

LA VALLÉE DE MEXICO

Désenchantement. — Panorama de la vallée de Mexico. — L'Iztaccihuatl et le Popocatepetl. — Aspect de la vallée. — Le lac de Tezcoco. — Altitude de Mexico. — Situation désavantageuse de la ville. — La question du drainage. — Les inondations. — État sanitaire. — Effets du séjour de Mexico sur les nouveaux venus. — Longévité des Indiens. — Étendue du Mexique. — Configuration du pays. — Terres-Chaudes, Terres-Froides, Terres-Tempérées.

Lorsqu'on se promène dans Mexico, on voit se profiler au bout de chaque rue les montagnes qui ferment la vallée dont la ville occupe le centre. Aux premières heures du jour ou à l'heure du coucher du soleil, ces montagnes, qui sont en réalité à plusieurs lieues de distance, semblent barrer les rues, tant leurs lignes se dessinent nettement dans l'atmosphère rare et transparente du plateau.

On pourrait croire que ces profils montagneux qui horizonnent de toutes parts les perspectives lointaines doivent donner au paysage un aspect grandiose. C'est ce que je m'étais imaginé sur la foi de descriptions inexactes et de dessins fantaisistes qui donnent de Mexico une idée fort erronée. Aussi, quand on arrive dans cette capitale la tête pleine de ces chimères, ne peut-on se défendre d'une désillusion : on s'attendait à voir une sorte de nid d'aigle placé dans un site hardi et dominant le pays environnant de toute sa hauteur de 2200 mètres, et l'on trouve une ville placée au

fond d'une sorte d'entonnoir, sur un terrain absolument plat, des rues toutes sur le même plan, des maisons toutes de même hauteur.

Par suite de cette égalité de niveau, il n'est pas un seul endroit dans l'enceinte de la ville qui offre une de ces magnifiques vues d'ensemble comme celles qu'on embrasse des villes situées au pied des Alpes, des Pyrénées ou des montagnes Rocheuses. Même à la Plaza Mayor, même à l'Alameda, on cherche vainement une brèche par où l'œil puisse découvrir une échappée sur les environs : on se sent partout comme emprisonné par les maisons, qui jouent le rôle de paravents. Comme toutes les rues sont orientées vers les quatre points cardinaux, on finit par se lasser d'apercevoir toujours à leur extrémité les quatre éternelles sections de profils montagneux. Si encore on apercevait les cimes neigeuses des géants de la vallée, mais ces cimes sont situées précisément en dehors de l'orientation des rues, et celles qui se laissent apercevoir ne sont que de simples collines en comparaison de celles qui se cachent.

On pourrait donc séjourner longtemps à Mexico sans se douter de l'admirable grandeur du paysage environnant. Pour revenir de la déception première, il suffit de s'élever au-dessus des maisons en montant à une terrasse ou mieux encore au belvédère de l'Observatoire. Là se déroule un des plus beaux panoramas qui existent au monde : Alexandre de Humboldt, ce maître dans l'art de décrire, n'en a pas exagéré les beautés.

Quand je vis pour la première fois le rideau se lever, je demeurai confondu devant l'immense développement de la toile circulaire de l'horizon. Qu'on s'imagine un ovale de plus de quarante lieues de tour, dont le centre est occupé par Mexico, et que ferme de tous côtés une ceinture de montagnes constituant les gradins de ce prodigieux amphithéâtre. Au-dessus de ces montagnes, vers l'Orient, il se découpe dans l'azur comme deux lointains nuages immobiles et d'une éblouissante blancheur : ce sont les neiges

éternelles de l'Iztaccihuatl et du Popocatepetl, les deux cimes jumelles qui sont les points de mire du tableau, et vers lesquelles l'œil fasciné retourne toujours comme vers deux diamants étincelants. C'est qu'elles dominent de leur masse colossale tout ce qui les environne : ce sont les plus hautes montagnes de la principale cordillère des Andes mexicaines. Leurs neiges semblent n'avoir aucun appui sur la terre et flotter dans les régions éthérées.

Au coucher du soleil, la scène est plus merveilleuse, plus idéale encore : les deux nuages blancs deviennent roses, d'un rose purpurin glacé d'argent. Et quand toute la vallée est déjà plongée dans l'ombre, les deux cimes, illuminées de teintes splendides, brillent encore comme des phares. Chaque soir, je montais à la terrasse du palais pour admirer ce magnifique spectacle : chaque soir c'était la même féerie de couleurs.

Ce qui donne aux deux volcans un air d'incomparable grandeur, c'est qu'ils sont sans rivaux dans toute l'étendue panoramique de la vallée de Mexico. Ils trônent à part dans leur majestueux isolement ; eux seuls atteignent l'altitude des sommités de la terre ; eux seuls portent l'hermine polaire et cette sorte d'auréole céleste à laquelle on reconnaît les cimes de premier ordre.

La vallée de Mexico diffère beaucoup de nos vallées alpestres : on ne pourrait mieux la comparer qu'à un cirque dont le fond serait une arène parfaitement plane ; elle n'offre pas ces gracieuses ondulations de terrain qui séduisent l'œil par leurs constrastes d'ombre et de lumière : cette immense arène est uniformément éclairée par les rayons verticaux du soleil des tropiques, qui font vivement scintiller la nappe des lacs. Ces lacs constituent un des traits distinctifs du paysage ; anciennement, sous les empereurs aztèques, leurs eaux recouvraient le bassin tout entier. Actuellement la vallée de Mexico renferme encore six lacs, situés à des niveaux différents. Le plus grand et le plus voisin de la capitale est celui de Tezcoco, et comme il occupe

aussi le niveau le plus bas, il reçoit toutes les matières salines que les pluies entraînent des montagnes environnantes. C'est un singulier phénomène que ce lac d'eau salée entouré de lacs d'eau douce. De toutes les nappes salines qui existent au monde, c'est la plus élevée : ses eaux contiennent plus de sel que celles de la Baltique, mais moins que celles de l'Océan ; elles exhalent de grandes quantités de sulfure d'hydrogène. Ces eaux empoisonnées ne nourrissent aucun poisson, mais on y trouve, par compensation, un très curieux reptile qui n'existe nulle part ailleurs : c'est une sorte de batracien, moitié lézard, moitié poisson, muni de quatre pattes palmées et d'une longue queue aplatie. Ses ouïes forment de chaque côté du cou trois saillies ressemblant à des plumes, sa langue est cartilagineuse, sa peau est nuancée de blanc et de noir; il mesure environ dix pouces de long. Sa chair est blanche et parfaitement saine et savoureuse; elle rappelle celle de l'anguille, et les Indiens s'en nourrissent. En langue aztèque, ce hideux reptile s'appelle *axolotl* (*Siredon lichenoides*).

Tout paraît démontrer que la vallée de Mexico n'est que le cratère éteint d'un des plus gigantesques volcans qui aient jamais apparu à la surface du globe. De violents tremblements de terre la secouent encore de temps à autre. Dans les montagnes qui l'enserrent abondent les laves, les obsidiennes, les basaltes, les porphyres et une amygdaloïde poreuse que les Mexicains appellent *tezontle*. Le fond de la vallée est formé de détritus et d'alluvions modernes qui recouvrent l'humus ou terre végétale. Dans certains parages dominent les efflorescences salines, ailleurs les conglomérats de formation moderne; en beaucoup d'endroits, on reconnaît tous les caractères propres aux terrains volcaniques : ici jaillissent des sources thermales, plus loin des sources de naphte. Le sol se réduit en une poussière impalpable pendant la saison sèche, tandis qu'il se transforme en une boue épaisse dans la saison des pluies. Les *aguaceros* ou averses tropicales tombent généralement dans l'après-

dîner : autrefois elles avaient lieu régulièrement à la même heure, mais depuis quelques années cette régularité a disparu : à Mexico comme à Rio-de-Janeiro, le climat semble s'être modifié.

On pourrait croire qu'une ville située à peu près à l'altitude de l'observatoire du Pic du Midi devrait être une des plus saines du monde, mais il ne faut pas oublier que, malgré son énorme élévation absolue, Mexico se trouve à un niveau très bas comparativement au pays d'alentour : la ville est située en plaine fermée, au fond d'un gigantesque entonnoir dont elle occupe la partie la plus déclive. Tous les lacs environnants sont à un niveau plus élevé, sauf celui de Tezcoco, dont le niveau moyen n'est qu'à deux pieds au-dessous de la Plaza Mayor : leurs eaux couvrent plus du dixième de l'étendue de la vallée, et la muraille de montagnes prophyriques qui ferme de tous côtés ce vaste bassin ne leur laisse pas la moindre issue. Aussi Mexico a-t-elle été inondée plus d'une fois à la suite de grandes pluies tropicales. Par suite de sa situation au milieu d'un cercle de hautes montagnes, la capitale reçoit beaucoup plus d'eau que les autres villes du Mexique : les averses tombent avec une telle violence qu'il faut remonter au déluge pour trouver des comparaisons en situation : en un instant les rues, les places, les jardins se remplissent d'un pied d'eau, et le détestable drainage de la ville ne contribue pas peu à favoriser l'inondation. Le sol boueux sur lequel repose cette ancienne Venise rend humide le rez-de-chaussée des habitations et compromet leur stabilité. On n'a jamais pu venir à bout des immenses obstacles qui s'opposent au dessèchement de la vallée de Mexico, et voilà pourquoi, pendant la saison des pluies, l'atmosphère est infectée de miasmes qui engendrent les fièvres. C'est pour cette raison que, sous le règne de Maximilien, il fut question de transporter le siège du gouvernement à Puebla, qui offre de bien meilleures conditions hygiéniques.

Dès la conquête on reconnut les graves inconvénients de

la situation de Mexico; après la destruction de Tenochtitlan, on proposa à Cortez de choisir pour la nouvelle ville un emplacement plus favorable : il fut sérieusement question de la construire à Chapultepec ou à Tacubaya, au pied des montagnes et à une altitude qui aurait préservé des inondations la ville future; mais l'abondance des matériaux de construction qu'offraient les temples et les palais de Tenochtitlan décida Cortez à établir sa capitale sur les ruines de celle qu'il avait renversée. L'expérience a démontré par la suite que le conquérant commit une fatale erreur.

Depuis plus de trois siècles on étudie la question du drainage de la vallée de Mexico. Le percement du fameux canal de Nochistongo est le plus grand travail qui ait été accompli dans ce but. Ce canal est destiné à détourner de la vallée les crues du Rio de Cuatitlan, qui anciennement grossissaient le lac de Zumpango, et qui aujourd'hui se déversent dans le golfe du Mexique par le Rio de Tula et le Rio de Panuco. Ce grand travail fut exécuté il y a plus de deux siècles par un ingénieur allemand que les Mexicains désignent sous le nom de Enrico Martinez. Le projet de Martinez était de percer, non une tranchée à ciel ouvert, mais un tunnel. Quand le tunnel fut terminé, il fut trouvé trop petit et ne put résister à la pression des eaux : Martinez le ferma, afin d'empêcher une destruction totale, si bien que, le lendemain matin, la ville de Mexico se trouva inondée sous une nappe d'eau de plusieurs pieds de hauteur. Les eaux stationnèrent pendant cinq années, et durant cette période la misère du peuple fut extrême. Beaucoup de maisons s'écroulèrent, et les habitants furent réduits à circuler dans les rues en canot, tout comme leurs ancêtres à l'époque où Tenochtitlan nageait au milieu du lac de Tezcoco. On peut voir aujourd'hui encore, à l'angle de la rue San-Francisco et du Callejon del Espiritu Santo, une tête de lion placée à deux mètres du sol, qui marque la hauteur atteinte par la grande inondation de 1629. Martinez fut jeté en prison, et on ne le rendit à la liberté qu'au

bout de plusieurs années. Par la suite, on transforma le tunnel en une tranchée à ciel ouvert. Telle est l'origine de la gorge de Nochistongo, que longe aujourd'hui la voie ferrée qui mène de Mexico à Tula. C'est une des plus gigantesques percées qu'il y ait au monde : sa longueur est de 20 kilomètres, sa plus grande largeur de 110 mètres et sa plus grande profondeur de 60 mètres. Le travail a duré près de deux siècles et n'a été achevé qu'en 1789. Depuis lors le lac de Zumpango, dont le lac de Tezcoco était le déversoir, a cessé d'être une perpétuelle menace pour Mexico, mais, pour achever de préserver la capitale des inondations qui l'affligent périodiquement, il resterait à opérer le dessèchement du lac de Tezcoco. Cette nappe d'eau salée, où depuis des siècles se déversent les égouts de Mexico, reçoit en outre les eaux qui descendent des montagnes voisines : or elle n'a aucune issue, et l'évaporation seule en règle le niveau. Même dans la saison sèche, ce niveau n'est pas assez bas pour qu'il puisse se former un courant de la capitale vers le lac : aussi trouve-t-on l'eau stagnante à deux pieds au-dessous du pavé de la ville. Ce lac sans issue est la seule cause des inondations pendant la saison des pluies : on songe depuis longtemps à le dessécher; mais cette opération rencontrerait des difficultés insurmontables : elle laisserait à découvert, dans le voisinage immédiat de la ville, une vaste étendue de terres marécageuses et impropres à la culture, qui deviendrait un foyer de malaria. Le jour où l'on solidifiera le sol mou et vaseux sur lequel repose Mexico, on pourra craindre que les maisons ne s'affaissent par suite des rétrécissements du terrain. D'ailleurs ce sol vaseux offre une protection contre les tremblements de terre, dont il amortit les brusques secousses. Et cependant, la situation actuelle engendre une effrayante mortalité, et le remède s'impose comme une question vitale. Ou la vallée sera assainie, ou il faudra transporter ailleurs la capitale.

A l'époque où j'étais à Mexico, l'état sanitaire était

pitoyable. On était dans cette période de transition qui sépare la saison des pluies de la saison sèche; les lacs du voisinage, en se retirant, laissaient à découvert de vastes espaces où se décomposaient des millions de poissons morts qui empoisonnaient l'atmosphère. Le typhus faisait de grandes hécatombes, et des corbillards passaient constamment dans les rues, emportés à toute vitesse sur les rails, car c'est en tramway que les Mexicains conduisent leurs morts au cimetière. Que serait-ce donc si Mexico, au lieu d'être située en Terre-Froide, à l'altitude des cimes moyennes des Pyrénées, se trouvait au bord de la mer ou même en Terre-Tempérée! Les fièvres pestilentielles moissonneraient en quelques mois jusqu'au dernier des habitants.

Si l'altitude de Mexico est un antidote puissant contre la malaria, elle n'en a pas moins de graves inconvénients. On conçoit qu'à 2200 mètres au-dessus du niveau de la mer les conditions de la respiration sont singulièrement modifiées par la rareté et la sécheresse de l'air : à pareille hauteur, le travail des poumons est de 24 inspirations par minute, alors qu'il n'est que de 16 inspirations au bord de la mer. La température subit à la fois l'influence de la latitude et de l'altitude du lieu : au brûlant soleil des tropiques qui échauffe l'atmosphère pendant le jour succèdent des nuits relativement fraîches, et ces perfides écarts de température sont une autre source de fièvres. La force d'absorption de l'atmosphère est prodigieuse : la sécheresse de l'air fait descendre à 15° l'hygromètre de Deluc. Le séjour de Mexico exerce des effets pernicieux sur les nouveaux venus. Dans les premiers temps, on éprouve des maux de tête et un irrésistible besoin de dormir : neuf ou dix heures de sommeil suffisent à peine, sans compter la sieste. On s'essouffle singulièrement à gravir les escaliers. Mais c'est surtout l'estomac qu'affectent de telles conditions climatiques : quoique l'appétit soit fort excité par l'air vif, les digestions sont extrêmement laborieuses. Un médecin de Mexico, le docteur Fénélon, me disait que les Européens y abrègent

leur vie; presque tous y meurent d'affections de l'estomac. La durée moyenne de la vie est de beaucoup inférieure à ce qu'elle est aux États-Unis et en Europe. Les Indiens seuls atteignent un âge avancé; il y a même parmi eux des cas de longévité extraordinaire, et l'on en cite qui atteignent l'âge de cent trente-cinq ans. C'est que, depuis une longue suite de générations, leur organisme s'est adapté au climat.

Mexico est appelée à progresser comme le pays tout entier, mais les inconvénients qui viennent d'être signalés sont un obstacle sérieux au développement de la capitale.

La vallée de Mexico occupe le cœur du pays. Jetons un rapide coup d'œil d'ensemble sur cette vaste contrée.

Généralement on ne se fait pas une idée juste de l'étendue du Mexique. Elle équivaut au quart de l'étendue de l'Europe. La France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, en un mot tous les États latins de l'Europe réunis y tiendraient parfaitement à l'aise. Une ligne qui partirait du sud de l'État de Chiapas pour aboutir au point le plus septentrional de la frontière nord n'aurait pas moins de 750 lieues; la plus grande distance de la côte Est à la côte Ouest est de 224 lieues. Le développement des côtes est de plus de 2000 lieues. Quelque vaste que soit ce pays, ce n'est qu'une portion du territoire qui portait jadis le nom de Nouvelle-Espagne, et dont la moitié fut cédée aux États-Unis en vertu du traité de Guadalupe, en 1848. La Californie, le Texas, le Nouveau-Mexique, l'Arizona, le Colorado faisaient partie anciennement des possessions espagnoles.

La plus grande partie du territoire actuel du Mexique se trouve dans cette région intertropicale qu'on appelait autrefois la zone torride, parce qu'on supposait qu'une extrême chaleur en rendait le séjour insupportable à l'homme. Il est vrai que, dans les contrées situées sous les tropiques à peu d'élévation au-dessus du niveau de la mer, l'homme blanc ne peut guère se livrer à de rudes travaux ni s'exposer aux rayons d'un soleil brûlant; près des côtes, l'ardeur du soleil est tempérée par la brise de la mer, mais si le pays

forme un vaste continent, la chaleur y devient intense, à moins qu'il n'offre, comme le Mexique, une configuration exceptionnelle. La température ne dépend pas seulement de la latitude, mais aussi de l'altitude du lieu, et sous l'équateur on peut trouver le climat de l'Islande.

La cordillère des Andes, en atteignant le territoire du Mexique, rayonne et se diffuse de manière à envahir la plus grande portion du pays. dont elle fait un immense plateau de 600 lieues de longueur suspendu entre le Pacifique et l'Atlantique à une hauteur variant de 1000 à 2500 mètres. Les anciens peuples du Mexique ont donné à ce plateau le nom de *Anahuac*, et c'est ainsi qu'on le désigne encore. Comme le remarque Humboldt, ce plateau n'est pas le renflement d'une vallée comprise entre deux chaînes de montagnes : c'est la crête même des Andes mexicaines, mais une crête plane, onduleuse et d'une prodigieuse largeur. Il n'est peut-être pas, dans le monde entier, de soulèvement d'une pareille étendue et d'une pareille hauteur. L'élevation moyenne du plateau mexicain est comparable à celle des Alpes. A pareille altitude, on trouve en Europe les paysages de la zone polaire, on n'y découvre d'autres êtres vivants que l'aigle et le chamois, d'autre végétation que le bouleau nain, les mousses et la renoncule glaciale ; au Mexique, on y rencontre des villes populeuses, des forêts vierges, de riches cultures : les hautes altitudes, qui sont dans nos climats le siège d'un hiver sans fin, deviennent, sous les tropiques, le gage d'un éternel printemps.

On se ferait une fausse idée de l'Anahuac si on se le représentait comme une plaine uniforme et semblable aux steppes de la Russie, aux prairies de l'Amérique du Nord, ou aux *pampas* de l'Amérique du Sud : c'est plutôt, dans des proportions centuplées, un plateau analogue à celui de la Castille, offrant différents degrés d'élévation, coupé de chaînes de montagnes et de vallées, creusé de vastes bassins lacustres, et hérissé çà et là de cimes superbes. Du sein du plateau émergent cinq gigantesques volcans : ce sont

le Popocatepetl, l'Iztaccihuatl, le Citlaltepetl, le Nauhcampatepetl et le Nevado de Toluca. Leurs fronts portent un étincelant diadème de neige, mais, quoiqu'ils puissent être rangés parmi les plus hautes cimes du globe, ce ne sont que des points perdus dans l'immense étendue du plateau.

Comme c'est au cœur du Mexique que se trouvent les plus grandes élévations, le drainage s'opère de l'intérieur vers les côtes : la configuration du pays forme ainsi un parfait contraste avec celle des États-Unis, dont l'intérieur forme un immense bassin recevant le drainage des montagnes qui courent parallèlement à l'Atlantique et au Pacifique.

Les bords du plateau présentent de chaque côté un plan incliné qui s'abaisse brusquement vers les rivages des deux océans. Les régions basses et insalubres de la côte ne forment qu'une étroite bande de terrain ; entre elles et le plateau se trouve la zone intermédiaire occupée par les montagnes qui servent de base à l'Anahuac, et qui rendent si difficiles les communications entre la côte et le cœur du pays. De ces différentes zones, c'est la zone élevée de l'Anahuac qui est la plus favorable au développement de la race caucasienne, c'est la plus salubre et la plus productive, c'est celle où la population fut toujours la plus dense : c'est là que florissait la remarquable civilisation aztèque lors de la conquête des Espagnols.

Le voyageur qui parcourt le plan incliné descendant du plateau vers la côte traverse les régions les plus variées et, par de merveilleux et indicibles contrastes, passe brusquement par tous les climats ; il voit successivement se dérouler sous ses yeux les forêts de pins, les bois d'oliviers, les vignobles, les champs de maïs, les agavés et les cactus, les orangers, les bananiers, les plantations de coton, de café, d'indigo, de cacao, de vanille, les champs de cannes à sucre, les palmiers, puis enfin l'immense variété des fruits tropicaux qui séduisent l'œil par leurs brillantes couleurs et embaument l'air de leurs délicieux parfums.

Pour distinguer ces climats divers et ces productions variées, les Mexicains divisent leur pays en trois zones différentes : les Terres-Chaudes (Tierras-Calientes), les Terres-Tempérées (Tierras-Templadas) et les Terres-Froides (Tierras-Frias).

La zone des Terres-Chaudes est celle qui s'étend des rivages de la mer jusqu'à mi-chemin environ du haut plateau ; favorisée par une très haute température et par les innombrables cours d'eau qui se précipitent des montagnes, la végétation y est d'une vigueur prodigieuse, surtout sur la côte orientale, où les vents alisés arrivent chargés des vapeurs qu'ils ont accumulées dans leur course à travers l'Atlantique. Toutes les productions des contrées tropicales prospèrent dans les Terres-Chaudes. Malheureusement, elles sont infectées par le terrible *vomito negro*, la fièvre jaune du Mexique.

La zone des Terres-Tempérées se trouve à mi-hauteur de la côte et du plateau. La température n'y varie guère avec les saisons, et les habitants de cette contrée privilégiée jouissent d'un éternel printemps. C'est un vrai paradis ; sans avoir le ciel brûlant et l'atmosphère empoisonnée de la côte, cette région est favorisée d'une vie végétale presque aussi intense que celle de la Terre-Chaude, et l'on n'y est point harcelé par ces innombrables insectes venimeux qui sont le fléau de la zone torride. Le sol y est arrosé par les ruisseaux auxquels donnent naissance les neiges des montagnes. Jalapa, Orizaba, Chilpancingo, Uruapan offrent les types les plus parfaits de cette région idéale. « Nulle part, dit Alexandre de Humboldt, on ne reconnaît mieux l'ordre admirable avec lequel les différentes tribus de végétaux se suivent comme par couches, les unes au-dessus des autres, qu'en montant depuis le port de la Vera-Cruz vers le plateau de Perote (au-dessus de Jalapa). C'est là qu'à chaque pas on voit changer la physionomie du pays, l'aspect du ciel, le port des plantes, la figure des animaux, les mœurs des habitants et le genre de culture auquel ils se livrent. »

Au-dessus de la zone tempérée on trouve celle des Terres-Froides, que les Espagnols ont ainsi nommée à cause de l'analogie qu'ils y trouvèrent avec le climat des Castilles. Les Terres-Froides se trouvent à plus de 2000 mètres d'altitude. A Mexico, qui est en Terre-Froide, à 2277 mètres au-dessus du niveau de la mer, on jouit encore d'un climat infiniment plus doux que ne le ferait supposer une dénomination qui éveille l'idée d'un climat polaire. La température moyenne y est de 20 degrés centigrades, et les variations des saisons y sont à peine sensibles : même en hiver, le thermomètre ne descend jamais au-dessous de 15 degrés. C'est le climat de Naples, c'est l'été de Paris pendant toute l'année. Les Terres-Froides, dans l'acception que nous attribuons à ce mot en Europe, ne commencent au Mexique que vers l'altitude de 4000 mètres.

On comprend que les trois zones de végétation qui s'étendent de la côte au plateau n'offrent pas des lignes de démarcation bien tranchées. Au cœur du Mexique, et même sur le plateau, il n'est pas rare de rencontrer les productions de la Terre-Chaude. Dans la vallée de Cuernavaca, située à dix-huit lieues de Mexico, on trouve une végétation tropicale. Tout semble exceptionnel au Mexique, la nature et le tempérament des plantes aussi bien que la configuration du pays : par quel mystérieux phénomène d'élasticité végétale les plantes les plus délicates prospèrent-elles à 2000 mètres d'altitude ! Ne trouve-t-on pas à cette altitude des plantations de cannes à sucre dans les environs de Morelia et de San-Luis-Potosi ? Du temps de Fernand Cortez on cultivait même la canne à sucre dans la vallée de Mexico. Aujourd'hui encore on cultive le palmier dans les jardins de la capitale.

CHAPITRE XI

LES ENVIRONS DE MEXICO

Chaussées de Mexico. — Calsada de la Reforma. — Château de Chapultepec. — Les grands cyprès. — Promenade nocturne. — Projets de Maximilien. — La terrasse du château. — Le Colegio Militar. — Le champ de bataille de Molino del Rey. — Tacubaya. — Les massacres de Marquez. — San-Angel. — Le Pedregal. — La Cañada. — Guadalupe et son sanctuaire. — Popotla. — La chaussée de Tacuba. — L'arbre de la Nuit Triste. — Le Paseo de la Viga. — Guatemotzin. — Les chinampas de Santa-Anita. — Le Cerro de la Estrella. — Le cycle de cinquante-deux ans et le jubilé national des Aztèques. — Chalco. — Les jardins flottants.

Lorsque du haut de la terrasse du Palais National on domine la ville de Mexico, avec ses innombrables coupoles et ses tours élancées qui la font ressembler à Florence, on voit rayonner dans toutes les directions des chaussées ombragées d'un double rideau d'arbres toujours verts. C'est aux Espagnols que Mexico doit ces admirables chaussées, qui sont exhaussées au-dessus des terres que les eaux recouvrent pendant la saison des pluies. Les vieux arbres qui les bordent attestent leur ancienneté : elles remontent, pour la plupart, à l'époque de la conquête.

De toutes ces avenues, la plus belle est la *Calsada de la Reforma*, qui part de l'*Alameda* et aboutit à Chapultepec. C'était la promenade favorite de l'infortunée impératrice Charlotte. On y a ménagé, de distance en distance, des ronds-points ornés des statues de la Liberté, de Chris-

tophe Colomb et de Charles IV. Le roi d'Espagne est représenté à cheval dans le costume des empereurs romains : cette statue équestre est celle qui ornait autrefois la Plaza Mayor, et qui se voit dans le dessin de cette place qui forme une des planches de l'ouvrage d'Alexandre de Humboldt; l'illustre voyageur montre peu de sens artistique en ne lui préférant que la statue de Marc-Aurèle.

La *Calsada de la Reforma*, créée par Maximilien, est devenue l'avenue des Champs-Élysées de Mexico : elle est à l'ouest de la ville, car c'est une loi universelle, en Amérique comme en Europe, que les villes s'étendent vers l'ouest. C'est là que se porte le monde des désœuvrés, le matin à cheval, le soir en voiture. La promenade est plantée de superbes eucalyptus. Le grand propagateur de cet arbre au Mexique est un Belge, M. Van Gool, directeur du Jardin des plantes de Mexico. D'après lui, l'eucalyptus peut croître sur les quatre cinquièmes du territoire du pays, et il faut en propager la culture, non seulement au point de vue de l'assainissement du pays, mais aussi pour remplacer l'immense quantité de bois qu'absorberont les chemins de fer.

Au bout de la *Calsada*, à une lieue de la ville, se dresse sur son roc porphyrique l'Alhambra du Mexique, le célèbre *Castillo de Chapultepec*, que l'on aperçoit de tous les points de la vallée. Le château a remplacé la demeure impériale de Montezuma. Les rois aztèques avaient fait de Chapultepec un lieu de plaisance, où ils venaient se délasser des soucis du gouvernement. En langue aztèque, Chapultepec est le Mont de la Cigale : les anciens hiéroglyphes désignent le lieu par une montagne surmontée d'une cigale aussi grande qu'elle.

Il ne subsiste plus un seul vestige du palais aztèque, mais ce que le temps n'a pu détruire, ce sont les grands arbres qui ombrageaient les jardins où Montezuma venait se délasser aux jours où il était tout-puissant, comme aussi au temps où sa capitale fut tombée au pouvoir des Espa-

SARGENT. SC

Château de Chapultepec.

gnols. Lors de la conquête, ces arbres étaient déjà d'un âge respectable, et aujourd'hui ils sont près d'atteindre la taille des fameux *Sequoia gigantea* de la Californie. *Ahuehuete* est leur nom mexicain; les Aztèques les appelaient *ahuehuetl;* les botanistes les appellent *Cupressus distica*. Ces cyprès ont des feuilles mignonnes et légères qui rappellent celles de l'acacia. Leurs troncs noueux sont d'une prodigieuse grosseur, et leurs branches sont elles-mêmes aussi grosses que des arbres. Quelques-uns mesurent quinze mètres de circonférence et dépassent cinquante mètres de hauteur. De longues touffes de mousse sont suspendues aux rameaux comme des barbes chenues; ces parasites sont d'un gris cendré : on dirait la poussière des siècles. Le soleil ne perce point ces épaisses voûtes végétales; il règne dans les avenues une ombre mystérieuse et un silence majestueux qui porte au recueillement et aux pensées austères : on éprouve un religieux respect pour ces patriarches végétaux qui ont vu passer à leurs pieds tant de peuples disparus. Fernand Cortez s'est reposé sous ces mêmes ombrages; le puissant monarque aztèque a parcouru ces mêmes avenues, et j'aurais éprouvé peu de surprise à le voir apparaître au détour d'un chemin, dans toute la splendeur de son costume, la tête couverte des plumes brillantes des oiseaux qui peuplaient la forêt.

Chapultepec me fascinait par le charme des souvenirs, autant que par la majesté du site. J'y suis allé plusieurs fois; je m'y suis même aventuré à la chute des ténèbres, et j'ai conservé de cette promenade nocturne des impressions inoubliables. Mon imagination s'envolait dans le pays des fantômes : je revoyais la fille de Malitzin se glisser entre les sombres cyprès et s'évanouir dans les eaux transparentes du réservoir de l'*Alberca*, ainsi que le raconte la légende aztèque. Et quand le vent gémissait à travers les grandes ramures, il me semblait entendre le soupir plaintif de quelque guerrier contemporain de Montezuma.

Maximilien avait rêvé de faire de Chapultepec un nou-

veau Miramar. Il affectionnait ces poétiques ombrages, et il se fit une demeure au sommet du rocher escarpé qui les domine. C'est dans la grande salle qu'il donna sa dernière fête, la veille de son départ pour Querétaro.

Le palais se compose d'un vaste ensemble de bâtiments d'un style hétérogène, élevés à différentes époques d'après un plan bizarre. Au siècle dernier, le vice-roi Galvez avait choisi cet emplacement pour s'y construire une villa qui n'est en réalité qu'une forteresse déguisée. Mais cette forteresse, en dépit de son admirable position, n'a pu résister, en 1847, à l'assaut des Américains. Les bâtiments ont été modifiés et agrandis par divers vice-rois. Maximilien en a fait un féerique palais pompéien, avec des escaliers monumentaux, des jardins en terrasses, des belvédères, des fontaines, des statues de bronze. C'est de Maximilien que date cette merveilleuse et fantastique terrasse d'où l'on embrasse une des plus belles vues qui soient au monde. Du haut de cette terrasse aérienne, suspendue au-dessus de précipices à pic, les cyprès de Montezuma ne sont plus que des arbrisseaux. Toute la vallée de Mexico se développe aux regards, immense tapis vert autrefois recouvert par les eaux du lac de Tezcoco qui s'étendait jusqu'au pied de la colline de Chapultepec : la vue n'a d'autres limites que la ceinture de montagnes que dominent les deux gigantesques diadèmes de la Femme blanche et de la Montagne fumante. Au centre du tableau surgit Mexico, avec ses coupoles, mais la vallée a de si vastes proportions, que cette cité ne paraît pas plus grande qu'un village : c'est une roche perdue dans l'immensité de l'œuvre de Dieu.

Le château de Chapultepec sert aujourd'hui d'école militaire. En choisissant ce site, on a sagement imité les Américains, qui ont établi l'école militaire des États-Unis dans le magnifique séjour de West-Point, sur les bords de l'Hudson. Chapultepec et West-Point sont les plus beaux endroits que j'aie vus en Amérique, et je me réjouirais d'être cadet, ne fût-ce que pour habiter de tels paradis.



Les cyprès de Montezuma, à Chapultepec.

La partie du château où l'on a installé le *Colegio Militar* est de construction toute récente : elle a été édifiée par le général Rocha. Le réfectoire est vaste et bien aéré; j'y entrai au moment où les tables étaient dressées pour le souper; je remarquai qu'on n'y boit que de l'eau : cette eau, qui d'ailleurs est excellente, provient d'un puits creusé dans le château et communiquant avec un caveau qui existait antérieurement à la conquête. Au-dessus du réfectoire est le dortoir, contenant cent lits en cuivre : ces lits n'ont pas de ressorts, suivant l'usage mexicain, et les matelas ont à peine trois centimètres d'épaisseur. Les classes sont spacieuses et bien éclairées; celle où se donnent les leçons d'astronomie est ornée des portraits des élèves qui moururent pour leur patrie en combattant les Américains en 1847. Lors de ma visite, l'école était commandée par le général Francis Mendez et comptait deux cent quarante élèves avec la division navale. Les études sont de sept années pour le génie et l'état-major, de six années pour l'artillerie, de cinq années pour la marine. L'école est divisée en deux compagnies, armées du fusil Winchester. Les cadets se lèvent à cinq heures, se baignent à jeun dans l'étang du parc, se livrent à quelques exercices, déjeunent et ensuite se mettent au travail. Les classes commencent à neuf heures du matin et durent jusqu'à six heures du soir, moment du dîner. L'âge d'admission est de quinze ans, mais il est facile d'enfreindre la règle, car le fils du général Rocha, celui même qui voulut bien être mon cicerone, n'avait pas plus de treize ans : ce soldat en herbe me plaisait beaucoup par ses manières vives et son air éveillé; il parlait parfaitement le français, aussi bien que son camarade Gabriel Aiguillon. Ils me promirent tous deux de venir me voir en Europe à la fin de leurs études. Je les attends.

Derrière le château de Chapultepec se trouve le champ de bataille de Molino del Rey, où l'armée américaine, commandée par le général Scott, défit les Mexicains commandés

par Santa-Anna. Le moulin porte encore les traces de la mitraillade. Les noms des officiers mexicains qui moururent en combattant sont gravés sur un monument en marbre. La victoire du général Scott amena le traité de paix qui céda aux Américains le Texas, le Nouveau-Mexique et la Californie.

Une belle chaussée plantée de peupliers mène de Chapultepec au joli village de Tacubaya. Grâce à sa proximité de la capitale et à sa situation élevée, Tacubaya est devenu le séjour des nababs de Mexico : on y trouve des maisons de campagne qui, si elles n'ont guère d'aspect extérieur, n'en sont pas moins fort luxueuses. Tacubaya est une des plus anciennes localités du Mexique : elle existait déjà avant l'arrivée des Chichimèques dans l'Anahuac. Lorsque Mexico fut détruite par Cortez, il fut question de la reconstruire à Tacubaya pour la préserver des inondations : on a trop souvent eu à regretter que ce projet ne se soit pas réalisé. Sur la petite alameda de Tacubaya s'élève un monument destiné à perpétuer le souvenir d'un des crimes les plus monstrueux de Marquez, de celui-là même qui devait trahir plus tard Maximilien. C'était en 1859, sous la présidence du général Miramon. Il venait de remporter à Tacubaya une victoire sur les révolutionnaires que commandait le général Degollado, et il obtint de Miramon l'ordre de fusiller les soldats du gouvernement qui avaient passé à l'ennemi. Mais il abusa de cet ordre en faisant assassiner dans les ténèbres, sans même vérifier l'identité des victimes, une foule d'innocents parmi lesquels il y avait des médecins accourus de Mexico pour soigner les blessés, des vieillards inoffensifs, et même des enfants! Depuis lors, Marquez fut surnommé « le Tigre ». Il a voulu se justifier de ces massacres en alléguant l'ordre de Miramon, mais Miramon a déclaré, dans une lettre datée de sa prison à Querétaro, la veille de sa mort, que cet ordre ne s'appliquait qu'à ses officiers, mais nullement aux médecins et moins encore aux simples citoyens. « Au moment où je me dispose à

comparaître devant Dieu, écrivait-il à son défenseur, je vous fais cette déclaration. »

San-Angel, situé au delà de Tacubaya, est une résidence plus champêtre, plus paisible : on y est à trois lieues de Mexico, et l'on y respire un air pur. C'est là que notre aimable ministre, M. George Neyt, résidait en été avec sa famille dans une hacienda de l'époque espagnole, dont les appartements étaient d'une grandeur vraiment royale, et dont le jardin était planté de palmiers et de bananiers. Un jour qu'il m'y invita à une partie de campagne, à table la conversation tomba sur le Japon : il faut croire que nous étions sous quelque influence hypnotique, car le jour même M. Neyt recevait par le télégraphe la nouvelle de sa nomination au poste de Yokohama! Après le déjeuner, nous fîmes une promenade à cheval dans les montagnes voisines. Nous montions de superbes chevaux mexicains sellés à l'anglaise : ils n'avaient d'autre allure que le pas et le galop, mais ils galopaient de telle façon qu'on se serait cru en voiture. M. Neyt était armé comme un dragon partant en guerre : il ne se contentait pas d'un immense revolver pendant à sa ceinture bondée de cartouches, il avait aussi un fusil en bandoulière et un sabre accroché à l'arçon de sa selle. Il m'assurait que ce grand déploiement d'armes était la meilleure des précautions : c'est un porte-respect. Comme j'avais oublié mon revolver à Mexico, il m'avait prêté un arsenal aussi compliqué que le sien. Il me racontait des histoires de voleurs et de bandits à faire dresser les cheveux.

Après avoir dépassé les limites du district fédéral, marquées par une chaîne de pyramides blanches de deux mètres de hauteur, nous longeons une grande coulée de lave connue sous le nom de *Pedregal*, mot espagnol qui signifie « désert de pierres ». La coulée est aussi fraîche, aussi intacte que si elle provenait d'une éruption récente. J'ai vu en Islande des fleuves de lave présentant un aspect identique. Les paysages volcaniques se répètent sous toutes les latitudes. Au sortir de cette région désolée, nous trou-

vons un village, et — qui le croirait! — une usine qu emploie pour faire tourner son moulin une rivière le plus souvent à sec. Point de force motrice, point de matière première, point d'ouvriers; mais ils font de l'industrie! Nous franchissons la rivière sur un pittoresque pont de pierre, et nous entrons dans la *Cañada*, étroit défilé qui pénètre au cœur de la cordillère entourant la vallée de Mexico. N'était la luxuriante végétation mexicaine, on se croirait dans une gorge des Pyrénées. Le sentier est un casse-cou : le sol, détrempé par les pluies, est couvert d'une boue aussi glissante que la glace, mais nos montures ont le pied d'une sûreté merveilleuse et ne tombent pas une seule fois. Ce qui n'est guère agréable, ce sont les branches d'arbres qui nous fouettent constamment le visage : vingt fois j'ai failli perdre mon sombrero. Nous atteignons enfin une clairière, but de notre promenade : c'est une sorte de cirque dominé par des masses rocheuses absolument verticales et d'une hauteur vertigineuse. J'ai vu peu de retraites aussi sauvages : on se croirait à mille lieues de Mexico. Comme nous étions dans un véritable cul-de-sac, il nous fallut retourner à San-Angel par le chemin que nous avions déjà suivi.

En débouchant de la Cañada, nous vîmes se développer à nos pieds l'admirable vallée de Mexico, éclairée par les derniers feux du soleil : jamais je ne l'avais vue si belle, si grande, si imposante! Bientôt un orage effroyable éclata : des éclairs éblouissants sillonnèrent le ciel dans toutes les directions, accompagnés du continuel fracas du tonnerre. Nous mîmes nos chevaux au triple galop, mais l'*aguacero* se déchaîna sur nos têtes avant que nous eussions regagné San-Angel : nous rentrâmes à l'hacienda mouillés jusqu'aux os.

San-Angel, Tacubaya, Chapultepec sont les principaux lieux de plaisance de la portion méridionale de la vallée de Mexico. Un tramway les réunit à la capitale. Dans une

direction opposée, un autre tramway mène au célèbre sanctuaire de Guadalupe, à une lieue au nord de la ville. La route du tramway a été tracée parallèlement à une des anciennes chaussées qui, au temps des Aztèques, joignaient à la terre ferme la ville nageant au milieu des eaux : cette chaussée existe encore, avec les stations du chemin de la croix que les Espagnols y érigèrent il y a plus de trois siècles, mais elle a été transformée en voie ferrée, et c'est par là que les voyageurs venant de Vera-Cruz font leur entrée dans la capitale. En construisant cette chaussée, les Aztèques ne se doutaient guère qu'ils construisaient un futur chemin de fer.

Un jour donc je pris à la Plaza Mayor le tramway de Guadalupe. A Mexico comme à Madrid, ce sont des mules qui font le service des tramways. Sitôt les limites de la ville franchies, les mules prennent un galop échevelé jusqu'à destination, à travers de pauvres masures en adobes et des *pulquerias*. On s'arrête au pied de la colline de Tepeyacac, et une nuée de mendiants se précipite au-devant des voyageurs.

Guadalupe est un assez misérable village, doté d'une somptueuse cathédrale. C'est que la *Virgen de Guadalupe* est la patronne du Mexique, et que, de tous les points du pays, accourent les pèlerins pour lui offrir leurs hommages. Quand le vieux curé de Dolorès, don Miguel Hidalgo, jeta le cri de l'indépendance, il mit sa cause sous la tutelle de la *Virgen de Guadalupe*, et il fit graver son image sur l'étendard que l'on conserve comme une relique nationale au musée historique de Mexico : cette image enflamma le patriotisme du peuple mexicain, et plus de cent mille hommes se rallièrent autour d'elle. Plus tard, le village de Guadalupe fut érigé au rang de ville, sous le nom de *Ciudad de Guadalupe Hidalgo*. L'empereur Iturbide institua l'ordre de la Guadalupe, qui fut supprimé lors de l'établissement de la république et rétabli par Santa-Anna.

La cathédrale de Guadalupe, autrefois une des plus

riches du monde, n'offre plus à l'admiration du visiteur que son opulente façade renaissance depuis qu'un décret de Juarez l'a dépouillée des trésors qu'elle possédait. Des balustrades en cuivre ont remplacé celles en argent massif, et d'abominables tableaux ont été substitués aux toiles des grands maîtres espagnols. Les murs sont couverts de centaines d'ex-voto et de naïves peintures représentant mille guérisons miraculeuses. Le joyau de l'église est l'image, si populaire au Mexique, de la Vierge qui apparut en 1531, onze ans après la conquête, à un pauvre Indien du nom de Juan Diego. La tradition est simple et poétique, et le premier Indien venu vous la racontera avec une foi naïve et touchante. Un sanctuaire plus modeste a été érigé au sommet de la colline, au lieu même de l'apparition : un pittoresque chemin en zigzag mène de l'église au sanctuaire. A mi-hauteur s'élève un singulier monument : un navire à voiles en pierres et en ciment, érigé par un marin, en exécution d'un vœu.

Du haut de la terrasse du sanctuaire, on jouit d'une vue qui ne le cède pas en beauté et en étendue à celle qu'on embrasse du haut du rocher de Chapultepec : Guadalupe et Chapultepec sont les deux belvédères d'où l'on domine le mieux la ville et la vallée de Mexico. J'y fus témoin d'un de ces orages qui se déchaînaient journellement dans l'après-midi, donnant à la scène un aspect étrange, sinistre : le Popocatepetl surgissait comme un spectre du sein des noires nuées que la foudre fendait à chaque instant; le lac de Tezcoco était d'un vert livide, les dômes de Mexico étaient à demi voilés dans une atmosphère brouillée par l'*aguacero*. Je rentrai à Mexico emporté au triple galop des mules à travers la pluie battante.

Une autre fois j'allai à Popotla, dans le but de visiter un *ahuehuete* de la même espèce que les gigantesques cyprès sous les ombrages desquels je m'étais promené à Chapultepec. Cet arbre solitaire végète et se meurt sous

le poids des années, et si l'on ne savait le poignant épisode qu'il rappelle, on passerait à côté sans le remarquer. Mais c'est l'arbre de « la Nuit Triste », l'arbre sous lequel a pleuré Cortez dans cette nuit épouvantable où il vit périr la fleur de son armée héroïque.

Le vieux cyprès se trouve à une lieue de la ville. Pour m'y rendre j'ai suivi cette même chaussée de Tacuba que parcoururent les conquérants, se frayant un chemin au milieu des hordes sauvages qui avaient juré de les exterminer jusqu'au dernier pour venger les nobles aztèques massacrés par Alvarado dans l'odieux guet-apens du temple de Mexico. Cortez, après avoir subi de grandes pertes dans les combats qu'il livrait journellement aux Mexicains, avait dû se résoudre à abandonner la position où il s'était retranché dans la capitale. La sortie eut lieu dans la nuit du 1er juillet 1520. Mais à peine s'était-il mis en marche que les Mexicains, s'apercevant du mouvement des troupes, se ruèrent sur elles avec la rage du désespoir, coupèrent la chaussée, détruisirent les ponts, tandis qu'une grêle de flèches partait des innombrables canots qui sillonnaient le lac bordant les deux côtés de la chaussée. Les Espagnols, écrasés par le nombre, succombaient sous les coups des ennemis ou se noyaient dans le lac; les Aztèques cherchaient à les prendre vivants pour les immoler sur leur épouvantable pierre des sacrifices; la plupart de ces malheureux tombèrent dans les fossés dont l'ennemi avait détruit les ponts, et c'est sur leurs cadavres entassés que passèrent les survivants. Tous les Espagnols perdirent les trésors qu'ils avaient enlevés du palais de Montezuma, et Cortez lui-même ne parvint qu'au prix des plus grands périls à exécuter son mouvement de retraite. La tradition rapporte que le conquérant échappé au massacre se reposa au pied de l'arbre de la Nuit Triste. Assis à l'ombre du vieux cyprès, il calcula toute l'étendue du désastre, il constata la mort de ses plus vaillants soldats, de ses plus fidèles amis; il contempla les débris san-

glants de son armée. Et alors les larmes coulèrent sur les joues de ce rude capitaine, et l'on put croire un instant que son indomptable énergie l'abandonnait avec la fortune.

C'est par une charmante matinée que j'ai suivi cette route de Tacuba, bien transformée depuis la nuit lugubre. Les eaux où se noyèrent les Espagnols se sont retirées, et la chaussée court aujourd'hui à travers de verdoyantes campagnes où des mezquites et des magueys bordent des champs d'alfalfa. A un détour du chemin, on rencontre le vieux cyprès, à côté d'une chapelle érigée en souvenir du terrible événement sur l'emplacement d'un ancien temple aztèque. Le vénérable témoin du deuil de Cortez tombe de décrépitude; plus d'un orage en a foudroyé les branches; le feu a dévoré une grande partie du tronc, dont la base n'a pas moins de 18 mètres de circuit. Il y a quelque dix ans, l'arbre fut incendié, m'a-t-on dit, par malveillance, et depuis lors il est protégé par un grillage. L'auteur de cet acte de vandalisme est un Espagnol; les uns m'ont dit qu'il fut pendu à la corde qu'il méritait bien, d'autres m'ont assuré qu'il court encore.

Popotla est le nom du village où se trouve l'arbre de la Nuit Triste. C'est ici que s'arrêtèrent dans leur poursuite des Espagnols les Aztèques, qui ne surent jamais profiter de la victoire : s'ils s'étaient obstinés à couper la retraite à Cortez, pas un seul Espagnol n'eût pu raconter le désastre.

Au delà de Popotla on rencontre Tacuba, la Tlacopam des Aztèques, puis Atzcapotzalco, dont le nom revient souvent dans l'histoire de la conquête : c'était la capitale d'un de ces nombreux royaumes qui existaient à côté de l'empire de Montezuma. Les Espagnols y trouvèrent des temples, dont il ne reste plus aujourd'hui la moindre trace.

Un des rêves les plus chers à tout voyageur qui arrive à Mexico, c'est de visiter les *chinampas*, ces fameux jardins flottants qui émerveillèrent les conquistadors, et dont



L'arbre de la Nuit Triste.

l'image se présente immédiatement à l'esprit quand on songe à l'Anahuac.

Je voulus donc voir les chinampas. Au Zocalo, je pris le tramway du Paseo de la Viga, la promenade favorite du beau monde mexicain à l'époque du carême; en d'autres temps, le Paseo est désert. C'est là que s'élève la statue de Guatemotzin, le onzième et dernier roi des Aztèques, aussi brave, aussi énergique, que son prédécesseur Montezuma était vacillant et pusillanime.

Il défendit sa capitale avec un courage et une constance qui firent l'admiration des Espagnols. Pour se rendre maîtres de Mexico, les assiégeants durent en combler les canaux avec les débris des maisons qu'ils démolirent une à une pour avancer pied à pied. Quand la ville fut en leur pouvoir, elle n'était plus qu'un monceau de ruines, tant la résistance de Guatemotzin avait été désespérée. Ce héros n'était âgé que de vingt-trois ans. Il ne porta le sceptre que quelques semaines, pour voir se consommer la destruction de sa capitale et la ruine de son royaume. Cortez ne se montra point généreux envers le courage malheureux; la mise à mort de Guatemotzin est un des crimes qui ont terni la gloire du conquérant. Les descendants des Espagnols ont rendu tardivement hommage à ce roi martyr en l'élevant sur un piédestal. Le héros regarde d'un air de défi l'Orient, d'où vinrent les visages pâles, les ennemis de son pays. On lui a consacré ces lignes en langue aztèque :

Sa igniti o Tl'ató catix Aztecaltl Cuantemotzin, Chicágtlapiáni Tlalanahuac Yol Tlápaltic.

Ipam in Máltilóni — Tlanahuátil Altepepixque in 1869 [1].

Le Paseo de la Viga longe le canal de Chalco, un des rares vestiges de l'ancienne Venise aztèque. Aujourd'hui

1. « Au dernier monarque aztèque Guatemotzin, héroïque dans la défense du pays, sublime dans son martyre, la municipalité constitutionnelle de 1869. »

comme sous les Montezumas, ce canal offre, aux heures matinales, un coup d'œil aussi animé que pittoresque : c'est un continuel va-et-vient de bateaux chargés de légumes, de fruits, de fleurs, que les Indiens, purs descendants des Aztèques, amènent à la ville en dansant le *fandango* ou le *jarabe* et en touchant de la *jaranita*, la guitare indigène. La scène est vivante et d'une haute saveur locale : rien de plus joli à voir que ce bariolage de couleurs, ces zarapes et ces rebozos se détachant sur le rouge des tomates, le vert des légumes et sur toute la gamme de nuances des fleurs. Chaque batelier veut décharger le premier sa marchandise au marché, et il s'établit un steeple-chase entre les gondoles. Mais le canal est étroit, les gondoles sont nombreuses, et les gondoliers sont souvent enivrés de *pulque* : dans leurs danses il leur arrive de tomber par-dessus bord; l'eau n'est pas profonde, ils en sont quittes pour un bain froid.

D'où viennent ces Indiens? De Santa-Anita et d'Ixtacalco, deux villages situés sur les bords du canal. C'est là qu'ils récoltent fleurs, fruits et légumes. Je m'étais fait conduire en bateau de la Viga à Santa-Anita, j'avais goûté le plaisir de voguer sur les eaux vertes du canal, entre des rives verdoyantes et un double rideau d'arbres; j'avais passé sous les arches d'un pont de pierre où il y a toujours grand encombrement d'embarcations; débarqué à Santa-Anita, je traversai un village d'Indiens aux huttes d'argile, je sautai dans un autre bateau, et je me trouvai au milieu des *chinampas*.

Hélas! comme je fus mystifié! Je vis bien des jardins potagers entrecoupés de canaux, mais ces jardins ne flottent point, n'ont jamais flotté et ne flotteront jamais; il n'y a de flottants que les bateaux à l'aide desquels les Indiens circulent dans les canaux, afin de récolter les produits destinés au marché; quant aux jardins, quoiqu'ils soient au milieu des eaux, ils reposent sur la terre ferme. C'est dans les chinampas de Santa-Anita et d'Ixtacalco que se récolte l'immense variété de fleurs dont les



La Viga.

Indiens font ces magnifiques bouquets qui se vendent chaque matin dans les rues de Mexico.

Où sont donc ces fameux jardins flottants dont il est question dans toutes les descriptions de Mexico? N'existeraient-ils peut-être que dans l'imagination des voyageurs? Et faut-il, pour voir de vrais jardins flottants, aller à Canton, chez les Chinois? La vérité est qu'il y a au Mexique des *chinampas* qui flottent et d'autres qui ne flottent point. Pour voir celles qui flottent, il faut se transporter aujourd'hui jusqu'au lac d'eau douce de Chalco, situé dans un rayon assez éloigné de Mexico. La plupart des voyageurs se sont bornés à visiter les chinampas de Santa-Anita, et voilà pourquoi d'aucuns ont nié l'existence des jardins flottants. Sous les Aztèques, il y en avait aux portes mêmes de Mexico, sur le lac salé de Tezcoco; aujourd'hui on n'en voit plus qu'au lac de Chalco.

Le Chalco est, d'ailleurs, une des plus intéressantes excursions qu'on puisse faire dans la vallée de Mexico. On s'y rend par le chemin de fer de Morelos, ligne à voie étroite dont l'embarcadère est à la gare de San-Lazaro. C'est près de cette gare que tous les égouts de la métropole viennent se déverser dans le lac de Tezcoco, et je laisse à penser quelle infection s'en dégage. Au sortir de la ville, le train longe la grande chaussée par laquelle Cortez entra dans la capitale de Montezuma. Cette chaussée, autrefois plantée d'arbres, émergeait du sein du lac dont les eaux se sont aujourd'hui retirées. Les barques légères des Aztèques voguaient à l'endroit même où nous roulons à toute vapeur à travers les plaines salées qui forment l'ancien fond du Tezcoco. Ces plaines sont encore couvertes de flaques d'eau croupissante, véritables foyers miasmatiques disséminés autour de la capitale. On ne peut rien imaginer de plus triste que cette région, autrefois si riche et si peuplée, où s'élevaient de grandes et belles villes aztèques, où s'épanouissaient sur les eaux ces jardins flottants dont il ne reste plus que le souvenir. La voie longe la chaîne de col-

lines qui sépare le lac salé de Tezcoco des lacs d'eau douce de Chalco et de Xochimilco. Parmi elles surgit le *Cerro de la Estrella*, la « montagne de l'Étoile », qui domine le village d'Ixtapalapa. Cette montagne rappelle une des plus sanguinaires cérémonies du plus sanguinaire et du plus superstitieux de tous les peuples. Un cycle de cinquante-deux ans formait le siècle des Aztèques. Ils s'imaginaient que la fin du monde devait coïncider avec la fin d'un de ces cycles. La veille du jour fatal, qui tombait le 26 décembre, on éteignait les feux de tous les temples et de toutes les maisons; le peuple était plongé dans l'attente et la consternation; chacun s'abandonnait au désespoir, déchirait ses vêtements, brisait ses meubles devenus inutiles; une immense procession conduite par les prêtres se dirigeait vers le sommet de la montagne de la Estrella; là on sacrifiait un prisonnier de guerre, et la bonne nouvelle du salut du monde n'était certaine qu'au moment où la constellation des Pléiades passait au zénith. Les prêtres rallumaient alors le feu sacré par le frottement de deux morceaux de bois qu'ils plaçaient dans la poitrine ouverte de la victime. La flamme du bûcher funéraire annonçait l'heureuse nouvelle à l'innombrable multitude qui, de tous les points de la vallée, observait le sommet de la montagne sacrée. Tout l'Anahuac se livrait à des transports de joie en apprenant que l'existence du monde était assurée pour un nouveau cycle; le feu nouveau était communiqué à tous les temples, à toutes les habitations du royaume, et l'on célébrait une sorte de carnaval ou de jubilé national qui durait douze ou treize jours.

A l'extrémité orientale du lac de Chalco se trouve une localité du même nom, qu'un tramway réunit au chemin de fer de Morelos : un village affreusement pauvre, dont les maisons de bois tombent en ruine, dont la vieille église est près de crouler; ses habitants vivent du commerce de fruits et de fleurs qu'ils transportent à Mexico dans des bateaux. Autrefois la localité se trouvait sur les bords mêmes du



Santa-Anita.

Chalco; aujourd'hui elle en est à quelques kilomètres, et c'est à travers des marais fangeux que circulent les embarcations qui vont du village au lac. Voilà ce qu'est devenue une des plus célèbres villes de l'Anahuac, où régnèrent de puissants caciques, indépendants des royaumes de Mexico et de Tezcoco. Un de ces caciques, qui avait massacré deux princes royaux de Tezcoco, leur refusa la sépulture et poussa l'insolence jusqu'à faire embaumer leurs corps pour les placer dans la grande salle de son palais et les faire servir de porte-flambeaux. Ce procédé renouvelé des empereurs romains, lui attira la vengeance assez méritée des rois de Mexico, de Tezcoco et de Tlacopam, qui se coalisèrent contre lui, le tuèrent et soumirent son peuple à la couronne de Mexico. Mais bientôt le peuple de Chalco se révolta et s'attira une nouvelle invasion : cette fois, la ville fut détruite, et ses habitants se réfugièrent dans les montagnes, où ils vécurent dans des cavernes; c'est d'eux sans doute que descendent les Indiens qui, aujourd'hui encore, habitent ces mêmes montagnes. Plus tard, quand Cortez envahit l'Anahuac, il compta les Chalcotèques parmi les plus utiles alliés qui l'aidèrent à renverser l'empire de Mexico.

Les riverains du Chalco vivent principalement, comme autrefois leurs ancêtres, des produits du lac et des marais. Ce sont eux qui font l'étrange récolte des mouches de marais (*axayácatl*), dont ils font des gâteaux qu'ils vendent au marché. Dans ce but, ils plantent des roseaux espacés, la tête émergeant hors de l'eau. Les mouches y pondent leurs œufs qui s'y attachent en grappes; quand les roseaux en sont entièrement couverts, on les enlève, on les secoue sur une feuille, et on les remet en place en attendant qu'il s'y forme un nouveau dépôt. Les Indiens sont également très friands des larves de l'insecte, vers d'un blanc jaunâtre qu'ils nomment *paxi* et dont ils font différents mets.

Mais la principale industrie des Indiens qui vivent sur les bords du lac de Chalco, c'est la culture des *chinampas*. La surface de ce lac d'eau douce est couverte d'un enchevê-

trement de plantes aquatiques : à travers cette végétation flottante, qui atteint parfois trois ou quatre mètres d'épaisseur, on entretient des canaux ouverts destinés à la communication des îles avec la terre ferme. Quand la végétation est assez épaisse pour supporter un certain poids, on y étend des carrés de gazon transportés par les canaux, et on les entasse les uns sur les autres jusqu'à ce qu'on obtienne un radeau flottant élevé d'environ un mètre au-dessus des eaux ; on le recouvre de terre végétale, et on en fait une *chinampa* où l'on cultive du maïs, des légumes et des fleurs. Ces jardins sont ancrés au moyen de pieux qui prennent racine dans le lit du lac et qui émettent aussi des racines dans la masse flottante. Il n'est pas sans exemple que des criminels, pour échapper aux poursuites de la justice, aient plongé sous ces *chinampas* et se soient échappés à la nage. Quand les jardins sont suffisamment affermis, les Indiens y érigent des huttes pour lesquelles ils ne payent qu'une légère redevance, destinée à l'entretien des canaux. Sous les monarques aztèques, les jardins flottants se comptaient par milliers, et la taxe due par les occupants formait une des principales sources de revenus de l'État. Les chinampas durent sans doute leur origine à l'insuffisance des terres arables dans la vallée de Mexico : l'Anahuac était, sous Montezuma, extrêmement peuplé, et les gens pauvres furent réduits à se réfugier sur les eaux des lacs et à y cultiver leurs légumes.

CHAPITRE XII

LE POPOCATEPETL

Altitude et dimensions du Popocatepetl. — L'Iztaccihuatl. — Une légende aztèque. — Éruptions du Popocatepetl. — Dangers de l'ascension du volcan. — Moyen de combattre la rareté de l'air. — L'exploitation du soufre. — Le général Ochoa. — Membres de l'expédition. — Amecameca. — Le Sacro-Monte. — San-Pedro. — Le départ. — Plateau de Meriaco. — Une forêt malfamée. — Le chemin de Puebla. — Vision fugitive. — Le rancho de Tlamacas. — Une nuit à 4000 mètres d'altitude. — Limite de la végétation. — A travers les cendres volcaniques. — Rochers de la Cruz. — Dans les neiges. — Émiettement de la caravane. — Panorama. — Le ciel devient menaçant. — Au bord du cratère. — Les *respiraderos*. — Le *tornamalacate*. — Les *volcaneros*. — Brumes épaisses. — Un aigle. — Une descente originale. — Retour au rancho. — Repas à la façon des Kabyles. — Évasion des chevaux. — Le plateau de Tenenepanco. — Cimetière aztèque. — Retour à Amecameca. — Un festin chez Récamier.

Si l'on excepte le mont Saint-Élie qui surgit dans les déserts de l'Alatzka, le Popocatepetl est la plus haute cime des montagnes Rocheuses, dont la cordillère mexicaine n'est que le prolongement vers le système andin. Il dresse sa tête blanche à 5420 mètres au-dessus des deux océans entre lesquels il émerge, et à 3154 mètres au-dessus de Mexico [1].

1. Il n'y a pas deux autorités qui s'accordent au sujet de l'altitude du Popocatepetl. Alexandre de Humboldt, qui n'a jamais gravi la montagne, quoiqu'on l'ait souvent écrit par erreur, a trouvé, par les calculs trigonométriques, une hauteur de 17 716 pieds. Le général Ochoa, à qui

Sa base n'a pas moins de 52 kilomètres de tour, si l'on ne considère que le cône isolé; le massif qui en dépend mesure plus de 80 lieues de circonférence. Environ 20 lieues à vol d'oiseau séparent Mexico du géant de l'Anahuac. mais l'atmosphère du plateau est d'une si prodigieuse transparence, qu'il semble que ce soit l'affaire d'une promenade d'atteindre le cône neigeux.

La cime de l'Iztaccihuatl, haute de 4790 mètres, est plus proche de Mexico que celle du Popocatepetl : aussi paraît-elle la plus élevée des deux. C'est en réalité la plus belle. Son nom aztèque signifie la « Femme blanche ». Ses contours doucement ondulés rappellent en effet la silhouette d'une femme couchée dans son cercueil de glace : la tête, le sein, les pieds se profilent avec une beauté sculpturale sous le blanc linceul. Du front d'albâtre de la morte tombent de longs filons de neige s'éparpillant comme une chevelure argentée. Elle a les pieds tournés vers son dominateur, qui la regarde debout, coiffé de son brillant diadème. Les deux montagnes sont unies par une longue arête rocheuse, dentelée comme une scie, ne portant ni neiges, ni verdure, et contrastant, par sa teinte d'un brun sombre, avec la blancheur immaculée des cimes glacées.

Suivant une antique légende aztèque que les traditions indiennes ont perpétuée, les deux volcans ne sont que des géants métamorphosés. Un jour qu'ils outragèrent la divinité, la Femme blanche fut punie de mort, et c'est depuis lors qu'elle est étendue dans son cercueil sous un blanc suaire; le géant fut condamné à demeurer éternellement

le gouvernement a concédé l'exploitation du soufre, m'a donné le chiffre de 19 643 pieds (mexicains). Le géographe mexicain Garcia Cubas donne 5400 mètres. Mes observations personnellse, combinées avec celles de M. Roy, un de mes compagnons d'ascension, et celles de M. Barcena, directeur de l'observatoire de Mexico, qui pendant notre expédition consigna les observations du baromètre à Mexico, ont donné le chiffre de 5420 mètres pour le Pico Mayor, point culminant de la montagne.

devant sa femme défunte : c'est par des larmes de lave qu'il exprimait sa douleur ; dans ses convulsions. il faisait trembler la terre. Les Aztèques terrifiés avaient divinisé le Popocatepetl : ils l'appelaient *Tlaloc*, ou le « Dieu des tempêtes ».

Cette légende témoigne que le Popocatepetl a eu autrefois des éruptions ; c'est ce qu'atteste aussi le nom même du volcan, qui en langue aztèque signifie « Montagne fumante ». Aujourd'hui il n'émet plus que des vapeurs sulfureuses. D'anciens historiens affirment qu'il a eu des éruptions dans les premiers temps de la conquête, et c'est ce que semble confirmer la célèbre lettre que Diego Ordaz, un des compagnons de Cortez, écrivit à Charles-Quint. Le vaillant capitaine y décrit une éruption du Popocatepetl qui eut lieu en 1521. Mais comment concilier ces faits avec la géologie ? L'examen du cratère démontre que la dernière explosion doit remonter à une époque infiniment plus éloignée. et l'on est réduit à croire qu'Ordaz a pu prendre pour une éruption un simple tremblement de terre ou une de ces terribles tempêtes qui éclatent parfois sur la montagne et qui chassent au loin des nuées de poussières volcaniques.

Quand on contemple chaque jour le cône fascinateur du Popocatepetl, qui fait le plus bel ornement de la vallée de Mexico, on éprouve de plus en plus ce sentiment, mélange de curiosité et d'ambition, qui nous attire vers les hautes cimes. En arrivant à Mexico, je n'avais au sujet du volcan que de vagues projets ; mais peu à peu je me sentis entraîné vers lui par une force irrésistible. L'avoir vu et ne pas l'avoir vaincu, je n'eusse osé l'avouer à mes collègues du Club Alpin.

L'ascension du Popocatepetl passe à Mexico pour une formidable entreprise. Les Mexicains, qui sont les premiers cavaliers du monde, sont d'assez médiocres montagnards : on trouverait à peine dix personnes à Mexico qui soient allées au sommet du volcan ; on vous représente le danger de s'élever dans ces régions où l'air est tellement rare que

des troubles profonds peuvent se produire dans l'organisme. La rupture d'un vaisseau, le mal de montagne, l'hémorragie nasale ou pulmonaire sont les moindres accidents dont on vous menace ; il y a encore les précipices, les avalanches, les tempêtes de neige, les gelées intenses, les voleurs de grand chemin. Si l'on échappe à tous ces ennemis, on peut s'estimer le plus favorisé des hommes.

Quand, en dépit de ces sinistres pronostics, on me vit bien décidé à exécuter mon projet, on me conseilla de consulter le docteur Fénélon. Ce médecin, après avoir constaté que mes poumons étaient en état de défier l'atmosphère raréfiée d'une cime qui s'élève bien au-dessus des géants des Alpes, me donna le singulier conseil d'emporter un ballon d'une contenance de quatre-vingts litres, que je gonflerais d'oxygène, et auquel j'aurais recours quand l'air viendrait à me manquer. Je pensai que si d'autres avaient pu atteindre la cime du Popocatepetl sans cet appareil encombrant, je pourrais bien m'en passer à mon tour.

Je me procurai ensuite une lettre d'introduction pour le général Gaspar Sanchez Ochoa. C'est de lui seul que je pouvais obtenir l'autorisation de gravir le volcan, car il en était propriétaire. Propriétaire d'un volcan? On pourrait croire à une plaisanterie, mais rien n'est plus sérieux. Il y a une trentaine d'années, le général étudiait à l'école de la *Mineria;* son tuteur, M. Andres del Rio, avait connu de près le célèbre Humboldt et l'avait souvent entendu vanter la pureté et la valeur exceptionnelle du soufre qu'on recueille dans le cratère du Popocatepetl : aussi recommanda-t-il au jeune élève de solliciter du gouvernement la permission d'exploiter ces dépôts de soufre. Le gouvernement concéda à M. Ochoa l'exploitation non seulement du cratère, mais de toute la montagne jusqu'à la zone de la végétation. M. Ochoa acheta le rancho de Tlamacas situé près des neiges du volcan : ce rancho est devenu un atelier où le soufre retiré du cratère est épuré et fondu en pains pour être livré au commerce.

Le **Popocatepetl**, vue prise de la limite de la végétation.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date l'exploitation du soufre au Popocatepetl. Déjà les Espagnols le recueillaient au temps de la conquête pour la fabrication de la poudre. C'est ce qu'atteste ce passage d'une lettre de Cortez : « Quant au soufre, il a été recueilli par un Espagnol, qui est descendu à 70 ou 80 brasses au moyen d'une corde passée sous les bras et enroulée autour du corps. Nous avons pu retirer de cette source des approvisionnements suffisants, mais la récolte n'est pas sans danger. » En dépit de ce témoignage, il paraît difficile d'admettre que les Espagnols se soient élevés aussi haut que le cratère terminal du volcan : il est plus probable qu'ils extrayaient le soufre de l'ancien cratère (*cratero viejo*), situé à 1000 mètres plus bas, non loin du rancho de Tlamacas.

Le général Ochoa me reçut dans les beaux appartements qu'il occupait à l'hôtel Iturbide. Les services qu'il a rendus à son pays pendant la guerre de l'Intervention lui ont valu une haute situation ; à Puebla il commandait les forces républicaines ; plus tard, le président Juarez le chargea d'une mission confidentielle auprès du gouvernement de Washington ; il dirige actuellement le département du génie militaire.

On m'avait dépeint le général comme un homme brusque, bref, réservé. Combien on m'avait trompé ! Je trouvai en lui un gentilhomme accompli : il poussa la courtoisie jusqu'à m'inviter à accompagner une expédition qui justement se préparait et qu'il voulait diriger lui-même. Il s'agissait de rechercher les moyens d'appliquer à l'exploitation du cratère les procédés scientifiques et l'outillage moderne. Le général était trop âgé pour songer à gravir encore le volcan ; mais il voulut accompagner l'expédition jusqu'à sa maison de campagne d'Amecameca, où il lui réservait une hospitalité toute mexicaine.

Les invités se réunirent le 12 octobre [1] à sept heures du

1. Le récit qui va suivre a paru le 21 octobre 1883, sous le titre « *Une ascension au volcan du Popocatepetl* », dans les colonnes

matin, dans la grande cour de l'hôtel Iturbide, où le général leur avait donné rendez-vous. L'expédition comprenait les nationalités les plus diverses : le Mexique, la France, l'Angleterre, la Belgique y étaient représentés [1].

Jadis deux ou trois journées de cheval à travers un pays infesté de brigands étaient le préliminaire obligé d'une ascension au Popocatepetl. Aujourd'hui le chemin de fer de Morelos passe à proximité de la base du volcan, et l'on peut, en quittant Mexico par le train du matin, coucher le soir même à Tlamacas, au pied des neiges. Sous la conduite du général nous prîmes le train à la gare de San-Lazaro.

Le chemin de fer, à voie étroite, parcourt d'abord le bassin du lac de Tezcoco; puis il entre dans un pays plus riant, plus vert, il s'élève vers les montagnes. On passe le Rio-Frio, théâtre des funèbres exploits des anciens détrousseurs de diligences. C'est dans ses parages que furent attaqués nos vaillants compatriotes, les capitaines baron d'Huart et Marchal, envoyés en mission auprès du gouvernement de Maximilien. Ils disputèrent chèrement leurs vies : l'un fut tué, l'autre grièvement blessé. A 60 kilomètres de Mexico, le train nous dépose à Amecameca. Nous prenons notre quartier général à la maison de campagne de notre aimable hôte, et nous nous installons à six dans deux immenses chambres contiguës.

Amecameca est une pittoresque petite ville située dans une magnifique vallée, au pied des premiers contreforts du Popocatepetl et de l'Iztaccihuatl. Placée à 2310 mètres d'altitude, elle est plus élevée que Mexico; le climat y est sain, et pendant les chaleurs de l'été beaucoup de familles de la capitale y viennent chercher un air frais et pur. La physionomie de la localité s'éloigne quelque peu du type

de la *Colonie française*, journal français quotidien qui se publie à Mexico.

1. L'expédition se composait de MM. Charles Roy, ingénieur, Jules Farnan, le colonel Arthur Mayer, Albert Stahl, le licenciado Francisco Olvera, le majordome Rafael Mendizabal, et l'auteur.



Amecameca.

classique des villages mexicains : comme il pleut souvent dans ces montagnes, les maisons, au lieu de se terminer en terrasses, sont couvertes de toitures inclinées faites de minces planchettes fixées par des chevilles. La place du Marché, d'où l'on aperçoit les deux volcans, est ornée d'un jardin qu'ombragent des saules d'un vert sombre, et au centre duquel une fontaine déverse une eau claire comme le cristal dans un bassin circulaire. Les rues, bordées de maisons basses en adobes, sont sillonnées de ruisseaux limpides venant des montagnes. La ville est couchée au pied du Sacro-Monte, pittoresque colline qui doit son nom au sanctuaire et au cimetière qui la dominent : une belle route ombragée de chênes séculaires mène à sa cime, du haut de laquelle on embrasse une des plus belles vues du monde ; il serait difficile de rêver rien de plus beau que cette riante et fertile vallée d'Amecameca, avec son admirable verdure et le grandiose diadème que lui font les deux cimes neigeuses du Popocatepetl et de l'Iztaccihuatl.

Autour de la ville s'étendent des champs de maïs, d'orge et de froment, clôturés par des haies de magueys. Au delà commencent les divers étages de coteaux coupés de *barrancas*, qui se déroulent comme une magnifique ceinture de verdure autour des deux géants de l'Anahuac : c'est une succession de plans d'une incomparable richesse de teintes ; au vert pâle des agavés, des cactus, succède le vert sombre des pins ; puis surgissent les noires pentes abruptes où cesse toute végétation ; plus haut encore apparaît la zone des neiges ; enfin, dominant tous les étages, la Femme blanche et la Montagne fumante se drapent dans leur manteau hivernal d'une blancheur mate : les deux pics jumeaux offrent le même aspect que lorsqu'on les voit de Mexico ; mais ici la distance est réduite de près des trois quarts, et l'on se rend mieux compte de leurs énormes dimensions. En les voyant de si près, on se prend à douter de la possibilité d'atteindre avec la seule force du jarret à des hauteurs aussi invraisemblables.

Le 12 et le 13 octobre nous fîmes quelques excursions à cheval vers différents points de la vallée. Nous gravîmes un mamelon volcanique situé à deux lieues à l'est d'Amecameca : nous trouvâmes que ce mamelon s'élève à 2710 mètres au-dessus du niveau de la mer : c'est exactement la moitié de l'altitude du Popocatepetl. Du mamelon au sommet du volcan il nous restait donc à gravir autant de mètres qu'il en faut gravir de Vera-Cruz au sommet du mamelon. Nous visitâmes aussi l'hacienda de San-Pedro, d'où partira le petit chemin de fer souterrain que M. Roy se propose de percer dans les flancs du Popocatepetl pour l'exploitation du soufre.

Le 14 était la date fixée pour la grande expédition du volcan. Mais le mauvais temps vint contrecarrer nos projets : une pluie fine qui semblait devoir durer longtemps tombait à sept heures du matin, au moment convenu pour le départ. Que faire? les uns voulaient partir, les autres voulaient différer au lendemain. Après bien des hésitations, une éclaircie nous décida à partir à dix heures.

Je vois encore la scène pittoresque de nos préparatifs dans le *corral* du *meson*. Au centre du *corral*, un bassin dans lequel on plongeait les chevaux; autour du bassin, les chevaux sellés à la mexicaine, les guides indiens et les membres de l'expédition dans leurs costumes variés. Rien de plus mouvementé que de tels préparatifs. Enfin, à dix heures et demie, nous prîmes congé du général Ochoa, et l'expédition se mit en marche pour le volcan. Nous formions une cavalcade de huit cavaliers, dirigée par le sympathique Rafael Mendizabal, un type d'artiste plutôt qu'un type de guide. Parmi nos Indiens, il faut mentionner Teofilo qui, de tous les gens du pays, est celui qui connaît le mieux son volcan : il monterait au cratère les yeux fermés et par n'importe quel temps.

Deux mulets de charge portent nos couvertures et nos provisions : parmi les ustensiles il y a une poêle à frire qui nous rendra de grands services. Plusieurs d'entre nous

portent le fusil en bandoulière, et l'ensemble de la cavalcade présente un coup d'œil très réussi : on nous prendrait pour une bande de *guerrillas* marchant au combat.

Après avoir traversé des rues coupées à angle droit et bordées d'agavés, nous nous engageons dans de riantes campagnes chargées de riches moissons de maïs ; nous passons à gué plusieurs torrents gonflés par les pluies. Au bout d'une heure, abordant la montagne, nous nous enfonçons dans une pittoresque *barranca*, par un chemin creux où s'épanouit une exubérante végétation de conifères. A midi nous faisons halte sur le plateau de Meriaco (2785 mètres). Nous sommes parvenus à 475 mètres au-dessus d'Amecameca. A nos pieds se déroule le superbe panorama de la vallée ; déjà nous dominons les nuages, qui forment à gauche comme une immense muraille. Une haute colline en forme de cône surgit à droite ; elle est cultivée de haut en bas et couronnée de ruines : c'est le *Tetepetongo*, la « Colline des pierres rondes » ; les ruines sont celles d'un *tecalli* où les Aztèques, suivant la tradition, faisaient des sacrifices humains. Non loin de là s'élève une autre colline artificielle, celle de *Tusantepec*. Le plateau de Meriaco porte des pins maritimes et d'autres conifères d'une taille superbe : on se croirait en Suisse, au sein des Alpes. Tout autour de nous surgissent des pentes verdoyantes. Les montagnes satellites du Popocatepetl sont seules visibles ; un gigantesque écran de nuages nous dérobe les sommités principales.

A une heure nous remontons en selle pour nous engager dans une magnifique forêt de conifères. On dit que cette forêt a souvent été le théâtre des exploits des brigands ; aussi l'un de nous, qui prend au sérieux son métier de guerrier, marche-t-il à l'avant-garde, prêt à fondre sur l'ennemi avec le formidable arsenal dont il est encombré. Nos méfiances sont d'autant plus justifiées que des Américains qui ont fait récemment l'excursion du volcan ont rencontré en chemin trois bandits bien montés et armés

de fusils, de sabres et de pistolets : les voyageurs envoyèrent leurs guides en parlementaires pour leur signifier qu'ils ne portaient pas d'argent; comme d'ailleurs ils étaient bien armés et plus nombreux, les bandits n'osèrent risquer une attaque inégale. Çà et là des croix noires couvertes d'inscriptions peu réjouissantes rappellent les attentats commis sur cette route malfamée.

Nos chevaux gravissent péniblement un sentier très raide raviné par les pluies. Ces petites bêtes ont le pied d'une sûreté merveilleuse : elles bronchent quelquefois, mais ne tombent jamais. A mesure que nous nous élevons, la vue s'étend : déjà on aperçoit au delà de la vallée d'Ameca toute une succession d'autres vallées, dont les lignes de faîte courent les unes derrière les autres comme les vagues de l'Océan : c'est une perspective d'une beauté infinie. Un nuage immense, qui part de la montagne où nous sommes, forme au-dessus de ce prodigieux tableau une longue traînée d'un blanc laiteux. Même à cette altitude considérable, nous trouvons des pins gigantesques (*Pinus Montezumæ*), aux troncs gros comme des piliers de cathédrale. Quel endroit propice pour une attaque de bandits! Une pareille scène n'aurait jamais eu de plus beau cadre : quelle prodigieuse végétation alpestre ! Quelle paix ! quel silence profond ! On n'entend que le craquement des branches sous le pas des chevaux. Même dans les montagnes Rocheuses je n'ai jamais parcouru une aussi admirable forêt vierge. De temps en temps je confie mon cheval à un guide pour jouir du divin plaisir de devancer la caravane et de cheminer à pied, seul au milieu de cette grandiose nature, m'enivrant d'air pur et des exquises senteurs de la forêt. N'était le costume de nos Indiens, on pourrait se croire dans les austères solitudes du Canada : la température d'une délicieuse fraîcheur, la végétation, l'aspect du ciel, tout nous transporte sous un autre climat que les tropiques.

Hélas ! toutes les jouissances de ce monde sont fugitives;

bientôt nous revient la pluie qui nous avait laissé quelques heures de répit, et c'est par un temps maussade que nous arrivons à deux heures et demie à l'endroit connu sous le nom de *Paraque*, où l'on croise le chemin de Puebla par lequel Fernand Cortez pénétra avec ses héroïques soldats dans la vallée de Mexico. Un quart d'heure après, nous faisons halte dans une clairière, et une trouée qui s'ouvre en ce moment dans les nuages nous laisse apercevoir pendant une minute la cime du Popocatepetl. Le géant semble nous narguer. Pour ma part, je regarde avec une indicible émotion ce majestueux dôme de neige, et je me demande avec inquiétude si c'est nous qui le vaincrons ou si c'est lui qui nous vaincra. Entrevu à travers une trouée de nuages ainsi qu'au bout d'un télescope, il apparaît si colossal, si prodigieusement haut, qu'il semble être situé dans les régions inaccessibles des astres et ne plus appartenir à la terre : l'illusion est d'autant plus complète que les nuages cachent la base de la montagne et que la cime est comme suspendue dans le firmament.

Mais la vision n'a duré qu'un instant ; déjà les nuages se sont refermés, et l'immense fantôme blanc s'est évanoui. Nos chevaux, qui grimpent péniblement, nous rappellent à la dure réalité : que d'efforts, que de sueurs, que d'essoufflements, avant d'atteindre ces neiges resplendissantes que nous venons d'entrevoir dans la profondeur du ciel !

A la région des forêts a succédé celle des bruyères. Le temps est devenu affreux : ce n'est plus de la pluie qui tombe, mais du grésil, et quand, à quatre heures du soir, nous arrivons au rancho de Tlamacas, nous sommes littéralement percés jusqu'aux os. Qu'on s'imagine un mauvais hangar en planches de sapin, sans cheminée, sans fenêtre, où le vent et la pluie pénètrent de tous côtés, soit par les interstices d'un doigt de largeur qui règnent entre les planches mal jointes, soit par les larges espaces ouverts destinés au passage de la fumée. C'est sous ce rustique abri que nous devons passer la nuit, à 3960 mètres au-dessus du

niveau de la mer : si l'on songe que le rancho de Tlamacas est situé à la même altitude que le point culminant de l'Ortler, la plus haute montagne du Tyrol, on conviendra que c'est un palais. C'est là que M. Charnay eut l'héroïsme de passer plusieurs semaines quand il fouilla en 1880 les sépultures d'un ancien cimetière aztèque situé dans le voisinage. Le site est d'une indicible sauvagerie : un entonnoir dominé de tous côtés par des escarpements et ouvert seulement vers la vallée de Puebla. qui se déploie au nord. Des pins aux branches desquels pendent de blanches barbes de mousse végètent dans le sable volcanique. Un hangar en planches est affecté à l'épuration du soufre qu'on retire du cratère. L'outillage est primitif : la sublimation se fait dans des vases en terre qu'on brise après l'opération. Le rancho sert d'abri aux *volcaneros* et aux mules qui transportent le soufre à Ameca. Le soufre n'est pas la seule production du volcan : on y récolte aussi la neige qu'on utilise à Mexico et à Puebla dans la fabrication des sorbets glacés.

Dès notre arrivée, nous allumons un grand feu au centre de la pièce, qui en un instant se remplit d'une épaisse fumée qui nous enfle les paupières. Nous séchons tout d'abord nos vêtements mouillés, puis nous songeons au dîner. Comme il n'y a ni chaises ni tables, nous étalons par terre nos provisions, qui se composent de bœuf bouilli, de poulet, de vin rouge et de sherry. Une tasse de café clôture dignement notre festin. Puis les *puros* s'allument, et en attendant l'heure du coucher on se livre au plaisir de la conversation, pendant que les péons fabriquent des *guaraches*, sandales avec lesquelles nous affronterons les neiges du Popocatepetl ; au moyen d'un fer rouge ils pratiquent des trous dans les morceaux de cuir qui doivent servir de semelles ; c'est par ces trous qu'on passe les lacets à l'aide desquels cette chaussure indienne se fixe à la jambe.

Au dehors il fait un froid de loup : à six heures du soir le thermomètre ne marque plus que 4 degrés centigrades. Nous nous serrons autour du feu, dont les joyeuses lueurs éclai-

rent notre fantastique réduit : pendant toute la soirée nous chantons, nous rions comme jamais nous n'avons ri et chanté à pareille altitude.

Vers huit heures du soir, nous songeons au sommeil, car il s'agit de prendre des forces pour la grande bataille de demain. Nous nous enveloppons dans de chaudes couvertures et nous nous couchons côte à côte sur de simples nattes étendues par terre. Au bout de quelques minutes, les ronflements les plus variés ont succédé aux rires et aux chants. Vers minuit nous sommes réveillés par des gémissements plaintifs : « Aïe! Aïe! Que sufro! Maria Purisima! » C'est un de nos péons qui s'est rendu malade pour avoir trop mangé.

A l'aube nous sommes debout par un épais brouillard. Le Popocatepetl est invisible; mais à l'opposite se montrent bientôt dans une atmosphère bleuâtre et veloutée les montagnes qui dominent la vallée de Mexico. Du côté de Puebla surgit la cime solitaire de la Malinche. A sept heures du matin le brouillard s'est suffisamment dissipé pour nous permettre de nous mettre en route.

Au départ, le froid est extrêmement vif. Nous traversons une forêt de pins clairsemés, qui constituent la dernière limite de la végétation : ce n'est que sous les tropiques que les conifères peuvent atteindre une pareille altitude. La forêt s'arrête brusquement : pas un seul arbre ne se risque au delà de la ligne qui en marque la lisière. Plus loin il n'y a plus qu'une herbe rare et quelques touffes de mousse.

Au bout d'un quart d'heure nous abordons des pentes couvertes de cendres volcaniques, dont l'aspect morne et triste me rappelle les plus sombres paysages de l'Islande. Un vent glacial et humide souffle sur ces régions maudites. C'est l'hiver en pleine zone torride, c'est le pôle nord égaré sous le tropique du Cancer. Nos chevaux s'épuisent sur ces cendres mouvantes où leurs pieds s'enfoncent profondément : ils ne peuvent faire plus de dix pas de suite; ils soufflent à faire pitié, le sang semble vouloir jaillir de

leurs naseaux enflammés et démesurément ouverts. Par deux fois mon pauvre cheval s'abat, et je suis obligé de l'aider à se lever.

Nous atteignons au bout d'une heure et demie *la Cruz*, groupe de rochers d'origine ignée que surmonte une grande croix en bois érigée en souvenir des Indiens qui ont péri dans le cratère ou sur les pentes du volcan. Les pauvres péons, en transportant leurs lourdes charges de soufre, roulent parfois sur les neiges glissantes et rapides et arrivent mutilés au bas du cône. D'autres s'endorment dans le cratère et ne se réveillent point. Parfois ils périssent dans les orages ou ils s'égarent dans la brume.

C'est à la Cruz que commencent les champs de neige. Là nous mettons pied à terre et nous renvoyons à Tlamacas nos pauvres montures, qui n'en peuvent littéralement plus ; l'exercice qu'on leur a imposé dans un air raréfié leur a ôté toutes leurs forces, et si nous n'avions eu besoin de toutes les nôtres pour la grimpade finale, nous leur eussions épargné de telles souffrances.

A notre tour maintenant! Nous arborons les lunettes bleues et les voiles verts, et en route sur les neiges resplendissantes! Attaquons le formidable pain de sucre! Les péons nous ont enveloppé les pieds de chiffons de toile qu'ils ont soigneusement ficelés et adaptés à des semelles de cuir. Ces chaussures indiennes sont excellentes pour marcher sur les neiges, mais elles préservent mal du froid et de l'humidité, et nous ne tardons pas à l'apprendre à nos dépens. Par cette température sibérienne les mains se glacent aussi bien que les pieds : nous regrettons de ne pas nous être munis de gants de laine. Un de nos Indiens marche en tête de la caravane, taillant des pas dans la neige à l'aide d'une bêche. Nous marchons tous à sa suite, emboîtant nos pas dans les siens. Pour éviter la rapidité de la pente,qui n'a guère moins de 45 degrés d'inclinaison, l'Indien trace une piste en zigzags. Chaque zigzag comprend une douzaine de pas, au bout desquels on s'arrête quelques instants pour reprendre haleine,

car, à cette altitude voisine de 5000 mètres, l'air est excessivement raréfié et la respiration est si pénible qu'elle se change pour ainsi dire en souffrance.

De temps en temps je consulte le baromètre anéroïde que je dois à l'obligeance de M. Barcena, directeur de l'observatoire de Mexico : la rapidité avec laquelle l'aiguille se meut sur son cadran me montre avec quelle rapidité nous nous élevons. Mais plus nous montons, et plus la rareté de l'air nous rend l'ascension difficile : bientôt nous ne pouvons plus faire six pas sans faire halte ; plusieurs d'entre nous éprouvent de vives souffrances dans la région du cœur et des poumons ; pour ma part, ce qui m'est le plus pénible, c'est l'éclat insoutenable des neiges qui me brûlent les yeux et le visage malgré une double paire de lunettes à verre fumé et un voile de gaze verte : ce voile est une grande gêne pour la respiration, et je me vois bientôt contraint de m'en débarrasser.

Peu à peu la caravane s'émiette : elle finit par former trois groupes. Le groupe retardataire se compose des membres les plus corpulents de l'expédition : exténués et essoufflés, ils se couchent à tout instant sur la neige pour respirer ; au bout d'une heure ils sont tellement distancés par les autres, qu'il devient évident qu'ils n'arriveront jamais au but de leurs efforts. Le groupe du milieu, que forme à lui seul le colonel, a plus de chances de partager la victoire à laquelle marche l'avant-garde, composée des trois plus maigres d'entre nous.

Si l'ascension est laborieuse, elle n'est pas aussi périlleuse qu'on me l'avait fait croire à Mexico. Ni glaciers, ni crevasses, ni arêtes, ni précipices, ni avalanches. Rien que des champs de neige sans fin, très ardus, très aveuglants, très monotones : l'ascension en semble interminable. Le seul danger est de tomber : on roulerait inévitablement jusqu'au bas de la montagne, et c'est ce qui est arrivé à un Indien huit jours avant notre ascension ; le malheureux a été retrouvé sans vie près des rochers de la Cruz.

De la hauteur où nous sommes, nous dominons la Femme blanche, la montagne-sœur. Bien qu'elle soit aussi haute que le mont Blanc, elle semble être humblement à nos pieds comme une masse de neige illimitée. Nous dominons aussi le col qui s'ouvre entre les deux colosses : ce qui, vu de Mexico, semblait une brèche étroite, est devenu un immense plateau. C'est par ce col que passe le sentier que suivit Cortez dans sa marche de Cholula à Tenochtitlan; c'est du haut de ce col qu'il aperçut pour la première fois la vallée de Mexico, merveilleuse vision qui le transporta d'enthousiasme. La brume qui plane vers le nord nous cache aujourd'hui le tableau que contempla le conquérant.

Vers midi le ciel devint fort menaçant, et celui d'entre nous qui tenait la tête de la caravane, précédé du guide Teofilo, se tourna vers moi : « Voyez ce ciel, me dit-il : c'est une tempête qui se prépare. J'ai assumé la direction de l'expédition et la responsabilité des événements ». Et il me proposa de redescendre incontinent au rancho de Tlamacas. Je lui répondis que, suivant les indications du baromètre, le cratère devait être très proche, et que, quoi qu'il advînt, nous ne pouvions reculer au moment où nous touchions au but. Comme nous causions, Teofilo nous avait devancés de quelques mètres; tout à coup il nous cria : *Llegamos! llegamos!* Sa voix nous rendit toute notre ardeur. Nous suivîmes Teofilo. Les vapeurs sulfureuses qui affectaient désagréablement notre odorat nous avertirent que nous étions enfin au bout de nos souffrances. Après des efforts inouïs, à midi et dix minutes nous franchîmes l'étroite crête neigeuse derrière laquelle s'ouvre le cratère du Popocatepetl.

Je vivrais mille ans, que je n'oublierais point le sentiment d'effroi que j'éprouvai quand, du haut de la roche porphyrique qui surplombe au-dessus du cratère, je plongeai les yeux dans cet infernal entonnoir de 300 mètres de profondeur et de 5000 mètres de circonférence, jeté au sommet d'une montagne dont l'altitude dépasse de plus de 600 mètres

Le cratère du Popocatepetl.

celle du mont Blanc. J'ai vu antérieurement d'autres volcans, sous le cercle polaire comme dans la zone torride : mais je n'ai rien vu d'aussi saisissant, d'aussi effroyablement grand que le cratère du Popocatepetl. Ses dimensions sont monstrueuses; ses parois verticales et inaccessibles donnent le vertige; le cœur le plus fort tremble au bord de cette prodigieuse chaudière d'où s'échappent avec de sinistres sifflements des centaines de vapeurs sulfureuses qui empoisonnent l'atmosphère. Les crevasses qui donnent naissance à ces vapeurs sont au nombre de cinq à six cents : les Indiens les appellent *respiraderos* (respirateurs) ; les plus grandes forment de véritables solfatares. Une fumée bleuâtre plane au-dessus du cratère, et justifie le nom que les Aztèques ont donné à la montagne. Les gaz s'échappent des fissures avec une force capable de projeter en l'air des quartiers de roc. Un puissant bruit de soufflet de forge répercuté par les parois de l'enceinte ajoute à l'étrangeté, à l'horreur du lieu : l'apparition de Vulcain ou de Satan n'y causerait pas la moindre surprise.

En dépit de sa profondeur, l'abîme laisse pénétrer partout la lumière du jour qui en éclaire les moindres détails, et l'œil peut contempler librement tous les aspects de cette admirable merveille naturelle. On aperçoit tout au fond, au milieu des brûlants *respiraderos*, un petit lac dont la teinte vert glauque se détache sur le jaune des solfatares : cette nappe d'eau est formée sans doute par les neiges tombées du ciel et fondues par les feux souterrains ; la chaude respiration du volcan arrête brusquement au bord du gouffre le blanc manteau de neige jeté sur ses épaules. Les parois basaltiques du cratère sont d'une surprenante richesse de teintes : les dépôts de soufre les strient de bandes jaunes qui se détachent sur un fond nuancé de toutes les couleurs du prisme. Ces murailles, qui atteignent à l'ouest leur plus grande hauteur, vont en s'abaissant vers l'est. Telle est leur verticalité, qu'une pierre précipitée dans le goufre effectue sa trajectoire sans ricochet.

Les *respiraderos* sont les laboratoires où s'accumule le soufre que recueillent les *volcaneros*. C'est une mine inépuisable, car le soufre se dépose constamment sur les bords des fissures, et ce que l'on récolte aujourd'hui sera remplacé demain par un nouveau dépôt. Bien qu'on ait épuisé les richesses accumulées par les siècles, on recueille encore le produit des vapeurs journellement condensées. Le soufre, en se solidifiant, affecte mille formes fantastiques : dans les endroits où il est abondant, il a l'aspect de feuilles de saule pleureur.

Les *volcaneros* effectuent leur vertigineuse descente dans le cratère au moyen d'un câble se déroulant sur la poulie du *tornamalacate* que le général Ochoa a établi sur une pointe rocheuse faisant saillie au-dessus de l'abîme : d'une main le péon empoigne le câble, de l'autre il se tient à distance des parois rugueuses à l'aide d'un bâton. Au fond du cratère est une petite hutte qui sert de refuge aux *volcaneros*. Le travail était suspendu lors de notre visite, et le câble ne fonctionnait point. Les Indiens, accoutumés à l'air très raréfié de ces hauteurs, dorment impunément au fond du cratère; mais il peut être dangereux pour un étranger de tenter l'expérience : un Américain, M. Conkling, la paya de sa vie en 1875.

Les *volcaneros*, qu'il est fort difficile de recruter, séjournent alternativement une semaine dans le cratère et une autre au rancho de Tlamacas. Les gaz sulfureux leur affectent les voies respiratoires, font tomber leurs dents et détériorent leurs vêtements; aussi leur pénible travail est-il fortement rétribué. Ils font grand usage de *mezcal* et d'*aguardiente*, pour lutter contre le froid terrible qui règne à cette altitude. Ils sont surtout à plaindre quand un orage éclate sur la cime du volcan. Alors le cratère, que le soleil éclaire habituellement, se transforme en une noire fournaise, la neige y tombe à gros flocons qui se fondent en touchant le sol brûlant, l'atmosphère surchauffée devient insoutenable, et du sein des solfatares jaillissent des



Volcaneros.

flammes rougeâtres qui éclairent l'enceinte d'une sinistre lueur.

Il y avait près d'une heure que nous étions au bord du cratère, grelottant sous nos zarapes. Le colonel nous avait rejoints : mais nous attendîmes vainement les retardataires de la caravane. Nous aurions voulu, comme l'avait fait quelques jours avant nous un voyageur français, M. Chabran. effectuer la périlleuse descente dans le cratère ; mais nous en fûmes empêchés par le mauvais temps. Teofilo, qu'inquiétait l'aspect du ciel, nous suppliait de reprendre au plus tôt le chemin du rancho. Depuis longtemps des brouillards planaient au-dessus des régions inférieures, semblables à une mer vaporeuse : peu à peu ils s'étaient élevés vers nous et avaient fini par envelopper toute la montagne. Ces brumes nous privèrent de la vue de l'admirable panorama qu'on embrasse du haut du volcan : sans elles nous eussions pu, de notre observatoire aérien, un des plus élevés des deux Amériques et du monde entier, promener nos regards sur une prodigieuse étendue de pays ; la ville de Mexico nous eût fait pitié, et nous eussions eu peine à reconnaître dans ce nid de fourmis la plus grande ville de la région intertropicale. Un de nous se consolait par cette réflexion, que nous pouvions certainement nous considérer ce jour-là comme les hommes les plus haut placés du monde. Mais un aigle qui planait en ce moment au-dessus de nos têtes en décrivant dans les airs des orbes immenses vint nous rappeler à des pensées plus humbles. Le noble oiseau du désert se jouait dans les royaumes du vertige, pendant que nous rampions attachés aux flancs de la montagne ! Que ne pouvions-nous emprunter ses ailes et prendre notre essor vers des régions plus élevées encore ! Non ! il nous fallait redescendre vers la terre, non pas sur des ailes, non pas même sur nos jambes, mais sur la partie la moins noble assurément de notre misérable charpente humaine. Voici comment s'effectua cette peu avouable descente.

Chacun s'assit sur une de ces nattes que les Mexicains

appellent *petate*, et enfourcha avec les jambes le dos de son voisin; un Indien empoigna ensuite la grappe humaine et l'entraîna à sa suite sur les rapides pentes neigeuses. De toute notre odyssée ce fut l'épisode le plus dramatique. Dès le début de la glissade le thermomètre était descendu à 4 degrés au-dessous de zéro, et la brume était devenue si épaisse que nous ne pouvions plus rien distinguer au delà de six mètres de distance; il tombait une sorte de grésil à grains très fins. Ce qui rendait notre situation plus critique encore, c'est que nous avions perdu la trace des pas creusés à la montée : notre conducteur n'allait-il pas précipiter son traîneau vivant dans quelque *barranca* cachée par les brumes, et, une fois lancés sur ces pentes glissantes, pourrait-il nous arrêter au bord de l'abîme ? Telles étaient les réflexions peu rassurantes qui occupaient nos esprits quand Teofilo, que nous avions envoyé en éclaireur, retrouva notre piste perdue. Dès lors nous goûtâmes en toute sécurité les plaisirs de la montagne russe : en moins d'un quart d'heure nous eûmes atteint la limite des neiges, tandis qu'à la montée nous avions mis trois heures et demie à effectuer le même parcours.

Arrivés au bas des pentes neigeuses, nous étions pour ainsi dire réduits à l'état de glaçons : des aiguilles de glace s'étaient attachées à nos barbes et à nos *sombreros;* nos habits étaient raidis par la gelée, et je laisse à penser dans quel état étaient les traîneaux sur lesquels nous étions descendus.

C'est dans cet équipage que nous abordâmes les cendres volcaniques sur lesquelles nos chevaux s'étaient tant épuisés le matin. Ces cendres se composent d'un sable noir mélangé d'une infinité de petites pierres qui s'introduisaient entre la semelle de nos sandales et les chiffons de toile qui nous enveloppaient les pieds, ce qui nous rendait la marche rien moins qu'agréable.

Nous avions quitté le cratère à une heure; à trois heures et dix minutes nous rentrions au rancho de Tlamacas par

une pluie battante. Nous y passâmes l'après-midi à sécher au feu nos vêtements trempés. L'un de nous confectionna pour le souper une soupe à l'oignon qui fut proclamée parfaite; nous mangeâmes à la façon des Kabyles, sur les mêmes nattes qui devaient nous servir de couchettes. La seconde nuit que nous passâmes au rancho fut plus froide encore que la première : le thermomètre descendit à 3 degrés. Le feu, alimenté avec du bois humide, donnait une épaisse fumée qui troublait désagréablement notre sommeil.

Pendant la nuit les chevaux tinrent conseil : l'un d'eux émit probablement l'avis qu'il ne se souciait guère de recommencer une nouvelle expédition au Popocatepetl, et, sur cet avis, la plupart décampèrent; nous constatâmes au matin qu'il n'en était resté que trois. Nous envoyâmes les Indiens à leur recherche, et au bout d'une heure ils ramenèrent tous les fugitifs. Une autre constatation que chacun de nous s'empressa de faire à son réveil sur la personne de son voisin, c'est que nous avions tous le visage aussi cramoisi que la carcasse d'un homard cuit à point : nous avions payé aux neiges du volcan le tribut obligé. Le café pris, nous dîmes adieu sans regret au rancho de Tlamacas, et nous nous remîmes en selle.

Avant de reprendre le chemin d'Amecameca, nous montâmes au plateau de *Tenenepanco*, à 250 mètres au-dessus du rancho. C'est là que M. Charnay, chargé d'une mission du ministère de l'instruction publique de France et commandité par un généreux Mécène américain, pratiqua des fouilles en 1880 et fit de si précieuses trouvailles. Il mit au jour un grand nombre de sépultures aztèques d'où il retira trois cent soixante-dix pièces, ustensiles de ménage, vases de toutes formes, bijoux, idoles [1]. L'heureux fouilleur avait tout pillé; nous ne trouvâmes plus à ramasser que quelques informes débris de poteries.

Le vent faisait rage sur ce plateau, et nous eûmes hâte

1. Voir *le Tour du Monde*, année 1880, t. II, p. 293.

de descendre vers des régions plus hospitalières. Nous pénétrâmes dans l'admirable forêt que nous avions traversée quelques jours avant, puis nous revîmes avec joie la vallée d'Amecameca, qui nous parut un merveilleux paradis après les farouches contrées polaires que nous venions de parcourir. Nous fîmes halte à l'hacienda de San-Pedro, où nous nous réconfortâmes par un *rompope*, délicieux punch indien fait d'eau-de-vie de canne, de vin et d'œufs.

A trois heures la cavalcade rentrait triomphalement à Amecameca, où nous attendait l'aimable et généreuse hospitalité du général Ochoa.

Quelques jours après, le dimanche 21 octobre, tous les membres de l'expédition se trouvèrent de nouveau réunis à l'hôtel Iturbide, à Mexico; le plus beau salon de M. Récamier avait été orné pour la circonstance de tous les produits de la flore tropicale. Cette fois il ne s'agissait plus de gravir des montagnes d'une hauteur invraisemblable, mais de faire honneur au splendide menu du festin auquel le général Ochoa, en Mexicain de vieille roche, avait convié ses hôtes. Ici il n'y eut plus de défaillance comme sur les pentes du Popocatepetl : tous se comportèrent vaillamment et burent avec enthousiasme à la santé du général qui leur avait si royalement fait les honneurs de son volcan.

CHAPITRE XIII

TOLUCA — ACAMBARO

Le Michoacan. — Un chemin de fer en miniature. — A travers la montagne. — Une station à dix mille pieds d'altitude. — Dans les nuages. — Le Rio Lerma. — L'hôtel des diligences. — Toujours les bandits. — L'*Instituto Literario*. — Le Nevado. — La capitale de l'État de Mexico. — Climat et aspect de Toluca. — La vallée de Toluca. — Paysage écossais. — Les péons. — Le Rio Lerma. — Aspect de la voie ferrée. — Un accident. — Gare la dynamite ! — Américains et Mexicains. — Acambaro. — L'hôtel Dolores. — Don José. — Aspect et climat de la ville. — Une chasse aux papillons. — Un oiseau-mouche. — Acambaro dans le passé. — Un coche hors de service. — Le lac Cuitzeo.

Le Mexique est si vaste, qu'une année entière ne suffirait pas à l'explorer entièrement. Il a une superficie trois fois grande comme celle de la France, et l'absence des moyens de communication y rend les voyages longs, difficiles et dispendieux. Dès qu'on s'écarte des routes battues, il faut voyager à cheval par de mauvais sentiers. Quand on entreprend de visiter le Mexique, on ne peut songer à parcourir toute l'étendue du pays, il faut se borner à explorer en détail une région circonscrite.

Ayant traversé la vaste république, du Rio Grande à Mexico, je voulus, avant de gagner la province de Vera-Cruz, parcourir le Michoacan, appelé le Jardin du Mexique. C'est une des provinces les moins connues, par suite de son éloi-

gnement de la capitale. Ce qui devait faciliter beaucoup l'exécution de mon projet, c'est l'achèvement récent du premier tronçon du chemin de fer à voie étroite faisant partie du réseau du *Ferro-Carril Nacional Mejicano* qui réunira Mexico à l'océan Pacifique. De petits wagons circulaient depuis quelques jours entre Mexico et Morelia, la capitale du Michoacan. Mais comme tout est en miniature sur ces chemins de fer à voie étroite, on voyageait à petites étapes et pour un parcours de quatre-vingts lieues il me fallut passer une nuit à Toluca et une autre à Acambaro.

Je partis donc de Mexico dans les derniers jours du mois d'octobre, recommandé par M. Barcena et M. Fernandez Leal auprès des gouverneurs des provinces que j'allais parcourir. Celui qui songe à explorer l'intérieur du Mexique ne doit pas perdre de vue qu'on ne voyage dans ce pays qu'avec l'aide des autorités et des *hacendados*.

De Mexico à Toluca on traverse un pays extrêmement pittoresque. Mexico se trouve sur le versant de l'Atlantique, Toluca sur le versant du Pacifique. Pour passer d'un versant à l'autre, la voie ferrée s'élève à mille mètres au-dessus de la vallée de Mexico. Rien de plus beau que le coup d'œil au départ : les blanches cimes du Popocatepetl et de l'Iztaccihuatl fascinent longtemps le regard. Mais le train ne tarde pas à s'engager dans le massif qui enclôt la vallée; d'énormes montagnes semblent barrer la voie. Pourrons-nous jamais forcer ces barrières colossales? Rassurez-vous! Ce sont des Américains qui ont construit le railway, et il n'est pas de montagne qui tienne devant leur audacieux génie.

En avant! la machine attaque de front la gigantesque crête des Andes mexicaines, qui forme l'épine dorsale du plateau de l'Anahuac. Dès ce moment l'admiration arrache à mes trop expansifs voisins de continuelles exclamations : « Que bonito! que bonito! » Le fait est que c'est vrai. La route, d'une hardiesse presque insensée, est un défi jeté à la nature. C'est une œuvre de géants, accomplie tout entière

par la sape et la mine. Sur un parcours de vingt lieues ce ne sont que courbes et festons, plans inclinés, remblais, tranchées, ponts aériens planant sur des abîmes. Ces ponts paraissent légers et fragiles comme des toiles d'araignée ; ils offrent des coudes et des pentes à époumonner la vapeur elle-même ; aussi la machine les gravit-elle avec de bruyants essoufflements. Sur tout le parcours de Mexico à Morelia on ne rencontre qu'un seul tunnel, celui de San-Martin ; en perforant les montagnes on eût raccourci la route, mais c'est précisément ce que les ingénieurs ont voulu éviter : d'après le contrat passé avec le gouvernement mexicain la compagnie est payée à proportion des kilomètres qu'elle achève. La ligne courbe, dans ce cas, devenait la plus profitable ; aussi a-t-on multiplié comme à plaisir les méandres de la route.

La voie en est d'autant plus pittoresque, quoique les Américains n'aient guère songé à ce côté de la question : le train s'attarde parfois une heure entière à tourner autour d'une vallée par une longue série de lacets, et la voie fait l'effet d'un immense serpent déroulant ses anneaux sur les flancs des montagnes.

Très gracieuses, ces montagnes, avec l'exubérante végétation mexicaine qui les couvre de la base à la cime : palmiers au port gracieux, grotesques cactus arborescents, agavés menaçant le ciel de leurs immenses coutelas ; çà et là un pittoresque rancho qui rappelle les chalets suisses avec sa toiture en bois couverte de grosses pierres. De temps en temps on suit l'ancienne route des diligences, bordée de nombreuses croix funéraires qui consacrent le souvenir d'assassinats perpétrés en ces lieux. Ces coupe-gorge se prêtaient admirablement aux exploits des brigands ; aussi, de toutes les routes du Mexique, nulle n'avait jadis plus mauvaise réputation. Les bandits, furieux de l'établissement du chemin de fer, essayent encore de faire dérailler les trains, mais les Américains exercent une surveillance active et pendent sans confession le long de la voie tous les

chenapans qui leur tombent entre les mains : c'est le moyen le plus efficace d'assurer la sécurité des voyageurs.

Après deux heures d'ascension, le train atteint le point le plus élevé de la voie, la ligne de partage entre les deux océans : la localité a nom Salazar, et se compose d'un simple wagon qui sert de station provisoire. Une station à dix mille pieds d'altitude au-dessus du niveau de la mer! Le paysage rappelle les Alpes, la température est sibérienne. Le thermomètre, qui marquait ce matin 24 degrés à Mexico, est tombé à 6. Nous sommes dans la région des nuages, et une bruine glaciale nous pénètre jusqu'aux os. La nuit il gèle ici à pierre fendre. Les Indiens occupés à l'entretien de la voie n'ont que leur zarape pour se défendre contre le froid et l'humidité; mais ce manteau ne garantit ni leurs pieds nus ni leurs jambes couvertes d'un simple pantalon de toile : il n'est pas rare que ces malheureux succombent aux rigueurs d'un climat pour lequel ils ne sont point faits. Pendant la construction de la voie plusieurs périrent de froid malgré la précaution qu'ils avaient prise de s'ensevelir sous de véritables terriers.

A partir de Salazar c'est une descente continue vers la vallée de Toluca. Le Rio Lerma, torrent rageur que la voie franchit à chaque instant, est tributaire du Pacifique. Une trouée dans les nuages permet d'apercevoir par intervalles le Nevado de Toluca, volcan éteint qui s'élève à 4622 mètres.

Bientôt l'obscurité dérobe à la vue ces merveilleux paysages. A six heures il fait nuit close. Allumant un puro, je me mets à rêver : rien ne prête à la méditation comme de rouler la nuit en chemin de fer dans un pays inconnu. Longtemps encore après la chute des ténèbres, le ciel est embrasé à l'occident de cette splendide coloration rouge foncé que je n'ai vue qu'au Mexique.

Me voici à Toluca. Le tramway qu'on trouve dans toute ville mexicaine qui se respecte me conduit en quelques minutes à la *casa de diligencias*, sorte de caravansérail rap-

pelant les hôtelleries de la route de Monterey à Querétaro, avec cette différence que les galeries qui entourent la cour intérieure ont un étage. Je retrouve ici la vieille cuisine mexicaine dont j'avais perdu l'habitude dans les restaurants de Mexico : le bouillon au riz, le *puchero* aux pois chiches, et le classique plat de *frijoles*. Il y a encore à table un Mexicain du Michoacan et un Espagnol de Séville fixés dans la localité : l'Espagnol trahit son origine par le pur accent andalou. Le Mexicain nous représente le nord du Michoacan, et surtout la province voisine de Jalisco, comme des régions peu sûres; la route de Morelia à Guadalajara est la terre promise des bandits : il n'est guère de jour qu'il ne s'y commette des brigandages; les voleurs, en gens tout à fait indélicats, ne se contentent pas de la bourse, ils dépouillent encore leurs victimes de leurs derniers vêtements. Quoique Guadalajara soit la seconde ville du Mexique, il n'y a aucun service de diligences entre la capitale du Michoacan et celle du Jalisco : c'est un voyage de quatre jours qu'il faut faire à cheval, en nombreuse caravane bien armée. « N'allez pas seul à Guadalajara », me dit mon Mexicain en manière de conclusion. Quand je lui fis part de mes projets d'ascension au Nevado de Toluca, il m'avertit qu'une pareille expédition ne peut s'entreprendre qu'en grand nombre, parce qu'il y a au pied de la montagne un village de *puros banditos* : or c'est justement dans ce village qu'il faut passer la nuit! Un voyageur isolé s'expose à être entraîné dans la montagne et à payer une forte rançon.

La peste soit des *puros banditos!* On m'en parle partout et je ne les vois jamais en face. Je donnerais beaucoup pour pouvoir en photographier un.

Le lendemain, après déjeuner, je cours chez le docteur Villada, à qui M. Barcena m'a recommandé; lui aussi me dissuade de m'aventurer seul au Nevado. Comme il comptait entreprendre quelques jours plus tard une excursion géologique à la montagne avec ses élèves de l'*Instituto Literario*,

il m'offrit de l'accompagner, ajoutant qu'il attendrait mon retour du Michoacan pour organiser l'expédition. On ne pourrait être plus aimable.

Le docteur Villada est directeur de l'*Instituto Literario*, l'université de l'endroit : il me fit gracieusement les honneurs de son établissement. C'est un palais du même genre que l'*Instituto Cientifico* de San-Luis-Potosi. Malgré son titre, la science y est plus cultivée que la littérature. Du haut de l'observatoire de la maison, on embrasse un magnifique panorama : la ville et la vallée de Toluca, dominées d'un côté par la cime brune et allongée du Nevado, de l'autre par la Sierra de Toluca. A première vue, le Nevado m'a causé une désillusion : je cherchais vainement le diadème de neige qui lui a valu son nom ; ce n'est qu'au télescope que j'aperçus les minces filons blancs qui dessinent les lézardes de la cime. Mais un mois plus tard, lorsque je revis la montagne revêtue de son éblouissant tapis de neige, elle me parut considérablement plus élevée.

Pour le moment elle me faisait l'effet d'une colline, tant il est vrai qu'une montagne dépourvue de son nimbe de cristal perd toute sa majesté! D'ailleurs le Nevado s'élève en pente douce, et rien ne doit être plus facile que d'en faire l'ascension ; le sommet n'atteint que 2000 mètres au-dessus de la vallée de Toluca ; pour se convaincre que cette cime volcanique a presque la hauteur du mont Blanc, il faut la comparer aux montagnes environnantes qu'elle domine avec la superbe arrogance d'un despote. Quoique la ville paraisse située au pied du pic, elle en est distante de cinq lieues ; mais à Toluca comme à Mexico la transparence de l'air produit les plus surprenantes illusions de perspective.

Un artiste peintre, professeur de dessin à l'*Instituto Literario*, m'a fait voir une esquisse représentant l'intérieur du cratère du Nevado ; par sa forme et ses dimensions, ce cratère rappelle celui du Popocatepetl : mêmes

murailles escarpées, même profondeur. Au fond dorment deux petits lacs [1].

L'altitude de Toluca est de 2625 mètres : elle dépasse de 360 mètres celle de Mexico ; c'est la plus élevée de toutes les villes du Mexique. En hiver le climat y est rude. Pendant mon séjour au mois de novembre, le thermomètre descendait le matin et le soir à 10 degrés : au Mexique on grelotte à pareille température. L'atmosphère de Toluca serait la plus pure du Mexique si la ville n'était imprégnée du parfum de ses innombrables porcheries : il y pleut des cochons. Toluca est la Porcopolis de la république.

Je m'étais toujours imaginé que Mexico était la capitale de l'État de Mexico : or c'est Toluca qui a cet honneur, dont elle est très fière. Mexico est la capitale du district fédéral qui forme un territoire distinct, mais le gouverneur de l'État de Mexico réside à Toluca. C'est une petite ville de 12 000 âmes, aux rues proprettes, tirées au cordeau, encombrées de chiens et de mendiants, et éclairées le soir par des lanternes accrochées à des cordes tendues d'une maison à l'autre.

Toluca a une physionomie beaucoup plus animée que Mexico : ce que peut l'influence d'un climat froid ! la population est fort éveillée et industrieuse : elle montre avec orgueil ses portiques, qui passent pour les plus beaux du Mexique : on y vend de prodigieuses quantités de *dulces*, de fabrication indigène. La Place du gouvernement, ornée de l'inévitable statue du libérateur Hidalgo, est entourée d'édifices modernes d'une excellente architecture. Il y a encore un somptueux marché en style égyptien : cette interminable enfilade de colonnes et d'arcades de plus de 200 mètres de longueur a été construite à l'occasion d'une récente exposition nationale qui eut un grand succès : une foule de visiteurs arrivaient chaque jour de Mexico par le

1. Le Nevado de Toluca et son cratère sont décrits dans les *Archives de la commission scientifique du Mexique*, t. III, 1867.

chemin de fer nouvellement ouvert. Les expositions industrielles semblent jouir d'une grande vogue au Mexique : outre celle de Toluca, il y en a eu récemment à Querétaro et à Orizaba.

Une journée entière de chemin de fer m'a conduit de Toluca à Acambaro. La voie ferrée traverse une contrée riche et bien cultivée : le climat de cette partie du Mexique est fort analogue à celui de l'Europe, on y cultive nos céréales ; c'est vers de semblables régions qu'on pourrait diriger un courant d'émigration.

Au sortir de la fertile vallée de Toluca, on entre dans un pays de pâturages : de grandes plaines jaunes limitées par des montagnes stériles ; sous la garde d'enfants qui n'ont parfois que l'atmosphère limpide pour tout vêtement, paissent de superbes bêtes à cornes. A part la végétation, il me semble que j'ai vu ailleurs des paysages semblables. Où donc? Dans les highlands de l'Écosse. Pour mieux jouir de la scènerie, je me place sur le marchepied de l'un des deux petits wagons qui composent tout le train. Des brigades de péons travaillent à l'achèvement de la voie prématurément ouverte : ce sont des hommes au teint basané, tout de blanc vêtus ; leur costume se réduit à un chapeau de paille, une chemise et un pantalon de toile taillé en pied d'éléphant ; beaucoup se passent de la chemise et exhibent leur torse bronzé par un soleil de feu. Au physique les péons sont fort inférieurs à nos manouvriers ; mais ils suppléent au manque de vigueur musculaire par leur grande force de résistance : par les températures les plus accablantes ils sont infatigables au travail. Ces hommes reçoivent un salaire de trois réaux par jour (environ deux francs).

On longe pendant plusieurs heures une rivière torrentueuse, aux bords ombragés d'arbres qui cachent à demi des eaux jaunes et limoneuses ; c'est le Rio Lerma, une des rares rivières du Mexique ; dans l'État de Jalisco il prend le nom de Rio Grande de Santiago et se jette dans le

Pacifique, près de San-Blas. Le pays est si accidenté que l'aspect du paysage varie constamment : on roule tantôt dans des vallées ensoleillées, entre des monts couverts de chênes verts de la cime à la base, tantôt dans des gorges étroites et profondes flanquées de parois à pic. La voie n'est qu'une interminable succession de rampes et de courbes étourdissantes; il n'y a pas un seul tunnel, mais on a multiplié les tranchées à ciel ouvert : ces tranchées sont si étroites, que les péons ont grand'peine à se garer au passage du train : un de ces malheureux, qui s'était cependant aplati la face contre le rocher, n'en fut pas moins laminé par la machine qui lui dépeça outrageusement les gigues : le train s'arrêta pour le recueillir et le transporter à Morelia. Ces accidents arrivent presque journellement à cause de l'incurable insouciance des péons : ils savent bien l'heure du passage des trains, mais ils ne prennent aucune précaution. Fréquemment aussi des bestiaux fourvoyés viennent se faire écraser sur la voie; comme la plupart des tranchées sont en courbe, le mécanicien arrive sur les pauvres bêtes avant d'avoir pu les apercevoir. Les bornes kilométriques qui bordent la voie sont en bois : de peur que les Indiens ne les volent, on n'a rien imaginé de mieux que de faire croire qu'ils recèlent de la dynamite, et chaque borne porte l'amusant avertissement : « Cuidado por la dinamita! » Mais les Indiens ne sont pas si bêtes, et à chaque instant on constate la fugue d'une borne.

Je voyage en compagnie de quelques Américains attachés aux travaux de la voie; ils ont tous adopté le costume mexicain, mais rien n'est plus désopilant que leur prononciation espagnole agrémentée du nasal accent yankee. Ils ont à l'égard des Mexicains les allures d'hommes qui sentent que le Mexique leur appartient déjà, quoi qu'ils fassent pour se défendre de semblables visées. Pendant que le soleil couchant étend dans le ciel cette nappe rouge de feu que je contemple chaque soir avec extase, je m'aperçois que tous mes Américains tournent le dos au féerique tableau. Il est

vrai qu'un Yankee sensible à une scène de la nature serait encore plus grotesque qu'un Yankee parlant le noble idiome castillan.

Vers sept heures du soir le train nous dépose à Acambaro. C'est là qu'il faut coucher, car sur la ligne de Morelia on ne voyage pas la nuit. Une atroce patache nous conduit par des rues délabrées à l'unique auberge de la localité : *Hotel Dolores!* Quelle fatidique enseigne! j'ai la douleur de devoir certifier que ce n'est pas un hôtel, mais une pauvre *posada* devenue absolument insuffisante depuis qu'Acambaro est le point de jonction de deux voies ferrées, celle de Morelia et celle de Celaya qui la réunit au réseau du *Ferro-Carril Central.*

Après un affreux dîner, je me retire dans la chambre que je dois partager avec un *ranchero* allant à Morelia pour y vendre des bestiaux. Le malheureux avait attrapé, en chevauchant à travers champs, un horrible catarrhe qui éclatait en accès de toux frénétiques. Allez donc dormir au milieu d'un tel vacarme! Nous prenons le parti de causer. Il m'apprend qu'il se nomme don José Victor Castro, et qu'il est de Maravatio, où il a une maison qui est la mienne. Entre parenthèses, si je devais me considérer comme propriétaire de toutes les maisons qu'on m'a données comme miennes au Mexique, je serais l'homme le plus opulent de la Nouvelle-Espagne. Don José me questionne sur le but de mon voyage; je suis évidemment, dans sa pensée, un ingénieur attaché aux travaux du chemin de fer, ou tout au moins je suis chargé par mon gouvernement d'une mission commerciale ou scientifique. Quand je lui apprends qu'il se trompe sur toute la ligne, il ne revient pas de sa surprise. C'est pour lui un fait sans précédent qu'un *viajero particular* se soit aventuré dans ce pays infesté de bandits, et il me dissuade de toutes ses forces de persister dans mes projets insensés, m'assurant qu'il est souverainement imprudent de voyager seul à cheval, même sous bonne escorte, parce qu'on ne saurait compter

sur des soldats qui ne valent pas mieux que les *ladroncillos*. Décidément, il ne faut pas entendre parler du Mexique par des Mexicains.

Force nous fut le lendemain d'attendre jusqu'à deux heures le départ du train de Morelia, qui devait venir de Celaya, station du *Ferro-Carril Central*. C'était plus qu'il ne fallait pour connaître Acambaro, vrai type de la petite ville mexicaine; des rues sales et raboteuses n'ayant pour tout pavé que le roc naturel, des maisons sans étage, dont les fenêtres sont des portes, et vice versa; des murs d'argile lézardés, sur lesquels s'épanouit une vigoureuse végétation de *Cactus opuntia*, des femmes portant sur la tête des amphores de forme aztèque, une population grouillante de moricauds nus comme des vers, des baudets chargés de bottes de maïs, des chiens hargneux, des dindons, des coqs et des poules : voilà la physionomie d'Acambaro; comme cadre au tableau, des montagnes aux flancs escarpés, aux contours âpres et tourmentés. La jolie petite place d'armes est ornée d'une vieille fontaine que surmonte l'aigle mexicaine dévorant son serpent sur un cactus. La place qui s'étend devant l'église est plantée d'énormes bananiers et d'autres arbres tropicaux, car Acambaro jouit du délicieux climat des terres tempérées : la localité est située à quelque mille mètres de Toluca, et mon thermomètre y marquait quinze degrés de plus. Au Mexique on change ainsi de climat plusieurs fois dans l'espace d'un jour, suivant l'altitude à laquelle on se trouve. Même au cœur du pays on trouve des localités situées en Terre-Chaude.

Autour d'Acambaro la campagne est charmante, des milliers d'oiseaux jacassent dans les arbres qui bordent les chemins. La tête bien enveloppée d'un foulard noué sous le sombrero, en haine des insolations, j'allai en guerre contre les papillons. La chasse fut miraculeuse : en moins d'une heure mon boîtier regorgeait des espèces les plus variées. Comme je retirais de mon filet un superbe macaon, j'entendis près de moi comme un bourdonnement d'insecte ailé.

C'était un oiseau-mouche. Oh ! la mignonne bêtelette ! C'est une émeraude qui vole, mais ses mouvements sont si saccadés, si brusques, que j'ai peine à distinguer les détails de sa gentille personne : on dirait plutôt un papillon qu'un oiseau ; jamais il ne se repose, il voltige d'une fleur à l'autre, et se soutient, pendant qu'il butine, en imprimant à ses ailes un frémissement si prodigieusement rapide, que l'œil cesse de les apercevoir. Je le poursuis avec mon filet, mais il m'échappe brusque comme l'éclair et le voilà disparu ! C'est égal, je suis content de ma chasse, me promettant d'en faire d'autres dans les Terres-Chaudes.

Acambaro ne doit pas être confondu avec Tacambaro, que nous visiterons plus tard, et où tant de vaillants légionnaires belges ont trouvé la mort lors de l'intervention. Acambaro est situé dans l'État de Guanajuato, tandis que Tacambaro se trouve au cœur du Michoacan. Acambaro était impérialiste, tandis que Tacambaro était républicain. Comme nombre de villes du Mexique et de l'Amérique espagnole, Acambaro doit son origine aux ordres religiéux. On y voit beaucoup d'anciens couvents abandonnés qui tombent en ruines. Cette petite ville est un point stratégique d'une grande importance, dominant les routes de Querétaro, de Morelia, de Toluca. Elle a été souvent occupée par les troupes françaises. Un jour, en 1866, la nouvelle se répandit à Querétaro que le général Mendez avait été mis en déroute par les républicains et tué à Uruapan, dans le Michoacan. Le colonel Clinchant reçut l'ordre de partir immédiatement à la tête du 2e régiment de zouaves, en garnison à Querétaro ; pour sauver Morelia il n'y avait pas de temps à perdre : aussi les zouaves franchirent-ils en un jour les vingt lieues qui séparent Querétaro d'Acambaro, et ils auraient atteint Morelia le lendemain, s'ils n'avaient appris à Acambaro que c'étaient les républicains qui avaient été mis en déroute par Mendez. Quand, en 1867, la fameuse division Mendez évacua Morelia pour aller concourir à la défense de Querétaro, où

s'était enfermé Maximilien, c'est à Acambaro que Mendez harangua ses troupes : le général indien devait tomber quelques semaines plus tard sous les balles d'un peloton d'exécution. C'est encore à Acambaro, en 1811, que le vieux patriote Hidalgo passa en revue, avant de marcher sur Mexico, les cent mille insurgés qu'il avait su réunir contre les troupes royales de l'Espagne.

J'ai failli passer vingt-quatre heures de trop à Acambaro : j'y serais mort d'ennui. Le coche qui m'avait amené la veille à l'auberge avait eu un accident qui l'avait mis hors de service. Or il n'y avait pas dans toute la ville une autre patache. Ne me doutant pas de tout ceci, je faisais paisiblement la sieste, attendant le signal du départ, pendant que les autres voyageurs se dirigeaient à pied vers la station. Le coche n'arrivant pas, j'eus la curiosité d'aller aux informations. Il était temps! Payer ma note de trois piastres, donner mon petit bagage à un *muchacho* et courir à pied à la gare par une chaleur d'enfer, tout fut l'affaire de cinq minutes. J'arrivai juste au départ du train, qui par bonheur était en retard.

Rien de plus charmant que le trajet d'Acambaro à Morelia. On longe presque constamment le lac Cuitzeo, la plus grande nappe d'eau du Mexique après le lac Chapala. Le lac est enchâssé dans une superbe bordure de montagnes, et je me rappelle que des nuages de formes merveilleuses complétaient le paysage. Les cimes mamelonnées fuient les unes derrière les autres, vaporeuses, bleuâtres, veloutées. Sous les feux du soleil la nappe miroitante a des reflets orange d'une exquise douceur. Ses bords enchanteurs sont comme un changeant diorama : tantôt ce sont des fouillis de roseaux, tantôt des bosquets de *mezquites* et de *perus* qui inclinent au-dessus des eaux leur beau feuillage pleureur, tantôt de vertes prairies où des troupes de chevaux errent en liberté : ces prairies, que les eaux recouvraient jadis, attestent que les agents volcaniques ont souvent modifié le niveau du lac.

CHAPITRE XIV

MORELIA

L'hôtel du Michoacan. — Une nuit tropicale. — Le bureau des diligences. — Une sinécure. — Aspect de Morelia. — La cathédrale. — Les couvents. — Morelos et Iturbide. — Les journaux. — Le docteur Tena. — Les fêtes de la Toussaint et du jour des Morts. — La place d'armes. — Le cirque de Morelia. — Une course de taureaux. — Les lazadors. — Rivalité entre espadas. — Le cirque de Huisachal. — L'espada Gavidia. — Le novillo embolado. — Les vaqueros.

Nous arrivons à Morelia une heure après le coucher du soleil. Un millier de curieux munis de torches aux lueurs rouges et vacillantes assiste au spectacle nouveau pour eux de l'arrivée du train. La station, très primitive, est en rase campagne; une antique diligence mène les voyageurs à travers champs par des chemins épouvantables que n'éclaire pas une seule lumière.

Enfin voici la ville : après avoir suivi quelques rues, le coche nous dépose dans la cour à arcades de l'hôtel du Michoacan. On nous mène, don José et moi, dans deux chambres contiguës, à l'étage. Elles ont fort bon aspect : un carrelage rouge d'une irréprochable propreté, des lits garnis de draps blancs. Cet hôtel est un des meilleurs que j'aie rencontrés au Mexique. Il est dirigé par un Allemand établi dans le pays depuis vingt ans. De belles colonnes doriques supportent les arcades du patio, sur lequel s'ou-

vrent les chambres. Dès mon arrivée, appuyé sur la rampe de la galerie, je suis resté longtemps à contempler le carré de firmament qui sert de plafond au patio. La belle constellation de la Croix du Sud appelait surtout mon attention. L'admirable chose qu'un ciel tropical! Les étoiles m'ont paru plus belles à Morelia qu'à Mexico, l'air plus pur encore, plus diaphane. Et puis, quelle température idéale! A Mexico je n'osais sortir le soir sans m'envelopper dans un léger manteau; ici, à la fin d'octobre, on se promène à dix heures du soir en vêtement d'été. A pareille heure, la place d'armes de Morelia, avec sa superbe cathédrale, ses longs portiques, sa monumentale fontaine et son merveilleux jardin, est le lieu le plus enchanteur que j'aie rencontré dans aucune ville du monde. L'atmosphère est embaumée d'arbres tropicaux qui ont, sous la lumière discrète des étoiles, des aspects d'une indicible poésie : dans cette mystérieuse pénombre, les brunes Moréliennes qui viennent ici humer l'air du soir et écouter la musique militaire semblent pleines de séductions.

Me voilà loin de l'hôtel du Michoacan : il me reste pourtant à mentionner le bureau des diligences qui y est annexé. J'eus la curiosité de m'informer auprès de l'*administrador* du nombre de lignes de diligences exploitées, il me répondit que depuis l'inauguration du chemin de fer on avait supprimé l'unique ligne en activité, celle de Morelia à Acambaro. Cet *administrador* administrant des diligences supprimées et remplissant ses fonctions avec toute la dignité conforme à son rang eût pu tenir un rôle important dans un opéra-bouffe. Il était vaguement question de rétablir dans quelque temps le service de Morelia à Patzcuaro, mais il fallait auparavant réparer la route, devenue depuis longtemps impraticable.

J'ai passé une dizaine de jours dans la capitale du Michoacan, et, de toutes les villes du Mexique, c'est celle dont j'ai gardé le souvenir le plus agréable. Il y règne un air de quiétude et de bonheur qui montre que les habitants,

longtemps séparés du reste du monde, se sont assez peu occupés jusqu'ici de grandes entreprises; le chemin de fer qui vient d'être inauguré pourrait bien changer cela, car Morelia se trouve au centre de la plus riche région du Mexique. Tel propriétaire de mines d'or ou d'argent, tel planteur de café ou de canne à sucre est réduit à tenir un magasin de détail sous les *portales*, parce qu'il n'a ni moyens d'exploitation ni débouchés. J'ai rencontré à Morelia maints Américains qui me montraient de magnifiques minerais : ils m'assuraient que le Michoacan, dont la population est si pauvre, est une nouvelle Californie.

La ville est bien bâtie et très propre; elle a de beaux portiques, de grandes places et une cathédrale qui rivalise avec celles de Mexico et de Puebla : c'est le chef-d'œuvre le plus pur de la Renaissance espagnole; les deux tours qui couronnent si majestueusement la façade sont admirables dans la simplicité et la correction de leurs lignes architecturales.

On s'arrête encore devant quelques beaux édifices construits par les ordres religieux au temps des Espagnols : lors des lois de réforme, le gouvernement les a confisqués ici comme dans les autres provinces, et plus d'un ancien couvent a été donné à des particuliers en récompense des services rendus à la chose publique. Pendant les guerres civiles, Porfirio Diaz payait de cette façon les colonels; mais un couvent est un objet quelque peu encombrant pour un colonel républicain. On m'a cité un de ces chançards qui n'a jamais su que faire de son monastère désert et délabré.

Morelia a donné le jour à deux hommes qui jouèrent un rôle marquant dans les destinées du Mexique, Morelos et Iturbide. Tous deux moururent fusillés. C'est en souvenir du premier que l'ancienne Valladolid porte son nom actuel. Morelos naquit dans une maison très pauvre, que l'on conserve religieusement. La maison de celui qui fut empereur du Mexique est une des plus belles de la ville, mais sans



Les portiques de Morelia.

étage, suivant la coutume du pays. Elle est habitée actuellement par les Cruz Anciola, une des premières familles de Morelia. Je trouvai chez eux un accueil d'autant plus cordial, que mon ami Léon Visart, ancien major au corps belge du Mexique, fut leur hôte en 1865, lors de l'occupation de Morelia par la division Mendez. Il avait pour chambre à coucher le plus grand salon de la maison, celui qui servait à Iturbide de salon de réception. « Voyez ce paquet de journaux, me dit don Anciola : je viens de les recevoir de M. Visart qui me les adresse régulièrement en échange des journaux de Mexico. » Je ne me serais pas attendu à trouver des journaux du pays dans une ville perdue au fond du Michoacan. La vie que je menais au Mexique était si parfaite! Je ne savais plus si l'Europe existait. Fallait-il que ces inévitables journaux vinssent jusqu'à Morelia, jusque dans la maison d'Iturbide, troubler ma félicité!

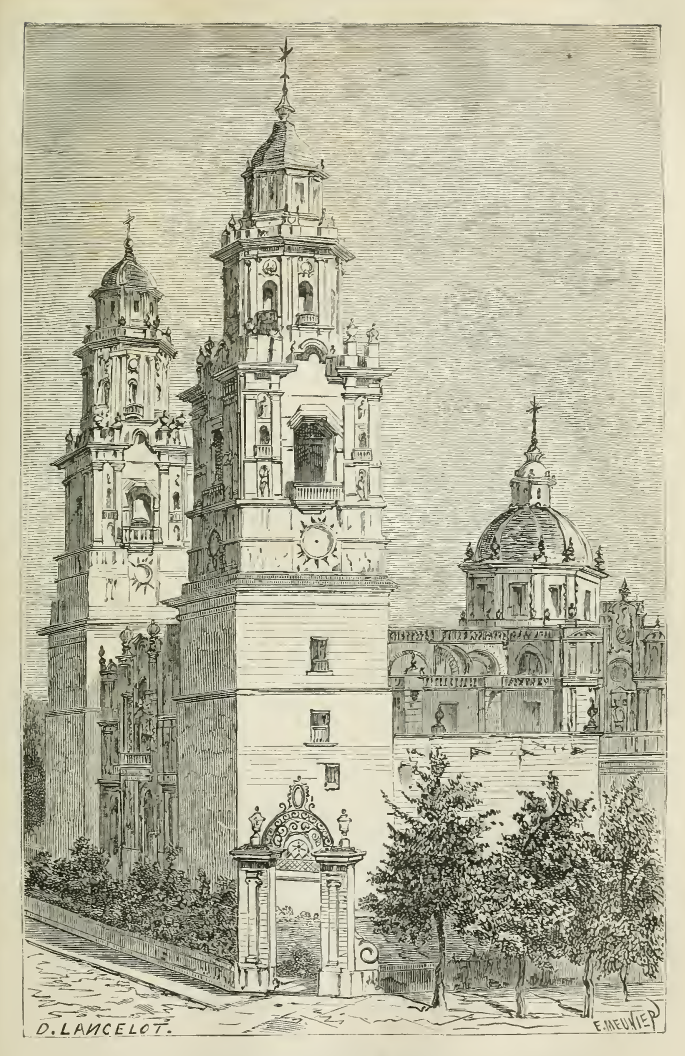
J'ai trouvé encore un accueil bien affectueux chez le docteur Tena, correspondant de l'observatoire de Mexico, à qui m'avait adressé M. Barcena. Il me parlait avec une sorte d'attendrissement des capitaines Louis Delannoy et Frédéric Delannoy, ses hôtes d'autrefois. Le docteur, quoique partisan des républicains, se comporta admirablement envers les impérialistes : non content de donner ses soins aux blessés de Tacambaro, il offrit encore l'hospitalité à ceux qu'il considérait comme ses ennemis. Ce trait fait bien ressortir ce qu'il y a de généreux et de chevaleresque dans le caractère mexicain.

J'eus la chance d'assister à Morelia aux fêtes de la Toussaint et du jour des Morts. Dès huit heures du matin les grosses cloches de la cathédrale sonnaient à toute volée : c'était un tapage assourdissant; les sonneurs, perchés sur les tours, mettaient les cloches en branle en les faisant tourner sur elles-mêmes comme une roue. Dans les rues circulait une foule extraordinaire venue de toutes les parties du Michoacan. Toutes les races indiennes du pays y étaient représentées, il n'y manquait pas même d'*Indios*

Pintos aux mains bleuâtres et aux ongles blancs. A onze heures, tout ce monde se porta à la cathédrale pour voir officier l'archevêque dans son superbe costume de cardinal, avec sa longue traîne de pourpre portée par des enfants de chœur. Je n'ai vu nulle part, pas même à Séville, déployer une pompe aussi grandiose dans les offices religieux : dans l'avenue bordée de grilles d'argent qui mène du *coro* à l'autel, circulait constamment un somptueux cortège de prêtres en violet; aux moments les plus solennels, l'orgue jouait la prière de *Moïse* ou quelque autre morceau à grand effet, et deux roues munies de cloches tournaient à tout rompre. L'office terminé, les gens se jetaient au cou les uns des autres en se donnant des coups de poing dans le dos et en disant : « Quiero a V, porque es buen catòlico! » Ces effusions se passaient dans l'église même. La foule des assistants était si grande qu'on avait peine à circuler.

Le lendemain, jour des Morts, ce fut bien autre chose. Célébrer le jour des Morts par des réjouissances et des festivités, c'est une de ces coutumes bizarres que l'Espagne a importées au Mexique : ces réjouissances durent plusieurs jours, c'est une deuxième édition de la semaine sainte. L'Indien dépense alors le peu d'argent qu'il a pu économiser par son travail : car il n'économise que pour s'amuser aux grands jours; il ne retourne chez lui que lorsqu'il a tout dissipé.

Sous les *portales*, les *tiendas* débitent toutes sortes de sucreries représentant des cercueils, des fémurs, des tibias, des têtes de mort grandeur naturelle dont les yeux sont illuminés par une flamme intérieure : l'usage est d'offrir ces funèbres cadeaux aux parents et aux amis. Le soir jusqu'à minuit, la place d'armes offre une animation étrange. Sous les portiques, sur le pavé de la place et dans les allées du jardin, une foule immense d'Indiens et d'Indiennes circule autour des *tiendas* en plein vent. Tout ce monde fait ripaille : les uns font honneur aux fritures, aux succulentes *enchiladas*, aux *tortillas* brûlantes, aux bananes



Cathédrale de Morelia.

rôties; d'autres savourent des chirimoyas, des goyaves, des granaditas, des oranges, des ananas, ou de vulgaires roseaux de canne à sucre; tous s'enivrent de *pulque*, de *colonche*, et de *charape* [1]. Ces boissons aux couleurs appétissantes sont contenues dans de grands verres rangés méthodiquement sur des tables : on reconnaît le charape à sa nuance brune, le colonche à sa couleur écarlate, le pulque à sa teinte d'un blanc laiteux. Les tiendas sont éclairées par des milliers de torches d'un bois résineux; une grande lueur plane sur la foule comme un feu de Bengale, et cette lueur se reflète sur les tours de la cathédrale qui se dressent rougeâtres au-dessus de la ville. Le coup d'œil est féerique, inoubliable.

Au Mexique point de *funciones*, point de réjouissances publiques sans courses de taureaux. J'avais vu ce spectacle dans différentes villes d'Espagne, j'étais curieux de voir comment se pratique la tauromachie dans l'Amérique espagnole. Il y eut une *corrida* le jour de la Toussaint, il y en eut une le jour des Morts : j'allai à toutes les deux; plus tard j'en vis une à Huisachal, près de Mexico, et une autre à Toluca. Je rougis de mes instincts barbares et sanguinaires, mais j'avoue que je n'ai jamais pu résister à la vue d'une affiche annonçant la magique *corrida de torros* : un écrivain artiste n'a-t-il pas dit que c'est le plus beau spectacle qu'il y ait au monde?

Le cirque de Morelia est situé au milieu de la ville : il est tout en pierre, et peut contenir trois mille spectateurs; par sa disposition il rappelle ceux d'Espagne : une arène circulaire à ciel ouvert entourée de galeries à colonnades, où s'élèvent en amphithéâtre les bancs réservés aux spectateurs. C'est, en petit, le Colysée romain. Le prix des places varie suivant qu'on est à l'ombre ou au soleil. Au lieu du *callejon*, couloir où se réfugient en escaladant les *tablas* ou

1. Le pulque est extrait du maguey; le colonche, du fruit du nopal, ou *tuna*; le charape, du fruit du goyave.

barrières les *toreros* poursuivis de trop près, les Mexicains se servent des *burladeros*, sorte de refuge ainsi nommé parce que le combattant, auquel seul il peut livrer passage, y peut impunément *burlar el toro*, railler le monstre et lui faire des niches. En attendant le spectacle, la foule impatiente hurle, siffle, pousse des cris sauvages comme seuls en savent pousser les Indiens : on se croirait chez les cannibales qui peuplaient le Mexique à l'arrivée de Cortez. Un soleil flamboyant éclaire cette foule bigarrée, au-dessus de laquelle plane la fumée bleue des cigarettes, et que l'agitation des éventails rend plus mouvante encore. Tout ce monde est en habits de fête, et les ornements d'or et d'argent des *sombreros* et des *chaquetas* se détachent sur les couleurs voyantes des *zarapes* et des *rebozos*. Des *muchachos* à voix criarde circulent sur les gradins, vendant des programmes, offrant du *pulque*, des *dulces*, des *banderillas* ornées de fleurs, des taureaux et des picadors en carton. La garde rurale est chargée de la police de la place : ils sont superbes ces cavaliers, avec leurs bottes jaunes, leurs culottes collantes, leur veste grise, leur sombrero bordé d'argent, leur pistolet à poignée d'ivoire.

A quatre heures la fanfare donne le signal, et c'est aux sons joyeux et entraînants de l'air de *Carmen* que la *cuadrilla* fait son entrée. Je ne connais rien de plus beau, de plus enthousiasmant que cette procession de *toreros* vêtus du sémillant costume andalou, tout de velours et de satin, avec boutons d'argent. En tête marchent les *espadas* en bas de soie et escarpins de bal, puis viennent les *banderilleros* et les *chulos;* les *picadors* ferment la marche avec les *lazadors*. Le cortège fait le tour de l'arène aux applaudissements de la foule, et se dirige vers la loge du *juez*, qui remet à l'*alguazil* la clef du *toril*.

L'instant où s'ouvrent les portes du toril est dramatique comme le lever du rideau un soir de première : un silence complet succède aux cris bruyants, tous les regards se fixent sur le taureau qui s'élance dans l'arène : du premier coup

d'œil les habitués le jugent et en proclament les qualités et les défauts. L'animal porte, piquée dans l'épaule, une rosette dont la couleur est son signalement. Les *chulos* agitent leur cape écarlate pour attirer le taureau aux points où l'appelle le combat. Les combattants ont chacun leur rôle : les picadors à cheval harcèlent le taureau de coups de lance pour le fatiguer; les banderilleros lui plongent dans le cou des flèches ornées de banderolles; l'espada, muni d'une épée et d'une cape, lui donne le coup de grâce en lui enfonçant l'arme dans le garrot au moment où il se baisse pour le charger. Ces différentes phases du combat se passent exactement comme en Espagne, et elles ont été trop souvent décrites pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Mais ce qui est bien mexicain, c'est le rôle des lazadors. Le taureau n'est pas toujours disposé à combattre : il en est chez qui la colère paralyse les moyens d'action; d'autres, après avoir reçu un ou deux coups de lance, semblent demander en suppliant qu'on leur rende leurs pâturages, qu'ils trouvent bien préférables aux sables sanglants de l'arène : ce sont les *toros flojos* ou les taureaux lâches. En Espagne ils sont aussi bien voués à la mort que les *toros bravos;* au Mexique on leur fait grâce de la vie, en leur infligeant l'humiliation du *lazo :* c'est la mission de deux lazadors de capturer le taureau en lui lançant le nœud coulant d'une corde enroulée à la selle de leur cheval; avec une admirable dextérité ils le lassent l'un par devant, l'autre par derrière, et le pauvre taureau, pris dans deux nœuds, se livre aux cabrioles les plus grotesques pendant qu'on le ramène honteusement au toril. Le cheval du lazador comprend merveilleusement son rôle : sitôt que le lazo est lancé, il résiste à l'effort du taureau en raidissant les jambes, et reste aussi ferme qu'un pieu pendant que la corde attachée au pommeau de la selle subit une tension formidable : plus d'une fois j'ai vu la corde se rompre.

Le sport des taureaux m'a paru bien moins cruel au Mexique qu'en Espagne. Les picadors mexicains défendent

si bien leurs chevaux avec leurs lances, que ceux-ci sont rarement tués, et l'on ne voit guère les pauvres bêtes s'embarrasser les pieds dans leurs intestins traînants, spectacle si fréquent dans les arènes espagnoles, où les picadors, pour contenter les goûts sanguinaires de la foule, excitent le taureau à fouiller de ses cornes les entrailles de leurs montures. Les taureaux mexicains n'ont d'ailleurs point la férocité de leurs congénères castillans : on n'oserait guère risquer avec un taureau espagnol les prouesses que j'ai vu accomplir à Morelia ; à l'instant où le taureau s'apprêtait à charger le cheval de Rafael Vieira, le picador, au lieu de lui opposer la pointe de sa lance, se laissa tomber sur le dos du taureau, qui avait déjà la tête baissée, lui empoigna les cornes, et le terrassa au milieu des applaudissements enthousiastes de la foule. Le monstre avait bon dos, et il se laissa si bien faire, que je demeurai très convaincu que c'était chose convenue entre lui et le picador.

Ce qui donna un intérêt particulier aux courses de taureaux que j'ai vues à Morelia, ce fut la présence de deux espadas de nationalités différentes : l'un, Rafael Coronel, était de Vera-Cruz ; l'autre, Antonio Gonzalez, était de Madrid. Il fallait voir quelle rivalité s'établissait entre l'Espagnol et le Mexicain, et comment les spectateurs traduisaient leur jalousie nationale par des saillies et des quolibets. Quand c'était au tour de Gonzalez de tuer le taureau, on lui criait, au moment décisif : *A ver ahora que sabe hacer España* ! (Voyons ce que sait faire l'Espagne). Quand par deux fois Gonzalez porta une estocade malheureuse qui fit vomir au taureau des torrents de sang, ce fut un débordement de huées et de railleries et un déchaînement d'injures : on lui conseilla de retourner à Madrid pratiquer son métier de boucher. Gonzalez verdit de rage et de dépit quand la foule exigea qu'il cédât la place à son rival. Coronel fit quelques passes inutiles : le taureau, épuisé par la perte de son sang et beuglant de douleur, ne s'offrait plus à son épée, aussi le *juez* donna-t-il l'ordre de

l'enlever au lazo, malgré les violentes protestations de la foule, qui eût voulu voir Coronel triompher de Gonzalez.

En deux jours huit taureaux furent sacrifiés par les deux espadas. Un seul fut tué du premier coup d'épée, suivant les règles de l'art qui veulent que le taureau tombe à genoux devant son vainqueur, pendant que celui-ci retire la lame rougie qu'il vient de plonger jusqu'à la garde dans le garrot de la victime. Le vainqueur soulève alors un enthousiasme qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée : le taureau lui est attribué par les acclamations de la foule, et on lui jette des fleurs, des cigares et même des chapeaux. Mais malheur à lui s'il manque le taureau suivant! Ce même triomphateur est abreuvé d'injures, de reproches et de huées formidables.

Les combats de taureaux furent introduits au Mexique avec la conquête espagnole : il n'est pas une ville de quelque importance sans arène. Mexico est la seule ville qui n'ait plus la sienne : ce divertissement est interdit depuis dix ans dans les limites du district fédéral; mais comme le district fédéral est fort peu étendu, on a imaginé de construire un cirque à Huisachal, sur la frontière de l'État voisin, à quelques kilomètres de la ville, et le peuple y court en foule presque chaque dimanche ; de grandes affiches collées sur tous les murs de la capitale annoncent le spectacle plusieurs jours d'avance, ce qui fait de la prohibition une amusante plaisanterie.

Le jour où j'allai à Huisachal, je trouvai le cirque aussi bondé que si la corrida avait eu lieu dans l'enceinte de la capitale : on s'y rend en tramway. C'est à Huisachal que je vis Gavidia. un Indien pur sang, le plus fameux espada du Mexique. Je le reconnus le lendemain dans une rue de Mexico et le félicitai sur l'adresse que je lui avais vu déployer. Il me raconta quelques épisodes de ses dix-huit années de tauromachie qui lui avaient valu seize blessures. Le malheureux ne se doutait pas en ce moment qu'il devait être éventré dans ce même cirque de Huisachal

quelques jours après. Un taureau lui perça les entrailles. Croirait-on qu'il en guérit!

La carrière de torero n'est pas aussi enviable au Mexique qu'en Espagne : autant l'art de combattre le taureau est considéré lorsqu'on le pratique par pur amour du sport, autant il est méprisé lorsqu'on en fait une profession. Les jeunes gens des premières familles de Mexico organisent souvent à Huisachal des *corridas* d'où sont exclus les espadas de métier : ils descendent dans l'arène en amateurs, et ils n'en sortent pas toujours sans blessures. Un de mes amis de Mexico, M. Juan Guerra, faillit être écharpé dans une de ces courses d'*aficionados*.

Les taureaux destinés au combat sont confiés aux soins des *vaqueros*. On les marque au fer rouge. On mène souvent aux arènes des *novillos* ou jeunes taureaux qui ne reçoivent point le coup de mort. Ceux que l'on destine à l'espada sont âgés de trois à cinq ans : ce sont les *toros de muerte*. On les mène au cirque pendant la nuit, accompagnés de *cabestros* ou taureaux apprivoisés : ils passent la nuit dans l'*apartado*, enclos étroit et noir d'où on les conduit un à un au *toril*, leur dernière prison, d'où ils ne sortiront que pour s'élancer dans l'arène.

Au Mexique comme en Espagne, les courses de taureaux sont l'amusement du peuple et le sport des dandies. C'est au peuple qu'est destiné le *novillo embolado*, jeune taureau dont les cornes sont munies de boules et qu'on lâche dans le cirque après les *toros de muerte*, à la fin de la corrida. A ce moment la foule n'est plus sur les gradins, mais dans l'arène, et les gamins, renversés par le taureau, tombent les uns sur les autres comme des capucins de cartes. Les femmes ne se passionnent pas moins que les hommes pour les combats de taureaux; c'est pour les enfants le comble du bonheur de pouvoir y assister, et quand ils n'ont pas de quoi payer leur place, ils accostent les passants de cette façon : *Señor, un realito por mis toros!* (Monsieur, un tout petit réal pour mes taureaux!) Un

divertissement national si profondément enraciné dans les mœurs n'est pas près d'être abandonné. Aux peuples civilisés qui en demandent la suppression, les Espagnols et les Mexicains sont en droit de répondre : « Donnez l'exemple en supprimant vos courses de chevaux! » Il est aussi inhumain d'aller voir de malheureux jockeys se casser les os que de courir au cirque. Quant à moi, je préfère les émotions de l'arène à celles de l'hippodrome, parce que l'espada qui lutte contre le taureau avec toute la supériorité que lui donne son intelligence, court infiniment moins de risques que le sauteur d'obstacles. Les Mexicains m'ont d'ailleurs assuré que les combats de taureaux ne sont pas un simple divertissement : ils sont un besoin chez un peuple pastoral; il faut à la fois du courage et de l'habileté pour s'emparer des taureaux dans les pâturages : c'est dans les arènes que les vaqueros s'y exercent. Le métier de *vaquero* est exercé par d'anciens picadors, et voilà ce qui nécessite l'emploi des chevaux dans les corridas.

CHAPITRE XV

LE MICHOACAN

Voleurs de bonne composition. — Deux compagnons de voyage. — Utilité de l'homéopathie. — Le guide Aniceto. — Remèdes indiens. — Nos chevaux. — La route royale. — Indiens. — Pays volcanique. — Un village peuplé de voleurs. — Quatre couteaux sur la gorge d'Aniceto. — Rancho del Correo. — Un dîner à la mode du pays. — La vieille aux tortillas. — Une nuit sous un hangar. — Une matinée dans la montagne. — Hacienda de Coapa. — Acuitzeo. — Un remède de cheval. — Échange des prisonniers de Tacambaro. — Rencontre de campagnards. — Paysage enchanteur. — Rancho de la Guardia. — Un intérieur indien. — Consultation médicale. — Fabrication des tortillas. — Haute antiquité de ce mets. — Hospitalité indienne. — Nuit noire et blanche.

Le 3 novembre, au lendemain des Morts, je quittai Morelia pour m'enfoncer dans l'intérieur du Michoacan, l'Andalousie du Mexique. Le gouverneur, M. Pudenciano Dorantes, n'avait pu me donner aucun renseignement sur le pays, attendu qu'il n'avait jamais été au sud de Morelia, sa ville natale. Tout en m'assurant que les routes étaient sûres, ce que ne manquent jamais d'affirmer les gouverneurs, il m'avait conseillé d'accepter une escorte, disant que s'il n'avait pas entendu parler des voleurs depuis un certain temps, il n'était pas bien certain qu'il n'y en eût plus ; que d'ailleurs les rares voleurs qu'on pouvait encore rencontrer étaient de bonne composition, et qu'ils se bornaient à exiger des voyageurs leur montre ou

quelque autre cadeau. Je pris donc la précaution habituelle de n'emporter qu'une montre de nickel et le nombre de piastres nécessaires pour un voyage de quinze jours.

Quant à l'escorte offerte par le gouverneur, je n'avais pas cru devoir l'accepter, parce que je ne partais pas seul. Deux hommes d'un esprit aventureux et enthousiaste, que j'avais rencontrés à Morelia, s'étaient offerts à m'accompagner; l'un, M. Blanc, était un Français d'une quarantaine d'années : voyageur expérimenté, il avait déjà parcouru le Michoacan, comme attaché à une mission scientifique organisée par le gouvernement mexicain pour l'exploration du Rio de las Balsas, fleuve important qui arrose la partie méridionale du pays. Il s'était acclimaté aux pays chauds par un long séjour à Sierra-Leone, sur la côte occidentale d'Afrique; il avait aussi parcouru l'Inde, la Chine, le Japon, et il mettait le Michoacan bien au-dessus de tous les pays qu'il avait vus. Mon autre compagnon, M. Fink. était un Allemand d'une belle corpulence, bien qu'il n'eût que vingt-deux ans et qu'il eût perdu trente livres de son poids depuis son arrivée au Mexique. Après avoir servi une année dans la cavalerie et avoir fait son droit à Berlin, il s'était épris d'une belle passion pour les voyages; venu au Mexique sans autres ressources que son intelligence et son ardeur juvénile, il avait trouvé moyen de se faire payer ses voyages en recueillant des plantes pour le compte de la maison allemande Oscar Dreugh et Cie à Mexico. Dépourvu lui-même de toute notion de botanique, il recourait aux Indiens qui lui dénichaient toutes les plantes rares. Quant à M. Blanc, il pourvoyait aux frais de voyage en exerçant la médecine, sans être plus médecin que M. Fink n'était botaniste; mais, dans ces contrées primitives et reculées, tout homme blanc peut se faire passer pour médecin : il suffit d'emporter une boîte homéopathique accompagnée d'une instruction imprimée. C'est une des multiples utilités de l'homéopathie.

Nous emmenions le *mozo* qui avait accompagné M. Blanc lors de son expédition au Rio de las Balsas. C'était un

Indien de Huetamo, dans les Terres-Chaudes du Michoacan; sa peau bleuâtre mouchetée de taches blanches, ses ongles blancs en faisaient un type accompli d'Indio Pinto. Son nom était Aniceto. Il avait cette humble timidité des Indiens qui se sentent inférieurs aux blancs, n'osant nous regarder en face et se troublant quand nous lui parlions. M. Blanc seul, pour qui il avait un dévouement absolu, savait lui délier la langue en le tutoyant; il ne tarissait pas alors sur les merveilles végétales de son pays, et nous parlait de certaines plantes qui cicatrisent les plaies, d'autres qui guérissent différentes maladies qu'il nous énumérait; il en citait même une qui avait la propriété de cuire la viande en un quart d'heure par son seul contact. Ses remèdes étaient des plus drôles. En voici un échantillon typique. Pour guérir certaine difficulté qu'eût nommée Molière, on fait bouillir le contenu d'un verre d'eau, on attache à un fil la patte d'un grillon que l'on plonge dans l'eau bouillante à trois ou quatre reprises, et on fait avaler au malade la décoction. Il faut avoir soin d'en retirer la patte, de peur qu'on ne contracte le diabète. Je crois l'homéopathie encore plus efficace.

Au départ de Morelia, Aniceto n'ayant pas fini d'arrimer les bagages sur sa bête de somme, M. Blanc lui recommanda de nous rejoindre sur la route de Tacambaro.

De Morelia à Tacambaro on compte vingt-deux lieues mexicaines. Avec de bons chevaux il serait possible d'accomplir ce trajet en un jour, mais comme la journée était déjà fort avancée quand nous effectuâmes notre départ, nous résolûmes de stopper à Acuitzeo.

En route donc! Il est déjà près de midi, il faut nous hâter si nous voulons être à destination avant le soir. Nous sommes chacun propriétaires d'un cheval que nous avons payé à belles piastres sonnantes. Le cheval de Fink est plein de brio, il est toujours en tête de la cavalcade. Fink, qui a servi dans les dragons prussiens, aime à montrer son savoir-faire : il galope constamment, revient sur ses pas, retourne

en avant, et fait deux fois plus de chemin que nous. Blanc et moi, nous montons de petits mustangs des Terres-Chaudes très vifs. Ces mustangs ont la bouche d'une sensibilité extrême, ils obéissent au plus léger mouvement du mors. Si l'on appuie sur les rênes, ils s'arrêtent si subitement qu'on manque chaque fois d'être projeté sur l'encolure. J'avais payé le mien soixante piastres avec la selle, et j'étais tout fier de ma bête. Hélas! quand je la revendis à la fin du voyage, on ne m'en donna plus que vingt-cinq piastres. Ce n'était pas précisément un cheval à exhiber au bois de Boulogne, car il lui manquait une oreille, mais au Michoacan on n'y regarde pas de si près. Ce petit accident lui était arrivé à Tiquicheo dans une chasse au jaguar; son ancien propriétaire m'a produit la peau du jaguar, qu'il conservait comme un trophée. Suivant la coutume du pays, nos chevaux ne sont pas ferrés. Ils portent des selles mexicaines : on y est si bien assis, qu'il est presque impossible de tomber; le pommeau qui sert à enrouler le lazo monte jusqu'à l'estomac, et l'arrière se relève en volute; les étriers sont en bois et en forme de sabots, ils protègent admirablement les pieds contre la pluie, le soleil et les ronces du chemin. Nous portons chacun une paire de *chaparreras*, sorte de cuissard en peau de jaguar préservant les jambes comme les étriers font des pieds. A la selle de M. Blanc pend un sabre dans son fourreau de cuir : c'est un sabre historique, celui du fameux libérateur Morelos : il l'a acheté pour une bagatelle à une vieille Indienne. Avec nos revolvers et ce sabre qui a pourfendu tant d'Espagnols, nous mettrons en fuite tous les bandits du Michoacan [1].

Après être sortis de la ville par la *garita del sur*, nous nous engageons sur une route bosselée, raboteuse et rocailleuse qui porte le nom pompeux de *camino real* (route royale). On pourrait se demander ce que seront les autres caminos, si l'on ne savait qu'au Mexique toutes les routes

1. Les notes qui suivent ont été généralement écrites en selle.

sont des routes royales. Or celle-ci est la plus belle que nous rencontrerons au Michoacan, car elle fut autrefois fréquentée par les diligences qui allaient de Morelia à Patzcuaro. Il est vrai qu'une diligence mexicaine passe partout. La chaleur est atroce. Le soleil au zénith darde sur nos têtes de cuisants rayons. Il est traître ce soleil mexicain, et je me ressens encore d'une insolation que j'ai prise à Querétaro au Cerro de las Campanas, en visitant en plein midi le lieu où tomba Maximilien. Par précaution j'enveloppe mon sombrero d'un foulard blanc.

Nous rencontrons nombre d'Indiens conduisant à la ville leurs marchandises portées par de petits bourricots qui trottinent toujours du même pas, sous leurs charges de poteries, de nattes, de coton, de feuilles de palmier, de café, de fruits des Terres-Chaudes, de minerai de cuivre et d'autres produits du pays. Le minerai de cuivre provient des anciennes mines de San-Pedro de Jorullo que les Aztèques exploitaient longtemps avant l'arrivée des Espagnols. A leur voyage de retour, ces Indiens ramènent des articles d'importation qui, lorsqu'ils atteignent les villes situées près de la côte du Pacifique, se vendent à des prix exorbitants. Dans les provinces reculées du Mexique toutes les marchandises se transportent ainsi à dos de mule ou de bourricot.

A mesure que nous nous éloignons de la ville, le paysage prend plus de relief. A l'horizon se profilent de belles montagnes, dont l'une affecte la forme originale d'un éventail. Pendant plusieurs heures, en nous retournant sur nos selles, nous apercevons dans la distance la blanche Morelia, dominée par les deux hautes tours de sa cathédrale. Le pays est jonché de pierres ponces et autres débris volcaniques qui nous annoncent le voisinage d'anciens cratères.

Le premier village que nous traversons a nom Tacicuaro. Le juge de l'endroit, qui chevauche de conserve avec nous, nous apprend que cette localité est peuplée de voleurs : il doit bien le savoir! Quand nous repassâmes quinze jours plus tard par Tacicuaro, notre brave Aniceto faillit y

mourir de peur. Comme il avait coutume de cheminer à pied à côté du bourricot chargé des bagages, il était resté à plusieurs lieues derrière nous; à peu de distance du village il fut assailli par quatre voleurs qui, couteaux tirés, se disposaient à enlever nos bagages : le pauvre Aniceto n'eut d'autre ressource que de faire un signe de croix en implorant l'aide de Dieu, et à cette vue les voleurs prirent la fuite. Voilà ce que nous a raconté Aniceto, et je le crois trop simple pour qu'on puisse placer ici le proverbe italien : *Se non e vero...*

Cependant nous marchons toujours, et Blanc commence à s'étonner qu'Aniceto ne nous ait pas encore rejoints. Vers six heures du soir nous atteignons le *Rancho del Correo*, et, comme l'obscurité tombe, renonçant à atteindre aujourd'hui Acuitzeo, nous nous disposons à passer ici la nuit. J'ai acheté à Morelia la carte du Michoacan, de Romero, que je m'empresse de consulter en mettant pied à terre. Mais c'est en vain que j'y cherche le rancho del Correo. J'appelle à mon aide Fink et Blanc, et nos six yeux finissent par découvrir le rancho del Correo, non pas, hélas! sur la route de Tacambaro, mais sur celle de Patzcuaro! Par San-Antonio! nous nous sommes trompés de chemin, ce qui ne serait rien si Aniceto et notre bagage n'étaient en train de nous chercher sur la route de Tacambaro. Le coupable est Blanc, qui a déjà parcouru ce pays, et à l'expérience duquel nous nous sommes rapportés. Mais Blanc rejette la faute sur Fink, qui, au sortir de Morelia, a pris le galop et nous a entraînés dans la mauvaise voie. Nous n'avons d'autre parti à prendre que de nous faire accompagner demain par un homme du pays qui nous conduira par la montagne à Acuitzeo, où nous supposons qu'Aniceto aura la politesse de nous attendre.

Cette première journée d'équitation par un soleil brûlant nous a éreintés. Nous souffrons d'une soif ardente; rien à boire, si ce n'est une eau infecte et jaune qui sera notre boisson dans tout le Michoacan : l'eau pure est inconnue

dans ce pays. Pour éviter la fièvre dissoute dans l'eau du pays, il est indispensable, avant d'y porter les lèvres, de prendre une gorgée de *mezcal*, l'affreuse eau-de-vie du Mexique.

Après avoir dessellé nos chevaux, nous entrons au rancho. Ce réduit se compose d'une pièce unique où habite toute la famille : on nous y sert le repas. Nos braves hôtes se mettent en quatre : on a tiré de je ne sais où une nappe blanche, de la vaisselle, et même des fourchettes ; or c'est un luxe inouï chez des Indiens qui n'ont généralement d'autres assiettes que leurs *tortillas*, d'autres fourchettes que leurs doigts. Ce pauvre intérieur ne contient ni lit ni chaises ; l'Indien ignore ces raffinements de la civilisation : il s'assoit à la manière des Orientaux et dort par terre sur un *petate;* ses mœurs n'ont pas changé depuis Montezuma : dans les récits de Bernal Diaz, le compagnon de Cortez, il est souvent question de ces *petates* sur lesquels dormaient les Indiens; le nom, qui est aztèque, n'a pas plus changé que la chose : il désigne une natte en feuilles de palmier.

Nous dînons, assis sur de vieux coffres, d'une omelette qui nage dans de la graisse de cochon, de *frijoles* et d'un étrange fromage assaisonné de *chile*. Le chile (prononcez tchilé) est un piment à emporter la bouche d'un sapeur : c'est le condiment obligé de la plupart des plats mexicains ; on en fait de délicieuses *enchiladas*. Pendant tout le repas une vieille Indienne nous apporte constamment des tortillas chaudes : elle accompagne ce service de bruyantes éructations qui n'excitent guère notre appétit. Nous nous regardons stupéfaits : « Que cela ne vous surprenne pas, dit Blanc; dans ce pays, c'est une façon d'honorer son hôte ; il faut s'y accoutumer ». La vieille nous apporta une à une un nombre si prodigieux de tortillas, qu'elles finirent par former une tour, et elle s'étonna fort que nous ne les fissions pas disparaître à la mode mexicaine au fur et à mesure qu'elle les déposait sur la table avec les doigts.

Notre repas terminé, nous allumons un *puro* et nous devisons gaiement jusqu'à neuf heures du soir. Puis nous nous installons pour la nuit sous un *techo* qui forme une des dépendances du rancho : c'est une sorte de hangar ouvert à tous vents, dont la toiture est formée de ces petites planchettes minces en usage dans tout le Michoacan et connues sous le nom de *tejamanil*. Cet abri n'est pas brillant, mais Blanc nous assure qu'il est somptueux en comparaison de ce que nous verrons dans d'autres parties du pays. Nous disposons par terre trois *petates* et nos selles en guise d'oreillers, et voilà nos lits faits. Ce coquin d'Aniceto, qui a emporté notre bagage, s'enveloppe sans doute chaudement dans nos couvertures pendant que nous grelottons ici. Bigre! les nuits sont fraîches au *rancho del Correo!* De Morelia jusqu'ici nous n'avons cessé de nous élever, et nous retrouvons dans ces hautes montagnes le rude climat des Terres-Froides. Il gèle sous ce hangar où l'on est véritablement en plein air. Le pauvre Blanc est le plus à plaindre : il n'a qu'un léger costume de nankin, et il regrette amèrement sa peau de tigre qui lui servait de couchette lors de son voyage au Rio de las Balsas et sur laquelle se prélasse probablement Aniceto. Les hurlements d'une demi-douzaine de chiens, les grognements des porcs qui voisinent avec nous, la voracité des puces, ne sont que de petits inconvénients auprès de cette température sibérienne.

Nous n'eûmes pas de peine à nous lever au point du jour, car de toute la nuit nous n'avions pu fermer l'œil; le thermomètre ne marquait en ce moment que 3° centigrades. Après avoir mangé des œufs et bu du lait frais, nous sellons nos chevaux et nous partons à sept heures du matin, accompagnés d'un *muchacho* qui nous mènera par les sentiers de la montagne à Acuitzeo.

Pour aller retrouver la route de Tacambaro, il nous faut franchir un des innombrables contreforts de la Sierra-Madre qui envoie ses puissantes ramifications dans toute l'étendue du Michoacan et fait de cette province une des

plus montagneuses du Mexique. Les cabrioles de nos montures, heureuses de se dégourdir, et la beauté du paysage nous font oublier les misères de la nuit : quand on se trouve au cœur du Michoacan, chevauchant par une splendide matinée au milieu de sites ravissants encadrés par de verdoyantes montagnes sur lesquelles plane une légère nuée bleuâtre, on s'abandonne tout naturellement au bonheur de vivre, de se rassasier d'air pur et de s'enivrer de liberté. Comment peindre ces matinées délicieuses, ces brouillards flottant au fond des vallées, ces cimes vaporeuses, ces herbes humides dont chaque brin s'affaisse sous le poids d'une perle tremblotante irisée par les feux du soleil d'Orient !

Pendant deux heures nous gravissons des sentiers ardus, à travers une fraîche et ombreuse forêt de chênes. Arrivés au faîte de la *cumbre*, nous voyons s'ouvrir à nos pieds une grande vallée ensoleillée, dont les cultures de maïs envahissent les pentes. Une rapide descente nous mène à l'hacienda de Coapa, située au milieu d'une plaine marécageuse où l'on respire la fièvre. Nous avons rejoint la route de Morelia à Tacambaro, et le muchacho nous abandonne ici pour s'en retourner au rancho del Correo.

Après une longue et pénible ascension par un soleil ardent, nous arrivons à midi à Acuitzeo. C'est un vrai village de montagne ; à cause des pluies fréquentes, les toits plats sont remplacés par des toitures inclinées faisant une saillie d'un mètre au-dessus de la rue : c'est infiniment plus pittoresque que les terrasses. Comme c'est dimanche, il règne une grande animation sur la place. Nous allons droit au meson [1], que nous trouvons envahi par une foule de campagnards occupés à dîner ; mais nous y cherchons vainement Aniceto, et personne ne peut nous donner de ses nouvelles. Nous menons à l'écurie nos chevaux, qui ont besoin de repos et de nourriture ; le

1. Hôtellerie où l'on reçoit les chevaux.

mien surtout a donné des signes de fatigue pendant la dernière partie du trajet : à peine l'ai-je dessellé qu'il se couche et gagne des *torsiones* (coliques). Le *mesonero* exprime l'opinion qu'il a couché la nuit dernière sur de la paille humide, et il se charge de le guérir en une heure en lui administrant une bouteille d'*aguardiente* (eau-de-vie), qu'il fait avaler de force à la pauvre bête. Nous dînons avec les campagnards dans une chambre qui n'est guère plus propre que l'écurie; de jeunes Indiennes fort peu vêtues nous font l'insigne honneur de nous apporter des couteaux et des fourchettes, tandis que les campagnards se passent de ce luxe inutile : ils mangent leur riz et leurs *frijoles* à l'aide de leurs *tortillas* qu'ils roulent en forme de cuiller.

Acuitzeo me rappelle de touchants souvenirs : c'est ici que, le 5 décembre 1865, eut lieu, par les soins du capitaine Léon Visart, que le troupier appelait « la perle des bons enfants », l'échange des survivants de Tacambaro qui venaient de subir huit mois de captivité à Huetamo, dans les Terres-Chaudes, au delà du Rio de las Balsas.

Acuitzeo n'est qu'à dix lieues de Morelia, bien que nous ayons fait depuis hier seize à dix-huit lieues de chemin. Fink ne parlait-il pas d'aller en un jour de Morelia à Tacambaro! Nous en mettrons trois. Pour abréger l'étape de demain, nous nous remettons en route à deux heures, attendu que le mesonero m'assure que mon cheval est complètement guéri. Au bout d'une heure de marche, le ciel devient menaçant : de noirs nuages s'amoncellent sur un ciel d'un jaune violacé, un orage semble devoir se déchaîner au-dessus de nos têtes. Mais au Mexique les orages se dissipent aussi vite qu'ils se forment, et en cette saison il est rare qu'ils éclatent.

La route que nous suivons paraît très fréquentée. Les gens que nous rencontrons nous saluent respectueusement en ôtant des deux mains leur chapeau. Les campagnards vont à cheval ou à mulet, et par économie homme et femme montent souvent à deux la même bête : ces groupes équestres

sont, suivant la qualité, des couples charmants ou grotesques. Les femmes portent le *sombrero*, surmonté d'un long *rebozo* blanc qui les protège contre les morsures du soleil. La taille de ces gens-là est bien prise et leur figure est intelligente. Les jeunes gens sont charmants, surtout, comme je l'observai plusieurs fois, quand l'échange de tendres sentiments ajoute à la grâce de leur allure et à la vivance de leur physionomie. Plus dangereuse que la rencontre d'amoureux sous la feuillée est celle des troupeaux de taureaux dont nous devons fréquemment nous garer, ce qui est parfois difficile quand nous cheminons dans des chemins creux.

Le paysage est partout enchanteur; je me rappelle surtout le délicieux entonnoir verdoyant au fond duquel est situé Arroyo Hondo : un village tyrolien au milieu d'une végétation mexicaine. Sous des pins superbes s'épanouissent des magueys et des cactus. Je ne pourrais mieux comparer l'aspect du pays qu'à certains sites que j'ai vus en Kabylie, mais ici la végétation est infiniment plus luxuriante. Dans les barrancas gazouille l'oiseau moqueur. Le chemin court le plus souvent sous une voûte de feuillage, où il faut se courber sur le pommeau de la selle.

Vers six heures nous atteignons le rancho de la Guardia : c'est là que nous nous arrêtons pour passer la nuit. Nous aurions bien voulu coucher au Meson, qui passe pour plus confortable, mais il y a loin encore, et déjà il fait obscur. Le rancho de la Guardia est plus pauvre encore que le rancho del Correo, et le climat y est plus froid : il est situé en pleine montagne, à une altitude qui doit être fort élevée, mais que nous n'avons pu déterminer parce que Aniceto a notre baromètre. Dès la tombée de la nuit le froid se fait vivement sentir. Nous nous chauffons dans la cuisine, où se tient toute la famille. Très pittoresque cette cuisine. Sur une pierre ronde pétille un grand feu de bois. Ailleurs un four en argile qui sert à cuire les tortillas; près du four une jeune fille apprêtant la pâte de maïs : c'est la *tortil-*

lera[1]. Que fait donc cette fillette aux grands yeux noirs qui imprime des secousses régulières à une petite caisse de bois suspendue au plafond? On ne se douterait guère qu'elle berce un enfant, si des vagissements ne sortaient de la caisse; autant vaudrait mettre l'enfant dans une baratte américaine. Que signifie ce pieu fiché en terre et supportant un gros hémisphère d'argile? Cela remplace les chandeliers dans un pays où les chandelles sont inconnues : on fait flamber sur l'argile un bois résineux connu sous le nom de *ojote*.

La famille est nombreuse, il y a là des enfants au berceau et des filles à marier. « Combien d'enfants as-tu? » demandai-je au ranchero. Le brave homme ne les a jamais comptés, et c'est la première fois qu'on lui fait cette question inattendue; il entreprend de dénombrer sa progéniture, et trouve qu'il a neuf enfants. Quand je lui demande quelle est la distance du rancho de la Guardia à Tacambaro, il me fait une réponse typique qui montre que l'Indien n'a que faire des chiffres. « En partant du rancho, dit-il, avant le lever du soleil avec une charge de maïs, j'arrive à Tacambaro à l'heure de la grand'messe. » L'Indien n'a notion ni des heures ni des distances, l'usage des horloges lui est absolument inconnu, et quand on lui demande quand on arrivera, il répond en consultant le ciel.

Blanc, qui prend au sérieux son rôle de médecin, s'informe s'il y a des malades. La femme du ranchero lui demande une consultation pour l'enfant qu'elle allaite. L'esculape d'occasion constate que la mère et l'enfant sont affectés du terrible virus de la débauche qui règne chez les primitives populations indiennes aussi bien que dans nos villes dépravées; il lui ordonna la salsepareille, plante très commune dans le pays.

Pendant que la bonne femme nous prépare à dîner, en faisant frire dans des vaisseaux de terre cuite des morceaux

1. Femme qui fait les tortillas.

de bœuf nageant dans la graisse de porc, une belle fille de dix-huit ans, dont la chevelure noire ressemble à une crinière, s'occupe de la confection des tortillas sous nos yeux : elle commence par prendre une poignée de maïs préalablement macérée dans l'eau, et l'éparpille sur une pierre plate en basalte que les Indiens nomment *metate*; accroupie sur les genoux, et, les mains appuyées sur les deux extrémités d'un cylindre de pierre, elle roule vivement ce cylindre sur le metate pour écraser les grains de maïs; elle lie la farine en l'humectant d'un peu d'eau, tout en continuant à rouler la pâte; enfin elle donne à la tortilla sa forme définitive en l'aplatissant avec la paume des mains qu'elle bat l'une contre l'autre : elle en fait ainsi une sorte de crêpe de forme circulaire et de la grandeur d'une assiette ordinaire; il ne reste plus alors qu'à la déposer sur le four d'argile à charbon de bois spécialement destiné à la cuisson des tortillas. La confection d'une tortilla prend environ deux minutes, et la cuisson demande le même temps. Comme les Indiens en consomment par douzaines, la tortillera est occupée presque tout le jour : durant des heures entières on entend le roulement du cylindre et le battement des mains.

La fabrication des tortillas est toujours laissée aux femmes, jamais l'Indien ne s'abaisse à cette occupation. Aussi longtemps que l'usage du pain n'aura pas remplacé celui des tortillas, il faudra renoncer à élever le niveau social des femmes au Mexique; cet abrutissant travail réclame presque tout leur temps, et leur ôte le moyen de s'occuper de leur maison et de leurs enfants. Mais la tortilla est au Mexicain ce que le couscous est à l'Arabe, ce que le pilau est au Persan, ce que le riz est au Chinois. Elle est la pâtée du pauvre et elle figure à côté du pain sur la table du riche, qui engage à son service une habile *tortillera* de profession. Quand les péons vont travailler loin de chez eux, ils emportent une bonne provision de tortillas et se passent de toute autre nourriture. Je les ai vus parfois la nuit dans la campagne, réunis autour d'un feu pour réchauffer leurs tortil-

las, car ils ne les regardent comme bonnes que lorsqu'elles sont toutes chaudes.

L'usage des tortillas au Mexique remonte à une haute antiquité. Au temps de Fernand Cortez c'était le plat national des Aztèques, et les soldats espagnols, ne pouvant se procurer de meilleure nourriture, durent se contenter de ces indigestes aliments. Bernal Diaz raconte que lorsque les Mexicains demandaient la paix aux Espagnols, les femmes battaient leurs mains l'une contre l'autre, voulant ainsi leur donner à entendre qu'elles leur feraient des tortillas. Un jour les savants se disputeront sur le point de savoir quel peuple, des Aztèques, des Toltèques, ou même des anciens Olmèques, inventa la tortilla.

Après le souper, dont les grillades de bœuf et de frijoles firent les frais, nous songeâmes à nous coucher. Notre premier souci fut de trouver de la place. Il n'y avait qu'une seule chambre; quant à la cuisine, elle était encombrée par les neuf enfants. Nos hôtes voulurent nous installer sous le *portal*, sorte de galerie extérieure formée par l'avancement de la toiture. Mais nous grelottions rien qu'au souvenir de la nuit précédente. Blanc, le plus légèrement vêtu d'entre nous, représenta au ranchero que nous n'avions pas nos zarapes, et qu'il ferait bien froid la nuit. Alors ces braves gens n'hésitèrent pas à coucher en plein air pour nous céder leur chambre. Faut-il aller chez les Indiens du Mexique pour recevoir d'aussi belles leçons d'hospitalité? Nous dormîmes sur des peaux de mouton que nos hôtes avaient mises à notre disposition avec les puces et autres accessoires ordinaires. Comme notre abri était bien clos, nous souffrîmes moins du froid que la veille, bien qu'il gelât dehors : mon thermomètre descendit à 2 degrés au-dessous de zéro. Nous pouvions entendre les plaintes du bon ranchero et de sa femme, qui ne pouvaient dormir par cette température. A part Fink, qui ronflait comme une toupie, nous ne dormîmes pas mieux qu'eux. Si noire que fût la nuit, les puces nous la firent blanche.

CHAPITRE XVI

TACAMBARO

Scène matinale. — Un cheval malade. — Relais du Meson. — Beautés du paysage. — Tacambaro. — La soif. — Une triste auberge. — A la recherche d'Aniceto. — Monsieur le préfet. — La grande place. — Combat de Tacambaro. — Une tombe. — Les légionnaires belges. — Fête populaire. — Le fandango. — Un carrousel. — Monsieur le médecin des chevaux. — L'affaire de la Loma. — Dans la montagne. — Galop infernal. — Tecario. — Un frêne gigantesque. — Contrastes de végétation. — Forêt de pins. — Les plateaux. — La Sierra-Madre. — Le pic de Tancitaro. — Ario. — Le meson. — La famille Medal. — Une femme virile. — Une ancienne colonie française. — Splendide paysage. — Climat idéal. — Les Tarasques. — Fâcheux incident. — Chez le préfet d'Ario. — Suites d'une longue chevauchée.

Quelques œufs frais gobés à la hâte font tout notre déjeuner avant le départ pour Tacambaro. La fraîcheur matinale, le profil des vallées, les forêts de pins ombrant aux flancs des montagnes, le beuglement mélancolique des vaches, pendues aux saillies de la roche ou éparses sur les bords des gaves, le pénétrant brouillard qui noie les contours dans une forme indécise, tout me rappelle les Pyrénées. L'air pur de la montagne dilate la poitrine. Tout serait parfait si mon cheval partageait mon ardeur; mais le remède que lui a administré le ranchero du Correo l'a rendu bien plus malade. Il a la gorge enflammée et ne peut prendre aucune nourriture. Je songe à m'en défaire à Tacambaro,

car je ne sais rien de plus lamentable en voyage que de traîner après soi un cheval poussif.

Au bout de deux heures de marche nous arrivons au *Meson*, l'étape que nous comptions atteindre hier soir. Une bonne nouvelle nous y attendait. Aniceto y avait passé l'avant-veille. On y procédait à l'abatage d'un mouton : pour recueillir le sang on fait durer longtemps l'agonie de la pauvre bête. Au déjeuner nous trouvâmes une viande coriace, mais qui nous parut du filet après l'horrible ragoût d'hier soir. Ce qui fait notre désespoir, c'est que nulle part nous ne trouvons du café, bien que le Michoacan soit un des principaux lieux de production de cette précieuse denrée ; nous devons nous contenter de l'infecte eau jaune et du mezcal qui est le breuvage de tous les Indiens du pays.

Du Meson, qui se trouve presque en haut d'une montagne, on découvre une vue magnifique sur une vallée dont j'ai oublié le nom. A quelques lieues de distance s'étale dans la pure atmosphère une sierra couverte jusqu'à la cime d'une végétation incroyable ; il nous la faut franchir pour atteindre la vallée de Tacambaro. Vers midi nous commençons la descente. Peu à peu la végétation se transforme, et le paysage prend un aspect tropical. Le chemin court sous des berceaux de feuillage qui nous protègent contre un soleil incendiaire. Les échappées qui s'ouvrent entre les arbres nous montrent, au milieu d'un fouillis de verdure comme nous n'en avons pas encore vu, un grand village aux maisons couvertes de tuiles et campées en amphithéâtre; c'est Tacambaro, le plus pittoresque de tous les villages que j'aie rencontrés au Mexique. Arrivés à deux heures, sous un ciel flamboyant, nous traversons de longues rues étroites et tortueuses, tracées en zigzag sur des pentes escarpées. Les maisons ont des toitures en saillie qui projettent de grandes ombres sur les pavés. Tacambaro me rappelle les jolis villages des îles Canaries. Ce qui lui donne une physionomie pleine de charmes, ce sont les bananiers dont tous les jardins sont plantés : ils sont aussi grands

que des palmiers, et forment avec leurs immenses feuilles en parasols, de véritables forêts de verdure. Bien que nous soyons en hiver, ils sont chargés d'énormes régimes. Tacambaro est sur la limite des Terres-Tempérées et des Terres-Chaudes : toute la vallée est plantée de cannes à sucre, de caféiers et d'arbres fruitiers des régions tropicales.

Je ne me rappelle pas avoir jamais eu si grand'soif qu'à mon arrivée à Tacambaro, après une chevauchée de tout un jour sous un soleil de plomb. Aussi notre premier soin fut-il de chercher à nous désaltérer. Ce fut une affaire ; une douzaine d'oranges, force rasades de catalan, rien n'y fit ; enfin un demi-litre de *temperante* que nous bûmes dans une *tienda* fut seul capable d'éteindre le feu : c'est une délicieuse limonade qu'on fabrique dans le pays.

Nous descendons à l'unique *meson* de l'endroit. On pourrait croire qu'un village aussi important, chef-lieu d'un vaste district et siège d'une préfecture, possède au moins une hôtellerie décente ; mais ce meson est plus misérable encore que les ranchos de la route. On nous offre une petite chambrette carrelée, si petite que c'est à peine si nous pouvons y tenir à trois avec nos selles. Les murs — j'en demande pardon au lecteur — sont couverts de crachats desséchés et de taches rouges provenant de l'écrasement des *chinchas* [1]. Cette décoration peut être d'un très joli effet pour des Mexicains, mais nous aimerions mieux autre chose. Pour tout mobilier, une simple table carrée : un de nous dormira dessus, un autre dormira dessous ; cette fois on ne nous donne plus même de *petates* pour reposer nos membres fatigués.

Nous nous mettons aussitôt à la recherche d'Aniceto, le seul qui puisse, en nous rendant notre bagage, nous procurer un peu de confort. Mais nos recherches n'aboutissent qu'à de mauvaises nouvelles : on ne sait rien de lui, personne ne l'a vu passer. Qu'allons-nous devenir? Ce

1. Punaises.

coquin a nos couvertures, nos provisions, nos bougies, nos instruments. Mais j'y pense. Le gouverneur du Michoacan m'a donné des lettres d'introduction pour les préfets des différents districts que nous devons parcourir : il y en a une pour le préfet de Tacambaro, don Gregorio Moncada. Courons donc chez le *Prefecto*, il mettra la cavalerie en campagne, car il nous faut à tout prix rattraper Aniceto et son âne. Nous trouvons le señor Prefecto dans une des plus jolies maisons de l'endroit, au patio ombragé d'un immense bananier couvert de fruits. C'est un homme intelligent et serviable ; il nous reçoit avec une grande affabilité, et nous promet de mettre tout en œuvre pour retrouver notre homme. Quant à mon cheval malade, je n'ai pas à m'en préoccuper, le préfet mettra à ma disposition un cheval de cavalerie et une escorte pour poursuivre mon voyage. Décidément ce préfet me plaît plus que je ne puis le dire.

Deux heures plus tard nous apprenons qu'Aniceto a été retrouvé avec son âne sur la route de Patzcuaro. Cette nouvelle nous comble de joie : si nous étions arrivés un jour plus tard, nous n'aurions pu rattraper notre homme avant notre retour à Morelia, car l'imbécile se proposait de gagner Morelia par Patzcuaro. *All's well that ends well :* désormais nous aurons nos zarapes et tout le confortable dont nous étions privés depuis trois jours.

La grande place de Tacambaro est entourée d'arcades et ornée d'une gracieuse fontaine en forme de colonne corinthienne. Un des côtés de la place est occupé par l'église où se passa le drame du 11 avril 1865. La façade, dont le portail est orné de jolies colonnes ioniques, est flanquée d'une grosse tour carrée peinte en rouge : cette tour porte encore les marques de l'incendie. L'intérieur, en style renaissance, est presque entièrement reconstruit, et avant peu auront disparu les dernières traces de la fatale journée de Tacambaro.

Avec quel poignant intérêt j'ai relu sur le lieu même du

drame les émouvants récits que nous en ont laissés plusieurs soldats survivants[1] ! Ce fut une lutte sublime, héroïque, que ce combat de Tacambaro. Deux cent cinquante légionnaires belges furent attaqués par une armée mexicaine de trois mille cinq cents hommes. Ils se battirent pendant cinq heures avec la fureur du désespoir, se réfugiant dans l'église après chaque charge, et ne se rendirent à Regules que lorsque l'église, sur laquelle pleuvaient les grenades, fut devenue un brasier ardent. Dix officiers et soixante soldats périrent dans le guet-apens. Ils reposent aujourd'hui au Campo Santo. J'ai eu peine à dominer mon émotion en visitant la sépulture des héros qui tombèrent dans cette glorieuse hécatombe.

Tout le monde, à Tacambaro comme à Morelia, m'a parlé avec une vive sympathie des braves légionnaires belges, qui étaient pour la plupart, me dit-on, des jeunes gens de moins de vingt ans : leur uniforme faisait l'admiration des Mexicains. Le docteur Tena, médecin mexicain qui soigna les blessés de Tacambaro, m'a assuré que la guerre faisait parmi eux moins de victimes que le climat et surtout la mauvaise nourriture et l'usage immodéré des fruits. La plupart mouraient d'affections de l'estomac et de dysenterie.

Le soir nous nous promenons sur la place jusqu'à une heure avancée. Quel contraste entre les sombres souvenirs qui s'y rattachent et la gaieté qu'elle présente aujourd'hui ! Nous sommes toujours dans la semaine des fêtes de la Toussaint ; la musique, les danses populaires, les carrousels vont leur train. Des tisons d'*ojote* brûlant sur des trépieds en fer jettent de rouges clartés sur la foule des Indiens. Des tables dressées tout autour de la place sont

1. Émile Walton, *Souvenirs d'un officier belge au Mexique*. Paris, 1868.

Timmerhans, *Voyage et opérations du corps belge au Mexique*. Liège, 1868.

Ch. Loomans, *Huit mois de captivité après Tacambaro*. Bruges, 1873.



Huetamo, lieu d'internement des prisonniers de Tacambaro.

chargées de fritures et de boissons du pays analogues à celles que nous avons vues à Morelia. La foule se presse compacte aux endroits où se danse le *fandango* : au son d'un violon et d'un *mandolon*, sur un rythme précipité, deux danseurs qui se font vis-à-vis sur une planche d'un pied de largeur exécutent avec les pieds un mouvement nerveux, rapide, insaisissable. Ces danses d'un caractère sauvage finissent souvent par des coups de *machete*. Les carrousels ont autant de succès que le fandango. Blanc et Fink font un tour sur les chevaux de bois, à la grande joie de la population, qui en parlera longtemps. Ce peuple est vraiment musicien : ce n'est pas un orgue de Barbarie qui attire les badauds, mais un excellent orchestre composé d'une basse. d'une harpe, d'un violon, d'un *mandolon* et d'une flûte. Ils jouent des airs originaux, empreints d'une véritable saveur indienne. Je regarde, j'écoute, et toutes ces sensations sont si étranges que je me demande si tout cela est Tacambaro. La belle soirée! la douce température! l'admirable ciel!

Le lendemain, dès sept heures du matin, le Prefecto vient nous faire une visite. Il m'annonce qu'une escorte de deux dragons et un cheval de cavalerie pour mon usage m'attendent sur la place : il a soin de me faire comprendre que cette escorte n'est pas nécessaire pour ma protection, mais qu'il me l'offre par respect pour l'autorité du gouverneur dont je suis l'hôte. Il m'a amené aussi le *señor doctor de los caballos*, monsieur le médecin des chevaux : ce guérisseur, dont la personne grotesque excite l'hilarité de mes compagnons, pratique une saignée sur mon pauvre mustang, qui depuis deux jours ne prend plus aucune nourriture. Je confie le malade aux soins d'Aniceto, qui me l'amènera à Ario avec son âne.

Après avoir déjeuné dans l'unique fonda [1] de l'endroit d'une tasse de chocolat et d'œufs mollets, nous partons avec

1. Maison où l'on donne à manger.

tous les souhaits du Prefecto, accompagnés de la traditionnelle accolade et de force coups de poing dans le dos. Notre étape d'aujourd'hui n'est pas longue : de Tacambaro à Ario on ne compte que douze *leguas*. Nous laissons au sud le *Cerro Hueco*, où les Belges, sous le commandement du colonel baron van der Smissen, remportèrent, le 16 juillet 1865, la belle victoire de la Loma. Toute l'armée dissidente, composée de trois ou quatre mille hommes, sous les ordres du général Arteaga, fut complètement mise en déroute par une poignée de Belges et d'alliés mexicains forte de huit cents hommes à peine. Ce brillant fait d'armes fut la revanche de Tacambaro.

Au sortir du village nous entrons dans un désert qui succède sans transition à un pays des plus fertiles. Mais le désert dure peu : nous retrouvons bientôt les ravissants chemins en corniche courant au milieu d'une plantureuse végétation. La montée est ardue, car il nous faut gagner les hauts plateaux qui dominent l'entonnoir de Tacambaro. Du haut des corniches s'ouvrent de magnifiques échappées sur la Terre-Chaude : les montagnes de la Sierra qui se profilent au sud affectent la forme de bosses de dromadaire. Nous côtoyons de profondes *barrancas* [1] au fond desquelles s'épanouissent de véritables forêts de bananiers sauvages. Pendant cette interminable montée le chemin est atroce, coupé de fondrières où s'embourbent nos chevaux, de torrents et de cascades aux eaux jaunâtres. Les pentes sont tellement vertigineuses qu'il n'y a que des chevaux mexicains qui puissent en venir à bout. Je suis enchanté de la monture que m'a prêtée le préfet : un magnifique cheval de cavalerie doué d'une ardeur égale à sa force musculaire. Il a du sang arabe dans les veines. Dès que nous avons atteint les plateaux, il m'enlève comme le vent dans un infernal galop : mes deux dragons indiens peuvent seuls me suivre. Fink est battu !

1. Ravins. Aux îles Canaries on dit *barranco*.

A midi nous sommes à Tecario, pittoresque village dont l'église est faite de boue séchée au soleil. La place est ombragée du frêne le plus gigantesque que j'aie vu au Mexique ou ailleurs; ses racines, qui émergent partiellement du sol, s'étendent dans une circonférence de dix mètres de diamètre. Ce frêne ne doit pas être moins ancien que les cyprès de Chapultepec. Tecario se trouve dans une région fertile et bien arrosée : son climat, moins chaud que celui de Tacambaro, conviendrait fort bien à l'établissement de colons européens; c'est le seul endroit où j'aie vu la canne à sucre, ce produit des Terres-Chaudes, prospérer là même où se développent les pins, l'arbre des Terres-Froides. Il n'y a que le Mexique qui offre de tels contrastes.

Au sortir de Tecario nous entrons dans une forêt de pins, située au faîte même de la montagne. L'aspect de cette forêt est grandiose : les arbres y atteignent plus de cinquante mètres de hauteur; l'air qu'on y respire est saturé de senteurs résineuses. Depuis combien de siècles les majestueux conifères y renaissent-ils de leurs propres débris? Quel mystère! quel silence! quelle paix! Même en plein jour il règne des demi-ténèbres sous ces puissantes ramures. Comme nos forêts d'Europe, même celles de Norvège, paraissent mesquines auprès de ces antiques forêts du Nouveau Monde!

Nous abordons ensuite de grands plateaux, où nous galopons pendant deux heures avec un magnifique entrain : mon cheval est superbe d'élan et de vitesse, il ferait ses vingt-cinq lieues en un jour. Un des grands ennuis de ces chevauchées, c'est le dérangement qui survient à la longue dans la disposition du harnachement. Je perds tantôt mon *sudadore*, tantôt mon *zarape* fixé à l'arrière de la selle, et il faut alors envoyer le *mozo* à la recherche de l'objet perdu.

A l'approche d'Ario s'ouvrent d'infinies perspectives sur la Sierra-Madre, la grande chaîne des Andes mexicaines,

qui nous cache les scintillements de l'océan Pacifique. Ces montagnes, situées à une distance prodigieuse, simulent elles-mêmes un océan sous le ciel orageux; leurs cimes vaporeuses et aériennes ressemblent à des flots soulevés. C'est un tableau d'une idéale beauté. Ni les Alpes ni les Pyrénées n'ont ces teintes veloutées, violettes, ces formes adoucies, cette atmosphère légère et diaphane des tropiques. Le point de mire du paysage est le pic volcanique de Tancitaro, qui dresse à 3300 mètres d'altitude sa cime allongée couverte jusqu'au faîte de forêts verdoyantes. Le Tancitaro est la plus haute montagne du Michoacan : de sa cime, où les nuages s'amoncellent, on découvre l'océan Pacifique. Bien qu'il ait l'altitude du Pic de Ténériffe, il ne porte jamais de neige.

Au bout de six heures de marche nous arrivons à Ario, le chef-lieu du district du même nom. L'aspect en est misérable et malpropre : les maisons, à toitures avancées comme à Tacambaro, sont plus pauvres et moins riantes. Le village se compose d'une longue rue à pente très forte, interrompue vers le milieu par la place à arcades, où s'élève une colonne-fontaine : sous les arcades sont la préfecture, l'ayuntamiento, la pharmacie, les *tiendas*. Le *meson* où nous descendons est aussi sale, aussi primitif qu'à Tacambaro. Notre chambre sans fenêtres, voisine de l'écurie, s'ouvre sur une grande cour remplie de dindons, de poules et de cochons; il n'y a pas de lits, suivant l'usage, et pas même de petates. Pendant mon séjour à Ario j'ai été réduit à dormir enveloppé dans mon zarape, sur le *sudadero* de mon cheval, grosse pièce de toile qui se met sous la selle, et qui sert à absorber la sueur de l'animal. Si infecte que fût cette couche, elle m'isolait du sol humide. Blanc, plus heureux, dormait sur sa peau de jaguar. Nos selles nous servaient d'oreillers. Nous étions envahis par de gros rats qui nous couraient sur le corps et grignotaient tout ce que nous n'avions pas la précaution de suspendre aux clous de la muraille. Ces rats étaient mon cauchemar : je ne pou-

vais dominer mon insurmontable répulsion pour ces affreuses bêtes. Depuis notre départ de Morelia nous n'avions pas eu l'occasion de nous déshabiller ni de nous livrer à nos ablutions : à Ario nous nous procurions cette jouissance dans la cour de l'*hôtel*, où nous nous séchions au soleil à défaut de serviettes. Les femmes et les enfants venaient assister en foule à cette intéressant spectacle. Quand nous prenions nos repas dans une fonda voisine, les mêmes curieux venaient contempler le fonctionnement de nos mâchoires. Le menu de ces repas était peu varié : nous ne sortions pas du *puchero*, des *enchiladas*, des *frijoles* et des *tortillas*. Nous découvrîmes à notre grande satisfaction une *tienda* où l'on vendait de la bière fabriquée dans le pays, et nous nous en fîmes apporter à la fonda : cette bière, si mauvaise qu'elle fût, valait mieux qu'une eau impure.

Le docteur Tena, à Morelia, m'avait donné une lettre d'introduction pour les principaux habitants de l'endroit, les deux frères Medal, dont l'un est médecin et l'autre pharmacien. Don Juan, le pharmacien, a écrit d'excellents travaux sur son pays natal : il vient de publier une description du district d'Ario, et en prépare une du district de Tacambaro. Le docteur don Melesio a étudié la médecine à Paris ; quand éclata la guerre de 1870, il alla achever ses études à Bruxelles où il épousa une jeune et charmante femme belge qui a fait du Michoacan sa nouvelle patrie ; ses enfants sont de ravissants petits Mexicains aussi blonds que leur mère. J'ai été agréablement surpris de trouver dans l'album photographique du docteur plusieurs figures connues qui m'ont semblé non moins étonnées de me retrouver à Ario.

Pensez donc si nous rencontrâmes une hospitalité mexicaine au milieu de cette heureuse famille. On nous invita à dîner le lendemain de notre arrivée, et nous bûmes du vin de France. Le docteur et sa jeune femme parlèrent beaucoup de la chère Belgique. La mère du docteur nous raconta qu'après l'affaire de Tacambaro elle avait donné asile à deux

prisonniers belges qui étaient parvenus à s'évader. Regules, le général espagnol qui commandait les troupes mexicaines à Tacambaro, avait donné ordre de fusiller les vaincus qui s'échapperaient; quand il apprit que Mme Medal cachait deux légionnaires, il exigea qu'ils lui fussent immédiatement livrés; la courageuse femme lui répondit : « Général Regules, vous me couperez le cou avant que je vous livre mes Belges. » Et ses protégés eurent la vie sauve.

Nous fîmes une promenade avec les Medal à la *calzada* de Canintzio. Canintzio, qui est aujourd'hui un faubourg d'Ario, était connu autrefois sous le nom de *Francia*, à cause d'une petite colonie française qui vint s'y établir en 1830. Quand survint la guerre de l'Intervention, en 1864, les colons, persécutés par les révolutionnaires, durent se disperser; les uns émigrèrent à Mexico, d'autres à Acapulco, sur la côte du Pacifique, et leurs maisons furent partagées entre des habitants d'Ario et quelques familles indigènes tarasques. Aujourd'hui il ne subsiste plus que le souvenir de la petite colonie de Canintzio, qui avait acclimaté dans le pays l'olivier, la vigne et plusieurs autres arbres fruitiers d'Europe : ceux qui ont prospéré se sont reproduits avec une étonnante rapidité. Les colons étaient parvenus à fabriquer un vin d'excellente qualité, qu'ils exportaient à Mexico; de Mexico le vin revenait à Ario, où il se vendait très cher. La *calzada* ou chaussée qui mène à Canintzio est ombragée de frênes grandioses plantés il y a cinquante ans par les colons français. On embrasse de cette chaussée une perspective d'une prodigieuse étendue : l'œil domine l'immense vallée de Nuevo-Urecho, et celle plus éloignée de Tarétan, au delà de laquelle se dresse, énorme et majestueux, le pic de Tancitaro. Plus loin encore s'horizonne dans une atmosphère d'une indicible suavité une triple rangée de cimes dentelées, si délicatement estompées dans la distance, qu'elles semblent un rêve d'artiste ou de poète. Dans les vallées qui se déploient à l'avant-plan, c'est une féerie de couleurs, une exubérance de verdure tropicale : les

plantations de riz, de tabac, de café, de cannes à sucre, de bananiers, forment la plus belle des mosaïques. J'ai vu ce splendide paysage au coucher du soleil : d'une beauté inouïe, le disque flamboyant descendait lentement derrière la Sierra-Madre, tandis que les nuages qui se reposaient amoureusement sur les cimes des monts se coloraient en violet.

La végétation, aux environs d'Ario, est d'une fertilité extraordinaire, par suite de la douceur du climat. On n'y éprouve jamais les rigueurs de l'hiver, et les chaleurs de l'été sont tempérées par l'altitude du lieu, situé à 2042 mètres au-dessus du niveau de la mer : c'est le printemps éternel de la vallée de Tempé chantée par les poètes. L'agriculteur n'a jamais à redouter la perte de ses récoltes : une fois la semence confiée à la terre, il peut attendre en toute sécurité une riche et abondante moisson. Le thermomètre à Ario ne descend pas au-dessous de 14° centigrades et ne monte pas au-dessus de 24°. N'est-ce pas idéal ? Le vent du nord souffle régulièrement le matin, et le vent du sud se lève le soir. Le seul inconvénient est la fréquence des tempêtes pendant la saison des pluies ; le nom même d'*Ario* signifie tempête dans la langue tarasque, parlée par les descendants des anciens indigènes.

On trouve aux environs d'Ario des monuments connus sous le nom de *Ayacatas*. On suppose que ce sont des tombeaux érigés par les tribus tarasques à la mémoire de leurs chefs ; ces tribus peuplaient le sud du Michoacan lors de la conquête, et les objets qu'on a mis à jour en fouillant ces monuments montrent que leur industrie était très avancée. Leur langue était harmonieuse et riche en voyelles. Ces peuplades étaient constituées en monarchie, et surent se maintenir indépendantes de l'empire mexicain jusqu'à l'arrivée des Espagnols [1].

1. Juan Medal, *Apuntes estadisticos sobre el distrito de Ario*. Morelia, 1884.

Après une journée de repos à Ario nous songeâmes à poursuivre l'exécution de nos plans de voyage. J'avais renvoyé à Tacambaro l'escorte et le cheval de cavalerie que le préfet avait mis à ma disposition. Les soldats s'étaient enivrés de mezcal avec l'argent que je leur avais donné à titre de gratification ; en notre absence ils avaient élu domicile chez nous et avaient malmené le pauvre Aniceto qui avait défendu nos bagages contre leurs velléités de pillage ; quand nous revînmes coucher la première nuit, ils prétendirent coucher avec nous ; tout ivres qu'ils étaient, nous eûmes grand'peine à mettre dehors ces mauvais drôles en les menaçant de nos revolvers. Je dénonçai leur conduite dans la lettre de remerciement que j'adressai au préfet de Tacambaro.

Le gouverneur du Michoacan m'avait remis une lettre pour le préfet d'Ario. Il était à dîner quand je me présentai chez lui ; il se leva immédiatement de table, fit lire solennellement entre deux chandelles par son secrétaire la lettre du gouverneur, et m'offrit aussitôt l'inévitable escorte ; je me gardai bien cette fois d'accepter cette chose encombrante et inutile ; il me prévint que je ne trouverais plus d'auberges dans les régions que j'allais parcourir, et que l'hospitalité me serait offerte par son ami Franciseo Vega, pour lequel il me donna une lettre d'introduction.

En rentrant de ma visite au préfet, j'appris la défection d'un des nôtres : Blanc était dans l'impossibilité de poursuivre le voyage. Nos longues chevauchées lui avaient causé de grandes plaies dont il souffrait beaucoup. Il dut donc se résigner à s'appliquer des onguents à Ario pendant que j'irais avec Fink au volcan de Jorullo. Comme mon cheval n'était pas encore guéri, il me prêta le sien pour cette excursion qui devait me prendre trois jours. Le pauvre Blanc nous vit partir d'un cœur gros ; nous allions en Terre-Chaude, et Blanc était désolé de ne pouvoir utiliser son costume de nankin qui ne lui avait encore servi qu'à le faire grelotter au Correo et à la Guardia.

CHAPITRE XVII

LE VOLCAN DE JORULLO

Nature agreste. — Aspect des Cordillères. — Transition entre la Terre-Tempérée et la Terre-Chaude — Cases indiennes. — L'eau et le mezcal. — Splendide perspective. — Frontière des conifères et des palmiers. — Splendeurs végétales. — Vie intense. — La Playa. — Don Francisco Vega. — La carne seca. — Repos en plein air. — Les lits de la Terre-Chaude. — Histoire du volcan de Jorullo. — Aspect actuel du volcan. — Le Malpays. — Spleudide coucher de soleil. — Une nuit en Terre-Chaude. — En route pour le volcan. — Splendeur des constellations. — Météores errants. — A travers le Malpays. — Ascension du cône. — Cendres volcaniques. — Descente dans le cratère. — Aventure d'un thermomètre. — Situation critique. — Déjeuner au bord du cratère. — Le sommet du volcan. — Vue magnifique. — Le volcan de Colima. — La descente. — Égaré dans la forêt vierge. — Retour à la Playa. — Ario. — A bout d'argent.

Ce fut le 7 novembre, à sept heures du matin, que je pris avec Fink et un *mozo* la route de la *Playa*, hacienda située à douze lieues au sud d'Ario. Le docteur Medal et son frère nous avaient promis de nous accompagner, mais au dernier moment ils furent appelés auprès d'un malade à Patzcuaro.

Dans cet admirable pays du Michoacan, partir par un temps magnifique est une phrase stéréotypée : tous les jours, à une délicieuse matinée de printemps succède une glorieuse journée d'été. Au sortir d'Ario nous nous retrouvons au milieu d'une nature agreste et enchanteresse où c'est plaisir

de chevaucher aux premières heures du jour. L'air est pur et limpide, aucune vapeur ne s'interpose entre nous et la Sierra-Madre, dont les lignes fines et nettes se baignent à l'horizon dans la jeune lumière du matin. Je me sens au cœur des Amériques, à la vue de ces paysages si différents des nôtres. Les Cordillères n'ont point l'aspect désolé de nos montagnes chauves ; au lieu de se ceindre d'un diadème de neiges, elles portent une chevelure de forêts. Leurs cimes, loin d'être nues et infertiles, sont couvertes d'une tourbe formée sous l'influence de l'humidité de la couche de feuilles et de matières végétales qui tombent constamment des arbres toujours verts s'épanouissant à toutes les altitudes.

Le sentier de mulets qui mène d'Ario à la Playa descend de 1200 mètres sur un parcours de douze lieues : aussi le pays change-t-il constamment d'aspect à mesure qu'on s'éloigne des altitudes élevées. A peine est-on à deux lieues d'Ario, que déjà s'annonce la transition entre la Terre-Tempérée et la Terre-Chaude. C'est au milieu des lauriers-roses et des mimosas que surgissent les cases indiennes : ces cases consistent en un simple *techo de palma*, toiture formée de feuilles de palmier et reposant sur des pieux de bois espacés de telle façon que dans ces habitations on vit en plein air ; cette rustique architecture indienne est celle qu'on retrouve dans toutes les Terres-Chaudes, du Mexique au Pérou et du Brésil à la Nouvelle-Grenade : elle est bien antérieure à la conquête espagnole, et ne diffère guère de celle des sauvages de l'Océanie. Le mode d'existence de ces Indiens est peut-être plus primitif encore : hommes et chiens, ânes et dindons, cochons et poules vivent tous dans la meilleure harmonie et la plus parfaite saleté. Dans ces bauges le voyageur trouve ordinairement du mezcal et des oranges. Fink s'arrête à chaque *tienda* pour prendre une gorgée de mezcal et un verre d'eau : l'eau éteint le feu que cause le mezcal, le mezcal combat la fièvre que cause l'eau.

Au bout de trois heures de marche, le terrain se relève : nous atteignons un plateau où croissent des pins et des

chênes gigantesques; puis, tout à coup, au sortir de cette forêt grandiose, s'ouvre une perspective à perte de vue sur un océan de verdure et de montagnes. La vue s'étend jusqu'aux confins du Michoacan, à plus de quarante lieues



Hutte d'Indiens.

de distance. Et comme toute cette région est couverte d'une plantureuse végétation tropicale, il semble qu'on domine une immense serre chaude à ciel ouvert. Au milieu de ces montagnes surgit la cime allongée du volcan de Jorullo, dont nous pouvons déjà apercevoir les gracieuses fumerolles s'étalant en bouquet.

Désormais le chemin n'est plus qu'une dégringolade continue qui dégénère finalement en un rude escalier difficile même pour des piétons : quoique nos chevaux y déploient

une adresse merveilleuse, nous jugeons prudent de mettre pied à terre. Bientôt apparaît la frontière des conifères et des palmiers. Presque au sortir d'une forêt de pins nous trouvons une forêt de lataniers aux élégantes feuilles en éventail. Nous avons passé presque sans transition de la zone tempérée à la zone torride; la Terre-Chaude nous apparaît ainsi qu'un changement de décor. Les Indiens que nous rencontrons sont nus jusqu'à la ceinture : ils ont le teint beaucoup plus bronzé que leurs congénères de la Terre-Froide; leur costume se borne à un pantalon de toile blanche et un large chapeau de paille de palmier; ils cadrent bien avec le décor tropical qui les entoure. Quelles splendeurs végétales! quel fouillis de fougères, d'orchidées, de plantes grimpantes! Tout à coup je m'arrête devant une véritable merveille végétale et je la signale à Fink, qui n'en croit pas ses yeux : c'est un arbre gigantesque de la famille des figuiers (*iguerros*), sur lequel se balancent des feuilles de palmier. Au premier abord on est tenté de croire à une monstruosité de la nature, mais en y regardant attentivement on découvre qu'il y a deux arbres distincts croissant l'un dans l'autre : le tronc du palmier est caché dans le tronc du figuier, d'où il sort comme d'un étui, épanouissant ses palmes gracieuses au-dessus du feuillage touffu de son frère siamois. En moins d'une heure j'ai rencontré quinze palmiers présentant le même phénomène : ils s'accouplent invariablement avec l'*iguerro* et un *bignonia* que les indigènes désignent sous le nom de *camuchin*.

Quelle vie intense au milieu de cette féconde nature! Le vol des insectes, le bruissement des oiseaux-mouches, le cri des *loritos* [1] et des *urracos* [2], le chant du *centzontle* [3], le sifflement de l'oiseau-moqueur et de vingt autres oiseaux dont j'ignore les noms, produisent le plus étrange concert que j'aie jamais entendu. Des papillons gigantesques, aux

1. Petit perroquet vert.
2. Sorte de pie.
3. Rossignol du Mexique.

ailes multicolores, sillonnent l'air. Des iguanes, énormes lézards aussi horribles qu'inoffensifs, courent sur les rochers : Fink réussit à en tuer un avec son revolver. La peau de ce reptile pourrait, je crois, être utilisée dans la maroquinerie de luxe.

Nous arrivons à la petite hacienda de la Playa à l'heure la plus chaude de la journée. Après avoir pris connaissance des lettres du préfet d'Ario et de M. Anciola, l'hacendado, don Francisco Vega, nous déclare que sa maison est la nôtre, et immédiatement il ordonne à un de ses péons de desseller nos montures. Les pauvres bêtes ont des plaies : Fink veut y appliquer du beurre, mais don Francisco objecte qu'en *Tierra Caliente* ce remède n'aurait d'autre résultat que de faire suppurer les plaies.

Notre hôte nous fait ensuite servir à manger. C'est ici que nous faisons connaissance avec la *carne seca*, viande de bœuf séchée au soleil, qui se mange dans tous les pays d'Amérique où la viande ne peut se conserver fraîche : elle est très fibreuse, et on la déchire avec les dents plutôt qu'on ne la broie. J'avoue que je ne raffole pas de la *carne seca;* heureusement il y a des sardines de France, des *frijoles*, et du *dulce de leche* (gâteau fait de laitage). A la Playa comme dans tout le Michoacan, il n'y a d'autre boisson que l'eau et le mezcal. L'eau se conserve fraîche dans de grands vases en terre poreuse ensevelis jusqu'au bord dans du sable volcanique : on obtient ainsi une eau presque glacée. C'est en plein air que nous prenons notre repas, dans un joli patio où vont et viennent de petits *cuyetos* (cochons d'Inde) et où bavardent des perroquets. Le patio s'ouvre sur la chambre à coucher de don Francisco, où les *cuyetos* ont libre accès avec les poules, les chats et les chiens. Cette chambre n'a d'autre plancher que la terre battue, une terre rouge-brique; les murs sont d'argile. Sous le *portal* se trouve une *tienda* (bazar) pour l'usage des péons : ce portal est formé d'une toiture de *tejamanil* s'appuyant sur des troncs de palmier. L'ensemble de l'habitation est d'un

aspect pittoresque : c'est le type de l'hacienda des Terres-Chaudes.

La chambre réservée aux voyageurs est, suivant l'usage mexicain, la meilleure de la maison : elle contient une petite chapelle et deux lits. Toute hacienda possède une chapelle : les fermes qui n'en ont pas ne sont que des *ranchos*. Les lits de la Terre-Chaude ne sont que de simples cadres sur lesquels sont tendues des bandes de cuir entre-croisées : sur ces bandes on étend des *petates*, et voilà une couche aussi fraîche qu'on peut le souhaiter. Bien que nous soyons dans la saison d'hiver, la température est de 32° centigrades à quatre heures de l'après-midi. A la Playa la température du jour est la même pendant toute l'année; les nuits sont seules un peu plus fraîches en hiver qu'en été. Don Francisco, par cette température qui met le gros Fink au supplice, porte un tricot en laine! Il est sujet à des accès de fièvre qui le font grelotter par les plus grandes chaleurs.

La Playa est située au pied du volcan de Jorullo [1], une des plus grandes merveilles géologiques non seulement du Mexique, mais du Nouveau Monde. C'était le désir de l'explorer qui m'avait attiré dans cette partie du Michoacan, si peu connue, même des Mexicains, qu'à Morelia et à Mexico je n'ai rencontré personne qui pût me renseigner sur le Jorullo; je ne savais au sujet du volcan que ce qu'en a dit le célèbre voyageur Humboldt qui le fit connaître au commencement du siècle.

Le Jorullo est un volcan tout moderne. Les Indiens d'aujourd'hui ont connu les vieillards qui se souvenaient du temps où une plaine occupait la place du volcan actuel. Il se forma en une nuit, le 29 septembre 1759, dans les terres dépendant de l'hacienda de San-Pedro, qui était une des plus grandes et des plus riches plantations du pays.

Les témoins oculaires de cette grande catastrophe ont

1. Comme dans la prononciation les Mexicains mouillent la double *l*, on écrit indifféremment *Jorullo* ou *Joruyo*.

raconté que du haut des montagnes d'Aguasarca, où ils s'étaient enfuis épouvantés, ils virent le sol s'embraser sur un espace de plus d'une demi-lieue carrée : de grandes flammes sortaient de terre, en même temps qu'une infinité de pierres incandescentes étaient projetées à des hauteurs prodigieuses et retombaient en pluie de feu ; à travers un nuage épais de cendres et de scories qu'illuminaient les flammes volcaniques, on voyait se soulever au-dessus de l'ancien niveau de la plaine, comme une mer agitée, la croûte amollie de la terre. C'est ainsi que se forma le mont Jorullo. La rivière de San-Pedro sortit de son lit et se précipita dans les crevasses enflammées ; sous l'influence de la chaleur, ses eaux se décomposèrent en leurs éléments chimiques et ne firent qu'aviver le feu de la plaine. Le sol se bossela de milliers de petits cônes volcaniques ou hornitos [1] : c'étaient comme autant de volcans en miniature qui vomissaient des colonnes de fumée.

Les grandes éruptions du volcan central continuèrent jusqu'au mois de février 1760. Dans les années suivantes elles devinrent de moins en moins fréquentes. Les Indiens, effrayés du bruit horrible du nouveau volcan, avaient abandonné tous les villages situés dans un rayon de sept ou huit lieues ; mais peu à peu ils s'habituèrent à ce terrible spectacle, ils revinrent dans leurs cabanes et s'avancèrent vers les montagnes d'Aguasarca et de Santa-Inez, pour admirer les flammes que lançaient des bouches volcaniques de toutes les dimensions. Les cendres se dispersèrent jusque sur les toits des maisons de Querétaro, à plus de quarante-huit lieues en ligne droite. Humboldt a entendu dire par de vieux Indiens que, plusieurs années après la première éruption, la plaine de Jorullo était inhabitable même à une grande distance du lieu de l'explosion, à cause de l'excessive chaleur.

Les traditions locales rapportent que l'éruption s'annonça

1. *Hornito*, diminutif de *horno*, four.

plusieurs mois d'avance : le propriétaire de l'hacienda de San-Pedro de Jorullo, don José Pimentel, fut averti par son administrateur qu'on entendait dans la gorge de Cuintumba des bruits souterrains qui semblaient provenir d'un torrent volumineux, et qu'on ressentait en cet endroit de légers tremblements de terre. Pimentel commença par ne point s'émouvoir de cet avertissement, mais quand les mêmes rapports lui furent faits par les Indiens employés aux travaux de l'hacienda. il voulut s'assurer personnellement de la vérité. Dans les premiers jours du mois de mars 1759, il partit de Patzcuaro, où il résidait à cette époque. Dès son arrivée à San-Pedro, il alla visiter avec plusieurs personnes l'endroit où l'on percevait les bruits souterrains, et il fit pratiquer une excavation pour utiliser l'eau qu'il y supposait cachée ; mais à peine eut-on atteint une profondeur de trois mètres, qu'on remarqua que le terrain était creux et formait une voûte qui s'étendait sur un espace considérable. Effrayés par cette découverte, les travailleurs n'osèrent continuer l'excavation. Un mois après, il se produisit des tremblements de terre répétés, en même temps que l'air se chargea d'hydrogène sulfuré qui incommodait beaucoup les habitants de l'hacienda. Pimentel crut devoir rendre compte de ces faits aux autorités de Patzcuaro. Le jésuite Ignacio Molina, qui était l'homme le plus érudit du pays, fut chargé d'aller reconnaître les lieux ; il déclara aussitôt qu'il était périlleux d'y séjourner. et que si les tremblements de terre persistaient, il fallait craindre qu'il ne se formât une bouche volcanique. L'opinion du savant jésuite ne tarda pas à être confirmée par les faits; les tremblements de terre augmentèrent d'intensité pendant une période qui dura plusieurs mois, jusqu'à l'explosion finale qui se produisit dans la nuit du 29 septembre. D'après une légende populaire que les Indiens racontent avec une foi absolue, le phénomène fut causé par la malédiction de quelques étrangers qui étaient venus parmi eux au commencement de l'année même où eut lieu l'événement; irrités d'un mauvais accueil, ils

auraient maudit les terres dépendant de l'hacienda de San-Pedro et auraient prédit tout ce qui devait arriver.

Le volcan de Jorullo est situé à trente-six lieues de l'océan Pacifique [1], dans cette zone où surgissent toutes les montagnes de l'Anahuac qui dépassent le niveau des neiges perpétuelles. M. Juan Medal suppose que les cratères éteints des volcans de Cútzaróndiro, dans le district de Tacambaro, ne sont pas étrangers à l'origine du Jorullo, car ils se trouvent sur la même ligne volcanique que le Popocatepetl, le Nevado de Toluca, le Pic de Tancítaro et le volcan de Colima. On sait par les traditions locales que les volcans de Cútzaróndiro furent en activité quelque temps avant la formation du Jorullo, et il paraît fort probable qu'après que leurs cratères se furent obstrués, les courants souterrains cherchèrent une issue ailleurs, et qu'ainsi surgit à quinze lieues de distance un volcan nouveau.

Le Jorullo semble sommeiller aujourd'hui, mais tout fait prévoir qu'il se réveillera quelque jour. A l'époque de ma visite il donna plusieurs symptômes d'activité; six jours avant mon arrivée, un vendredi, les habitants de la Playa, de San-Pedro, de Tejamanil et des autres localités voisines avaient ressenti de fortes secousses de tremblements de terre et avaient entendu des grondements souterrains. Don Francisco Vega m'a assuré qu'il se produit souvent des éboulements dans le sein du cratère. J'ai aussi entendu dire par le préfet d'Ario que deux mois avant mon passage la montagne connue sous le nom de *el Cirate*, près de Quiroga, sur les bords du lac Patzcuaro, s'était affaissée de quarante-cinq mètres, et que le niveau du lac s'était exhaussé. Ce sont là des phénomènes dignes d'attention. Il est vrai que le volcan a depuis longtemps cessé de vomir des cendres, des scories et de la fumée, mais les bruits souterrains sont fréquents et se font entendre jusqu'à Ario. C'est surtout à l'approche de la saison des pluies que se produisent

1. Situation géographique : 19° 9′ lat. N. et 103° 51′ 48″ long. O.

les tremblements de terre. On a remarqué que, les jours où l'atmosphère est saturée d'humidité, il se forme sur la cime du volcan une colonne de vapeur d'eau qu'on a souvent prise pour de la fumée présageant une éruption : le phénomène se produit sous l'influence de l'irradiation des courants chauds qui s'échappent du sein du cratère.

Quand Alexandre de Humboldt visita les lieux en 1803, le volcan n'était né que depuis cinquante ans. Il trouva dans les *hornitos* une température de 95° centigrades. A cette époque tous ces petits cônes étaient autant de fumerolles; aujourd'hui les *hornitos* ont cessé de fumer, mais leur température semble avoir augmenté dans ces derniers temps. J'ai constaté un maximum de 67°, tandis que M. Juan Medal n'a trouvé que 50 à 60°.

Du milieu des *hornitos* s'élèvent six masses colossales qui, lors de l'éruption, ont surgi des entrailles de la terre. La plus haute de ces masses, qui rappelle les *puys* de l'Auvergne, est le mont Jorullo, dont le cratère atteint une altitude de 1315 mètres au-dessus du niveau de la mer et domine de 500 mètres la plaine environnante. Vu de la Playa, le volcan affecte une forme allongée; le côté qui regarde le nord est absolument nu et inculte, tandis que vers le midi la montagne est couverte de la cime à la base d'une végétation luxuriante. Don Vega et don Anciola m'ont affirmé qu'au temps de leur jeunesse le Jorullo ne portait aucune végétation : ce n'est que depuis une vingtaine d'années que des arbres ont commencé à y prendre racine. Le Jorullo porte aussi bien les arbres des Terres-Froides que ceux des Terres-Chaudes, et ce n'est pas le phénomène le moins étrange : j'y ai vu des goyaviers au milieu des forêts de pins. C'est du côté septentrional, dépourvu de végétation, que le volcan a vomi une immense quantité de laves scorifiées et basaltiques, contenant des fragments de roches primitives.

Quand la grande chaleur du jour fut passée, je fis avec Fink l'exploration du *Malpays*. Au Mexique, comme à

Ténériffe, on donne ce nom aux champs de laves et aux plaines de cendres. Le Malpays du Jorullo forme une vaste étendue de terrain boursouflée comme une vessie : ses bords se trouvent à 12 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la plaine connue sous le nom de *Playas de Jorullo;* mais la convexité du sol s'accroît progressivement vers le centre, où la boursouflure atteint une élévation que Humboldt évalue à 160 mètres. Ces laves, ces cendres semblent à peine refroidies, tant elles sont neuves et fraîches : elles m'ont paru aussi belles que les laves nouvelles de l'Hékla ; lorsque nous y lancions une pierre, elles résonnaient comme une voûte creuse.

Nous nous assîmes sur un bloc de lave pour contempler le soleil couchant. On ne saurait rien rêver de plus idéalement beau qu'un coucher de soleil dans la Terre-Chaude. Comme cette nature calme et souriante contrastait avec l'aspect de ces noires masses de lave qui se précipitèrent au siècle dernier sur une des plaines les plus fertiles du Mexique ! Fink s'abandonnait devant cette scène à son juvénile enthousiasme : il bénissait la bonne étoile qui l'avait conduit dans ces admirables contrées; il regrettait d'avoir perdu plusieurs années à l'université, et il se promettait de voyager par le monde entier. Nous sympathisions si bien, qu'il me semblait que nous étions d'anciens amis. Notre causerie intime se prolongea fort tard, et quand nous retournâmes à l'hacienda, des myriades de constellations scintillaient dans l'infini. La nuit était presque aussi chaude que la journée, et des légions de mouches lumineuses piquaient l'obscurité.

Don Francisco nous attendait à souper. Il nous conduisit ensuite dans la chambre-chapelle. Cette chambre n'avait pas de porte, et de nos couches nous pouvions contempler les étoiles : c'est la seule manière de dormir en Terre-Chaude. Ni serpents ni scorpions ne vinrent troubler notre sommeil : on ne rencontre généralement ces compagnons de lit que dans les récits de voyage à sensation.

Le 8 novembre nous fîmes l'ascension du volcan. Afin d'éviter le terrible soleil des tropiques, nous avions résolu d'y monter avant l'aube. A trois heures du matin nous étions debout. Don Francisco poussa la courtoisie jusqu'à vouloir nous accompagner malgré son âge. Avec les guides et les *mozos* qui avaient charge des chevaux, nous formions une cavalcade assez nombreuse. On peut aller à cheval jusqu'au pied du volcan qui s'élève à pic du sein de la plaine. Nos préparatifs retardèrent le départ jusqu'à quatre heures.

Nous partîmes par une température délicieuse, nous dirigeant droit vers le volcan, dont la sombre silhouette se profilait gigantesque sur la voûte étoilée. La splendeur des constellations me semblait surpasser tout ce que j'avais encore vu; elles brillaient dans la nuit comme des diamants. La Croix du Sud n'était point dans le champ visible, mais la Grande Ourse se distinguait dans la région inférieure du ciel. Et comme si cette nuit ne fût pas encore assez merveilleuse, des milliers de météores errants sillonnaient le firmament, traçant dans leur course de longues traînées de feu. Nous n'avions qu'à lever les yeux pour voir des bolides crever dans toutes les directions; un d'eux surtout nous parut extraordinaire : on eût dit un énorme globe incandescent aussi lumineux qu'un éclair; au milieu de sa course il fit explosion, et ses mille parcelles se dispersèrent dans l'infini comme une pluie de feu. Je n'ai jamais mieux compris que cette nuit-là ce mot sublime du psalmiste : *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Nous abordâmes le Malpays. Comme il n'y avait pas de lune, nous laissions nos chevaux se diriger dans l'obscurité avec leur merveilleux instinct : il faisait si noir que nous ne pouvions reconnaître les blocs de lave au milieu desquels ils savaient trouver leur chemin, et il nous arrivait constamment de nous meurtrir les genoux contre mille saillies invisibles. Après avoir chevauché ainsi une heure et demie, nous mîmes pied à terre à la

base du volcan. Déjà les étoiles commençaient à pâlir, mais il nous fallut attendre un quart d'heure que l'aube nous permît d'entreprendre l'ascension pédestre. Nous confiâmes les montures à la garde des *mozos*, et nous attaquâmes le cône à cinq heures quarante-cinq.

Les volcans du Mexique sont généralement faciles à gravir; mais l'ascension du Jorullo est entravée par la forêt vierge qui a envahi les pentes dans les dernières années : c'était un travail assez pénible que de se frayer un chemin à travers cette exubérante végétation; ce n'étaient que frôlements de feuilles et craquements de branches, et je ne pouvais m'empêcher de rire quand je voyais le gros Fink tomber à chaque minute : il était évident qu'il n'avait jamais pratiqué les montagnes.

Mais ce fut pis encore quand nous abordâmes les cendres volcaniques où cesse toute végétation : elles s'affaissaient à chaque pas sous nos pieds, et le pauvre Fink s'épongeait constamment la face. Puis vinrent des laves rugueuses absolument semblables à celles que j'ai trouvées près du sommet du Pic de Ténériffe : tous les volcans offrent à peu près la même disposition, et c'est toujours dans le voisinage de la cime que l'ascension offre le plus de difficultés.

A six heures et demie nous atteignîmes le bord du cratère. Nous n'avions donc pas mis plus de trois quarts d'heure à gravir le cône proprement dit, qui s'élève à 400 mètres au-dessus du Malpays. Le soleil était levé depuis quelque temps déjà, mais nous ne pouvions apercevoir son disque, caché par les murailles qui dominent le cratère. Cet entonnoir a une circonférence d'environ deux kilomètres et une profondeur de deux cents mètres; un prodigieux amoncellement de blocs de lave en occupe le fond. L'imagination a peine à concevoir que cette gigantesque chaudière n'existait point au siècle dernier, et l'on cherche à se représenter ce que dut être la soudaine catastrophe qui renouvela ici de nos jours les

grandes convulsions géologiques des premiers âges du monde. Du sol brûlant jaillissent des centaines de fumerolles attestant que nous ne sommes qu'au lendemain de ces bouleversements. J'ai trouvé la température du sol aussi élevée qu'au lieu où se produisit la dernière éruption de l'Hékla, en 1878.

La scène qu'on embrasse du bord du cratère est d'une sublime horreur. Les parois ne présentent point cette variété de couleurs que j'avais admirée au Popocatepetl; ici le soufre n'a pas encore eu le temps de se déposer : c'est le noir qui domine partout, et l'aspect de l'abîme est sinistre et sombre comme la mort. Les crevasses béantes d'où s'échappent en sifflant les gaz brûlants ressemblent aux soupiraux de l'enfer.

J'entrepris de descendre dans le cratère avec don Francisco et les guides. Fink préféra ne pas nous suivre, et il eut raison, car cette descente est aussi pénible que périlleuse, bien qu'elle paraisse facile au premier coup d'œil. Don Francisco m'a d'ailleurs assuré que six mois auparavant il y était descendu sans beaucoup de peine, mais que depuis lors il s'était produit des éboulements qui avaient complètement modifié l'aspect des lieux. Par suite de ces éboulements il s'est formé, près du bord du cratère, une paroi presque verticale d'environ trente mètres de hauteur : là il faut s'aider des pieds et des mains et descendre à la façon des singes. On aborde ensuite des éboulis de lave : les blocs sont d'un volume énorme, quoique, vus d'en haut, ils ne paraissent pas plus gros que des cailloux; il faut se livrer à des exercices d'acrobate et sauter de pointe en pointe, d'arête en arête, au risque de se rompre les os. Au bout de vingt minutes j'arrivai tout en nage au fond du cratère : j'y parvins seul, car les guides, qui étaient de médiocres montagnards, avaient refusé de me suivre jusqu'au bout.

On ne peut se défendre d'une pénible impression d'étouffement au fond de cet horrible entonnoir circulaire,

jonché de blocs de lave, de menus débris volcaniques, de cendres rougeâtres; c'est un lieu effroyable qu'on a hâte de fuir. De tous côtés surplomblent d'énormes parois à pic, d'où jaillissent une multitude de *respiraderos* (fumerolles). Je ne fus pas peu surpris de trouver au fond de cette noire fournaise trois arbustes souffreteux qui étaient parvenus à prendre racine au milieu des cendres : c'étaient des *iguerros*.

Je plongeai mon thermomètre dans une crevasse, mais la chaleur était si intense qu'en voulant le retirer je le laissai tomber. Désolé de cette perte, je mis tout en œuvre pour rentrer en possession de mon appareil; dans l'obscurité qui régnait au fond de la crevasse brillait, à quatre pieds de profondeur, l'anneau de l'instrument. J'enlevai à un des arbustes une branche munie d'un rameau que je taillai en crochet, et la plongeai dans l'étroite fissure; mais ma tentative n'aboutit qu'à un désastre plus grand : le thermomètre descendit plus avant. Je taillai une branche plus longue, fouillai la crevasse au hasard, car l'anneau ne brillait plus, et, contre toute espérance, je finis par accrocher le fugitif : il marquait alors une température de 67° centigrades : cette température dépassait de onze degrés celle qu'avait constatée six mois auparavant le voyageur américain Howard Conkling. Ou la température tend à s'accroître, ou M. Conkling n'a pas opéré à une grande profondeur.

Pendant que je me livrais à mes observations, les guides, qui s'étaient arrêtés sur une corniche à cinquante mètres plus haut, eurent l'imprudence de tirer un coup de fusil, sans songer qu'un éboulement aurait pu en être la conséquence : un écho surprenant répondit au bruit de la décharge. Après avoir recueilli au fond du cratère quelques échantillons de lave que je ramassai tout brûlants, je me remis à gravir les éboulis, m'écorchant les mains aux surfaces rugueuses. Quand j'arrivai au pied de la muraille verticale, je prétendis l'escalader par le côté le plus ardu,

afin d'éviter un détour : je me collai à la paroi, m'accrochant aux moindres saillies ; mais au bout de cinq minutes la roche devint si peu consistante qu'elle s'effritait sous mes pieds : plutôt que d'exposer inutilement mes jours, je rebroussai chemin, opération toujours délicate et périlleuse sur une paroi à pic : j'eus une belle frayeur quand du pied droit je fis tomber un quartier de roc qui provoqua un éboulement partiel à la suite duquel ma situation devint fort critique : le pied gauche dans une crevasse, je fus longtemps sans oser ni avancer ni reculer, de peur de nouveaux éboulements. Fink, qui du haut de la paroi assistait à ces péripéties, m'engageait à attendre le secours qu'il allait m'envoyer. Mais mon amour-propre d'alpiniste était en jeu, et en déployant tout ce que j'avais d'adresse et d'audace, je parvins à sortir tout seul de ce perfide cratère.

En notre absence Fink avait préparé le déjeuner : le menu se composait de *tortillas*, de *chile* et de sardines, que nous arrosâmes de mezcal. Nous étions campés au bord du cratère, dans une brèche s'ouvrant au milieu de la paroi circulaire qui nous dominait d'environ soixante mètres. Le soleil éclairait depuis longtemps la plus haute cime de la montagne, que le cratère était encore plongé dans l'ombre.

Pendant que mes compagnons vidaient la bouteille de mezcal, je montai au sommet, où je fus surpris de trouver une puissante végétation : au milieu des *iguerros*, des *parotillas* [1], des *tepehuajes*, je vis un goyavier tout chargé de fruits mûrs, dont je me régalai : le goyave est un des plus fins produits des tropiques. Je remarquai aussi dans les grands herbages une admirable plante aux larges feuilles, connue dans le pays sous le nom de *capitaneja*.

Du haut du Jorullo la vue est magnifique : quoique le

1. Sorte d'acacia.

volcan n'atteigne pas la hauteur des monts environnants, ceux-ci sont trop éloignés pour limiter la vue. On domine la splendide vallée de las Playas, dont les laves ont envahi une grande portion; au nord apparaît le massif montagneux de *los Organos*, ainsi nommé à cause de son aspect qui fait songer à un gigantesque jeu d'orgue : cette chaîne, qui est la plus voisine, domine de beaucoup le Jorullo. A l'ouest surgit le superbe Pic de Tancítaro, et l'on distingue même, à quarante lieues de distance, la cime neigeuse du volcan de Colima, qui n'est qu'à quelques lieues de l'océan Pacifique. Ce volcan actif, situé sur la limite des États de Colima et de Jalisco, a une altitude de 3866 mètres. J'ai entendu dire par les gens du pays qu'il y a communication entre le Colima et le Jorullo.

J'aurais voulu faire le tour entier du cratère, afin d'embrasser l'ensemble du panorama dont toute la moitié m'était cachée par la paroi opposée; mais il me fallut rejoindre mes compagnons, qui voulaient opérer la descente avant les grandes chaleurs. Comme ils n'avaient pas attendu mon retour pour se mettre en route, je dus chercher seul mon chemin; je me trouvai devant deux *barrancas*, et, comme il arrive toujours, je m'engageai dans celle qu'il fallait éviter. Je ne me doutai de mon erreur que lorsque, n'entendant pas mes compagnons, je les appelai sans recevoir de réponse : il me fallut remonter péniblement à travers les laves pour aller trouver la barranca menant à la Playa. Du cratère à la forêt vierge, ce ne fut qu'une glissade à travers les cendres volcaniques: mais quand j'abordai la forêt. il me fut impossible de retrouver le sentier pratiqué à coups de machete par les Indiens. Je m'engageai dans un inextricable fouillis de végétation, compliqué de plantes grimpantes et de parasites : je n'avançais qu'en brisant les tiges, en coupant les lianes, en écartant les feuilles; une branche sèche qui m'entra dans l'œil gauche faillit m'éborgner; peu s'en fallut que je ne misse le pied sur un gros serpent qui se

sauva dans les buissons : cet ignoble reptile, dont le dos était rayé de blanc et de noir, me parut mesurer quatre pieds de longueur.

Cependant mes compagnons m'attendaient au pied de la montagne : leurs coups de fusil, auxquels je répondis avec mon revolver, m'apprirent que je n'étais pas loin d'eux. Quand je les retrouvai, j'étais essoufflé, en nage, j'avais le visage et les mains en sang, et l'œil gauche en fort mauvais état. Nous remontâmes en selle pour franchir le Malpays. Tout en chevauchant, j'étais sous l'influence d'une sorte d'ivresse : était-ce l'effet du mezcal que j'avais bu au sommet, ou des puissantes senteurs de la forêt vierge, ou encore des émotions que m'avait causées mon aventure? Pendant toute la descente je ne cessai de galoper à bride abattue, bien qu'il eût été difficile de trouver un chemin plus dangereux que ce Malpays; mais l'ivresse jouit d'une protection spéciale.

Nous rentrâmes à l'hacienda vers le milieu du jour. Le reste de la journée fut consacré au repos. J'administrai de la quinine à Fink, qui avait la fièvre.

Le lendemain nous quittâmes le toit hospitalier de don Francisco pour reprendre le chemin d'Ario. Ce fut par une température de 34° centigrades que nos chevaux gravirent l'interminable escalier qui monte de la Terre-Chaude au plateau. La chaleur était si grande que nous entendions se plaindre les Indiens à demi nus que nous rencontrions en chemin. Nos pauvres chevaux regardaient d'un œil d'envie les ruisseaux et les cascades se précipitant le long du sentier : par cette température il fallait bien leur défendre sans pitié d'y porter les lèvres.

Ce fut avec bonheur que nous atteignîmes, au bout de quelques heures, la région tempérée des pins. Nous donnâmes aux chevaux une heure de repos à l'ombre de la majestueuse forêt qui couronne le plateau : le cheval de Fink avait une insolation et une plaie affreuse.

Nous rentrâmes à Ario par un formidable *aguacero*. Le

pauvre Blanc s'était morfondu d'ennui en notre absence : il n'avait eu d'autre ressource que de lire quelques romans que lui avait passés le docteur Medal. Le repos avait guéri ses plaies, et il ne parlait plus que de quitter Ario au plus vite.

Pour couronner notre voyage dans le Michoacan, il eût fallu aller d'Ario à Uruapan, et de là au fameux Pic de Tancítaro dont j'avais projeté l'ascension. Mais Fink et Blanc, qui avait trop compté sur ses recettes homéopathiques. n'avaient plus une seule piastre, et mes ressources personnelles qui m'eussent suffi amplement ne me suffirent plus du jour où il fallut les partager entre tous les membres de l'expédition. Par suite de l'imprévoyance de mes compagnons, il fallut renoncer à explorer la partie orientale du Michoacan. Au lieu de prendre la route d'Uruapan, nous prîmes celle de Patzcuaro.

CHAPITRE XVIII

PATZCUARO

Santa-Clara. — Suites d'un copieux déjeuner. — Patzcuaro. — Tzintzuntzan. — L'ancien empire du Michoacan. — Cristobal de Olid. — Nuño de Gusman. — Le dernier roi du Michoacan. — Vasco de Quiroga. — Le lac de Patzcuaro. — En canot indien. — Un délicieux coin de terre. — El Correo. — Retour à Morelia. — Projets manqués. — La fièvre jaune. — Le Nevado de Toluca.

Il n'y a que douze lieues d'Ario à Patzcuaro. A mi-chemin on s'arrête au joli village de Santa-Clara, situé à 2 300 mètres d'altitude, au milieu d'une admirable vallée toute couverte de forêts. Cette localité fait un important commerce de cuivre brut et d'objets en cuivre travaillé : le métal provient de mines voisines.

Dans le but d'épargner mon cheval, qui était toujours souffrant, je fis à pied une grande partie de la route : aussi, quand j'arrivai à Santa-Clara, mes compagnons qui avaient pris les devants au trot de leurs montures avaient-ils déjà déjeuné. Ils n'avaient pas assez d'éloges pour le bon repas qu'ils avaient fait; pensez donc : du puchero, du poulet, du porc, un vrai festin! Par malheur, ils ne tardèrent pas à en perdre le bénéfice : à peine en selle, le trot de leurs chevaux leur donna le mal de mer.

Une heure avant d'y arriver, nous vîmes le beau lac de Patzcuaro scintiller à l'horizon. On eût dit le lac de Côme

transporté sous le ciel du Mexique : même grâce et même douceur dans les lignes du paÿsage; il brille comme un miroir dans un cadre de montagnes couvertes de forêts jusqu'au faîte. La nappe d'eau peut avoir douze lieues de circonférence; les îles boisées qui nagent à sa surface ajoutent à la beauté du tableau. Sur la rive orientale surgit un volcan éteint.

Patzcuaro est une des plus jolies villes du Michoacan; située à une altitude qui ne diffère que de 100 mètres de celle de Mexico, elle jouit d'un climat tempéré. Ses habitants, au nombre de 8000 environ, la croient appelée à un grand avenir : à les entendre, elle éclipsera Morelia lorsqu'elle aura un chemin de fer. En prévision de cette brillante destinée, un particulier entreprenant a construit un hôtel tout flambant neuf que nous étrennâmes. Nous y dormîmes dans des lits, ce qui ne nous était plus arrivé depuis notre départ de Morelia. La place d'armes, entourée de portiques, est une des plus vastes que j'aie vues au Mexique : elle est plantée de frênes au feuillage touffu, où babillent des milliers de *saynetes*, pie très commune au Mexique, et que dans d'autres régions on nomme *huruaca* ou *tordo*. Cette place, où se tient le marché, est constamment traversée par des *aguadores* ou porteurs d'eau : ils portent leur marchandise sur l'épaule, au moyen d'une sorte de balance dont les plateaux contiennent une *olla* ou jarre en terre rouge. La manière de porter l'eau varie au Mexique d'une province à l'autre. Ce sont les Indiens de Patzcuaro qui font ces merveilleux ouvrages en plumes de colibri que les étrangers admirent aux étalages de la *Calle de Plateros* à Mexico.

Patzcuaro a de très antiques origines : elle paraît avoir été la première capitale de l'ancien royaume du Michoacan. Quand plus tard les alliances et les guerres amenèrent la réunion de trois royaumes distincts en un seul, ce fut à *Tzintzuntzan* — dont le nom sonne si singulièrement à la chinoise — que les souverains transférèrent leur capitale.

Mais Patzcuaro, qui dans la langue indigène signifie « lieu de délices », n'en resta pas moins leur résidence favorite.

Lors de la conquête espagnole, le Michoacan était un vaste empire indépendant du gouvernement de Montezuma, dépassant en étendue l'empire de Tezcoco, et partant du revers occidental de la Sierra qui s'élève au centre du plateau d'Anahuac pour aboutir au Pacifique. L'histoire relate peu de chose des premiers habitants du Michoacan. On rapporte que des Chichimèques occupaient les bords du lac de Patzcuaro et les forêts voisines. Plus tard diverses tribus venues du Nord se fixèrent dans cette région. Comme il arrivait souvent en ces temps-là, les Chichimèques et les tribus nouvelles se firent la guerre ; mais bientôt les plus belles femmes s'unirent aux principaux guerriers, les plus turbulents furent vaincus, et il se fonda finalement une monarchie unique dont l'antiquité remonte aussi haut que celle de la monarchie de la vallée de Mexico. On sait que les Chichimèques s'appelaient *Vanaccos*, et que leur premier roi fut *Iri-Titatacamé;* la princesse de *Naranjan* lui donna en 1202 un fils du nom de *Sicuiracha*, qui succéda à son père assassiné par la tribu des *Tarasques*. Dès qu'il fut en âge de faire la guerre, Sicuiracha se mit à la tête de ses troupes, attaqua ses ennemis et vengea son père. Il régna ensuite paisiblement pendant de longues années et mourut à un âge très avancé, en 1291. Ses deux fils lui succédèrent, Pavacumé et Veapané. L'un d'eux épousa une femme des îles du lac de Patzcuaro; mais un certain seigneur de Curincuaro les fit assassiner en 1360. Le fils d'une des victimes, Tixiacuré, fut caché par les prêtres, qui lui enseignèrent l'art de la guerre. Devenu majeur, il fut proclamé roi, prit les armes, vainquit ses ennemis, conquit la seigneurie de Curincuaro et d'autres principautés voisines : tous ces domaines réunis devinrent le grand royaume de Michoacan. A sa mort Tixiacuré attribua différentes portions de son territoire à son fils aîné et à deux neveux. *Hicipan* devint roi de Coyucan, et *Hicuxaxé* roi de Patzcuaro; le

fils aîné, *Tanganxoan Ier*, régna à Tzintzuntzan comme cinquième monarque du Michoacan : on ne sait rien de lui, si ce n'est que ses fils eurent une fin tragique. *Zizis Pandacuara*, qui lui succéda, réunit à l'empire du Michoacan les provinces assignées aux neveux de Tixiacuré, construisit beaucoup de temples, gouverna avec sagesse et établit définitivement la capitale à Tzintzuntzan. *Sihuanga*, le septième roi, fit progresser l'agriculture et la porta à ce degré d'avancement qui fit l'admiration des Espagnols ; il soutint plusieurs guerres, surtout contre l'empire mexicain, réduisit plusieurs peuples sous sa domination, construisit les célèbres murailles du Michoacan, et mourut probablement vers 1500, après un règne long et glorieux. Son successeur fut *Tangaxoan II* ou le *Catzonzi*, comme l'appelaient les Espagnols. Contemporain de Montezuma, ce roi eut à souffrir le sort commun que les Espagnols infligèrent à tous les souverains de ces contrées [1].

Quand Fernand Cortez se fut emparé de Mexico, il envoya des expéditions et des ambassades dans les pays les plus reculés, où on lui assurait qu'il y avait de l'or et de l'argent. Tangaxoan, informé de tous les terribles événements qui s'étaient déroulés à Mexico, et rempli de craintes superstitieuses, s'attendait à l'invasion prochaine des redoutables fils du soleil. Au lieu de porter la guerre dans le Michoacan, Cortez y envoya une ambassade pacifique sous les ordres d'un soldat appelé *Montaño*. L'ambassade courut maints périls, mais revint sans aucun résultat et rapporta beaucoup de détails à Cortez. Cristobal de Olid partit alors avec soixante-dix cavaliers et deux cents fantassins : avec cette faible force il put amener le roi du Michoacan à se soumettre et à jurer obéissance au roi d'Espagne. Par la suite le même Catzonzi en personne vint à Mexico visiter Cortez et contempler, muet de terreur, les

1. *Compendio de la historia de Mexico,* por Manuel Payno. Mexico, 1881.

ruines de la grande ville qui avait fait si souvent la guerre au Michoacan. Aussi longtemps que Cortez gouverna le Mexique, Catzonzi ne fut point molesté : il ne régnait que de nom, mais paisiblement. A Cortez succéda Nuño de Gusman ; ce rapace et sanguinaire président de la Audiencia, s'étant emparé du gouvernement, somma tous les caciques et seigneurs de lui livrer leur or. Le roi du Michoacan répondit que Olid avait enlevé tout le métal précieux du royaume. Il remit, toutefois, à deux reprises, une partie de ses trésors. Nuño de Gusman, non satisfait, et croyant que le roi tenait beaucoup d'or caché, le fit enfermer en prison pendant six mois ; ensuite il l'emmena avec lui dans une expédition au Jalisco ; en route il lui infligea la torture, sous prétexte de conspiration, et finalement le fit brûler vif en l'année 1525. Ainsi mourut le dernier roi du Michoacan. Après cet atroce attentat, les Indiens épouvantés se réfugièrent dans les montagnes. Nuño de Gusman avait terrorisé le pays par ses cruautés ; Vasco de Quiroga le pacifia par la douceur de son caractère : avec des paroles de paix il parvint à faire descendre les Indiens de leurs montagnes et à les réunir en congrégations. Les vestiges de ces anciennes associations subsistent encore aujourd'hui. M. Juan Medal a signalé en différents points du Michoacan les ruines d'anciens temples catholiques [1].

Tels sont les événements dont Patzcuaro et le pays environnant furent autrefois le théâtre. Aujourd'hui on aurait peine à y reconnaître le berceau de l'empire du Michoacan ; mais ce qui n'a point changé d'aspect, c'est le beau lac où se miraient les palais des anciens rois et les îles verdoyantes couvertes d'une nombreuse population. Sa circonférence est de douze à treize *leguas*. Ses rives enchanteresses sont semées d'une infinité de petits villages habités par la race indigène, très dense dans le district de Patzcuaro.

1. *Apuntes estadisticos sobre el distrito de Ario,* por J. Medal. Morelia, 1884.

Le lac nourrit cinq espèces de poissons excellents, et les riverains assurent qu'à l'époque de l'émigration les canards y passent en bandes si drues que les Indiens en tuent d'énormes quantités à coups de bâton.

Nous avons visité ce lac un dimanche. On s'y rend de la ville en trois quarts d'heure, par le plus joli sentier qui se puisse imaginer : il faut croire que c'est la promenade en vogue, car grande était la foule des Indiens. Sous la conduite de pagayeurs indiens, nous allâmes visiter une île dans un canot formé d'un tronc d'arbre creusé : les bords de cette embarcation, au lieu d'aller en s'évasant comme dans les nôtres, se rapprochent au contraire, si bien que le canot est plus large au fond qu'à l'entrée ; un rien le ferait chavirer, et il faut s'y tenir immobile. C'est bien là l'antique *canoa* [1] dont il est fait mention dans les récits de Bernal Diaz : le modèle n'a pas varié depuis la conquête espagnole. Deux de nos Indiens pagayent à l'arrière, un autre à l'avant, avec des avirons courts terminés en disques. Ces purs descendants des Tarasques parlent la langue de leurs ancêtres : à demi vêtus, ils nous montrent de beaux torses bronzés.

Après avoir traversé une riche végétation aquatique, nous entrons en pleines eaux du lac, que le vent soulève en petites vagues écumeuses. Le coup d'œil est enchanteur : partout de vertes montagnes boisées jusqu'à la cime ; leurs silhouettes n'ont rien de brusque ni de heurté : la forme et le coloris sont doux à l'œil, c'est un paysage d'une classique beauté. Sur la rive opposée surgit le joli village d'Iguatzio — j'aime la saveur indienne de tous ces noms tarasques ; — sur les eaux s'ébattent des légions de canards. L'air est sillonné de vols de mouettes, de cormorans, tandis que de graves pélicans gris, immobiles sur quelque îlot désert, semblent plongés dans des réflexions mélancoliques.

1. Le mot indien *canoa*, toujours en usage au Mexique, a passé dans notre langue.

L'île où nous débarquent nos Indiens présente le plus délicieux paysage qui puisse tenter un pinceau : c'est une corbeille de verdure paraissant nager sur l'eau, un fouillis d'opuntias, de fougères, d'agavés, de roseaux et de lianes enchevêtrées. Elle n'a d'autres habitants que d'étranges oiseaux aquatiques et d'inoffensifs lézards. Si jamais je me fais ermite, ce sera dans ce joli coin de terre que j'irai philosopher loin du monde.

Ce beau lac de Patzcuaro restera un de mes plus aimables souvenirs du Mexique. Je l'ai vu dans sa virginité, tel qu'il était sous les anciens rois du Michoacan ; mais le jour n'est pas éloigné où une voie ferrée y amènera des milliers de touristes et où ses eaux seront sillonnées non plus par les antiques *canoas*, mais par d'affreux steamers qui feront fuir au loin les bandes de canards effarouchés.

De Patzcuaro nous reprîmes la route de Morelia. L'étape est de seize lieues. Nous la fîmes par un ciel couvert et un grand vent qui me rappelait mes âpres chevauchées d'Islande. A mi-chemin nous nous arrêtâmes au Correo, où nous avions passé une si triste nuit au début du voyage. Enfin nous vîmes apparaître Morelia la blanche, qui semblait fuir devant nous comme un lointain mirage; nous aspirions tous à y arriver : Blanc se tordait sur sa selle, en proie à d'affreuses coliques; Fink souffrait beaucoup d'une épine d'opuntia qui lui était entrée dans la jambe et qu'il se fit extraire le même jour par le docteur Tena ; quant à moi, je cheminais à pied à côté de mon cheval malade hors d'état de me porter. Ce fut dans ce triste équipage que nous fîmes notre rentrée peu triomphale dans la capitale du Michoacan. Il nous restait deux piastres !

De Morelia j'aurais voulu me rendre dans le Jalisco et visiter le lac de Chapala, Guadalajara et le volcan de Seboruco, atteindre San-Blas, petit port situé sur le Pacifique, m'y embarquer pour Acapulco et parcourir à cheval la magnifique route d'Acapulco à Mexico. Mais je fus empêché de réaliser ce beau plan de voyage par l'épidémie de fièvre

jaune qui décimait cruellement les populations de la côte du Pacifique. Le fléau régnait avec une intensité d'autant plus grande que depuis nombre d'années on ne l'avait plus vu dans ces parages, au point que l'opinion s'était même accréditée que la côte occidentale du Mexique avait sur la côte orientale le précieux avantage d'être à l'abri du *vomito*.

Je me souvins du docteur Villada qui m'avait proposé une expédition au Nevado de Toluca. Mais quand je revins à Toluca, le volcan avait prématurément revêtu son épaisse fourrure d'hiver, et le docteur me représenta que l'accès en était impossible à cause du froid et de l'abondance des neiges. Cette objection ne m'aurait pas arrêté, mais je n'eusse trouvé aucun Mexicain qui eût voulu m'accompagner.

De Toluca je regagnai Mexico, d'où j'entrepris quelques excursions archéologiques.

CHAPITRE XIX

LES VILLES TOLTÈQUES

Vestiges d'une civilisation préhistorique. — La gorge de Nochistongo. — Les mendiants de Tula. — Une église fortifiée. — L'ancienne Tollam. — La route d'Ixmiquilpan. — Le Cerro del Tesoro. — Ruines d'habitations toltèques. — Le temple de la Rana. — Antiquités toltèques. — Ce qu'on sait des Toltèques. — Les pyramides. — San-Juan de Teotihuacan. — Les pyramides du soleil et de la lune. — La Voie des Morts. — La Ciudadela. — Ascension de la grande pyramide. — Panorama grandiose. — Évocation du passé. — Commerce d'antiquités.

Quand on parcourt les hauts plateaux du Mexique central, on découvre pourtant des vestiges attestant que cette région dut être très peuplée avant la conquête espagnole. Autour de Mexico, le sol est littéralement couvert de débris de poteries et d'ustensiles en pierre. Mais pour se faire une idée de cette civilisation préhistorique, il faut visiter Tula, San-Juan de Teotihuacan et Cholula. Là on peut admirer des monuments dont la grandeur le cède à peine à celle des monuments pharaoniens. A Tula on voit les vestiges des habitations des anciens peuples de l'Anahuac ; à Cholula et à Teotihuacan on voit les pyramides qu'ils élevèrent à leurs dieux.

Tula se trouve à quatre-vingts kilomètres au nord de Mexico, sur la route de Querétaro. Pour m'y rendre, j'ai pris à six heures du matin, à la gare de Buenavista, le train



Vallée de Tula.

du *Ferro-Carril Central.* Les montagnes de la vallée de Mexico, éclairées par le soleil naissant, avaient d'admirables teintes dorées. A sept ou huit lieues de la capitale, le train pénètre dans la gorge artificielle de *Nochistongo* et court parallèlement au canal de drainage de *Huehuetoca*, ouvrage gigantesque dont j'ai parlé plus haut et qui est destiné à préserver Mexico des inondations qui autrefois affligeaient périodiquement cette capitale.

L'action des pluies, combinée avec les débordements périodiques des eaux, a façonné les parois de la gorge de telle sorte qu'elles présentent des palissades et des terrasses étagées, d'un effet aussi pittoresque que les *cañons* du Colorado. Mais on ne peut s'empêcher de frémir en voyant le train raser de si près le précipice sur un sol friable qui finira certainement un jour par s'effondrer; que des ingénieurs américains aient eu l'audace de construire une voie ferrée en pareil lieu, c'est peu surprenant; mais il serait peu surprenant aussi qu'une catastrophe se produisît ici comme à *Aguas Calientes*.

Au bout de deux heures le train me dépose à Tula. Je tombe au milieu d'une nuée de mendiants, auprès desquels les mendiants de Burgos ou de Tolède sont des pachas. Il n'y a qu'au Mexique qu'on voit de tels types et de pareils haillons : il leur manque à qui un bras, à qui une jambe, à qui un nez, un œil ou une oreille, et ce qui reste de leur personne est à peine dissimulé par des loques percées à jour.

Laissons nos mendiants, et dirigeons-nous vers cette jolie église en pierres blanches que j'ai depuis longtemps remarquée du chemin de fer; elle est fort curieuse : avec sa cour fortifiée et son enceinte crénelée, elle m'a rappelé l'église des Templiers, à Luz; dans les Pyrénées ces murailles servaient de défense contre les Sarrasins; au Mexique on les a érigées en vue des Apaches et des pronunciamientos. L'église de Tula m'a paru remonter aux premiers temps de la conquête; le cloître renferme des peintures fort anciennes

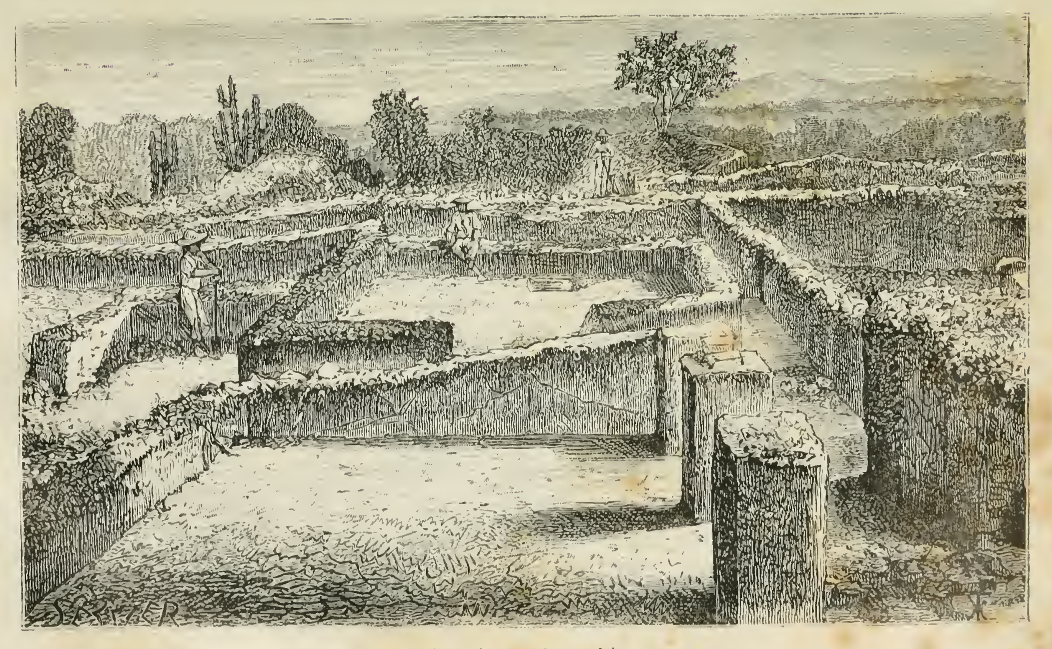
retraçant la vie de saint François : il sert aujourd'hui d'écurie militaire; c'est par de telles profanations que le Mexique perdra ses monuments les plus intéressants. Dans cette église de Tula campèrent les légionnaires belges à la veille de l'héroïque attaque d'Ixmiquilpan [1].

Tula, qui n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville de quinze cents âmes, fut au septième siècle, sous le nom de *Tollam*, la capitale de la nation toltèque. Elle avait plusieurs temples et un palais royal. M. Désiré Charnay, aidé de quarante travailleurs, passa quatre mois à fouiller le sol de Tula en 1880. Il mit au jour deux maisons qu'il croit être toltèques.

Comme il m'eût été difficile de trouver tout seul l'emplacement de ces ruines, j'allai à la *casa de diligencias* à la recherche d'un guide : on m'en procura un du nom de Cosme Luque, qui avait fort bien connu M. Charnay. Au sortir de la ville nous nous engageons dans une large avenue plantée de frênes séculaires. C'est la route d'Ixmiquilpan. Ces arbres atteignent au Mexique des proportions inconnues en Europe, et j'ai toujours été frappé de l'aspect grandiose des allées qu'ils ombragent. Au bout d'un quart d'heure nous quittons la route, nous descendons dans la vallée, nous traversons à gué le Rio de Tula où mon guide montre la plus grande crainte de se mouiller les vêtements; nous grimpons sur la colline connue sous le nom de *Cerro del Tesoro*, nous frayant passage à travers les mille piquants des grands cactus, et nous voici devant la plus petite des deux maisons toltèques. M. Charnay en a fait une minutieuse description accompagnée de plans et de dessins fort exacts [2]; malheureusement ces ruines n'ont déjà plus l'aspect qu'elles avaient lorsque le savant archéologue les mit au jour en 1880; les pluies, et surtout les touristes

1. Le rapport officiel que le colonel baron van der Smissen adressa sur cette affaire au maréchal Bazaine est reproduit par M. Émile Walton dans ses *Souvenirs*.

2. Voir *le Tour du Monde*, année 1881, t. II, p. 302 et suiv.



Ruines d'une maison toltèque.

américains les dégradent rapidement, et dans dix ans on n'en reconnaîtra peut-être plus même la place.

Les toits plats dont parle M. Charnay ont disparu; il n'y a plus trace des peintures murales, et les murs n'atteignent plus guère que trois pieds de hauteur. Ce qui subsiste m'a pourtant permis de reconnaître la structure, le plan et la distribution de l'édifice. Les murs sont faits de pierres non taillées, mélangées de boue; ils sont revêtus d'une épaisse couche de ciment très dur; en guise de pavement, un ciment de la même nature recouvert d'une belle couleur rose que les siècles n'ont pu altérer. Au milieu d'une pièce on reconnaît la margelle d'une citerne. J'ai compté dix-huit pièces, dont les plus spacieuses mesurent à peine 20 mètres carrés de superficie : elles communiquent au moyen de corridors de deux pieds de largeur; tout semble petit, étriqué : cette nation toltèque, qui a laissé des pyramides et des statues aussi colossales que celles de l'Égypte, se contentait de demeures fort exiguës.

Voilà tout ce que j'ai pu noter sur l'état actuel de cette antique maison toltèque; j'ai eu beau chercher des fragments de poteries, des conduites d'eau, des couteaux d'obsidienne, des malacates : de tous ces trésors mentionnés par M. Charnay il ne reste plus un seul vestige; les visiteurs ont tout enlevé, et je n'ai pu qu'emporter un spécimen de ciment.

Ces ruines occupent le sommet d'une petite éminence naturelle, car c'est un fait remarquable que les Toltèques construisaient toujours leurs demeures sur des points élevés ou *mogotes*.

De ce point on domine la gracieuse vallée de Tula, toute verdoyante et toute arborée, au fond de laquelle est cachée comme un nid la petite ville moderne avec sa jolie église. Autour des ruines s'épanouit une plantureuse végétation de nopals et d'arbres à gomme.

La seconde habitation exhumée par M. Charnay se trouve à l'autre extrémité du Cerro del Tesoro : pour

l'atteindre il nous a fallu marcher pendant vingt minutes, sous un soleil d'enfer, à travers un plateau couvert de monticules naturels et artificiels et jonché de myriades de pierres entre lesquelles croissent de monstrueuses plantes grasses et des mezquites. Est-ce là l'emplacement de l'ancienne Tula? M. Charnay lui-même hésite à l'affirmer, et je ne me prononce pas. Toujours est-il que ces pyramides déformées, ces débris, ces mouvements de terrain dénotent l'emplacement de quelque grand centre de population. La capitale toltèque prospérait au septième siècle; aujourd'hui on en cherche la place. Un jour sans doute le voyageur cherchera avec les mêmes hésitations la place de Paris et de Bruxelles!

La *casa grande* — tel est le nom que mon guide donne à la maison toltèque que nous venons visiter — offre la même disposition que la précédente, sauf qu'elle est un peu plus considérable; figurez-vous une trentaine de petites pièces carrées communiquant par des corridors et par d'étroits escaliers tournants, car, par suite des inégalités du terrain, toutes les parties de la maison ne sont pas placées au même niveau. Les escaliers, au nombre de trois, sont formés de marches triangulaires en blocs de lave taillés; M. Charnay en mentionne quatre, mais depuis ses recherches l'aspect des lieux a dû beaucoup changer. Les murs, qui n'ont pas moins de cinquante centimètres d'épaisseur, sont faits de pierres volcaniques et d'argile et revêtus de la belle couche de ciment à surface rose qu'affectionnaient les Toltèques. Dans une des pièces on remarque un banc de repos adossé au mur : ce banc est fait du même ciment.

Le voyageur français pense que cette habitation n'était pas celle d'un particulier, mais le palais même où résidaient les rois toltèques; l'hypothèse est peut-être un peu risquée : pour un palais, les appartements étaient bien mesquins. Quoi qu'il en soit, du haut de l'éminence dont ces ruines occupent le sommet on jouit de la plus belle vue

des environs : on ne pourrait rêver une situation plus admirable. Les rochers à pic sur lesquels était campé l'édifice en faisaient une position très forte, et de ses murs on dominait toute la vallée.

Il y avait encore à Tula un grand temple dont parle l'historien Veytia : c'était le temple de la *Rana* ou de la Grenouille, construit sous le règne du roi toltèque Milt, qui régna de 979 à 1038. C'est de ce temple que proviennent, dit-on, les antiquités que j'ai admirées sur la grande place de Tula ; ce sont quatre spécimens remarquables de la statuaire toltèque, un fût de colonne et trois portions inférieures de cariatides, dont deux sont debout et l'autre couchée. Les parties supérieures ont disparu : si on en juge par les jambes et les pieds qui restent, ces colosses devaient rivaliser par leurs dimensions avec la statuaire égyptienne. Les pieds n'ont pas moins d'un mètre vingt de longueur, les jambes dépassent la taille d'un homme. On y remarque tous les détails du costume toltèque, la ceinture brodée, les jambières de cuir et les sandales fixées au moyen de lanières passant entre les doigts du pied. Le fût de colonne est couvert de feuillages entrelacés qui montrent les goûts artistiques de ce peuple préhistorique.

Un savant mexicain a publié en 1874 [1] une liste des antiquités découvertes dans les environs de Tula, avec des dessins lithographiés des principales sculptures, notamment un zodiaque et une inscription hiéroglyphique qu'on voit actuellement à la porte de l'église. Les fonts baptismaux proviennent des ruines toltèques. Beaucoup d'édifices de Tula furent probablement construits avec d'anciennes pierres toltèques, comme l'attestent les sculptures qui ornent maintes pierres insérées dans les murs et les pavés des cours.

Les fouilles de Tula n'ont guère éclairci le mystère dont s'enveloppe l'histoire des Toltèques. Ce qu'on en sait

1. Cubas, *Ruinas de la antigua Tollan.*

peut se dire en fort peu de lignes. Ils précédèrent les Aztèques; leur race est la plus ancienne dont la tradition ait conservé le souvenir au Mexique. Comme tous les peuples qui ont occupé le plateau d'Anahuac, ils vinrent du nord. On attribue la même origine aux peuples qui occupèrent autrefois les vallées du Mississipi et de l'Ohio, que les Américains désignent sous le nom de *Mound-Builders*, et qui firent les travaux en terre et les pyramides qu'on rencontre encore dans ces régions. Ceux-ci furent contraints de quitter les bords du Mississipi. sans doute par suite de l'hostilité d'autres tribus plus guerrières. Quant aux Toltèques, des hiéroglyphes découverts dans l'Amérique centrale racontent qu'ils émigrèrent il y a plus de deux mille ans d'une contrée très éloignée située au nord-est. Ils s'établirent dans le nord du Mexique, où ils fondèrent une grande nation et construisirent des villes. Bientôt la population s'accrut tellement que les ressources du pays devinrent insuffisantes : aussi furent-ils obligés de rechercher une contrée plus vaste; en l'an 607 ils se répandirent vers le sud. Après avoir séjourné à *Chimalhuacan* (Jalisco), sur les rives du Pacifique, à *Zacatlan* et à *Tollantzingo*. ils arrivèrent en 713, après un siècle de pérégrinations, à *Tollam*, aujourd'hui Tula, où ils édifièrent leur capitale. C'est de cette époque que date le nom de *Anahuac* (près de l'eau) sous lequel on désigne encore le haut plateau du Mexique.

Le royaume de Tollam ou dynastie toltèque dura trois cent quatre-vingt-quatre ans. C'était une monarchie absolue. On connaît les noms des neuf monarques qui se succédèrent à Tollam, et les dates de leur inauguration. Ces rois ont presque tous régné cinquante-deux ans : c'était en effet une règle, et s'ils vivaient au delà de cette période, qui était le siècle des Mexicains, ils devaient abdiquer en faveur de leur fils aîné. Ce fut Totepehu, le quatrième roi, qui construisit la ville de Teotihuacan. Sous le règne de Tepancaltzin eut lieu la découverte du pulque, la liqueur que les Mexicains extraient de l'agavé. Cette découverte fut faite par Papan-



Cariatide toltèque.

tzin, un parent du roi, qui le récompensa en lui donnant sa fille Mochitl, remarquable par sa beauté. Mochitl joua à Tollam le rôle d'Hélène à Troie ; il y eut des troubles, puis une guerre civile ; pour comble de malheur une sécheresse de plusieurs années engendra une terrible famine et une peste qui décimèrent la population.

Les Toltèques, après avoir dominé pendant quatre siècles sur le plateau d'Anahuac, disparurent du pays aussi mystérieusement qu'ils y étaient venus. On suppose que les restes de la population émigrèrent au Yucatan, au Chiapas et au Guatemala, où ils laissèrent comme témoignages de leur grandeur les magnifiques ruines de Palenque et de Mitla.

Telle fut la fin du peuple toltèque. C'était une race d'une civilisation avancée, ennemie de la guerre et adonnée à l'agriculture ; c'est à elle qu'on doit la culture du maïs, du maguey et du coton. Ils découvrirent l'or et l'argent, et la manière de tailler les pierres précieuses. Ils savaient régler le temps. Humboldt dit que les Toltèques avaient, en 648, une année solaire plus parfaite que celle des Grecs et des Romains. Ils professaient le sabéisme, ou le culte des astres, pratiquaient les arts, la peinture et la sculpture. Comme l'atteste leur nom, qui signifie « architecte », c'étaient de grands bâtisseurs ; ils construisirent beaucoup de villes, notamment Tula, Teotihuacan et Cholula ; c'est par eux que furent édifiées toutes les pyramides qu'on a trouvées sur le plateau d'Anahuac, ainsi qu'en témoignent les cartes et les manuscrits hiéroglyphiques dont on conserve encore quelques exemplaires au Musée national de Mexico. La grande pyramide merveilleusement conservée qu'on a trouvée il y a quelques mois, au milieu des forêts vierges de la Sonora, est sans nul doute une pyramide toltèque qui doit remonter à l'époque reculée où cette race occupait le nord du Mexique. Ses dimensions seraient doubles de celles de la pyramide de Chéops. De la base à la cime une large chaussée carrossable s'élève en serpentant autour de

cette construction gigantesque. Les revêtements sont construits avec des blocs de granit soigneusement taillés, et les courbures sont combinées avec une précision parfaite. A l'est de la pyramide et non loin d'elle s'élève une petite montagne de la même hauteur, entièrement transformée en habitations creusées dans le roc. Il y a là des centaines de petites chambres de cinq à quinze pieds de largeur et de dix à quinze pieds de longueur, toutes taillées dans la pierre avec le plus grand soin. Ces cellules ont en moyenne huit pieds de hauteur ; elles sont dépourvues de fenêtres et n'ont qu'une seule entrée, qui se trouve le plus souvent au milieu du plafond. Les parois sont couvertes de nombreux hiéroglyphes et de figures fantastiques ayant des mains et des pieds humains. On y trouve aussi, dispersés çà et là, de nombreux ustensiles en pierre.

J'ai quitté Tula un peu déçu : j'avoue que j'avais espéré y trouver plus que ce que j'y ai vu. Pour me dédommager je suis allé à San-Juan de Teotihuacan. Cette localité se trouve à quarante-trois kilomètres de Mexico, sur le chemin de fer de Vera-Cruz ; elle occupe l'emplacement de la Teotihuacan toltèque, qui n'avait pas moins de dix lieues de circuit. Cette ville rivalisait avec Tula, la grande capitale. Aujourd'hui on pourrait chevaucher à travers la plaine de Teotihuacan sans se douter qu'un grand centre de population s'y trouvait autrefois. Deux grandes pyramides s'élèvent, il est vrai, du milieu de la plaine ; mais la main du temps s'est tellement appesantie sur elles, et la puissante végétation des tropiques en a tellement disloqué les matériaux, qu'au premier aspect on a peine à en reconnaître la forme pyramidale, et qu'on est tenté de les prendre pour des éminences créées par la nature. Des voyageurs se sont même demandé si ce n'étaient pas primitivement des collines auxquelles la main de l'homme aurait donné une forme régulière ; mais pour se convaincre que ces constructions sont entièrement artificielles, il suffit de considérer la plaine environnante, où ne s'élève pas une seule éminence sem-



Pyramide à Teotihuacan.

blable; elles sont d'ailleurs, comme les pyramides d'Égypte, orientées de telle façon que chacune de leurs quatre faces regarde un point cardinal.

Ces pyramides sont probablement, après celles de Cholula et de la Sonora, les plus anciens monuments du Mexique; les Aztèques, suivant leurs propres traditions, les trouvèrent debout lorsqu'ils envahirent le plateau d'Anahuac. L'une était dédiée à *Tonatiuh* (le soleil), l'autre à *Meztli* (la lune). Celle du soleil atteint la hauteur des tours de la cathédrale de Mexico, elle a une base à peu près aussi grande que celle de la pyramide de Chéops. La pyramide de la lune, située au nord de la première, a des proportions plus modestes. Ces monuments étaient divisés autrefois en quatre terrasses, mais on n'en peut plus reconnaître que trois. Quant aux degrés par lesquels on s'élevait de terrasse en terrasse, leurs traces ont complètement disparu.

La structure intérieure des monuments offre un mélange d'argile et de cailloux que recouvre un amas de *tezontlis*, pierre volcanique rougeâtre, légère et poreuse, très abondante dans les environs. La surface présentait une couche de ciment rose pareil à celui dont on revêtait les habitations. D'après les traditions indiennes, ces pyramides sont creuses; mais les travaux entrepris pour retrouver la cavité intérieure de la pyramide du soleil sont restés jusqu'ici sans résultat. On a trouvé une ouverture dans la partie méridionale de la pyramide de la lune, aux deux tiers de la hauteur du monument; elle forme une étroite galerie et aboutit à deux puits construits en *adobes;* un de ces puits a quinze pieds de profondeur; on ignore quelle a pu en être la destination : étaient-ce des tombes royales, comme les chambres qu'on a découvertes dans l'intérieur des pyramides d'Égypte?

Dans le voisinage des pyramides se trouvent de profondes cavernes creusées sans doute par les mêmes constructeurs. Au pied de ces monuments gigantesques surgissent, sur un espace d'environ une demi-lieue carrée, un grand nombre

de tumuli s'élevant rarement à plus de dix mètres de hauteur : ce sont de petites pyramides de pierres et de briques; on a émis à leur sujet une foule de suppositions; les uns croient qu'elles étaient consacrées aux étoiles; d'autres pensent qu'elles portaient les demeures des seigneurs toltèques, qui avaient l'habitude de construire leurs palais sur des éminences; d'après une tradition, ces tumuli étaient les tombeaux des nobles de la nation. Ils sont disposés symétriquement et forment des rues aboutissant au pied des grandes pyramides. La plaine que recouvrent ces tumuli s'appelle *Micoalt*, ou Voie des Morts.

Non loin de la pyramide du soleil est un autre monument remarquable qu'on désigne sous le nom de *Ciudadela* (citadelle). Ce sont quatre murailles d'égale longueur, se joignant à angle droit. A l'intérieur elles sont verticales, tandis qu'au dehors elles présentent une légère inclinaison, comme les monuments égyptiens. Au centre de l'enclos formé par les quatre murailles est une petite pyramide à base quadrangulaire.

La pyramide du soleil s'élève à deux kilomètres du petit village de San-Juan. Pour l'atteindre j'ai marché pendant trois quarts d'heure à travers une plaine coupée de murs bas en pierres volcaniques, servant de clôtures aux plantations de magueys et de tunas. En enjambant ces murs, j'ai rencontré un monstrueux serpent vert, qui s'est sauvé dans un fourré. La pyramide, qu'à première vue j'aurais cru pouvoir atteindre en cinq minutes, semblait s'éloigner à mesure que je marchais, ce qui dénote bien ses vastes dimensions. Cette illusion est due aussi à ce qu'elle est située dans la partie la plus déclive de la plaine, et qu'elle surgit du milieu des laves et des basaltes qui jonchent le sol; enfin les montagnes environnantes en diminuent les proportions. A midi j'en ai atteint la base. Même de près, elle semble être une éminence naturelle; c'est un prodigieux amoncellement de pierres volcaniques, au milieu desquelles ont pris racine de véritables forêts de cactus et d'arbres à gomme s'épanouis-



Église San-Juan à Teotihuacan.

sant de la base à la cime. Au pied du monument j'ai trouvé une hutte grossière où vivent des Indiens à demi sauvages; en vain je leur ai demandé le sentier menant au sommet, ils sont rentrés effarouchés dans leur terrier, et c'est en grimpant péniblement à travers les tezontlis et les cactus que je suis arrivé au haut de la pyramide. J'y ai trouvé un plateau circulaire de quinze mètres de diamètre. Au centre de ce plateau s'élève une tour ronde de deux mètres de hauteur, qui indique la place où se trouvait le teocalli, le temple du soleil. Les ruines du temple ont été entièrement rasées par les Espagnols.

Le panorama qui se déroule du haut de la grande pyramide de Teotihuacan est d'une inexprimable grandeur. Au nord surgit, à 500 mètres de distance, la pyramide de la lune. La voie des Morts s'étend dans une direction sud-ouest jusqu'aux collines stériles qui limitent la plaine; elle est coupée à angle droit vers son milieu par le chemin de fer de Vera-Cruz; au sud-est s'élèvent les collines de Tlaxcala dominant les plantations de magueys du milieu desquelles surgit, blanc comme la neige, le gracieux clocher de San-Juan de Teotihuacan, qui marque l'emplacement de la grande cité disparue. Plus loin, vers le sud, se déploient les admirables plaines de Puebla; à l'ouest s'étend la grande vallée de Mexico, où miroite le lac de Tezcoco, et le regard est fasciné à l'horizon par les neiges éternelles du Popocatepetl et de l'Iztaccihuatl.

En contemplant ce magnifique paysage, on ne peut se défendre de laisser l'imagination prendre son vol à travers les siècles. On se reporte au temps de la splendeur de Teotihuacan, qui devait être une ville somptueuse, d'après la description que nous en a laissée Torquemada; on cherche à se représenter ce que devaient être ces pyramides sous leur brillant revêtement de ciment blanc, ces temples, ces palais et ces demeures bâties de chaux blanche et polie, ces jardins verdoyants et ces parterres parfumés, et ces routes en ciment rose. Sur la Voie des Morts, aujourd'hui déserte et

silencieuse, on cherche des yeux les imposantes processions religieuses qui s'y déroulaient sous le regard des milliers de spectateurs rangés respectueusement sur les marches latérales. Car les pèlerins venaient en foule de tous les points de l'Anahuac dans cette ville sainte de Teotihuacan, dont le nom signifie « la demeure des dieux ». Enfin on reconstruit en esprit le temple superbe qui s'élevait au sommet de la grande pyramide, et où l'on vénérait la statue colossale du soleil taillée dans un seul bloc de pierre et tournée vers l'orient. La poitrine de la statue était protégée par une plaque d'or bruni qui étincelait aux premiers rayons du soleil levant.

Il y avait une demi-heure que j'étais au sommet de la pyramide du soleil, quand l'arrivée de trois individus vint me tirer de mes méditations. Mon premier mouvement fut de porter la main à mon revolver, car je m'étais imprudemment aventuré seul dans ces lieux déserts. Mais j'avais affaire à des Indiens inoffensifs : ils m'avaient aperçu de la plaine, et venaient m'offrir quelques antiquités. Les indigènes font un commerce actif de reliques aztèques et toltèques. On me présenta un grand nombre de ces figurines en argile dont M. Charnay a donné des dessins. Il y avait aussi de grands vases ornés d'hiéroglyphes et de têtes en relief. Les figurines sont sans doute authentiques pour la plupart, mais les vases ne sont que d'habiles imitations que ces industriels parviennent à céder à des prix fous aux voyageurs trop crédules. Ils les fabriquent d'après un ancien modèle et lui donnent un air d'antiquité suffisamment respectable en les laissant séjourner un certain temps dans la terre. On cite un étranger qui s'est laissé extorquer une somme de trente piastres pour une de ces prétendues antiquités. J'ai acheté pour quelques sous, à titre de curiosité, une pièce semblable exécutée avec une rare habileté : c'est une figure grotesque en argile noire représentant quelque divinité aztèque. J'ai emporté aussi quelques figurines qui semblent authentiques ; ces petites têtes d'idoles sont de curieux spé-

cimens des types des anciennes populations de l'Anahuac : les unes sont nues, les autres ornées d'une coiffure; il est probable qu'elles étaient fabriquées par les prêtres et vendues au peuple, qui les portait en guise d'amulettes; beaucoup sont percées d'un trou qui semble témoigner qu'on les suspendait au cou. Toutes ces idoles sont en argile jaunie



Têtes trouvées à Teotihuacan.

et paraissent avoir été jetées dans des moules; il en est pourtant quelques-unes qui ont été sculptées dans la pierre, mais il est difficile d'en trouver d'intactes.

En parcourant la plaine de Teotihuacan j'ai ramassé un grand nombre de couteaux et de têtes de flèche en obsidienne. Ces objets se trouvent en si prodigieuse quantité, que les Indiens dédaignent d'en faire commerce. On se demande comment un peuple qui ne connaissait pas le fer, et qui n'avait à sa disposition que le cuivre et l'étain, pou-

vait façonner une substance aussi dure que le verre volcanique. On conserve au Musée de Mexico des ornements en obsidienne qui représentent un prodigieux travail; les Aztèques taillaient dans cette substance des vases, des bijoux, des broches, des anneaux qu'ils suspendaient aux lèvres et aux oreilles, des masques dont ils se couvraient la face aux funérailles des grands personnages. Un autre objet qui abonde dans la plaine de Teotihuacan est une sorte de truelle de maçon : elle est en pierre et a la forme d'un fer à repasser; elle servait à étendre la couche de ciment qui recouvrait les murs et le sol des habitations. Le Musée de Mexico en possède des spécimens intacts; à Teotihuacan je n'en ai trouvé que des débris.

Quand je repris le chemin de San-Juan, mes poches étaient bourrées de trésors à rendre fou un antiquaire. J'avais la tête pleine de Toltèques, et si j'avais rencontré sur leurs anciens domaines le roi Topiltzin ou la reine Xochitl qui mourut virilement sur le champ de bataille, je les eusse salués comme de vieilles connaissances.

Peu de jours après avoir vu Teotihuacan, je visitai, à trois lieues de Puebla, la pyramide de Cholula dont je parlerai plus loin.

CHAPITRE XX

PUEBLA ET CHOLULA

Départ de Mexico. — Bataille d'Otumba. — Le chemin de fer de Puebla. — Un train escorté. — Le volcan de la Malinche. — Aspect de Puebla. — La cathédrale. — Ascension du campanile. — Le Cerro de Guadalupe. — La place d'armes. — Situation de Puebla. — Cholula, métropole de l'Anahuac. — Son aspect actuel. — Doña Marina. — Le massacre de Cholula. — La grande pyramide. — Quetzalcoatl. — Ascension de la pyramide. — Admirable tableau.

Le moment était venu de dire adieu à Mexico, où j'avais passé un mois entier. Un beau matin de novembre, avant l'aube, je fus tiré de mon sommeil par mon fidèle Manuel. Il était quatre heures, et tout dormait encore à l'hôtel Comonfort. Un *carruaje* me voitura à travers les rues silencieuses qui mènent à la gare de Buenavista. J'allais à Puebla. Après les trois coups de cloche réglementaires, le train se mit en marche à six heures, au moment où le jour se levait. La vallée de Mexico était tout embrouillardée de brumes matinales qui semblaient se confondre avec les nuages. Pendant que le train roulait à toute vapeur dans les plaines de sable qui bordent le lac de Tezcoco, la glace à travers laquelle j'admirais le paysage vola en mille éclats, et une pierre grosse comme le poing vint tomber à mes pieds : au Mexique ce sont là jeux de gamin. La pierre, assez lourde pour assommer un cheval, me passa à deux doigts de l'œil et

me couvrit d'éclats de verre. Un voisin m'assura que ce fait se produit fréquemment.

Chaque station, sur cette route de Mexico à Puebla, porte un nom célèbre dans les annales de l'Anahuac.

Ici c'est Tezcoco; plus loin Teotihuacan, puis Otumba, où Fernand Cortez répara le désastre de la *Noche triste* par la grande bataille qu'il livra le 8 juillet 1520 à une formidable armée de Mexicains : les Espagnols, vaincus par le nombre, étaient en pleine déroute, quand Cortez reconnut le général en chef de l'armée aztèque, portant l'étendard de l'empire : avec l'aide de ses trois vaillants officiers, Sandoval, Alvarado et Olid, il parvint à renverser le général du haut de son pavois et à s'emparer de la bannière; à cette vue l'ennemi épouvanté prit la fuite et laissa les Espagnols maîtres du champ de bataille où ils avaient failli trouver leur tombeau.

Après avoir dépassé Irolo où s'embranche la ligne qui mène à la ville minière de Pachuca, la voie se dirige vers le sud-est, et les cimes neigeuses du Popocatepetl et de l'Iztaccihuatl se montrent à gauche. Ce jour-là elles se détachaient avec une incroyable netteté sur le ciel bleu du plateau : jamais je ne les avais vues si belles. Les montagnes géantes étaient éblouissantes de blancheur sous leur vêtement hivernal, et je ne me lassais pas de les admirer : le Popocatepetl se dressait comme une audacieuse pyramide menaçant la voûte du ciel, et au sommet de cette pyramide, dont la blancheur fatiguait la vue, était parfaitement visible un grand orifice béant; ses ombres contrastaient avec les clartés des neiges : c'était le cratère du volcan.

A Apizaco, où il y a un excellent buffet, je quittai la ligne de Vera-Cruz pour prendre celle de Puebla. D'après le projet primitif du railway, Puebla devait se trouver sur le parcours de la ligne de Vera-Cruz à Mexico; mais on m'a conté que la municipalité subordonna son autorisation à des faveurs pécuniaires; la compagnie, au lieu de céder à d'aussi absurdes prétentions, choisit une autre route, et voilà pour-



Puebla.

quoi Puebla n'a qu'un embranchement. Avant l'établissement du chemin de fer, cette ville était une des plus riches du Mexique; mais depuis qu'elle n'est plus sur la route de la capitale, son commerce est complètement déchu.

Sur cette ligne d'Apizaco à Puebla comme sur celle de Mexico à Vera-Cruz le train est escorté par une compagnie de soldats occupant un wagon spécial. Autrefois on attelait ce wagon à l'arrière du train; mais les bandits imaginèrent de le dételer et de dévaliser ensuite à leur aise les voyageurs séparés de leur escorte : voilà pourquoi le wagon de « la escolta » se met aujourd'hui derrière le tender.

Le train court à travers les éternelles cultures de *magueys* plantés en lignes régulières. A gauche se dresse le volcan éteint de la *Malinche*, superbe montagne à pic dont le sombre vêtement de forêts contraste avec la blanche fourrure du Popocatepetl qui lui fait face. Haute de 4000 mètres, elle s'élève à l'extrême limite de la végétation des pins; mais elle n'atteint point l'altitude de la ligne des neiges perpétuelles, qui est, sous cette latitude, de 4360 mètres. La cime zébrée de filons de neige n'en est pas moins d'une incomparable majesté : elle rappelle le mont Canigou dans les Pyrénées-Orientales. Le nom de la Malinche est un souvenir de la conquête du Mexique : c'est celui sous lequel les Aztèques désignaient Fernand Cortez.

Longtemps avant d'arriver à Puebla, on aperçoit de loin ses dômes innombrables, dominés par les tours jumelles de sa cathédrale. Vue à distance, Puebla semble bien plus grande que Mexico. Mais l'illusion tombe dès qu'on y entre : on y retrouve des allures de petite ville, maisons basses et sans étage, pavés grossiers, lanternes accrochées à des cordes tendues en travers des rues. Les miradors, ou balcons vitrés, donnent aux maisons un cachet espagnol très prononcé : on se croirait à Grenade. Les rues sont larges, bien drainées, et infiniment plus propres qu'à Mexico.

Puebla de los Angeles, « la Ville des Anges », est célèbre par le nombre et la richesse de ses églises. Sa cathédrale,

érigée au milieu du dix-septième siècle, est la plus belle du Mexique; elle occupe tout un côté de la place d'armes; la pierre d'un gris sombre dont elle est construite fait vivement ressortir les décorations de marbre blanc qui ornent la façade; les tours portent encore les traces des brèches que leur causèrent les boulets français pendant le siège de 1862. A l'intérieur, la disposition et le style de l'édifice rappellent la cathédrale de Mexico. Le chœur occupe le milieu de l'église, suivant la singulière mode espagnole qui nuit tant à la perspective. Le maître autel est d'une richesse inouïe : un dais en marbre, que supportent des colonnes cannelées en cuivre doré. Le retable situé derrière l'autel n'est qu'une éblouissante flamme d'or qui monte jusqu'à la voûte. La chaire de vérité est taillée dans un bloc d'onyx. La crypte, qui renferme les restes des archevêques de Puebla, est toute en onyx; ce marbre, extrait de carrières situées dans le voisinage de la ville, est d'une merveilleuse transparence : le cicerone la fait remarquer en plaçant sa lumière derrière une muraille d'onyx de deux mètres d'épaisseur.

J'ai terminé ma visite à la cathédrale par l'ascension du campanile. Le magnifique panorama! La Ville des Anges s'étendait à mes pieds blanche comme la neige, avec ses rues tirées au cordeau, ses terrasses, ses cours et ses jardins, hérissée de centaines de tours et de coupoles en porcelaine, et dominée à l'ouest par la Malinche verdoyante, à l'est par la pyramide neigeuse du Popocatepetl. Le volcan est beaucoup plus près de Puebla que de Mexico, et comme aucune montagne ne surgit dans l'intervalle, il est visible de la cime à la base : d'une prodigieuse grandeur, il écrase tout ce qui l'environne. La grande pyramide de Cholula, qu'on aperçoit dans la même direction, n'est qu'une imperceptible taupinière auprès de ce colosse, et en les comparant on ne peut que prendre en pitié ce que les hommes ont fait de plus gigantesque. Comprend-on la folie de ces anciens Mexicains, qui construisaient des pyramides en face de la plus sublime pyramide qu'ait élevée la main de Dieu!



Panorama de Puebla.

Puebla est dominée à l'ouest par le *Cerro de Guadalupe* d'où les Mexicains parvinrent, grâce à leur force numérique, à déloger les Français. Ils sont superlativement fiers de cette victoire, et en vertu d'un acte du Congrès l'anniversaire du 5 mai 1862 est un jour de fête nationale. Il n'est si petite ville du Mexique qui n'ait sa rue du *Cinco de Mayo* (cinq mai). Chaque année à cette date, de grandes fêtes ont lieu à Mexico : les régiments défilent dans les rues, les membres du gouvernement se rendent à l'alameda, les notabilités nommées par un comité patriotique prononcent des discours ; le soir on illumine la ville, et les bons Mexicains s'imaginent qu'ils sont un peuple guerrier.

La place d'armes de Puebla est charmante ; elle est entourée de portiques et ombragée de vieux frênes. Sous les portiques stationnent les fruitières, les marchands de bibelots et les escribanos : types curieux, ces écrivains publics gravement assis devant une petite table carrée chargée de bouteilles d'encre et de paperasses crasseuses ; leur métier doit être peu lucratif, car ils sont aussi misérablement vêtus que des mendiants. Un des côtés de la place est consacré uniquement à la vente de petites figures en cire représentant les costumes et les mœurs du pays : les Mexicains montrent dans ce genre de travail une remarquable habileté ; ils exécutent en cire des combats de taureaux rendus avec une vérité saisissante. On trouve aussi sous les portiques de curieux ouvrages en *tecali*, l'onyx du pays : on en fait des presse-papiers reproduisant les différents fruits du Mexique.

Puebla est la capitale de l'État du même nom. Elle fut fondée en 1531. Par son étendue et sa population elle est la troisième ville de la République. Elle compte environ 70 000 âmes. Elle est située à 2170 mètres d'altitude, dans une plaine dont la pente facilite le drainage. Cette situation est infiniment préférable à celle de la capitale, et Puebla est considérée comme une des villes les plus salubres du Mexique : elle a l'altitude de Mexico, mais son atmosphère n'est point viciée par le voisinage de terres marécageuses.

Au lieu de lacs salés qui stérilisent le sol, elle a une belle rivière qui arrose une des contrées les plus fertiles du Mexique.

Pour me rendre de Puebla à Cholula, j'ai pris le chemin de fer à traction de mules : c'est le premier tronçon d'une ligne en construction qui doit réunir Puebla à Matamoros. Pendant toute la route, sur un parcours de trois lieues, on se dirige presque en droite ligne sur le Popocatepetl, qu'on croirait pouvoir atteindre en une heure, tant son profil se dessine nettement dans la pure atmosphère; mais les mules ont beau galoper, le colosse semble rester toujours à la même distance.

Cholula et Puebla sont un exemple frappant des vicissitudes des choses humaines. Quand Cortez fit la conquête du Mexique, il n'y avait qu'un misérable village à l'endroit où les Espagnols fondèrent plus tard la Ville des Anges; aujourd'hui, il n'y a plus qu'un misérable village à l'endroit où Cortez trouva la grande ville de Cholula, qui était la métropole commerciale et religieuse de l'Anahuac. Lorsqu'il y entra la première fois, le conquistador évalua à vingt mille le nombre des maisons comprises dans l'enceinte de la ville, et comme il y en avait beaucoup en dehors des murs, la population devait être d'au moins cent cinquante mille âmes. Les maisons étaient construites en pierres et avaient des plafonds en bois de cèdre. Les Cholultèques étaient les plus industrieux des Mexicains : ils travaillaient les métaux, ils faisaient une belle porcelaine qui rivalisait avec celle de Florence, au témoignage d'Herrera; ils fabriquaient des tissus avec les fibres d'agavé et le coton; parmi les présents envoyés par Montezuma à Cortez figuraient des vêtements de coton couverts de merveilleuses broderies. Les Mexicains connurent les premiers la fabrication de ce tissu.

Cholula était la grande cité sainte de l'Anahuac, la Mecque des Aztèques; le prophète Quetzalcoatl y avait résidé et enseigné sa doctrine : on l'y vénérait comme le dieu de l'air, et des milliers de pèlerins, riches et pauvres, accourus

de tous les points du pays, y venaient grossir les processions en tête desquelles marchaient les prêtres richement vêtus. Cholula avait plus de deux cents temples : le nombre des victimes humaines qu'on y offrait aux dieux chaque année s'élevait à plus de six mille.

Aujourd'hui Cholula se réduit à une seule rue. La localité est si pauvre que le voyageur qui la visite est obligé d'emporter des provisions de Puebla ; aux splendeurs d'autrefois ont succédé un aspect de désolation, une misère navrante, un silence profond. Le passage d'un étranger est un événement pour les rares habitants : chacun m'arrêtait pour m'offrir ses félicitations, et mettre sa maison à ma disposition. La place publique est plantée d'un gigantesque eucalyptus où des milliers d'oiseaux se jouent dans le feuillage ; le bruit de leurs ailes simule à s'y méprendre celui d'une locomotive qui chauffe : voilà le seul bruit que j'aie entendu dans cette ville de Cholula qui ne s'est point relevée depuis le jour néfaste où elle fut témoin du plus horrible carnage dont l'histoire de la conquête du Mexique nous ait laissé le souvenir.

Cortez avait résolu de marcher sur Mexico, dans son désir de contempler les traits du puissant Montezuma. Il partit de Cempoalla, prit le chemin de Jalapa et arriva aux frontières de la république de Tlaxcala, qui était en guerre avec Mexico. Les Tlaxcaltèques, le prenant pour un allié des Mexicains, le reçurent d'abord en ennemi ; ils l'attaquèrent avec une nombreuse armée commandée par le général de la république, le jeune et vaillant Xicotencatl ; un moment les Espagnols faillirent succomber sous le nombre ; mais leur cavalerie fit une charge heureuse, et la confusion se mit dans les rangs de l'ennemi, qui battit en retraite. On conclut un traité de paix, et les conquérants firent à Tlaxcala une entrée triomphale.

De Tlaxcala, Cortez alla à Cholula, qui n'était qu'à une journée de marche. Les Cholultèques le reçurent avec d'apparentes marques d'amitié ; mais au bout de quelques jours

Cortez apprit qu'un ténébreux complot se tramait contre lui. Ce fut la belle Malintzin qui le lui dévoila. Malintzin était une jeune Indienne du Tabasco qui avait reçu avec le baptême le nom de doña Marina. C'était une aimable et douce figure au milieu des rudes conquistadors : elle conçut pour Cortez un grand amour, lui donna un fils, le suivit dans toutes ses expéditions, lui servit d'interprète auprès des Indiens; elle fut l'ange tutélaire des Espagnols, qu'elle sauva plus d'une fois des plus grands dangers par son dévouement, son courage et sa sagacité.

Cortez, informé à temps de la conspiration qui devait aboutir à l'extermination de tous les Espagnols, jugea qu'il fallait un châtiment exemplaire : pour prévenir d'autres complots, il résolut de terrifier ses ennemis. Il réunit dans une grande cour les caciques entourés de leurs soldats, leur reprocha avec indignation leur perfidie, et sans entendre leurs excuses leur annonça qu'il allait tirer d'eux une vengeance épouvantable. une vengeance qui retentirait dans tout l'Anahuac. « Alors, dit Prescott, une arquebuse fut déchargée. C'était le signal fatal. En un instant tous les mousquets, toutes les arbalètes furent dirigés vers les infortunés Cholultèques enfermés dans la cour, et une terrible mitraille s'abattit sur eux tandis qu'ils étaient serrés les uns contre les autres comme un troupeau de daims. Ils furent victimes d'une surprise, car ils n'avaient pas entendu le dialogue qui venait d'avoir lieu entre les chefs. C'est à peine s'ils résistèrent aux Espagnols, qui après avoir déchargé leurs armes les poursuivirent de leurs sabres; comme les indigènes étaient à demi nus, et que rien ne protégeait leurs corps, les Espagnols les abattaient aussi facilement que le moissonneur fauche le blé mûr. »

Les Tlaxcaltèques, qui étaient les mortels ennemis des Cholultèques, prirent part à cette effroyable boucherie; ils pénétrèrent dans la ville et tombèrent sur les Cholultèques qui voulaient courir au secours de leurs chefs. Les malheureux, pris entre deux feux, cherchèrent un asile dans les

temples et les maisons : on y mit le feu, et ceux qui ne furent pas égorgés périrent dans les flammes. Cet horrible carnage dura plusieurs heures et ne cessa que sur les supplications des envoyés de Montezuma qui implorèrent la clémence de Cortez. Le nombre des victimes fut de trois mille, suivant la lettre de Cortez à Charles-Quint; mais les historiens portent ce nombre à cinq ou six mille.

Le massacre de Cholula fut un des plus tristes épisodes de la conquête du Mexique. Si quelque chose peut excuser Cortez d'avoir souillé son nom par de telles atrocités, c'est la terrible alternative où il se trouvait : menacé de se voir exterminer avec sa poignée d'hommes au milieu d'immenses populations hostiles, il n'avait d'autre parti à prendre que de terroriser ses ennemis.

Le premier acte du vainqueur de Cholula fut de briser les cages où l'on engraissait les malheureux prisonniers destinés aux sacrifices humains. Puis il fit élever sur la plus haute pyramide une grande croix qui domina la ville arrosée du sang de tant de victimes. Cette immense pyramide existe encore, et c'est le seul monument de Cholula qui ait résisté à la rage de destruction des conquistadors. Elle passe pour la plus ancienne du Mexique. Ses dimensions dépassent de beaucoup celles des plus gigantesques constructions humaines. Les seuls vestiges des temps préhistoriques qui puissent lui être comparés sont les colossales éminences artificielles dont les restes subsistent encore sur les bords de l'Euphrate. Suivant Humboldt, les dimensions primitives de sa base étaient doubles de celles de la grande pyramide de Chéops. Elle mesurait 433 mètres de côté et avait autrefois quatre terrasses. Bien que la portion supérieure ait été détruite par le travail des siècles, elle s'élève encore à 54 mètres au-dessus de la plaine. Les terrasses et les degrés par lesquels on s'élevait jusqu'au sommet ont disparu sous le fouillis d'arbustes qui en recouvrent les flancs; mais il est aisé de se rendre compte, en divers endroits, de la nature des matériaux employés : ce sont

des *adobes*, briques séchées au soleil, alternant avec des couches d'argile et de mortier.

Dans son état actuel, la pyramide de Cholula n'est plus qu'une énorme masse informe : elle est beaucoup plus irrégulière que celle de Teotihuacan; la végétation qui l'a envahie en a tellement détruit les arêtes, que le plus habile géomètre aurait peine à en reconstruire les lignes. La civilisation moderne elle-même contribue à la déformer : dans le but d'éviter un léger détour, la voie ferrée en a coupé une portion. Peu à peu la culture l'envahit et en nivelle la base. Les gens de Cholula lui arrachent des matériaux pour édifier leurs maisons. Si le gouvernement ne prend ce monument sous sa protection, il périra avec tant d'autres vestiges de l'ancienne civilisation mexicaine.

Comme les pyramides de Teotihuacan, celle de Cholula est antérieure à l'arrivée des Aztèques; mais on ignore la date de sa construction. Elle semble remonter à la plus haute antiquité. Une légende aztèque rapportée par l'historien Torquemada lui assigne une origine semblable à celle de la tour de Babel : un des sept demi-dieux qui avaient échappé au grand déluge en gravissant la cime du mont Tlaloc, voulut perpétuer le souvenir de cet événement; il se mit à construire une pyramide dont le sommet devait atteindre les nuages; mais les dieux, outrés de tant de présomption, dispersèrent les ouvriers en les frappant de la foudre. Sans remonter aussi haut que le déluge, on peut se contenter d'assigner à cette construction une origine toltèque : elle offre les mêmes caractères que les travaux des Mound-Builders qu'on trouve dans l'Amérique du Nord.

Quetzalcoatl, le dieu de l'air, vénéré dans le temple qui couronnait la pyramide, était un dieu toltèque : on le représentait portant une croix, symbole de sa domination sur les quatre vents. Il avait vécu au milieu des hommes, comme Apollon chez les Grecs. Venu de l'Orient [1] il apporta

1. Suivant l'illustre mexicaniste Orozco y Berra, Quetzalcoatl serait venu de l'Islande. M. Beauvois, si versé dans la science scandinaviste,

les arts et les sciences auxquels il initia les peuples du Mexique, leur enseigna l'agriculture, les arts textiles, et institua un culte religieux. Son règne fut l'âge d'or de l'Anahuac. Mais les âges d'or ont toujours une fin. Un jour Quetzalcoatl but un breuvage qui devait le rendre immortel; mais, sitôt qu'il eut bu, il n'eut plus d'autre désir que de revoir son pays. Il monta dans son bateau magique fait de peaux de serpent, et fit voile pour l'Orient, en promettant de revenir un jour régner sur l'Anahuac.

Les anciens peuples du Mexique étaient fermement convaincus que leur divin monarque Quetzalcoatl reviendrait un jour régner à Cholula. Lors de l'expédition de Cortez, la croyance régnait universellement que le jour de la seconde venue de leur Messie était proche : c'est ce qu'annonçaient toutes sortes de calamités, comètes, tremblements de terre, inondations, incendies et autres fléaux. On avait aperçu dans le ciel d'étranges lueurs, et l'on avait entendu dans l'air des voix mystérieuses. D'après ces signes, les devins, les oracles. les astrologues pronostiquaient la chute de la dynastie aztèque. Cette croyance universelle facilita singulièrement l'œuvre de Cortez. Quand les Espagnols débarquèrent sur les rivages mexicains, le fait fut immédiatement annoncé à Montezuma au moyen des peintures qui constituaient l'écriture des Aztèques. Le monarque consterné vit dans cet événement l'accomplissement de la prophétie. On lui rapportait que des hommes blancs, à longue barbe, étaient arrivés de l'Orient dans de grandes

partage cette opinion, et il va même jusqu'à identifier le nom de la *Tula* mexicaine avec celui de l'ultima *Thulé*. Il est parfaitement prouvé aujourd'hui que les Islandais connurent l'Amérique cinq siècles avant Christophe Colomb, et il est fort admissible qu'un de leurs *papas* se soit aventuré jusqu'au Mexique. N'est-il pas étrange de retrouver chez les anciens Mexicains, tout comme chez les anciens Islandais, ce nom de *papa* qui désignait les prêtres? J'ai exposé déjà, à l'occasion de mon voyage en Islande, ce que l'on sait des relations précolombiennes des Islandais avec l'Amérique (*la Terre de glace*. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1883).

maisons flottantes, qu'ils montaient de mystérieux quadrupèdes [1], et qu'ils avaient en leur possession le tonnerre et les éclairs [2]. C'étaient, aux yeux des Aztèques, des hommes d'une nature divine; et la nouvelle se propagea dans tout l'Anahuac que le grand chef qui venait visiter Montezuma n'était autre que le dieu Quetzalcoatl revenant, accompagné de sa suite, prendre possession de ses États. Cortez exploita habilement cette croyance, et le prestige qu'il en sut tirer ne contribua pas peu à le conduire à la victoire.

J'ai gravi la pyramide de Cholula par une large route carrossable tracée en spirale et aboutissant à une vaste terrasse entourée de rampes en pierre. Au centre de cette terrasse, d'une superficie d'environ un demi-hectare, s'élève un superbe sanctuaire consacré à la vierge *de los Remedios*, et bâtie sur l'emplacement même du temple aztèque. C'était une coutume, chez les conquistadors, de détruire tous les *teocallis* et d'édifier des églises à leur place.

En visitant cette chapelle expiatoire, on ne peut se rappeler sans horreur les innombrables sacrifices humains que les prêtres aztèques offraient chaque jour en ce lieu à leurs dieux farouches et avides de sang. Si quelque chose peut distraire l'esprit de cette pensée, c'est la vue qui se déroule du haut de la grande pyramide.

J'ai passé sur la terrasse une de ces heures qui font époque dans la vie du voyageur, m'efforçant de rendre ineffaçables dans mes souvenirs la forme et la couleur d'un tableau qui m'a paru plus grandiose que tout ce que j'ai vu au Mexique. Le point de mire est le Popocatepetl qui surgit infiniment plus rapproché et plus isolé que lorsqu'on l'aperçoit de Mexico : il se lève d'un jet, dominant tout ce qui l'environne; et rien n'est plus beau que son auréole neigeuse brillant dans les hauteurs du ciel et surgissant du

1. Les chevaux étaient inconnus des Mexicains.
2. Les armes à feu.

sein des vapeurs qui nagent dans les régions atmosphériques inférieures. La poésie des soirs lui donne je ne sais quoi de splendide et de vague qu'on ne saurait exprimer par des mots : l'âme seule peut conserver l'image de cet obélisque aux teintes d'opale se détachant gigantesque sur un ciel d'un rose idéal enflammé par le soleil couchant.

La scène change d'aspect à l'opposite : c'est Puebla de los Angeles que dominent une infinité de tours et de coupoles; c'est le Cerro de Guadalupe; c'est le volcan de la Malinche, avec ses forêts, ses précipices, ses murailles à pic; c'est l'orgueilleux pic d'Orizaba, dont les neiges brillent comme un phare dans un prodigieux éloignement. D'autres montagnes plus modestes limitent l'horizon, et à perte de vue s'étendent des plaines fertiles couvertes de cultures.

CHAPITRE XXI

CORDOBA

Le chemin de fer de Mexico à Vera-Cruz. — Plantations de maguey. — Le pic d'Orizaba. — Esperanza. — Boca del Monte. — Barranca del Infernillo. — Orizaba. — Le Borrego. — Tren de pulque. — Barranca de Metlac. — Orgie de végétation. — Cordoba. — Un jardin merveilleux. — Une route royale. — Une plantation de café. — Végétation tropicale. — Les ennemis des plantations. — La région des fièvres. — Aspect de Cordoba. — Un théâtre à ciel ouvert. — Le revolver au Mexique. — Juge de paix, dentiste et barbier. — Deux gouverneurs sanguinaires. — Les élections au Mexique.

Le temps n'est plus où l'entrepreneur mexicain qui avait le monopole des transports en diligence sur la route de Mexico à Vera-Cruz faisait avec les voleurs des arrangements par lesquels on s'engageait à ne pas dépouiller tellement les voyageurs, qu'il ne leur restât plus assez d'argent pour achever le voyage. Il fallait alors plusieurs jours pour franchir les cent lieues qui séparent les deux villes. Aujourd'hui on parcourt cette distance en quatorze heures, sur le plus beau chemin de fer du monde, dans de confortables wagons escortés par un colonel et une escouade de carabiniers. Le départ de Mexico a lieu à six heures du matin, l'arrivée à Vera-Cruz à huit heures du soir : c'est à faire prendre en pitié la vitesse déjà bien remarquable des courriers du puissant Montezuma, qui voulait chaque jour sur sa table du *huauchinango* péché la veille dans le golfe.

En quelques heures on passe par tous les climats du Mexique. Terres-Froides, Terres-Tempérées, Terres-Chaudes défilent successivement sous les yeux avec leurs productions naturelles respectives; dans le même jour on voit les conifères, les chênes, les lichens qui représentent la végétation du nord; les cannes à sucre, l'indigo, les bananiers, les palmiers qui s'épanouissent sous le soleil des tropiques.

Réunir par une voie ferrée le plateau d'Anahuac au golfe du Mexique était une entreprise gigantesque, à cause de l'énorme altitude du plateau. Mexico se trouve à 2277 mètres au-dessus de Vera-Cruz, et le point le plus élevé de la voie, situé entre Apizaco et Huamantla, se trouve à une altitude de près de 2550 mètres. Or c'est sur un parcours de quarante kilomètres à peine que la voie effectue la plus grande partie de ce trajet vertical. Entre deux stations consécutives, *Maltrata* et *Boca del Monte*, la différence de niveau est de 800 mètres! La voie, qui se trouve au niveau de la mer à Vera-Cruz, traverse les nuages entre *Boca del Monte* et *Esperanza*. Elle monte en deux heures des tropiques à la Sibérie. Pour opérer ce miracle, elle franchit vallées et barrancas sur des viaducs aériens, elle escalade les pentes des montagnes, elle enlace leurs flancs, elle s'enfonce dans leur sein.

Jamais chemin de fer ne rencontra tant d'obstacles, ne coûta tant d'argent, et n'exigea tant d'années de travail. Commencé en 1837, il fut inauguré en 1873 : quarante présidents de république et un empereur ont présidé à sa construction. Ce qu'il est plus difficile de calculer, c'est le nombre de vies humaines et de piastres qu'il a coûté. Suivant une évaluation modérée, quarante millions de piastres y ont été engloutis : c'est un demi-million de francs par kilomètre!

De Mexico à Esperanza, station située à mi-chemin de Vera-Cruz, la voie ferrée ne rencontre aucun obstacle sérieux; le paysage est monotone et peu intéressant. Le

train court dans les *llanos* du haut plateau, à travers des pâturages et des cultures. Ce qui domine dans ces grandes plaines, ce sont les plantations de *magueys* : en maints endroits toute la campagne semble hérissée des coutelas de cette plante fibreuse dont on extrait la boisson nationale, le *pulque*, qui verse l'ivresse aux Indiens. Du sein des plantations surgissent de loin en loin de blanches haciendas à toits plats. Ces vastes plaines sont limitées au loin par des montagnes que les brumes dérobent souvent au regard. Un jour que le ciel était parfaitement clair, j'ai pu apercevoir à la fois, des environs de San-Marcos, les quatre cimes volcaniques du Popocatepetl, de l'Iztaccihuatl, de la Malinche et de l'Orizaba. Ce jour-là le pic d'Orizaba se montrait dans toute sa gloire, avec sa double cime éblouissante de neige. Comme son rival le Popocatepetl, auquel il ne le cède que de quelques mètres [1], ce géant de la Sierra-Madre s'élève vers le ciel graduellement et en pente douce, et les abords du sommet semblent seuls d'un accès difficile. Son élévation est tellement prodigieuse qu'il reste visible sur toute l'étendue du parcours de San-Marcos à Vera-Cruz : pendant neuf heures que le train dévore l'espace, toujours le colosse montre sa lumineuse auréole de neige, semblable à ces astres perdus dans les cieux, que l'œil contemple de loin sans pouvoir y atteindre. Est-ce cette similitude qui lui a valu le nom de *Citlaltepetl*, qui en langue aztèque signifie « Montagne de l'Etoile »? La cime de l'Orizaba passe pour n'avoir jamais été foulée par les humains, en dépit de nombreuses tentatives; les assertions de certains voyageurs qui prétendent y avoir réussi sont révoquées en doute au Mexique. On a pu s'élever jusqu'au pied du cône terminal, mais le point culminant est, dit-on, inaccessible. Aussi n'a-t-on jamais pu vérifier par le baromètre l'évaluation trigonométrique de l'altitude de cette montagne.

La tentative la plus récente est celle de M. Verland, et

1. 5298 mètres.

elle ne fut pas heureuse : il entreprit l'ascension du pic le 21 novembre 1883, accompagné de sa famille et de plusieurs Indiens. Partis de San-Andres Chalchicomula, ils eurent à lutter contre le vent du nord et les tourmentes de neige; déjà leurs provisions commençaient à s'épuiser, les chevaux refusaient d'avancer, les Indiens vomissaient du sang, et plusieurs d'entre eux ne pouvaient plus ni respirer ni se mouvoir. On enfonçait dans la neige jusqu'aux genoux, et à la température équatoriale qui régnait au départ avait succédé le froid du pôle Arctique. Après deux jours de luttes et de souffrances, il fallut revenir au point de départ.

La station d'Esperanza est située au pied du volcan; les trains venant de Vera-Cruz et de Mexico s'y rencontrent, et l'on y dîne dans un excellent restaurant tenu par un Français. Chaque fois que j'y ai passé, j'ai trouvé un froid intense et une brume si épaisse que du bout du train on ne pouvait apercevoir la locomotive. Le sous-chef de gare, M. Ernest Magnier, est un Français du Midi. Le pauvre homme grelottait dans cette Sibérie et aspirait à changer de climat, dût-il même être envoyé à Vera-Cruz. Esperanza était pour lui un lieu d'exil; si dangereux sont les gens de l'endroit, que sa femme n'osait sortir seule et restait constamment confinée chez elle. Les tremblements de terre sont un autre charme de la localité.

Esperanza se trouve presque à la limite du plateau. La station suivante, Boca del Monte, située à 2415 mètres d'altitude, marque la ligne de séparation entre les États de Vera-Cruz et de Puebla. C'est là que commencent les émotions de la route, les vallées, les gorges, les précipices, les rampes, les lacets, les courbes, les tunnels, les tranchées, les ponts aériens. Ce n'est plus une voie ferrée, c'est une série de *montagnes russes*, sur lesquelles s'engage une machine du système Fairlie, douée à la fois d'une force de traction suffisante pour gravir les pentes et d'une force de résistance capable de modérer la vitesse des descentes. Suspendu aux flancs de montagnes plus hautes que les nuages,

le train côtoie des abîmes vertigineux, des vallées si profondes que les villages y semblent des jouets d'enfants à peine perceptibles. Je me rappelle surtout la *Barranca del Infernillo*, le « Ravin de l'Enfer », où j'ai vu des voyageurs se signer et se cacher la tête dans leurs *zarapes*. C'est une effroyable entaille entre deux montagnes ; pas la moindre trace de végétation sur ces parois à pic auxquelles on a osé accrocher des rails : rien que le roc nu, pelé, s'élançant dans les régions du vertige. Un ruisselet se précipite du haut d'une corniche dans de noires profondeurs où jamais ne pénètre un rayon de soleil. Au passage du train, de petites pierres se détachent des rochers et roulent dans l'*Infernillo*. Qu'une cheville ou une vis vienne à se déranger, et nous suivrons le chemin de ces petites pierres ! Le train court presque constamment sur des ponts jetés dans le vide ou dans des tunnels percés à travers des promontoires rocheux ; on éprouve un véritable soulagement quand, après tant d'horreurs. on voit s'ouvrir la riante vallée de Maltrata, où apparaissent les premiers bananiers. Des Indiennes vendent aux voyageurs des oranges parfumées, des bananes savoureuses, des chirimoyas succulentes. En levant les yeux, on voit planer à quelque mille mètres de hauteur les nuages d'où l'on vient de descendre.

Voici ensuite Orizaba, qui fut en 1862 le quartier général de l'armée française. Ce fut la première localité que visitèrent Cortez et ses *desperados* accourus dans l'espoir de se partager les trésors dont les Aztèques leur avaient fait une si séduisante description. Sous les Aztèques la ville s'appelait *Ahauializapan* (la joie dans l'eau) : pour devenir *Orizaba*, ce nom s'est transformé successivement en *Aulicava*, *Ullizava* et *Olizava* : curieux exemple des mues que subissent les noms géographiques dans le cours des siècles !

Orizaba, où l'on s'arrête d'ordinaire dans le trajet de Mexico à Vera-Cruz pour éviter une trop brusque transition entre la Terre-Froide et la Terre-Chaude, est une petite ville de 12 000 âmes, située en Terre-Tempérée, à 1240 mètres



Le pont de Chiquihuite, chemin de fer de Vera-Cruz à Mexico.

d'altitude. Je la range parmi les localités les plus charmantes du Mexique. Quoique bâtie sur un terrain plat, elle a des rues d'une adorable irrégularité, phénomène exceptionnel dans un pays où toutes les villes sont tracées au cordeau. Les toitures en saillie se rejoignent au-dessus des rues, et comme je suis arrivé à Orizaba par une pluie battante, j'ai compris l'utilité de cette disposition. Le climat de toute la région située sur le revers oriental de la Sierra-Madre est très pluvieux. Chaque fois que le *Norte*[1] souffle à Vera-Cruz, les nuages arrêtés par la Sierra se condensent et retombent en pluie, même dans la saison sèche, qui est d'ailleurs celle du *Norte*. En réalité, il n'y a point de saison sèche dans la région montagneuse de l'État de Vera-Cruz, et c'est ce qui en fait la prodigieuse fertilité; c'est aussi, malheureusement, ce qui en fait l'insalubrité : c'est le domaine des fièvres par excellence.

J'ai pris grand plaisir à flâner dans la jolie petite ville d'Orizaba, vieille, paisible, proprette et extrêmement embrouillée ; elle est traversée par une rivière rageuse et encaissée, que franchissent des ponts antiques d'une seule arche rappelant les ponts de Grenade. A part Guanajuato, je ne connais pas au Mexique de ville plus pittoresque : il y a des échappées et des carrefours à faire pâmer d'aise les amateurs de couleur locale. On respire dans les rues les parfums aromatiques des fruits de Terre-Chaude. J'eusse passé volontiers tout un mois à l'hôtel des diligences ; c'est une de ces charmantes habitations comme on en trouve à Séville et à Cordoue, où l'on vit en plein air dans un élégant patio, et devant lesquelles s'extasierait de bonheur Edmondo de Amicis. On y dîne au frais sous des galeries ornées de vases aztèques et de fleurs des tropiques. L'hôtel est tenu par la veuve d'un ancien officier de Maximilien, autrefois une des plus belles femmes de Mexico. Maximilien résida souvent à Orizaba; c'est ici que, sur le point de retourner

1. Vent du Nord.

en Europe, il prit la fatale décision de revenir sur ses pas et de jouer son va-tout.

Par une délicieuse matinée j'ai gravi le mont Borrego, où se passa en 1862 un des plus sanglants épisodes de la campagne du Mexique. C'est là qu'une armée mexicaine forte de trois mille hommes fut mise en déroute par une centaine de zouaves qui à la faveur de la nuit avaient escaladé les rochers [1].

Du haut du Borrego on jouit d'une vue superbe. Qu'on s'imagine une plaine circulaire de trois lieues de diamètre, entourée d'une enceinte de hautes montagnes dominées par le pic d'Orizaba. La ville est située au centre de la plaine. Ses blanches maisons à toits rouges et ses nombreuses églises hérissées de tours et de coupoles se détachent sur la verdure d'une opulente végétation qui couvre les places, les cours et les jardins. Autour de la ville la vue s'égare sur les champs de maïs, de tabac et de cannes à sucre. C'est une vallée des Pyrénées vêtue de la livrée des tropiques. Je ne sais pourquoi Luchon me revenait constamment en mémoire pendant mon séjour à Orizaba.

Comme il n'y a qu'un seul train de voyageurs par jour sur le chemin de fer de Vera-Cruz, le chef de gare d'Orizaba voulut bien m'autoriser à monter dans un train de marchandises pour me rendre à Cordoba. Je voyageai en compagnie des poules et du *pulque*, contenu dans des outres en peau de bouc. A chaque station les Indiens venaient acheter la blanche boisson, qu'ils emportaient dans des bouteilles. Le *pulque* ne se récolte que sur le haut plateau, et comme il doit être bu frais, chaque jour le *tren de pulque* approvisionne les Terres-Chaudes.

C'est sur le parcours d'Orizaba à Cordoba que la voie traverse la *Barranca de Metlac*, un des points les plus pittoresques de la route. Qu'on s'imagine une gorge s'ou-

1. Niox, *Expédition du Mexique.* — Lucien Biart, *le Borrego.* — Dupin de Saint-André, *le Mexique aujourd'hui.* Plon, Nourrit et Cie, 1884.

vrant à pic ; sa profondeur est de deux cents mètres, sa moindre largeur de trois cents mètres ; ses parois sont aussi escarpées que les palissades de la rivière Hudson. Pour franchir cet énorme ravin, on eût pu construire un viaduc gigantesque d'un demi-kilomètre de longueur ; mais on a reculé devant une construction si pleine de risques, et l'on a contourné la barranca au moyen d'une immense courbe. La voie court le long d'une des parois verticales, et lorsqu'elle atteint le point où le ravin se rétrécit, elle le franchit sur un pont en fer offrant une courbe extrêmement rapide, et gagne la paroi opposée où elle court parallèlement à celle qu'elle vient de quitter, mais en sens contraire : elle décrit ainsi un fer à cheval complet, bien autrement grand, bien autrement remarquable que le célèbre fer à cheval du chemin de fer de Pennsylvanie.

Que d'admirables paysages défilent sous les yeux! C'est une orgie de végétation de serre chaude qui vous enivre de ses bouffées aromatiques : la voie ferrée n'est en maints endroits qu'une longue tranchée percée dans la forêt vierge, et le train court entre deux murailles de verdure mouchetées de points rouges, bleus, jaunes. Les fougères, les plantes grimpantes, les parasites, les lianes, les orchidées, les mousses, les lichens complètent l'opulente végétation arborescente ; des oiseaux au plumage multicolore volent de branche en branche. Là où le sol n'est pas envahi par la forêt vierge, ce sont des champs de cannes à sucre et de bananiers et des plantations de café. Tous les enchantements du monde tropical s'épanouissent sous les yeux fascinés.

C'est au milieu de ces éblouissements que j'arrivai à Cordoba. Un compatriote qui a fait du Mexique sa nouvelle patrie et de Cordoba sa résidence m'attendait à la gare, car le télégraphe lui avait annoncé mon arrivée. Nous ne nous étions jamais vus. Je lui trouvai une de ces physionomies accueillantes et ouvertes qui plaisent au premier abord. Il me reçut à bras ouverts, comme un frère, et me mena immédiatement chez lui.

Nous prîmes l'affreuse chaussée empierrée qui monte de la gare au village. Cordoba n'est, en effet, qu'un village, mais un village de Terre-Chaude, ayant une physionomie à lui. Les rues sont envahies par une végétation touffue qui les fait ressembler à des savanes; mon nouvel ami me fit remarquer que l'herbe poussait déjà dans une rue qu'on achevait à peine de paver. Aujourd'hui, me disait-il, on y met ordre; mais autrefois les tomates croissaient spontanément dans les rues, et l'herbe y atteignait six pieds de hauteur.

Après avoir traversé une partie du village, nous arrivâmes à la demeure de mon hôte : une charmante maison à l'espagnole, sans étage; les fenêtres, de plain-pied avec la rue, sont défendues par des barreaux de fer; à l'intérieur on trouve un ravissant patio tout parfumé de fleurs des tropiques.

En attendant l'heure du dîner, nous faisons un tour de jardin. Une merveille de jardin! Mon ami s'y connaît un peu : il a créé San-Francisco, le jardin des plantes de Mexico. Sa fortune conquise, il s'est retiré à Cordoba, où il s'est fait planteur par amour de l'art. Sans le témoignage de mes yeux, je n'oserais croire qu'on ait pu réunir à Cordoba toutes les espèces végétales des diverses latitudes dans un espace de quelques ares : c'est un climat invariablement chaud et humide qui produit ce miracle. A côté des pins croissent les cocotiers; près des araucarias du Chili et de la Nouvelle-Zélande se montrent les caféiers de Liberia et d'Arabie (*Moka lancifolia*); l'arbre à quinquina, le poivrier, le vanillier, le manguier se trouvent fort bien du voisinage des arbres importés du Japon, tels que le néflier ou le *Cryptomeria Japonica* (arbre béni du Japon). Nous sommes aux premiers jours de décembre : pendant que le rude hiver sévit sous nos tristes cieux, l'*Alocacia* et le *Gardenia*, ces rares plantes de serre chaude, s'épanouissent ici en plein air; le *Camelia* bourgeonne, le laurier-rose fleurit; le *Magnolia purpurea*, qui n'a pas

encore ses feuilles, porte déjà ses fleurs; l'*Azalea*, qui chez nous ne fleurit qu'au mois de juin, est en pleine floraison. Les bananiers sont ici dans leur vrai terrain : un pied de *Musa Ensete* de deux ans, dont les feuilles gigantesques se balancent à quatre mètres de hauteur, porte des boutons en fleur : il a donné un rejeton, phénomène absolument extraordinaire. Toutes les variétés de palmiers se cultivent ici avec succès; un *Oreodoxa Regia* âgé de trois ans atteint six mètres de hauteur : du train dont il va, il dépassera bientôt celui que j'ai admiré au Jardin d'acclimatation de Ténériffe. Non moins beau est le *Chrysophila*, l'arbre à feuilles d'or, qui porte un des fruits les plus exquis que l'on connaisse. Une singulière production du pays est le *Carica Papaya*. espèce de cucurbitacée qui a la curieuse propriété de rendre tendre, par son simple voisinage, la viande la plus coriace.

Mon hôte me réservait d'autres surprises. Le lendemain il me proposa une visite à sa plantation de café, située à un quart de lieue de la ville. Nous y allâmes à pied, par la route royale d'Orizaba, bordée de grotesques yuccas et d'énormes bambous, matériaux dont se servent les Indiens dans la construction de leurs cases : avec les bambous ils font les murs, et les yuccas leur servent de chaume pour les toitures. Rien de plus *couleur locale* que ces huttes dont l'architecture n'a pas varié depuis Montezuma. Cette route royale est empierrée, mais de quelle façon! Les sentiers des Alpes sembleraient des chemins de roses en comparaison. Il est vrai qu'autrefois c'était pis encore : alors il n'y avait aucune espèce de pavé, et j'ai vu l'endroit où s'embourba un jour jusqu'aux essieux la voiture de l'impératrice Charlotte qui se rendait de Mexico à Vera-Cruz : pour dégager l'attelage, il fallut faire sortir l'auguste voyageuse et l'exposer pendant une heure à une pluie torrentielle. Cette route, que fréquentaient autrefois les diligences, est complètement abandonnée depuis la construction du chemin de fer. La forêt vierge l'envahit

rapidement. C'est le sort qui menace toutes les routes du Mexique, au fur et à mesure que les chemins de fer supplanteront les diligences. Le Mexique n'a jamais eu de routes dignes de ce nom, et c'est là une des grandes causes de l'état stationnaire du pays. Le progrès matériel, la sécurité, l'unité politique, l'autorité gouvernementale sont-ils possibles sur un immense territoire dont les villes et les populations sont isolées les unes des autres? Aujourd'hui il est trop tard pour songer à construire des routes : ce serait une pure perte de temps; le Mexique doit imiter ses voisins du Nord, qui ne veulent plus, dans les pays neufs, d'autres voies de communication que les chemins de fer. Si les Mexicains ne les construisent eux-mêmes, l'oncle Sam se chargera bien de les construire pour eux.

Nous voici dans la plantation de café. Que dis-je! c'est tout à la fois une plantation et un jardin d'acclimatation, car avant d'être planteur mon hôte est un horticulteur passionné. Le café est pour lui l'accessoire, la flore le principal. Pour se faire une idée de ce qu'est ce splendide domaine, il faut s'imaginer une serre chaude à ciel ouvert de cinq cents hectares de superficie, où l'on se perdrait sans guide; une serre disposée sur un sol accidenté, qui varie d'aspect constamment, et où l'on découvre à chaque pas des sites ravissants; une serre qu'arrose une rivière dont les eaux rapides s'élancent de ressaut en ressaut dans les barrancas : cette rivière a nom Rio-Torribio; elle n'a d'autres ponts que des troncs d'arbres munis de parapets en bambou, hardiment jetés au-dessus des rapides et des cascades; sur ses bords se balancent les grandes fougères arborescentes dont le port gracieux rappelle celui du palmier; au-dessus de ses eaux frémissantes se rejoignent, formant une voûte de verdure, les branches des gigantesques multipliants, dont les racines envahissantes s'étendent comme de monstrueux tentacules de pieuvre. Quand parfois s'ouvre une éclaircie au milieu de cette plantureuse

végétation, la vue s'égare au loin sur les divers étages des verdoyantes montagnes qui horizonnent la vallée de Cordoba et sur l'Orizaba qui les domine toutes. Ailleurs c'est l'impénétrable forêt vierge, avec son fouillis de parasites, de fougères, de lianes qui grimpent jusqu'au sommet des arbres et retombent en festons se balançant au souffle du vent : à moins d'être oiseau, serpent ou insecte, on ne s'y fraye un chemin qu'à coups de machete.

Cette prodigieuse sève ne subit point d'arrêt : à la feuille qui tombe succède aussitôt la feuille nouvelle. Ce qui différencie si profondément la végétation des tropiques de celle de nos latitudes, c'est que les arbres gisant par terre semblent être presque aussi nombreux que ceux qui sont debout : on marche littéralement sur des ruines végétales comparables aux cadavres d'un champ de bataille; et c'est du sein de ces ruines que surgissent des arbres pleins de sève et de vigueur; ils ont hâte de vivre de leur vie intense, et expirent bientôt sous la vigoureuse étreinte des plantes grimpantes qui les enveloppent de leurs mailles compliquées, comme l'araignée fait de la mouche.

Mais mon hôte me rappelle que nous sommes venus voir une plantation de café : il me montre ses caféiers dont la plupart sont en plein rapport. Si on les laissait croître, ils deviendraient des arbres de plus de vingt pieds de hauteur; mais on a soin de les tailler de telle façon que les branches se développent horizontalement, ce qui facilite la récolte.

L'arbre donne, pendant trois ou quatre mois, de novembre à avril, plusieurs récoltes consécutives; il porte une petite baie couverte d'une écorce contenant une ou deux fèves : quand l'enveloppe est rouge, il est temps de faire la cueillette. Puis on étend les baies sur le sol pour les faire sécher; ensuite on les écorce et l'on en retire le délicieux cotyle doré dont on fait cette boisson savourée par le pauvre et le riche, par l'habitant de la terre de glace comme par celui de l'équateur.

Le caféier est un arbre fort capricieux. Mon planteur a observé, sans pouvoir se rendre compte du phénomène, que dans certaines parties de sa plantation où le sol est pierreux et pauvre, le caféier vient à merveille, tandis qu'il lui arrive de végéter misérablement dans d'excellentes terres. Le caféier a d'autres caprices : il ne veut croître qu'à l'ombre de certains végétaux; il aime surtout l'ombrage d'un acacia que les botanistes appellent *Puanciana imperialis;* mais comme cet arbre n'est d'aucun rapport, on confie généralement le caféier à la tutelle du bananier, qui prodigue à la fois l'ombre et les fruits : voilà pourquoi les champs de bananiers sont toujours des champs de caféiers, et réciproquement. Le mélange de ces deux végétaux offre un coup d'œil fort séduisant. Le bananier atteint au Mexique des dimensions énormes, et c'est plaisir d'errer parmi les caféiers ombragés par les immenses feuilles dont Paul et Virginie s'abritaient contre la pluie et le soleil. Mon hôte cultive, à titre d'essai, le caféier de Liberia, qu'il croit appelé à faire une révolution dans les plantations du Mexique : l'arbre est beaucoup plus grand et plus vigoureux que le caféier ordinaire; ses feuilles sont plus larges; il fleurit et fructifie en même temps; tandis que le caféier ordinaire n'a que quatre pétales, celui de Liberia en a sept, et quelquefois huit ou neuf.

Dans ces derniers temps le café a subi une si grande baisse que la récolte couvre à peine les frais de production. La culture du quinquina est actuellement beaucoup plus productive. L'arbre à quinquina, qui occupe une très grande partie de la plantation, est un des plus magnifiques que produisent les tropiques : je ne me lassais pas d'admirer ses grandes feuilles vertes, et de respirer le suave parfum de vanille qu'exhale sa fleur blanche. C'est l'écorce de l'arbre qui possède les précieuses qualités fébrifuges utilisées en médecine.

Je n'en finirais pas si je voulais dire tout ce qui m'a

charmé les yeux, le palais et l'odorat dans cet Éden où tout était surprise et nouveauté. Comprenez-vous ce que c'est que de toucher du doigt et de goûter des lèvres tous ces fruits merveilleux que nous ne connaissons que par les récits de voyages qui ont amusé notre enfance? Nommer les arbres que j'ai vus là, c'est dire le bonheur que j'ai eu à les voir et à en savourer les produits.

A tout seigneur tout honneur : voici le manguier (*Mangifera Indica*). N'eût-il que son port majestueux et ses épais ombrages, cet arbre serait un des plus beaux du monde; mais il porte aussi le meilleur fruit des Terres-Chaudes, et les mangues de Cordoba passent pour les plus savoureuses. Je ne puis en juger, la saison des mangues est passée; mais je n'ai pas oublié celles que j'ai goûtées autrefois aux îles Fortunées. — Admirons en passant l'acajou, l'ivoire végétal, le vanillier, le camphrier, le canellier, les différentes variétés de palmiers, dattiers, lataniers et cocotiers. — Saluons l'ami de l'homme, bien nommé « l'arbre du voyageur » (*Ravenala Madagascariensis*) : c'est le plus élégant des bananiers, avec ses feuilles qui s'épanouissent en éventail; une entaille pratiquée dans le tronc en fait jaillir une eau fraîche et limpide : c'est une bienfaisante fontaine que la nature a placée dans l'empire de la soif. — Mais le voyageur ne se contente pas d'eau claire. S'il veut déjeuner, voici l'arbre à pain; veut-il beurrer son pain, voici l'arbre à beurre (*Persea gratissima*); l'arbre à lait (*Galactodendron utile*) lui fournira une boisson savoureuse. Pour son dessert il goûtera au fruit du dattier ou du cocotier; il y a encore, à son choix, la zapotille, la banane, la chirimoya, la goyave, la granadita, ou l'ananas qui coûte ici trois sous. Il n'aura qu'un profond dédain pour les oranges, qu'on laisse ici pourrir sur le sol et qui se vendent au marché de Cordoba quarante sous les douze douzaines. Pour clôturer ce repas de prince, il peut se faire une décoction soit avec la fève du caféier de Liberia, soit avec la fleur de l'arbre à thé, ce congénère du camélia.

Il fallut s'arracher aux délices de ce paradis terrestre. Nous en sortîmes par une grandiose avenue courant sous la nef touffue de deux lignes de manguiers. Oh! ces manguiers! quels arbres! C'est sous leurs ombrages que j'ai le mieux compris les tropiques.

« *Fortunate senex!* disais-je à mon hôte en reprenant le chemin de Cordoba. Je comprends pourquoi vous aimez le Mexique, pourquoi vous ne vous souciez pas de retourner dans votre pays natal. » Et il me racontait alors avec une sorte d'exaltation qu'après avoir fait le tour du monde, après avoir parcouru les Amériques, l'Inde, la Chine, le Japon, il était revenu à Cordoba, qui était, à ses yeux, le plus beau coin de la terre.

« Quel dommage, ajoutait-il avec un sourire narquois, que le Mexique soit peuplé de Mexicains! » Et il me confiait que tous les jours il constatait dans sa plantation des actes de maraudage. Sitôt que le maïs mûrit, d'autres se chargent de le récolter pour lui. Par pure manie de destruction, l'Indien, tout en cheminant, arrache machinalement les feuilles des plantes et l'écorce des arbres. Les plantations ont d'autres ennemis plus redoutables : ce sont les fourmis. Rien n'est plus curieux que d'observer ces petites bêtes transportant d'énormes fardeaux sur des pistes de plusieurs centaines de mètres de longueur. Mon hôte a dépensé l'année dernière une somme de quinze mille francs pour faire la guerre à celles qui infestent sa propriété, mais il n'a pu encore en venir à bout. Pour les détruire il creuse dans leurs nids un grand trou de deux mètres de profondeur, il bouleverse leurs galeries souterraines, il enlève leurs bataillons, en fait un tas, et y met le feu. De grands dommages sont causés également par les taupes du pays, qui n'ont pas moins d'un pied de longueur : les Indiens font métier de les capturer. Il y a encore un insecte qui, à force de « patience et longueur de temps », parvient à faire tomber les arbres les plus gros : j'ai vu un de ces arbres coupé d'une façon si régulière, qu'il semblait avoir été scié.

Hélas! pourquoi faut-il que « le plus beau coin de la terre » soit une région malsaine! Le climat humide et chaud de Cordoba, si favorable à la végétation, engendre des fièvres intermittentes auxquelles une grande partie de la population paye tribut. La fièvre jaune règne en permanence, et durant mon séjour un négociant espagnol et deux autres des principaux habitants de l'endroit en moururent. Aussi la population, déjà fort peu nombreuse, tend-elle à diminuer encore. La fièvre jaune n'est point, comme on pourrait le croire, importée de Vera-Cruz, car elle ne règne pas sur les bords du golfe pendant la saison du *Norte*, le mistral de ces pays, tandis qu'elle sévit en toutes saisons à Cordoba, trop éloignée de la mer pour que l'influence assainissante du *Norte* s'y puisse faire sentir. L'altitude de Cordoba, qui est de 800 mètres, n'est pas suffisante pour la soustraire aux atteintes de la fièvre jaune; Orizaba est la première station, sur le parcours de Vera-Cruz à Mexico, que son altitude mette à l'abri du fléau, et c'est là que les Vera-Cruzains se réfugient en temps d'épidémie. Si parfois on meurt de fièvre jaune à Orizaba, c'est pour en avoir contracté le germe ailleurs. Au Mexique comme au Brésil, quiconque a subi la moindre atteinte de la terrible maladie se voue à une mort certaine en allant respirer l'air de la montagne. Ce n'est que lorsque le malade est en pleine convalescence qu'il peut sans péril changer d'air. Un cas de fièvre jaune se produisit à Mexico pendant mon séjour : le patient, qui demeurait à Mexico, était allé passer une journée à Vera-Cruz pour traiter une affaire; quand il revint chez lui, il se sentit indisposé : il mourut dans les vingt-quatre heures.

En dépit de son dangereux climat, j'ai passé à Cordoba trois des meilleurs jours de mon existence. Mon hôte me comblait de bontés. En plein mois de décembre la table était mise dans le patio, où nous dînions *al fresco*. Le café que nous buvions, les cigares que nous fumions, les fruits que nous mangions, tout avait été récolté dans les domaines

de mon planteur. Après le dîner nous faisions une promenade dans le village — un vrai village des tropiques, où l'on vit dans la rue : de la rue on voit tout ce qui se passe dans les maisons, dont chaque fenêtre est une porte ouverte et défendue par des barreaux de fer; comme les maisons n'ont pas d'étage, les chambres de toilette des belles Cordobanes n'ont aucun secret pour les passants. On a vite épuisé les curiosités de l'endroit. On montre, sur la place, la maison délabrée où Maximilien passa la nuit dans son voyage de Vera-Cruz à Mexico. Ce qui est fort intéressant, c'est le marché qui se tient le dimanche : on y voit les Indiennes *Amatecas*, qui viennent du village voisin d'Amatlan apporter les produits de la Terre-Chaude; leur costume est original : elles portent au cou un collier de corail et des bijoux d'argent, et leur coiffure rappelle celle des Napolitaines.

Un soir nous allâmes au théâtre : c'est un théâtre à la mode de la Havane, où le firmament sert de plafond : des amateurs y jouent la comédie tant bien que mal; un d'eux, chargé du rôle d'un Anglais parlant l'espagnol, eut un franc succès d'hilarité. Au sortir de la représentation il y eut un événement tragique; un coup de pistolet fut tiré dans la rue, et l'on sut bientôt qu'un colonel venait de loger une balle dans le ventre d'un jeune homme coupable d'avoir eu la langue un peu longue au sujet d'une aventure galante. J'ai su par la suite que le jeune homme guérit et que le colonel fut acquitté.

Le lendemain je vis amener à Cordoba, entre deux gendarmes, un individu qu'on avait arrêté à Paso del Macho à l'occasion des élections : ce gentil petit Mexicain venait de tuer son homme d'un coup de fusil.

Mon ami le planteur me donna d'autres échantillons des mœurs du pays. Il revenait récemment de sa plantation, quand il rencontra en chemin deux gentlemen qui passaient leur temps à décharger l'un sur l'autre leurs revolvers : il crut d'abord à un simple divertissement, mais il comprit que

c'était une lutte à mort quand tous deux tombèrent sur le sol : il accourut et les trouva expirant dans leur sang. Et croirait-on que Cordoba passe pour une des localités les plus paisibles du Mexique! Dans ce pays où tout le monde porte le pistolet à la ceinture, chacun se fait justice à lui-même.

Parmi les personnages les plus considérables de Cordoba auxquels me présenta mon ami, il y avait un monsieur qui était tout à la fois le juge de paix, le dentiste et le barbier de l'endroit. Je me suis laissé dire que ce respectable fonctionnaire, doué d'un fort biceps, est devenu légendaire du jour où il descendit de son siége de magistrat pour rosser d'importance un avocat de mauvaise cause. Quel dommage, par dame Thémis! que ce juge n'ait pas fait jurisprudence!

J'ai vu dans une maison de Cordoba quelques tableaux peints par un jeune artiste mexicain de talent, que la fièvre jaune a récemment enlevé. Il excellait à rendre les paysages de son pays natal et à reproduire avec une grande vérité l'admirable nature tropicale. Il a peint aussi quelques mordantes satires; un de ses tableaux représente un tigre à face humaine s'abreuvant du sang de neuf victimes qu'il tient sous ses griffes : c'est une allusion à un gouverneur de l'État de Vera-Cruz qui avait, de sa seule autorité, fait fusiller neuf de ses administrés. Le gouverneur actuel n'a pas voulu se montrer indigne de son doux prédécesseur : j'étais à Vera-Cruz quand il fit fusiller sans jugement une famille tout entière. Ce qui me stupéfiait, c'était l'approbation que la plupart des gens donnaient à ces atrocités. Les Mexicains ne conçoivent point qu'on puisse gouverner autrement que par un despotisme cruel et sanguinaire. D'ailleurs l'exemple vient de haut : le président de la république fait impitoyablement fusiller tout général soupçonné de comploter contre le gouvernement [1]. Je dois dire,

1. Les généraux Ramirez et Mejia ont été fusillés au mois d'août dernier (1884) par ordre du président Gonzalez.

pour l'honneur du Mexique, que le gouverneur de Vera-Cruz fut suspendu et mis en accusation; mais j'ignore quelle fut l'issue du procès. Un trait achèvera de peindre l'homme : avant de quitter son poste, il se vengea de la mesure prise contre lui en ouvrant les portes des prisons à vingt-sept assassins, qui courent actuellement les grands chemins du Mexique.

On m'a assuré que c'est au district de Cordoba qu'il dut son élection au rang de gouverneur; mais tout le monde sait dans le pays que l'urne contenait six mille bulletins de vote pour une population de cinq mille âmes!

Le Mexique possède le plus admirable système électoral du monde entier. Chaque électeur signe son bulletin de vote, excellente précaution contre la falsification de l'élection et fort bonne garantie de capacité électorale — en théorie; mais en pratique c'est autre chose. L'Espagne a inventé les candidatures officielles, l'intervention de la force armée, l'expulsion *manu militari* des électeurs non assermentés, les urnes à double fond et bien d'autres trucs. Au Mexique on a perfectionné tout cela : comme les électeurs aiment mieux généralement rester chez eux que de recevoir des coups de fusil ou de revolver, on improvise une élection sans leur concours, et le candidat est élu à une majorité fantaisiste comme à Cordoba.

CHAPITRE XXII

JALAPA

Chemin malfamé. — Le guide Marcial. — Le pic d'Orizaba. — Merveilles végétales. — Barranca de Tomautlan. — Nuée de sauterelles. — Coscomatepec. — Barranca Jamapa. — Les cumbres. — Campement des Français. — Huatusco. — Une triste auberge. — Marche nocturne. — Lever du soleil. — San-Bartolo. — Le Coffre de Perote. — Barranca de Huapa. — Barranca de los Pescados. — Prodigieuse végétation. — Passage d'une rivière. — Cosautlan. — Teocelo. — Jalapa. — Un établissement géographique. — M. Diaz. — Coatepec. — Admirable panorama. — M. Robert. — En tramway.

On m'avait dit merveille de la région montagneuse qui s'étend de Cordoba à Jalapa. Mais on m'avait prévenu aussi que, de tous les chemins de la province malfamée de Vera-Cruz, celui-ci était le moins sûr. La route n'est d'ailleurs qu'un mauvais sentier de mulets, rendu glissant et dangereux par les averses tropicales qui tombent presque tous les jours dans cette région. La pluie n'est qu'un mince inconvénient auprès du péril que l'on court de rencontrer des bandits ou de tomber dans les précipices. Aucune route au Mexique n'est bordée d'un aussi grand nombre de croix funéraires rappelant le souvenir de catastrophes ou d'assassinats. A certaines places propices aux guets-apens, j'ai compté cinq ou six croix se dressant l'une près de l'autre. Pour accomplir leurs exploits avec impunité, les voleurs ont coutume de se couvrir le visage d'un masque. J'ai vu à

Jalapa, chez un photographe, peintre à ses heures, un tableau saisissant de couleur locale : deux voleurs pendus aux branches d'un arbre sur le bord d'un chemin que j'avais suivi la veille; un bandit qui tient son masque à la main, méditant quelque mauvais dessein, survient et s'arrête tout pensif devant cette scène peu réjouissante.

Heureusement mes amis de Cordoba me procurèrent le moyen de parcourir le pays en toute sécurité : simple question d'argent. Ils surent me trouver un guide du nom de Marcial. Cet homme me réclama trente piastres pour deux journées de cheval : c'était quatre fois trop cher; mais il était affilié à la franc-maçonnerie des voleurs de grand chemin : avec lui j'étais assuré contre le brigandage et je pouvais même me dispenser d'une escorte. Marcial passerait peut-être ailleurs pour un affreux coquin digne de la corde; il est parfaitement considéré à Cordoba, où il exerce la profession de courtier et celle de lazador. Au physique, un homme grand, maigre, osseux, affligé d'une ophtalmie très commune chez les Mexicains et produite par l'abus du *chile* et du *mezcal :* ses yeux sont fortement injectés de sang. Au moral, un homme qu'il est bon d'avoir pour soi, et mauvais d'avoir contre soi. Pour me faire bien venir de lui, je le traite en égal et l'appelle « don Marcial ». En fait, je ne suis pas son égal : il est mon maître, et il le sent si bien, qu'il exige le payement anticipé de vingt piastres, alléguant pour raison qu'il ne voyage jamais avec de l'argent. Je lui réponds que je le payerai quand j'aurai vu le cheval qu'il me destine.

Le lendemain je l'attends à six heures du matin, suivant nos conventions, mais le coquin n'arrive qu'une heure et demie plus tard, me disant qu'il a perdu son temps à courir après un de ses chevaux qui s'était échappé. Je ne crois pas un mot de son histoire : la vérité est que c'était hier dimanche, et qu'il n'a fait ferrer ses chevaux que ce matin.

J'échange une dernière poignée de main avec mon aimable hôte, et nous partons à huit heures.

Marcial m'a donné son cheval favori, son cheval de lazador, un vigoureux alezan qu'il a payé cent piastres; ce coursier a un galop superbe; habitué à voir le taureau en face, il ne s'effraye de rien.

Au sortir de Cordoba la beauté du paysage me ravit d'admiration. L'Orizaba surgit dans la limpidité du ciel matinal, profilant sa majestueuse silhouette avec une si incroyable netteté, qu'il semble qu'un temps de galop suffise pour atteindre le pied de la montagne, éloignée en réalité de plusieurs lieues. Le pic d'Orizaba paraît démesurément haut lorsqu'on le voit de Cordoba; vu d'Esperanza, il n'a pas cet aspect colossal, bien qu'Esperanza soit au pied de la montagne. La raison en est que l'Orizaba surgit précisément sur le bord du haut plateau et envoie ses ramifications orientales vers la Terre-Chaude : comme l'altitude de Cordoba est inférieure de quinze cents mètres à celle d'Esperanza, le volcan grandit ou diminue de toute cette hauteur suivant qu'on le considère de la Terre-Chaude ou du plateau. Il fait l'effet de ces vastes édifices situés sur un terrain étagé, et dont les façades diffèrent de hauteur d'après le niveau du terrain.

Le chemin monte fortement. C'est un vrai tunnel de verdure, un adorable fouillis de convolvulus et d'orchidées dont je me grise les yeux. « Que te voilà heureux! me disais-je dans un soliloque tenu sur ma selle. Tu voulais voir le Mexique, la Terre-Chaude, le tropique, la forêt vierge? Tu vas voir cela, ouvre les yeux, enivre-toi et sature-toi de ces merveilles. »

Au bout de la montée nous atteignons un grand plateau couvert de plantations de tabac. Nous y côtoyons la barranca de *Tomautlan*, du fond de laquelle sort la voix caverneuse d'un torrent caché sous une voûte de végétation. La chaleur devient cuisante, bien qu'on soit en décembre.

Sur le plateau nous voyons s'avancer rapidement vers nous une sombre nuée qui semble se traîner sur le sol. A peine avons-nous pu nous rendre compte du phénomène,

que nous sommes abordés par une grêle de sauterelles qui nous fouettent le visage; il y en a des milliards; leurs bataillons sont si drus que le ciel en est obscurci; leur vol produit un immense bourdonnement. Au bout d'une minute la lumière reparaît, le silence renaît, la nuée est passée. Plusieurs districts du Mexique sont dévastés chaque année par ce fléau.

A midi nous arrivons à Coscomatepec, à l'heure où se tient un marché très animé. Tous les Indiens des environs encombrent la place, étalant leurs marchandises sous des nattes en forme de parasols. Dans la posada de l'endroit nous déjeunons avec l'invariable menu mexicain, *caldo*, *sopa*, *puchero*, *ensalado* et *frijoles* (bouillon, riz, bœuf bouilli, mouton bouilli et haricots noirs). L'eau qu'on boit à Coscomatepec est plus atroce que toutes les eaux réunies du Mexique.

Nous nous remettons en route sans perdre de temps, et nous atteignons bientôt le site enchanteur de la barranca *Jamapa :* c'est un ravin étroit et ombreux que surplombent des rochers à pic; si raides que soient ces escarpements, ils sont couverts de forêts. Le site est plein de fraîcheur et de silence, on n'entend que le bruit d'un torrent qui court au fond du ravin sous les grandes feuilles de bananiers. Nous descendons dans la barranca par un sentier de chèvres qu'envahit un fouillis de fougères. Ce sentier nous mène à un vieux pont de pierres moussues jeté au-dessus du torrent écumeux. Il faut s'arrêter au milieu du pont pour jouir de la vue du paysage; d'effroyables masses verticales se dressent de tous côtés, et l'on se demande par quel miracle les forêts y ont pu prendre racine et comment on escaladera la paroi opposée du ravin; l'escalade se fait par un sentier en lacets côtoyant de vertigineux précipices, une sorte de Gemmi. Et l'on va ainsi de barranca en barranca, quittant le fond des ravins pour gravir les *cumbres*, les gigantesques contreforts de l'Orizaba qui rayonnent jusqu'ici. Chaque fois qu'on atteint l'arête d'une cumbre, c'est

un panorama à perte de vue s'étendant depuis la pyramide neigeuse du volcan jusqu'aux savanes de la Terre-Chaude qui se déroulent entre les cumbres et la mer. De Cordoba à Jalapa on franchit une douzaine de cumbres séparées par de profondes barrancas; une coupe de cette région rappellerait assez bien la lame dentée d'une scie ou mieux encore la mâchoire d'un requin. La température change sans cesse avec l'altitude; au fond des barrancas s'épanouit la végétation des serres chaudes; sur les cumbres, c'est celle des régions tempérées. Ces ravins sont généralement fort étroits, et pendant qu'on descend une de leurs parois, on aperçoit sur la paroi opposée les zigzags du sentier d'Indiens qu'il faudra gravir tout à l'heure.

Lors de l'Intervention, cette région montagneuse fut souvent le théâtre des exploits des guerrillas : non loin de la barranca de *Tlaltengo* on rencontre le *campamento de los Franceses*. Marcial m'a raconté que les zouaves s'étaient mis là en embuscade et que du haut de la montagne ils canardaient les Mexicains; les excavations qu'ils avaient creusées dans la paroi pour y passer la nuit sont encore reconnaissables.

Après huit heures de chevauchée nous arrivons, vers cinq heures du soir au village de Huatusco, notre étape de la nuit. Je me rends chez M. Prudencio Solleiro, pour qui M. Fernandez Leal m'a remis une lettre. C'est un planteur espagnol établi depuis quarante ans dans le pays. Nous passons ensemble une partie de la soirée. D'après M. Solleiro, Huatusco est le meilleur endroit du Mexique pour la culture de la canne à sucre; la raison en est que la canne n'y fleurit pas comme dans la Terre-Chaude, en sorte qu'on y peut travailler toute l'année, tandis qu'en Terre-Chaude on ne travaille qu'au printemps. Le climat de Huatusco, plus humide encore que celui de Cordoba, est également très favorable à la culture du café. L'altitude de la localité est d'un peu plus de 1200 mètres. Au mois de décembre les soirées sont passablement fraîches : mon thermomètre marquait 17 degrés à huit heures du soir.

Je retrouve Marcial au meson. Nous dînons d'horribles plats qu'on nous fait payer très cher. La cour de l'auberge est remplie de soldats ruraux qui se préparent à y passer la nuit par des chants monotones. La chambre que je partage avec mon guide est sale comme une écurie. Nous nous couchons de bonne heure. Marcial est un infâme ronfleur.

Notre deuxième étape est plus longue que la première. D'après M. Solleiro on compte douze *leguas* de Cordoba à Huatusco, et dix-huit de Huatusco à Jalapa. Deux chemins mènent à Jalapa, celui de *las Juntas*, qui est le plus fréquenté, et celui de *Cosautlan*, qui est le plus court, mais aussi le plus difficile. C'est ce dernier que nous choisirons.

A deux heures du matin je réveille Marcial, qui ne demande qu'à ronfler encore. Nous chauffons le café à la lampe à alcool, puis nous sellons les chevaux dans la cour, où dorment les soldats, roulés dans leurs zarapes comme des papillons dans leurs chrysalides. Le thermomètre ne marque plus que 11 degrés : je plains les pauvres soldats.

Nous partons à trois heures, munis d'une torche de bois résineux qui jette ses lueurs fantastiques sur les rues endormies de Huatusco. Au bout d'un quart d'heure, Marcial constate que nous faisons fausse route, et nous sommes réduits à rentrer au village ; nous y rencontrons un sereno qui nous tire d'affaire en nous accompagnant pendant quelque temps. La nuit est noire, il fait vraiment froid à pareille heure, et les arbres sont tout humides de rosée. Par prudence nous marchons à pied ; je vais devant, portant la torche, tandis que Marcial me suit avec les chevaux. C'est une rude besogne que de cheminer dans l'obscurité sur de telles routes, glissant dans la boue, trébuchant sur les pierres ; il semble que le soleil tarde bien à se lever. A chaque minute le vent éteint la flamme, et les gouttes résineuses, en coulant le long de la torche, me brûlent cruellement la main.

Enfin, à cinq heures et demie, j'observe une légère coloration rougeâtre vers l'orient. Tout à coup, un immense flambeau apparaît au milieu de la voûte céleste : c'est la

« Montagne de l'Etoile », c'est l'Orizaba; ses neiges, les premières éclairées par l'aurore, se teignent de rose, un rose idéal, divin. La cime de la montagne nage dans une lumière céleste, pendant que les ténèbres de la nuit en cachent encore la base, si bien qu'on dirait d'un grand oiseau de flamme planant dans l'infini. Mais peu à peu la montagne grandit tandis que la lumière gagne les régions inférieures, et bientôt se réveille la nature entière sous le baiser du soleil. Est-il un spectacle plus grand au monde!

A six heures nous sommes au hameau de San-Bartolo, composé de quelques misérables cabanes en planches couvertes de chaume de palmier. Des enfants tout nus, au ventre démesurément ballonné, grouillent au milieu des dindons et des cochons. Au sortir du hameau, mon guide s'égare pour la deuxième fois : il est fort excusable, je n'ai vu nulle part un pays plus compliqué. Nous revenons sur nos pas, et un Indien de San-Bartolo nous tire d'affaire.

Depuis le lever du soleil il me semble qu'il gèle, tellement la température a baissé. C'est que nous avons atteint un plateau élevé, du haut duquel on embrasse une énorme étendue de pays. A l'orient, une mer de nuages d'un blanc laiteux se déroule au-dessus des savanes; on croirait voir une plaine couverte de neige à perte de vue. Tandis que l'Orizaba dresse au sud-ouest sa blanche pyramide, déjà l'on voit surgir au nord le beau volcan connu sous le nom de *Coffre de Perote*, à cause d'un rocher en forme de coffre qui en domine le sommet. Il s'élève en pente douce à l'altitude de 4090 mètres, et son aspect rappelle celui du pic de Tancítaro que j'avais admiré dans le Michoacan.

Dès huit heures du matin, la chaleur commence à se faire fortement sentir. Nous descendons dans la barranca de *Huapa*, que dominent des palissades de mille pieds de hauteur. Là croissent des chênes gigantesques couverts d'innombrables parasites. Dans ce lieu sauvage et grandiose abondent les croix funéraires, à propos desquelles Marcial me raconte des histoires fort peu rassurantes.

Après avoir dépassé le hameau de Huapa, nous nous engageons dans une série de *cañons* (gorges) formés de palissades rocheuses d'un calcaire gris foncé de formation crétacée. Le paysage devient si extraordinairement beau, qu'il faut renoncer à le décrire par des mots : c'est la nature tropicale dans toute sa splendeur, c'est la forêt vierge, c'est la terre telle qu'elle devait être aux premiers jours de sa naissance.

Comment donner une idée de l'admirable descente dans la *Barranca de los Pescados* [1]? Ici il faut mettre pied à terre, car le sentier n'est qu'une vertigineuse corniche suspendue sur des abîmes. Arrivé au bas, je levai les yeux. Jamais je n'aurais pu rêver pareille chose. J'étais au fond d'une sorte de puits de trois cents mètres de profondeur, emprisonné entre des murailles verticales toutes couvertes de verdure. Au fond de cette *cañada* [2] que n'éclaire jamais un rayon de soleil, s'épanouit au bord d'un ruisseau, dans une température chaude et humide, une prodigieuse végétation de bananiers sauvages, de lauriers, d'orangers, de caféiers, et surtout de fougères arborescentes, aussi hautes que des palmiers. Mais voici que la *cañada* débouche dans une autre plus profonde encore, plus étroite, plus mystérieuse, au fond de laquelle serpente un torrent sous une voûte de végétaux. Les masses rocheuses affectent les formes les plus extraordinaires, se hérissent de tours, de minarets et de clochetons. Au fond de cette énorme crevasse creusée par les eaux, il n'y a véritablement d'autre route que le torrent. Pendant une heure, nous cheminons de cette façon, marchant de surprise en surprise dans ce temple de la flore tropicale. Marcial, qui n'a jamais été à Jalapa par cette route infréquentée et évidemment peu faite pour les chevaux que nous traînons après nous, peste et jure qu'on ne l'y prendra plus. Pour ma part, je n'ai pas assez de mes deux

1. Ravin des poissons.
2. Gorge.

yeux pour contempler ce site ignoré, un des plus merveilleux peut-être des deux Amériques.

Au sortir de cette gorge pleine de mystère et d'ombre, on entre — indicible contraste — dans une vallée ensoleillée où la végétation se transforme subitement. Aux arbres qui se plaisent dans une atmosphère humide et dans une demi-obscurité, succèdent ceux qui aiment à s'épanouir au grand jour. La vallée est arrosée par une large rivière au cours impétueux, une des plus belles rivières que j'aie vues au Mexique, où l'eau est si rare. Nous en suivons les rives pendant un quart d'heure, jusqu'à une petite hutte indienne où demeure un passeur. En cet endroit, la profondeur est d'un mètre, le courant rapide, l'eau claire comme le cristal. Nous dessellons les chevaux, qui passent la rivière à gué, à la manière islandaise, tandis que nous nous blottissons au fond d'une *canoa* creusée dans un tronc d'arbre comme celles que j'ai vues au lac de Patzcuaro. Nous avons sous les yeux une scène de la vie primitive : la canoa des anciens peuples d'Amérique voguant sur l'eau rapide, l'Indien maniant l'aviron, la maisonnette en chaume, le débarcadère formé de troncs de palmiers, le tout se détachant sur un admirable décor tropical : telle était l'Amérique avant la conquête blanche.

Débarqués sur la rive opposée, nous voyons se dresser devant nous une muraille verticale nous dominant de plus de mille mètres : on la gravit par un sentier en zigzag où il est prudent de mettre pied à terre, car le précipice est absolument à pic. On s'élève avec une rapidité extraordinaire sur ces sentiers ardus ; la gorge verdoyante, au fond de laquelle écume la rivière, s'approfondit à vue d'œil, et bientôt ce n'est plus qu'un gouffre effroyable dont la vue donne le frisson.

A midi, nous atteignons le petit village de Cosautlan, le premier qu'on rencontre à partir de Huatusco. Nous n'avons rien mis sous la dent depuis deux heures du matin ; je laisse donc à penser avec quel appétit nous cro-

quons dans une tienda du pain sec et du fromage mexicain que nous arrosons d'un *rompope*, agréable boisson composée d'un mélange de lait, d'œufs frais et d'eau-de-vie. Vient ensuite le village de Teocelo, d'où l'on aperçoit dans la distance les maisons de Coatepec; mais avant de les atteindre, que de barrancas encore à franchir! Marcial s'égare dans ce dédale, il se renseigne auprès de petites fillettes de cinq ans, qui répondent avec une intelligence d'une merveilleuse précocité, répétant le plus gentiment du monde les formules de politesse qu'elles entendent habituellement autour d'elles : « Soy la criada de Vd. — Vaya Vd con Dios ! »

La chaleur est intense. Je suis harassé de fatigue et tout raidi quand, après quatorze heures de chemin, nous arrivons à Coatepec. Le pauvre Marcial lui-même, si rompu à l'équitation, n'en peut littéralement plus et jure que, n'eût-ce été par égard pour son *compadre* don Carral, jamais il n'eût voulu entreprendre un pareil voyage, pas même pour cent piastres. Mais don Carral m'avait recommandé à Marcial en invoquant son titre de *compadre* (parrain), et un Mexicain irait au bout du monde pour son *compadre*.

Le soir même j'étais à Jalapa, qu'un tramway à mules réunit à Coatepec.

Jalapa, où j'ai passé trois jours dans un *dolce farniente*, est un séjour idéal. C'est le paradis sur la terre, c'est l'éternel printemps. Au mois de décembre on y porte des vêtements d'été et l'on y prend les repas en plein air. En été les chaleurs sont tempérées par l'altitude du lieu, situé à plus de 1200 mètres au-dessus de la mer. Ce qui montre l'excellence du climat, c'est que le pin et le palmier y prospèrent à la fois. L'air est doux et salubre, et comme la ville est bâtie sur une déclivité de terrain, les rues sont propres, phénomène rare au Mexique.

La physionomie de Jalapa m'a rappelé celle d'Orotova, dans l'île de Ténériffe : c'est ce qu'Horace eût appelé le *rus in urbe*, une ville de dix mille âmes qui n'a rien

d'une ville, des rues si raides qu'elles ne semblent faites que pour les mulets et les bourricots, de rudes pavés qui n'ont jamais résonné sous la roue d'une voiture, des maisons sans étage, dont tous les mystères sont visibles du dehors, des façades peintes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, une population heureuse et insouciante, des femmes d'une beauté proverbiale. On dit des femmes de Jalapa : « Bellas como su cielo, lindas como sus flores [1]. » Humboldt était fort épris de Jalapa, et peut-être aussi des « Jalapeñas », car cet homme célèbre était d'une nature enthousiaste et ardente, et quand il visita le Mexique, il était dans la fleur de la jeunesse, quoique les portraits que j'ai vus de lui le représentent toujours sous les traits d'un majestueux vieillard.

Le Coffre de Perote domine Jalapa comme le pic de Ténériffe domine Orotava. Les deux volcans ont une ressemblance frappante, et l'on se demande lequel des deux a envoyé à l'autre son portrait. Ils ont, à peu de chose près, la même altitude, la même silhouette, le même ciel et presque la même végétation. Ce qu'on ne trouve pas, par exemple, à Ténériffe, c'est la vilaine plante médicinale à laquelle Jalapa a donné son nom.

Jalapa était autrefois la capitale de l'État de Vera-Cruz ; Orizaba lui a ravi son rang, et les anciens édifices publics ont un air abandonné. Le palais du gouvernement, situé en face de l'église principale, est un prétentieux monument qui jure avec la simplicité patriarcale de la ville. Jalapa est très fière aussi de son institut cartographique dirigé par M. Diaz, un des plus éminents ingénieurs du Mexique. A l'établissement est annexé un observatoire astronomique et météorologique. Le personnel se compose de cinquante-quatre jeunes officiers de l'armée mexicaine travaillant avec un zèle admirable sous les ordres de M. Diaz, qui a lui-même fait partie autrefois du génie militaire. M. Diaz, président de la *Comi-*

1. Belles comme leur ciel, jolies comme leurs fleurs.

sion Geografica explorada, a entrepris, sous les ordres du gouvernement, la confection de cartes analogues à celles de notre Dépôt de la guerre : c'est un travail immense, si l'on considère l'étendue du territoire mexicain; les travaux sont terminés pour l'État de Puebla, un des plus vastes des sept États dont se compose la république fédérale. M. Diaz a bien voulu me faire don des cartes publiées; elles témoignent hautement des progrès accomplis au Mexique dans le domaine des études scientifiques.

Non content de m'avoir montré en détail l'établissement qu'il dirige si habilement, M. Diaz m'a invité à dîner chez lui. Je n'oublierai point l'aimable accueil que j'ai trouvé au milieu de cette charmante famille. Les jeunes filles se sont énormément diverties de quelques affreux quiproquos que j'ai eu le malheur de commettre en parlant castillan. On m'a fait goûter une soupe aux huîtres — *horresco referens* — et maints plats mexicains tout aussi étranges; au dessert on ne m'a fait grâce d'aucun fruit; seule la banane m'a été interdite, par la raison que, prise avec du vin, elle est vénéneuse.

Après le dîner, excursion à cheval. M. Diaz m'a mené au *Mapuiltepec*, un des nombreux volcans éteints situés dans les environs de la ville : c'est un mamelon de deux cents mètres de hauteur, au sommet duquel s'ouvre un grand entonnoir cratériforme dans lequel nous sommes descendus. Par suite de la porosité de ses parois, ce cratère a la propriété d'absorber toutes les eaux du voisinage, sans qu'on ait jamais su où elles disparaissent. Pendant cette excursion régnait une brume si intense que du fond du cratère nous ne pouvions en distinguer le pourtour. En cette saison, ces brumes sont fréquentes : elles s'étendent sur le pays de Jalapa quand le *Norte* souffle à Vera-Cruz.

Les promenades aux environs de Jalapa sont charmantes. La plus belle est, sans contredit, l'ancienne route de Jalapa à Coatepec. J'ai fait cette promenade à pied, par une des plus rieuses matinées que j'aie vues au Mexique. La route

court à travers une forêt vierge, entre deux impénétrables murailles de végétation : le soleil même ne peut percer ces épais rideaux de verdure. Au milieu de l'immense concert que chantent mille oiseaux inconnus, on reconnaît la voix du *Guarda barranca*, qui se plaît dans les solitudes les plus sauvages du Mexique. Quelle belle, quelle puissante nature! Et quelle jouissance d'aspirer les parfums aromatiques qui embaument l'atmosphère à cette heure matinale! Pendant deux heures j'ai cheminé ainsi seul à travers la forêt, ne rencontrant que de loin en loin des Indiens qui se rendaient au marché de Jalapa, courbés en deux sous leurs énormes charges de bananes, d'oranges ou d'ananas : ces pauvres gens font véritablement le métier de bêtes de somme. La plupart n'ont pas même de sandales, et cheminent nu-pieds sur les pavés pointus. Çà et là des mendiants le long de la route : leurs chiens sont dressés à se jeter sur les passants qui ne leur donnent point l'aumône. Quand j'eus épuisé ma monnaie de nickel, je dus me défendre contre eux à coups de bâton et leur présenter même mon revolver, dont la vue les faisait fuir.

Quand, au sortir de la forêt, apparaît la vallée de Coatepec, il se déploie un panorama devant lequel on déplore la pauvreté des langues humaines. L'Orizaba et le Coffre de Perote se montrent dans leur majesté, avec leurs innombrables contreforts où s'épanouit l'éternelle verdure des forêts vierges. D'un coup d'œil on embrasse toutes les zones de végétation : la zone polaire est reléguée dans les régions éthérées où s'élancent les cimes glacées des deux volcans; au-dessous des neiges éternelles s'étend la région plus tempérée des chênes et des pins; dans la région intermédiaire, entre la Terre-Froide et la Terre-Chaude, croissent les orangers, les bananiers, les cannes à sucre; puis, au delà des *cumbres* se développent les vertes savanes; enfin au delà des savanes scintille une ligne bleue qui marque l'Océan. Ces différentes zones de végétation se déploient sur une étendue de vingt-cinq lieues à peine, du Coffre de Perote

aux rives du golfe. J'ai admiré beaucoup de paysages dans diverses contrées des deux mondes, mais aucun ne me semble comparable à celui qu'on embrasse de la vallée de Coatepec : je n'ai rien vu d'aussi prodigieusement grand, d'aussi divinement beau, et je n'excepte même pas la célèbre vallée d'Orotava que Humboldt proclamait la plus belle de la terre.

Je reçus à Coatepec la cordiale hospitalité de M. Robert, un Suisse qui a installé en cet endroit, pour le compte de la maison Ritter, de Vera-Cruz, une usine à vapeur dont l'ingénieux mécanisme opère la classification du café. L'outillage est américain, et l'on est surpris de rencontrer une aussi merveilleuse installation dans une contrée aussi isolée. Au Brésil on compte beaucoup d'usines de ce genre; au Mexique il n'y en a pas d'autre que celle de M. Robert.

Un tramway mène aujourd'hui de Jalapa à Vera-Cruz. Il faut une journée entière pour parcourir les 120 kilomètres qui séparent les deux villes. Dix heures de tramway à mules m'ont paru plus fastidieuses que dix heures de diligence mexicaine. Le Mexique, rebelle aux locomotives par la nature montagneuse de son sol, sera bientôt inondé de voies ferrées à traction animale. Un train de tramway se compose de deux ou trois voitures, attelées chacune de quatre mules qui vont presque constamment au trot. On change de mules de deux en deux heures. Ces animaux sont d'une immense utilité dans les pays chauds : les chevaux seraient incapables de faire un aussi rude travail sous un tel climat ; les mules ont seules le pied assez sûr et assez de force de résistance pour descendre au triple galop les pentes effrayantes de ces chemins de fer de montagne, des pentes dont l'inclinaison va jusqu'à dix pour cent !

L'ancienne route espagnole qui menait autrefois de Vera-Cruz à Mexico passait par Jalapa; çà et là on en voit encore les restes le long de la voie ferrée. On voit aussi le grand Pont National que les Espagnols jetèrent sur le Rio de la Antigua, ouvrage gigantesque qui rappelle les viaducs

romains : il est aussi solide qu'au jour de sa construction. C'est encore sur cette route qu'on rencontre les ruines d'un palais qui appartint jadis au fameux président Santa-Anna, celui qui ne sortait jamais de son palais sans écraser une demi-douzaine de gens sous son attelage de quatre chevaux. C'était un chef de gouvernement comme il en faut aux Mexicains. Ce dictateur se maintint pendant vingt ans au pouvoir (1833-1853). Avec l'énergie de Santa-Anna, Maximilien aurait eu un long règne.

Au delà des cumbres, on entre dans les savanes de la Terre-Chaude, région aussi insalubre que fertile : c'est le domaine du *vomito* et des fièvres intermittentes. A San-Juan, le vrai chemin de fer continue la ligne de tramway. La nuit tombe en ce moment. Le ciel est noir et sans étoiles. A chaque station, c'est un concert de millions d'insectes, et l'air est sillonné de mouches à feu. La température est lourde et étouffante. Enfin, à huit heures du soir, une ligne de lumières brille à l'horizon : c'est Vera-Cruz. C'est là que se termine le cycle du voyage terrestre que j'ai entrepris à travers le continent américain, de la baie de New-York au golfe du Mexique.

CHAPITRE XXIII

VERA-CRUZ

L'hôtel de Mexico. — La fièvre jaune. — Les vautours. — Le vent du Sud. — M. Ritter. — L'endroit le plus chaud du Mexique. — Aspect de Vera-Cruz. — L'alameda. — La place du marché. — Le bagne. — La forteresse de Saint-Jean d'Ulloa. — Les dunes. — Le Norte. Medellin. — Paso del Toro. — Voyage en tramway. — A travers la forêt vierge. — Au clair de lune. — Alvarado. — Le Rio-Papaluapan. — La bataille de Lépante. — La Havane. — Puerto-Rico. — Saint-Thomas. — Paris.

Un fiacre me mène à l'hôtel, à travers des rues sombres et silencieuses. Règle générale, il faut toujours descendre de préférence à l'hôtel des diligences. Mais à Vera-Cruz l'hôtel de Mexico est le seul qui soit situé en face de la mer, et ce n'est pas un mince avantage dans la ville la plus étouffante et la plus insalubre du monde entier. Tout ce qu'une imagination ingénieuse peut inventer pour combattre les pestilences a été réalisé à l'hôtel de Mexico. On circule dans les corridors sur des grillages en fer qui permettent aux courants d'air de passer d'un étage à l'autre, et aux regards indiscrets d'apercevoir des jambes plus ou moins bien tournées. Des corridors, l'air pénètre dans les chambres par des vasistas. Si l'air entre partout, le soleil n'entre nulle part : des abat-jour en défendent les fenêtres. Les couchettes, simples pièces de toile à voile tendues sur des chevalets, sont protégées par des moustiquaires.

En dépit de tous ces raffinements, en dépit d'une pluie diluvienne qui a salué mon arrivée, je me couche sur ma toile à voile par une température de 30 degrés. Et l'on me dit qu'en été il fait *doble mas calor* (deux fois plus chaud)! En me couchant, je me demande si demain je ne me réveillerai pas avec le *vomito*.

Au Mexique *vomito* est synonyme de « fièvre jaune », et aux yeux des Mexicains Vera Cruz est synonyme de l'un et de l'autre. Les Mexicains ont une peur horrible de Vera-Cruz : ils la désignent sous le nom peu réjouissant de *Ciudad de los Muertos*, la « Ville des Morts », et la perspective de devoir s'y rendre, ne fût-ce que pour traverser rapidement la ville et s'embarquer, est pour eux un insupportable cauchemar. Les hôteliers sont si habitués à voir les gens s'enfuir au plus vite de chez eux, qu'ils affichent des avis prévenant les voyageurs qu'ils auront à payer trois piastres, prix d'une journée entière, n'eussent-ils passé qu'une demi-heure à l'hôtel.

Et c'est qu'en effet Vera-Cruz mérite son affreuse réputation. Ce n'est pas sans raison qu'elle s'appelle *Vraie-Croix*, car elle est la vraie patrie de la fièvre jaune : c'est de ce foyer originaire que la maladie s'est répandue sur les autres régions tropicales des deux Amériques; c'est à Vera-Cruz qu'elle règne avec le plus d'intensité, quoique son domaine s'étende sur toutes les autres localités disséminées sur le golfe du Mexique. depuis les côtes de la Floride et de la Louisiane jusqu'à celles du Tabasco et du Yucatan. Si elle affectionne particulièrement Vera-Cruz, c'est probablement parce que cette ville réunit toutes les conditions favorables au développement des principes miasmatiques : indépendamment de sa situation dans une région torride et marécageuse, elle n'a point d'égouts; le drainage consiste uniquement en d'affreux cloaques à ciel ouvert exhalant au milieu des rues leurs pestilentielles puanteurs. Aussi Vera-Cruz est-elle le séjour de prédilection de ces ignobles vautours connus sous le nom de *zopilotes* : ils forment une

corporation dont l'antiquité remonte au temps de Cortez et à laquelle est octroyé le privilège de nettoyer la ville; l'amende et la prison les protègent contre toute agression. Ils ont droit de cité; ils perchent par centaines sur les terrasses des maisons, sur les coupoles des églises, et sitôt que du haut de leurs perchoirs ils aperçoivent quelque charogne dont ils puissent se repaître, ils fondent sur leur proie et se la disputent à grands coups de bec, se livrant des batailles furieuses; survienne un chien, leur ennemi naturel, la bande hideuse s'envole à tire d'aile.

Chaque année, dès les premiers jours d'avril, la fièvre jaune éclate à Vera-Cruz. Cette année (1883) l'épidémie a frappé avec une rage inaccoutumée : on n'a pas souvenance qu'elle ait jamais fait autant de victimes. Il y a eu jusqu'à quarante décès par jour, et si l'on songe que la population de la ville n'est que de dix mille âmes, on se demande comment elle n'a pas été entièrement décimée pendant les six mois qu'a sévi le fléau. C'est que, à la différence du choléra, la fièvre jaune épargne les indigènes et frappe les étrangers. Alex. de Humboldt a observé que la mortalité est relativement plus grande parmi les habitants du haut plateau mexicain que parmi les visiteurs arrivant par mer. Les individus nés à Vera-Cruz sont indemnes; il en est de même des nègres; quant aux résidents, ils ont d'autant plus de chances d'échapper à la maladie que leur séjour au foyer de l'épidémie a été plus long; enfin les plus exposés sont les nouveaux venus [1]. En pathologie, il n'est point de règle absolue : des natifs et de vieux résidents qui avaient traversé vingt épidémies et qui se croyaient invulnérables, ont succombé cette année; d'autre part, un garçon de café, un Français débarqué à Vera-Cruz au début de l'épidémie, s'est porté admirablement pendant toute la période néfaste

1. Un médecin de marine français m'a assuré que dans les ports de l'Indo-Chine le choléra a des habitudes absolument contraires à celles de la fièvre jaune : il frappe les indigènes de préférence aux étrangers et les anciens résidents de préférence aux nouveaux venus.

et se moque de la fièvre jaune. « Votre secret? » lui ai-je demandé. « Être sobre et n'avoir pas peur », m'a-t-il répondu.

Les journaux de Mexico publiaient pendant l'épidémie des articles dont voici un échantillon pris au hasard : « D'après des nouvelles de Vera-Cruz, la fièvre jaune règne dans cette ville avec une intensité qui dépasse tout ce qu'on a jamais vu. De vieux résidents sont morts ou mourants, les secours médicaux sont inefficaces. Des familles entières s'enfuient et se réfugient à Jalapa et à Orizaba. En outre la ville est visitée par le typhus, les fièvres bilieuses, la variole et plusieurs autres hôtes non moins aimables. La panique est très grande. »

Comme d'habitude, c'est la population flottante qui a payé tribut cette année au vomito. Les marins ont été épouvantablement décimés, et surtout les marins des pays du Nord, car le fléau s'attaque de préférence aux habitants des pays froids. Un navire norvégien qui n'avait fait que toucher au port infesté a été trouvé voguant à la dérive dans le golfe du Mexique : quand on alla à bord, on y trouva vingt-sept cadavres ; il n'y avait plus un seul homme vivant! Le paquebot la *Martinique*, de la Compagnie transatlantique, qui n'avait eu aucune communication avec la terre, a perdu en pleine mer son second et deux de ses mécaniciens ; un seul mécanicien restait à bord ; en touchant à Port-au-Prince (Haïti), le bâtiment se vit refuser l'entrée du port, et aucun blanc ne voulut se dévouer pour aller compléter le personnel : on dut se contenter de deux nègres qui allèrent à bord dans un canot.

L'épidémie régnait dans son plein quand je quittai l'Europe pour me rendre au Mexique ; c'est même pour éviter Vera-Cruz que j'avais pris la voie de New-York. Aujourd'hui que l'achèvement du « Mexican central Railroad » permet de se rendre en huit jours de New-York à Mexico, qui donc voudra prendre encore la voie de Vera-Cruz?

La saison du *Norte*, qui commence en octobre, met ordinairement fin à l'épidémie; mais cette année elle a persisté longtemps encore après les premiers coups de Norte, et même au mois de décembre il y avait journellement des cas de vomito à l'hôpital. Si le vomito n'est épidémique à Vera-Cruz que pendant l'été, il y est endémique en toutes saisons. Aussi, pendant les quelques jours que j'ai passés dans ce séjour infect, je ne me suis pas départi de certaines précautions qu'on m'avait recommandées : dormir à un étage élevé, dans une chambre ouverte sur la mer, ne prendre aucune nourriture après quatre heures du soir, être sobre et s'abstenir de fruits et de boissons alcooliques.

Je suis arrivé à Vera-Cruz par un vent du sud aussi accablant que le simoun du Sahara. Ce vent amène toujours quelques nouveaux cas de vomito ; peut-être que la situation du cimetière au sud de la ville n'est pas étrangère à ce phénomène. Tout le monde circule en manches de chemise dans les hôtels, dans les bureaux et même dans la rue. Vera-Cruz est décidément l'endroit le plus chaud du Mexique. M. Ritter, le plus gros commerçant de la place, me disait que plus on réside dans cette rôtissoire, moins on s'habitue au climat [1] : il doit en savoir quelque chose, lui qui y rôtit depuis quarante ans. Comme tous les résidents, il a subi le baptême de la fièvre jaune; c'est une vaccine, car il est presque sans exemple qu'on la contracte plus d'une fois : aussi, ceux que leur destinée con-

1. Cette affirmation, en apparence paradoxale, est pleinement confirmée par une observation qu'a faite M. Charnay, ce vétéran des voyageurs, à propos du climat de Java. « L'Européen, dit-il, pendant quelques mois souffre moins de la chaleur que les personnes acclimatées : c'est qu'il est plus fort et qu'il apporte pour ainsi dire avec lui une réserve de froid. — Il en est de même pour les gens des pays chauds qui viennent en Europe et qui, pendant quelques semaines, bravent le froid mieux que nous : — c'est une expérience que j'ai faite bien des fois dans mes fréquents voyages et que je soumets à l'appréciation de qui de droit. » (*Six Semaines à Java.*)

damne à s'établir à Vera-Cruz s'efforcent-ils de s'inoculer la maladie le plus tôt possible, afin d'être débarrassés de ce souci; s'ils n'en meurent pas, ils font rapidement fortune, car il n'est pas de villes où l'on s'enrichisse aussi facilement que celles que tout le monde fuit.

Vera-Cruz, qui se glorifie d'être le premier port de mer du Mexique, n'a rien qui séduise les yeux. C'est une petite ville qu'on traverse en cinq minutes, très régulière, très blanche; ses rues se coupant à angle droit sont bordées de maisons à deux étages et à toits plats. Çà et là surgissent les coupoles des églises, d'une éclatante blancheur, comme des koubas arabes. L'aspect général est ennuyeux et monotone, et les environs de la ville sont souverainement désolés. Vera-Cruz, ce vestibule d'une des plus admirables contrées du monde, est certainement le plus triste séjour qu'il y ait sur la terre. Le seul endroit qui offre un peu d'animation et de gaieté est le Zocalo, petite place carrée où la population se réunit le soir aux sons de la musique militaire, autour d'une fontaine de marbre blanc ombragée de cocotiers et de lauriers de l'Inde. On y admire à la lumière électrique la piquante beauté des Veracruzaines, qui passent avec raison pour les plus jolies femmes du Mexique.

Un autre lieu de promenade est l'Alameda, qui a un aspect franchement tropical, avec sa double colonnade de cocotiers au port svelte et au gracieux feuillage. Cette avenue mène au faubourg nègre, où grouille dans des cases d'un caractère exotique une population offrant toute l'échelle des teintes. La race africaine semble seule apte à supporter ce climat sénégalien; aussi forme-t-elle le fond de la population de Vera-Cruz : elle est beaucoup plus nombreuse que la race indigène, et ce sont généralement des nègres qui s'emploient aux travaux du port.

Aux heures matinales la place du marché offre un coup d'œil des plus pittoresques : négresses et Indiennes y vendent tous les fruits de la Terre-Chaude, des poteries de

toutes formes, des *petates*, des *tenates*, des coquillages, et puis encore les poissons du golfe, entre autres le *huauchinango* qui était servi chaque jour sur la table de Montezuma. Ce qui donne à ce marché une animation particulière, c'est le bavardage continuel des perroquets que les commères vendent aux matelots : rien de plus comique que de les entendre articuler les mots les plus sonores de la langue espagnole avec une emphase et une gravité toutes castillanes.

A l'extrémité de la ville, près du cimetière, se trouve un vaste bâtiment qui a l'aspect d'une forteresse : c'est le bagne, ou *presidio militar*. J'ai obtenu facilement l'autorisation de le visiter. Quand on a franchi une lourde porte armée de serrures monumentales, on se trouve dans une grande cour entourée de trois ou quatre salles où les galériens travaillent en commun. Les uns fabriquent des chapeaux de paille; d'autres des cigares ou des cigarettes; d'autres font le métier de tailleur ou de cordonnier; la plupart confectionnent des ouvrages en noix de coco ou en feuilles de palmier. Tous ces malheureux m'entouraient et me voulaient vendre les produits de leur fabrication : on ne sort pas de là sans avoir considérablement dégarni sa bourse. Les prisonniers sont au nombre de 320. La plupart ont commis des assassinats et sont condamnés à vingt ans de galères; mais dans les prisons mexicaines il est avec le ciel des accommodements. Voici un jeune homme occupé au métier de tailleur : l'autre jour, dans une querelle, il a tué un de ses amis; sa peine est de vingt ans; mais un nègre originaire de la Martinique, un scélérat du même acabit, qui a également tué son homme, m'explique dans son français *sui generis* que le coquin de tailleur appartient à une famille riche de Mexico, et que sa peine ne durera pas trois ans. Les prisonniers dorment par terre, sur des nattes, dans des salles communes; ils sont employés à divers travaux dans les rues de la ville, la chaîne aux pieds, sous la surveillance de soldats qui ont

ordre de tirer sur eux à la moindre velléité d'évasion. Leur condition ne semble pas trop dure ; ils habitent des bâtiments vastes et bien aérés, et d'une propreté qui m'a surpris au milieu de l'infection générale de Vera-Cruz ; ils paraissent convenablement nourris et bien portants ; on leur alloue une part du produit de leur travail, et ces bénéfices leur permettent de varier leur ordinaire. Quelques soldats armés de fusils chargés sont postés sur la terrasse qui domine la cour : ils veillent sur les galériens et les mitraillent en cas de mutinerie.

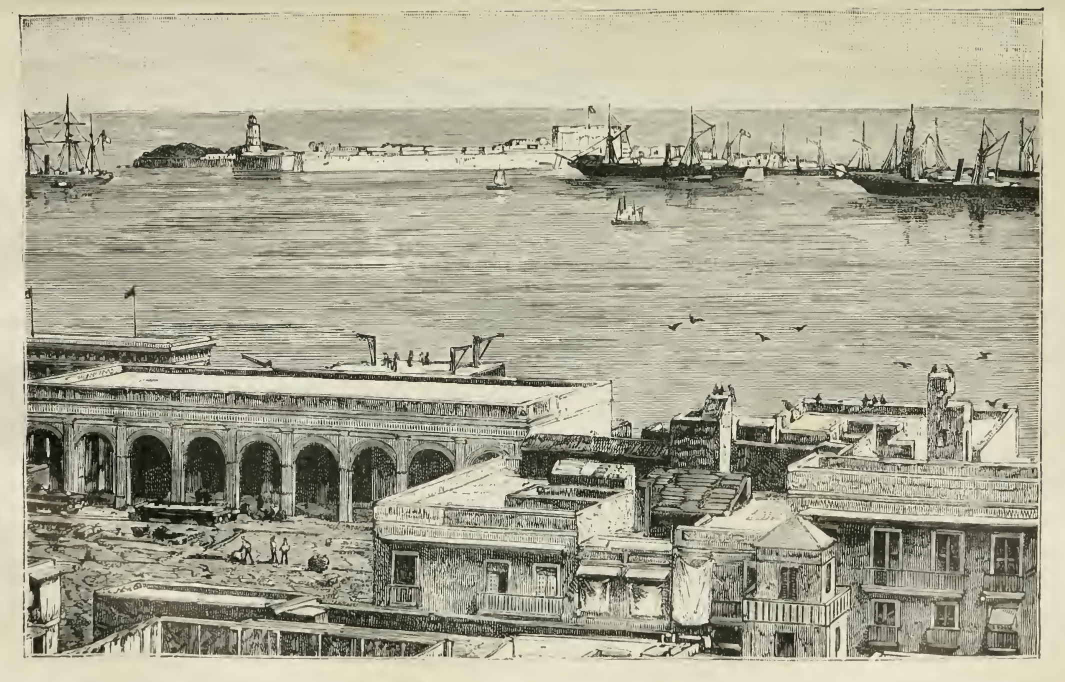
Quand on longe les rivages de la mer, l'attention ne manque pas de se porter sur une petite île où s'élève la forteresse de Saint-Jèan d'Ulloa. Cette forteresse raconte toute l'histoire du Mexique. C'est là que les Espagnols cherchèrent un dernier refuge lorsqu'ils eurent perdu la Nouvelle-Espagne. En 1838, le prince de Joinville en prit possession au nom de la France. L'armée américaine l'occupa en 1847. Lors de l'intervention elle fut occupée par les forces alliées de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre. Plus tard Juarez s'y renferma et Miramon la bombarda. Aujourd'hui elle tombe de vétusté, et les baïonnettes des sentinelles qui brillent au soleil des tropiques font un singulier effet au sommet de ces murs sombres et lézardés.

Quand le fort de Saint-Jean d'Ulloa aura disparu, l'île qui le porte rappellera encore un grand souvenir. C'est là que débarqua, le 21 avril 1519, celui qui immortalisa son nom par la conquête du Mexique, accompagné d'une poignée d'hommes résolus. La ville de Vera-Cruz occupe l'emplacement même des premières maisons qui furent édifiées par les conquérants. La nouvelle colonie reçut le nom de *Villa Rica de Vera Cruz* (la Ville Riche de la Vraie Croix). Quelques mois plus tard elle fut transférée à quatre lieues plus au nord, au lieu que Cortez appela *la Antigua Vera Cruz;* finalement, en l'an 1600, sous le vice-roi Monterey, la ville fut réédifiée au lieu qu'elle occupait primitivement et qu'elle occupe aujourd'hui

encore. Ces migrations n'avaient d'autre but que la recherche d'un lieu qui fût à l'abri du vomito; mais on reconnut enfin que toute la côte en était infestée.

Vera-Cruz est située dans un affreux désert, et les environs de la ville sont d'un aspect navrant. Un matin j'ai fait une promenade aux grandes dunes qui s'élèvent, aussi hautes que des collines, à deux kilomètres de la mer. Quand on sort de la ville, on croit pouvoir les atteindre en cinq minutes, par suite de la transparence de l'atmosphère; mais il ne faut pas moins d'une demi-heure de marche pour arriver à leur pied. On traverse une grande plaine couverte de sable marin. Sous le soleil de feu qui dardait sur ma tête dès cette heure matinale, j'y ai fait une ample récolte de coquilles. Vingt minutes d'ascension à travers de nombreux ravins m'ont mené au sommet de la dune la plus élevée : elle n'a pas moins d'une centaine de mètres d'élévation au-dessus de la mer, et sa hauteur témoigne de la violence des vents du Nord qui ont causé sa formation.

Du haut de ces dunes on embrasse un panorama illimité. Du côté de la mer le tableau a un aspect tout oriental; Vera-Cruz ressemble de loin à une ville mauresque, avec ses maisons blanches, ses toits plats, ses palmiers, ses dômes et ses tours élancées comme des minarets de mosquées; le désert de sable qui entoure la ville complète si bien l'illusion, qu'il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se croire au Sahara, devant Biskra ou Sidi-Okba. Du côté de la terre la vue est bien différente : c'est la savane, un océan de verdure qui commence au pied des dunes, contrastant avec le bleu du golfe et le jaune des sables. Les ravins sont remplis d'eau marécageuse, véritables laboratoires de la fièvre jaune. Au bout de la savane se hissent les *cumbres*, verdoyants gradins qui mènent de la Terre-Chaude au plateau central. Écrasant de toute sa hauteur les humbles cimes des cumbres, le pic d'Orizaba se lève dans un prodigieux éloignement, avec son auréole



Rade de Vera-Cruz et fort de Saint-Jean d'Ulloa.

de neige à demi perdue dans les nuages. Quoiqu'il soit à quarante lieues de distance, il profile sur le ciel son immense silhouette avec une incroyable netteté.

J'attendais à Vera-Cruz l'arrivée du paquebot qui devait me ramener en Europe. Mais le paquebot, qui était annoncé depuis deux jours, n'arrivait pas, et pour comble d'infortune, au bout de deux jours survint un Norte qui devait retarder de plusieurs jours encore son entrée en rade. Ce vent souffle pendant trois jours au moins, et pendant qu'il fait rage, les navires tiennent prudemment le large pour éviter le sort des nombreuses épaves jonchant les rivages de la baie de Vera-Cruz, une des plus dangereuses du monde. J'ai donc vu Vera-Cruz par le vent du Sud et par le vent du Nord, et je puis affirmer que le séjour de cette ville est également insupportable, qu'il vente du Nord ou du Sud. Qu'Éole souffle du Midi, on aspire à la bise boréale, et réciproquement. Par le Norte, l'aspect de la ville change complètement : elle n'a plus sa physionomie ensoleillée et tropicale; le thermomètre descend à 20 degrés, et par cette température les frileux habitants grelottent et se drapent jusqu'au nez dans leurs zarapes. Dans les rues on est aveuglé par le sable et parfois renversé par la violence des rafales. Le sable pénètre partout, même dans les appartements les mieux clos. Pendant la nuit le sifflement du vent et le battement des portes et des fenêtres produisent un vacarme infernal, qui domine la grande voix de la mer déferlant sur les fortifications et inondant la douane. Le môle est désert, le môle qui, la veille, était si animé par les *cargadores* circulant nu-pieds; tout travail est suspendu au port, la ville est morte.

En attendant la fin du Norte, j'ai voulu faire une excursion à Alvarado, village de pêcheurs situé à 85 kilomètres de Vera-Cruz. Je croyais que ce n'était qu'une promenade : ah bien oui, quand je me suis renseigné auprès de M. Ritter, il m'a représenté cette excursion comme une expédition hérissée de difficultés. Il y a bien un chemin

de fer de Vera-Cruz à Medellin et un tramway de Medellin à Alvarado; mais « vous verrez », m'a dit avec un sourire malicieux un employé de M. Ritter, qui a sans doute fait le voyage, et qui s'est permis de considérer comme problématique mon arrivée à Alvarado. J'ai failli me fâcher contre lui, car, après avoir atteint le cratère du Popocatepetl, je me supposais bien capable d'atteindre Alvarado. J'avais tort pourtant : l'expédition la plus difficile n'est pas celle que je pensais.

J'ai eu d'abord beaucoup de peine à trouver l'endroit où il me fallait prendre le train pour Medellin. Après force recherches et informations, j'ai fini par découvrir, dans le voisinage du cimetière et du Presidio, une vieille aubette : c'était la gare de Medellin, et on m'y délivra mon *boleto*. Le train, qui devait partir à onze heures et qui ne partit qu'à midi, était tout à fait digne de la gare : il se composait d'une seule voiture préhistorique, dont la toiture et les parois craquaient et vacillaient d'une façon si inquiétante, que je me demandais si elle ne tomberait pas en mille pièces avant d'arriver à destination. Cette voiture n'avait jamais subi le contact de l'eau, et tous les parfums de l'Arabie n'eussent pu combattre les émanations qu'elle dégageait. Sur les bancs grouillait une pittoresque population de nègres, de négresses, de négrillons. On mit une heure entière à franchir les vingt-cinq kilomètres qui séparent Medellin de Vera-Cruz. Medellin est un lieu de villégiature de trois à quatre cents habitants, situé à la jonction de deux rivières, la Jamapa et l'Atoyac : les Vera-Cruzains s'y baignent dans la saison chaude. Ce village fut créé par Fernand Cortez, qui lui donna le nom de sa ville natale, Medellin, en Estramadure.

Medellin est le *terminus* de la voie ferrée. Je n'y aperçois ni tramway ni coche. Ici il n'y a même plus de gare-aubette, personne auprès de qui s'informer comment il faut continuer le voyage. Je m'adresse vainement au mécanicien, qui n'en sait pas plus long que moi. Je cours à la *posada* de

l'endroit, où j'apprends que le tramway ne part pas de Medellin, mais de *Paso del Toro*, localité située au delà de la rivière Medellin, à trois kilomètres de distance. On m'engage à me presser pour ne pas manquer le départ. Je saute sur un cheval, j'arrive au bord de la rivière, je la traverse dans un canot indien. Ses eaux rapides et profondes coulent entre deux berges élevées où s'épanouissent de gigantesques multipliants : je débarque sous un de ces arbres. Il était bien inutile de me hâter : non seulement la *tranvia* n'est pas partie, mais elle n'est pas même encore arrivée d'Alvarado, par suite des sables que le Norte a accumulés sur la voie. Je me console en mangeant dans l'unique maison de Paso del Toro un plat odieux qu'on me fait payer une demi-piastre.

Après trois mortelles heures d'attente la tranvia arrive enfin, et nous partons à l'heure où nous devrions être à peu près à destination. La voiture, qui n'est qu'un affreux char à bancs protégé par de vieilles loques en guise de rideaux, est traînée par une seule mule. Et quelle mule! Par un sage esprit d'économie, M. Mendez, entrepreneur de cette ligne de tramway, n'emploie que des mules étiques, si mal nourries que leurs os semblent vouloir leur crever la peau. Aussi est-on obligé de les changer tous les dix kilomètres. Il n'y a aucune station sur tout le parcours, et c'est en rase campagne qu'on change de mules. Les pauvres bêtes résistent au fouet, aux coups, aux exhortations, et répondent par des ruades au cri de « mula! mula! » que s'égosille à pousser le conducteur. Les Mexicains prennent cela en gaieté : ils ont bon caractère et acceptent l'infortune par des plaisanteries. J'ai beau m'indigner contre M. Mendez et menacer de le dénoncer dans les journaux de la capitale, pas un seul de mes compagnons de voyage ne s'associe à mon exaspération : ils pratiquent le laisser-faire et prennent patience.

La voie court à travers une luxuriante forêt vierge, où les palmiers-dattiers se mêlent aux multipliants, croissant

littéralement les uns dans les autres, phénomène que j'avais déjà remarqué dans les Terres-Chaudes du Michoacan. Des lianes grosses comme des câbles enlacent cette prodigieuse végétation ; des oiseaux d'une merveilleuse richesse de plumage peuplent ces épais fourrés. Mais il y a une ombre au tableau : ce sont les marais qui empoisonnent l'atmosphère, foyers de pestilence au-dessus desquels il semble qu'on voie planer la fièvre. J'ai vu mes compagnons mexicains pousser l'insouciance jusqu'à boire l'eau de ces marais ! C'était boire la fièvre en bouteille. La végétation est d'une si grande vigueur qu'elle a envahi la voie. A chaque instant nous bondissons sur les tiges et les branches ; les feuilles des arbres nous fouettent le visage au passage. Le temps est abominable : tantôt il tombe une pluie fine, tantôt le Norte souffle par rafales, menaçant de déchirer la toile qui nous protège à demi.

A six heures il fait nuit, mais par bonheur nous sommes favorisés d'un clair de lune. Rien de plus fantastique que ce voyage nocturne à travers une forêt de Terre-Chaude. Quand les palmiers aux troncs sveltes frémissent sous les furieux coups de vent, quand les pâles clartés de la lune se projettent sur les ramures géantes des multipliants et les reflètent dans les eaux des marais, quand on aperçoit dans l'ombre les lianes qu'on est tenté de prendre pour de monstrueux serpents suspendus aux branches des arbres ; quand enfin l'œil est ébloui par les fugitives traînées lumineuses que tracent dans les airs des myriades de mouches à feu, on se demande si tout cela n'est pas un rêve incohérent qu'un coup de baguette magique dissipera.

A chaque instant le coche s'arrêtait devant les masses de sable sous lesquelles le Norte avait enseveli les rails. Nous passâmes ainsi presque toute la nuit tantôt à fouetter la mule rétive, tantôt à déblayer la voie avec des pelles. Ce voyage fut une odyssée aussi homérique que fantastique. Chaque fois que je cédais au sommeil, j'étais bientôt réveillé par les cris de détresse que poussait le conducteur devant un

nouvel obstacle. Au lieu d'arriver à destination à l'heure réglementaire de huit heures du soir, nous arrivâmes à cinq heures du matin. Nous avions mis douze heures à franchir cinquante-deux kilomètres!

Je compris alors le malicieux sourire du commis de M. Ritter.

L'aube commençait à poindre quand j'allai frapper à l'auberge de Miguel Vives. Après avoir dormi quelques heures sur une toile tendue, je fis une promenade de reconnaissance Le joli endroit! Alvarado, dont le nom rappelle un des plus valeureux compagnons de Cortez, est un village de pêcheurs situé à une lieue de la mer, sur la rive gauche du Rio-Papaluapan, qui a en cet endroit plus d'une demi-lieue de largeur. La rivière coule entre des rives basses envahies par une opulente végétation : elle est majestueuse et immense comme l'Amazone. Ses eaux poissonneuses, que le Norte soulève en grosses vagues, déferlent sur la rive avec le même bruit que feraient les flots de l'Océan. Les marsouins y prennent leurs ébats, les cormorans et autres oiseaux bizarres rasent la surface des flots, et lorsque le soleil brille, les hideux caïmans viennent sur les sables chauffer leur rugueuse carapace.

La rive gauche, jonchée de coquillages de taille monstrueuse, est dominée par des dunes qui n'ont guère moins de deux cents mètres de hauteur : c'est le Norte qui les a faites, le Norte qui en ce moment fait rage, chassant des nuées de sables qui obscurcissent l'air. Ces dunes sont excessivement raides, et l'ascension en est très pénible. De leur sommet j'ai contemplé un tableau grandiose. On domine à perte de vue le cours du fleuve, dont les rives s'éloignent vers le nord et forment un vaste estuaire; de tous côtés viennent y aboutir des *arroyos* qui courent entre des forêts vierges; à l'ouest s'étend l'immensité de la savane; à l'est se déploie la nappe infinie de l'océan gonflée par le Norte et zébrée de vagues blanches et mugissantes; au sud s'estompe sous un ciel nuageux la silhouette indécise du

volcan de Tuxtla : sa forme allongée rappelle l'Hékla, dont il a la hauteur. Au pied des dunes, dans un angle du fleuve, se déploie Alvarado, type du village des Terres-Chaudes, avec ses cases en bambous et en chaume de palmier, disposées pêle-mêle au milieu des dattiers et des bananiers.

Alvarado est habité par une population de pêcheurs qui descendent, dit-on, d'Espagnols qui prirent part à la bataille de Lépante : chaque année les habitants célèbrent l'anniversaire de cet événement.

Le Rio-Papaluapan nourrit d'innombrables espèces de poissons exquis. L'estuaire connu sous le nom de la *Laguna* est particulièrement réputé pour ses richesses poissonneuses : un particulier a payé 800 piastres le droit d'y pêcher pendant deux ans.

L'air est si sain à Alvarado, que le vomito et les fièvres intermittentes y sont inconnus. Aussi les malades de Vera-Cruz y viennent-ils chercher leur guérison. L'auberge de Miguel Vives est malheureusement dépourvue de tout confort, et la cuisine y est abominable : je n'y ai mangé que des plats froids et vieux de plusieurs jours.

Après trois jours d'absence je rentrai à Vera-Cruz. Le Norte était tombé enfin, et le paquebot la *Ville de Brest*, que j'attendais impatiemment, entra en rade ; le lendemain même il prit la route de l'Europe.

Notre première escale fut la Havane, la reine des Antilles. Je n'y passai que quelques heures : qu'en pourrais-je dire après la description si vivante, si colorée, que nous a faite le plus aimable des voyageurs? Depuis que M. Xavier Marmier nous dépeignait la Havane dans ses *Lettres sur l'Amérique* [1], bien des années ont passé, mais la ville n'a point changé.

Nous touchâmes aussi aux jolies îles de Puerto-Rico et

1. Xavier Marmier, *Lettres sur l'Amérique*, nouvelle édition. E. Plon et Cie, 1880.

de Saint-Thomas, qui ont été si souvent décrites. Enfin, après une traversée de vingt-quatre jours, agrémentée d'une grosse tempête qui nous secoua pendant toute une semaine entre les Antilles et les Açores, je saluai la côte de France dans les derniers jours du mois de janvier 1884, six mois après que je m'étais embarqué pour New-York.

Combien notre ciel gris et nos arbres chauves me parurent tristes et froids après le flamboyant soleil et la prodigieuse végétation des tropiques ! J'avais quitté les Antilles en costume blanc ; j'arrivai à Paris grelottant sous ma fourrure.

CHAPITRE XXIV

L'AVENIR DU MEXIQUE

Étendue du Mexique. — Le Mexique complément des États-Unis. — Causes du retard du Mexique sur les autres nations. — Révolution que préparent les chemins de fer au Mexique. — Richesse du pays. — Jalousies entre Mexicains et Américains. — Le Texas et la Californie autrefois provinces mexicaines. — Les Anglo-Saxons au Mexique. — Politique de Porfirio Diaz à l'égard des Etats-Unis. — Le Mexique sera-t-il absorbé par les États-Unis. — Les Indiens au Mexique. — Opinion d'un ancien président des États-Unis. — Mexicains et Yankees. — Jugements opposés sur le peuple mexicain. — Les créoles. — Les métis. — Les Indiens. — Caractère de l'Indien. — Répartition des races au Mexique. — Causes de la conservation de la race indigène. — L'Indien est-il perfectible. — Conséquences probables du rapprochement des deux républiques.

Lorsqu'on jette les yeux sur une carte du Mexique, on remarque que le pays a la forme d'une corne d'abondance. Prodigieuse corne d'abondance, que baignent plus de deux mille lieues de mer, et qui pourrait contenir à la fois l'Espagne et le Portugal, la France, la Belgique, l'empire d'Allemagne et les Iles Britanniques! Elle s'ouvre sur les États-Unis, comme pour leur prodiguer ses trésors. Les deux contrées semblent être le complément l'une de l'autre. La nature paraît avoir voulu que le Mexique n'eût de relations avec le monde extérieur que par les États-Unis. Le haut plateau mexicain qui s'étend du sud au nord est une

véritable chaussée naturelle établie pour la communication des deux pays. Dès le commencement du siècle, Alex. de Humboldt faisait cette juste remarque, que des chariots à quatre roues peuvent voyager sans interruption de Mexico à Santa-Fé, la capitale du Nouveau-Mexique, qui fait aujourd'hui partie du territoire de l'Union. Au contraire il est extrêmement difficile de rayonner de l'intérieur du Mexique vers les deux océans qui en baignent les côtes occidentale et orientale ; entre le plateau central et le littoral il y a une différence de niveau de plus de deux mille mètres ; les régions intermédiaires sont hérissées de montagnes abruptes et coupées de vallées et de barrancas qui forment autant de zones longitudinales variant par la température et par les productions du sol ; mais chacune de ces zones est isolée et privée de communications naturelles avec les zones voisines ; aucune rivière navigable ne mène du plateau aux deux océans ; l'insalubrité des côtes, le terrible *vomito* qui infeste les ports pendant une grande partie de l'année, ne sont pas le moindre obstacle au commerce.

Comment s'étonner qu'un pays qui possède le sol le plus riche du monde soit resté pauvre, alors que la nature a mis tant de barrières à ses relations extérieures? Comment s'étonner de trouver au dernier rang des nations commerçantes un pays que son admirable situation géographique entre les deux Amériques et à mi-chemin de l'Europe et de l'Asie devrait placer à la tête du commerce du monde?

Comprend-on l'immense révolution que les chemins de fer préparent au Mexique? Le pays est resté stationnaire dans le passé parce que le coût énorme des transports rendait impossible la lutte avec la concurrence étrangère, et que la production était limitée à la seule consommation des indigènes. Si jamais une contrée eut besoin de voies ferrées, c'est le Mexique : les chemins de fer lui donneront ce que la nature lui a refusé. Si le tableau que Humboldt et d'autres autorités ont tracé des richesses de ce pays est exact, le prodigieux développement matériel qui a suivi

l'établissement des chemins de fer dans le Far-West américain ne peut donner qu'une idée pâle du phénomène qu'une semblable cause produira au Mexique.

La richesse minérale du Mexique est proverbiale. Bien avant l'arrivée des Espagnols, les mines d'or et d'argent étaient exploitées par les peuples qui occupèrent l'Anahuac. Prescott dit qu'ils pratiquaient des galeries dans le roc, et que les traces de leurs travaux fournirent plus tard d'excellentes indications aux mineurs espagnols. D'après les calculs de M. Anderson [1], la somme totale d'or et d'argent extraite des mines du Mexique depuis les Aztèques et les Toltèques jusqu'en 1884 doit être évaluée à quatre milliards six cent dix-sept millions de dollars. Si le Mexique, privé de voies de communication, a pu produire avec un outillage rudimentaire une somme aussi fabuleuse de métaux précieux, que sera donc la production future, aidée de faciles moyens de transport et de méthodes perfectionnées ? M. Charles Sevin, qui visita les mines du Mexique il y a une vingtaine d'années, s'exprimait ainsi dans un rapport à la Société de géographie de Londres : « Il est généralement admis et reconnu que la richesse minérale du Mexique explorée jusqu'à ce jour n'est qu'une goutte dans l'océan en comparaison des mines vierges qui existent dans toutes les directions, et qui n'attendent que l'entreprise et le capital [2]. » Cette richesse minérale comprend non seulement les métaux précieux, mais aussi le fer, le charbon, le cuivre, le pétrole, l'asphalte, le soufre, etc. Non moins surprenante est la richesse agricole du Mexique : c'est la seule contrée au monde qui réunisse tous les climats et toutes les productions végétales. On y trouve les produits de la zone polaire aussi bien que ceux de la zone torride; les arbres, les fleurs, les fruits de toutes les parties du globe prospèrent sur cette terre bénie de la nature, et elle

1. *Mexico from the material stand point.* Washington, 1884.
2. *Journal of Royal geog. Society,* 1860, p. 52.

a de merveilleux produits qui n'appartiennent qu'à elle. C'est le pays de la terre qui possède les plus beaux bois d'ébénisterie et de teinture, la plus grande variété d'épices, de plantes textiles et médicinales.

L'inauguration [1] du chemin de fer Mexican Central qui réunit désormais Mexico à New-York et à San-Francisco est un événement économique d'une portée incalculable : elle marque le point de départ d'une ère nouvelle pour l'ancien empire de Montezuma. Longtemps isolée du monde, cette riche contrée demeurée jusqu'ici en friche va attirer, comme autrefois l'Australie et la Californie, des bras et des capitaux, et de rapides et gigantesques transformations en modifieront la face. Le Mexique semble tout naturellement appelé à devenir l'Inde des États-Unis. Et qui peut prévoir jusqu'où s'élèvera l'essor d'un peuple ayant l'Inde à sa porte!

La nature a placé les deux peuples dans une sorte de dépendance réciproque : et cependant, par une étrange ironie, il y a entre eux une antipathie profonde qui frappe l'étranger le moins observateur. Il ne faut pas longtemps pour s'apercevoir que Mexicains et Américains se haïssent du fond de l'âme en dépit de leurs mutuelles protestations d'amitié. Comment le Mexicain, dont la politesse et l'exquise urbanité égalent presque celle du Japonais, pourrait-il sympathiser avec le Yankee, dont la rudesse va souvent jusqu'à la grossièreté? Il y a entre les deux races une incompatibilité qui dérive de la différence de mœurs, de caractère, de langue, de religion. A cette antipathie naturelle s'ajoutent le ressentiment et la méfiance qu'éprouve la nation mexicaine pour celle qui lui a ravi la moitié de son territoire. Elle songe avec amertume que deux des plus riches portions de l'Union, le Texas et la Californie, étaient autrefois des provinces mexicaines, et que les États-Unis les conquirent par les armes en 1847. C'est de l'histoire trop

1. Cet événement a eu lieu le 5 mai 1884.

récente pour être oubliée de la génération actuelle. Les Mexicains doivent se rappeler aussi qu'à cette époque la nouvelle de la découverte des mines d'or attira en Californie des milliers d'aventuriers, et que, devant ce flot d'immigration faisant irruption soudaine, la population mexicaine fut éliminée du sol californien comme par un coup de baguette magique, si bien qu'aujourd'hui San-Francisco et les autres anciens établissements n'ont plus d'espagnol que le nom. Un phénomène semblable s'est produit au Texas, où la langue anglaise s'est substituée à la langue castillane.

Actuellement le même flux anglo-saxon qui a déjà inondé une moitié de l'immense territoire mexicain menace d'envahir l'autre moitié, et ce n'est pas sans une certaine appréhension qu'on jette les yeux sur la carte du futur réseau de voies ferrées, pieuvre aux puissants tentacules, dont les Américains du Nord ont résolu de couvrir le territoire qui s'étend du Rio-Grande à l'isthme de Panama. La poussée est irrésistible, et l'impuissance des Mexicains à lui opposer une digue cause chez eux un sentiment de rage et d'exaspération que leurs journaux expriment par les articles les plus acerbes. Ils invoquent le *Timeo Danaos* que traduit d'une façon assez pittoresque ce vieux dicton : « Si vous soupez avec le diable, servez-vous d'une longue cuiller ». Il paraît à Mexico un journal qui s'intitule *el Anti-Americano*. Cet organe combat de toutes ses forces l'*invasion norte-americana*, réclamant du gouvernement des mesures propres à enrayer les agissements des Anglo-Saxons et à favoriser l'immigration des races latines. Juarez, que les Mexicains comparent volontiers à Washington et qu'ils considèrent comme leur plus grand patriote, nourrissait une profonde jalousie contre les États-Unis : il ne voulut jamais entendre parler d'entreprises américaines au Mexique.

C'est sous l'administration de Porfirio Diaz, inaugurée en 1876, que le gouvernement mexicain, rompant avec une politique ombrageuse, a accordé aux Américains les pre-

mières concessions de chemins de fer. Porfirio Diaz, qui est un des hommes les plus éclairés du Mexique, n'a pas voulu perpétuer l'existence d'une muraille de Chine entre les deux États que l'on désigne depuis quelque temps sous le nom de *républiques sœurs*. La politique de résistance aux influences des États-Unis n'a d'ailleurs plus de raison d'être depuis l'échec de la tentative de Maximilien de constituer le Mexique, comme le Brésil, en un puissant empire latin qui eût été une barrière contre les empiétements du colosse anglo-saxon. Porfirio Diaz a compris que le Mexique, qui n'a jamais eu de routes, ne peut perdre son temps à en construire; que le seul genre de voies de communication dont on puisse doter un pays qui n'en a point, ce sont les voies ferrées; que les seuls hommes qui puissent aider les Mexicains à construire des chemins de fer, ce sont les Américains, leurs plus proches voisins, qui disposent de tous les moyens et de toute l'énergie pouvant mener à bien une pareille entreprise. Faire tourner l'activité des Américains à l'avantage du Mexique, telle est la politique de Porfirio Diaz; aussi sympathique aux Yankees que Juarez leur était hostile, il appelle de tous ses vœux les entreprises américaines dans son pays. « Aussi longtemps, dit-il par l'organe de son ministre Romero [1], qu'il y aura au Mexique des villes éloignées des chemins de fer, des terres privées de l'outillage agricole moderne, des mines non pourvues de machines d'invention récente, des populations mal vêtues, des maisons sans confort, il est clair que ce pays offrira à l'industrie et au commerce des États-Unis un vaste champ où pourra s'exercer l'activité des Américains. La situation du pays dans le voisinage immédiat des États-Unis, sa richesse en productions tropicales et en matières premières demandées par la consommation américaine, la possibilité pour les Mexicains de consommer les produits manufacturés par

1. *Report of the Secretary of Finance of the United States of Mexico on the actual condition of Mexico and the increase of commerce with the United States.* New-York, 1880.

leurs voisins du Nord, tout semble favoriser l'établissement entre le Mexique et les États-Unis de relations commerciales d'une vaste étendue. »

Comme toute nation dans le monde, le Mexique doit accepter les conséquences de sa situation. Il ne peut prétendre devenir aussi grand et aussi fort que son puissant voisin, mais il peut aspirer à conquérir sa place dans la famille des nations en réparant les maux que lui a causés un demi-siècle de révolutions et de déchirements intérieurs. En concédant des chemins de fer aux Américains, le Mexique les invite à l'aider dans cette entreprise.

Mais il ne manque pas de Mexicains moins optimistes qui redoutent le jour où leur pays, éprouvé par une si longue série de malheurs, sera finalement absorbé par la formidable république voisine. En voyant les chemins de fer du Mexique aux mains des Américains, on est naturellement amené à se demander si la race américaine n'éliminera pas du sol mexicain l'élément espagnol; si le drame qui s'est accompli en Californie et au Texas ne se répétera pas au sud du Rio-Grande, si le Mexique ne se peuplera pas d'Anglo-Saxons et ne se transformera pas à la longue en un pays de langue anglaise.

Il est peu probable qu'une semblable évolution se réalise. L'Anglo-Saxon ne fait point souche sous les tropiques. Cette race, si prolifique dans les pays du Nord, devient stérile au delà du 24e degré de latitude. Les Terres-Chaudes du Mexique, où s'acclimate difficilement l'Espagnol lui-même, sont fatales à l'Américain du Nord : tout au plus peut-il supporter le climat du haut plateau, et encore dans cette région où l'atmosphère est rare, sa race s'étiolera. D'ailleurs comment l'émigrant anglo-saxon pourra-t-il lutter avec l'Indien qui se contente d'un salaire hebdomadaire inférieur au salaire journalier que gagne le cultivateur américain? Les Espagnols trouvèrent au Mexique une race agricole et sédentaire, qui possédait et cultivait le sol depuis plusieurs siècles. Toutes les terres labourables du territoire

sont, de temps immémorial, cultivées par les indigènes. Les riches hacendados possèdent les meilleures terres, les Indiens se partagent le reste. Quand on parcourt les campagnes mexicaines, on ne rencontre que de loin en loin un village indien, et cependant ce sont partout des cultures à perte de vue. On se demande comment une population qui paraît si clairsemée peut labourer des territoires si étendus. C'est que les Indiens, qui s'éparpillent au loin pendant le jour, se contentent d'un tout petit espace pendant la nuit : une cinquantaine de huttes peuvent abriter un millier d'habitants. Survienne un agent d'immigration, ces Indiens surgiront de tous côtés comme des abeilles s'échappant de leur ruche, et ne laisseront pas la plus petite place à de nouveaux arrivants. C'est là le grand obstacle à l'immigration : toute terre labourable est déjà occupée et exploitée par l'Indien, et la concurrence est impossible avec des hommes qui couchent par terre, vivent presque nus et se contentent d'une galette de maïs et d'une gorgée d'eau.

Voilà les raisons qui s'opposent au peuplement du Mexique par les Américains du Nord. « Ne pensez pas, me disait un Américain qui a habité deux ans Mexico où l'hospitalité lui fut donnée aux frais de la nation, ne pensez pas que le gouvernement de Washington nourrisse à l'égard du Mexique les mauvais desseins que beaucoup de gens lui prêtent. Une extension de territoire est inutile au maintien des institutions de l'Union, et on trouverait à peine un Américain sur cent qui ne s'indignât à l'idée d'acquérir des provinces chez une nation amie. L'Union n'a que faire d'un pays dont la population se compose presque entièrement d'Indiens qui ne consomment ni ne produisent ; elle se soucie d'ailleurs assez peu de s'annexer un peuple qui abhorre toute domination étrangère et qui serait dans un état de révolte perpétuelle contre ceux qui lui raviraient son autonomie. Le territoire de l'Union, qui compte cinquante millions d'âmes, est assez vaste pour en recevoir deux cents millions : l'Union n'a donc besoin de s'agrandir ni du côté du Mexique ni du

côté du Canada, et le Mexique doit rester aux Mexicains. » Mon interlocuteur ajoutait que les deux pays ont tout intérêt à vivre dans une étroite amitié.

L'Américain qui me tenait ce langage dans un entretien que j'eus avec lui le 10 août 1883, dans son petit cottage de Long Branch, était à même de bien connaître les intentions du gouvernement de Washington : c'est le général Grant. Je conserve parmi mes autographes la lettre par laquelle il m'introduisit auprès de ses amis du Mexique. Dans le cours de l'entretien il me dit que je choisissais fort bien le moment de visiter la république sœur, qui se trouve dans une période de transition. L'ancien président des États-Unis ne s'expliqua pas sur ce point ; mais l'ère nouvelle qu'il entrevoyait pour le Mexique était sans doute celle de l'affluence des capitaux américains qu'amènera l'établissement des voies ferrées.

Sans supposer que l'oncle Sam nourrisse de noirs projets à l'égard de ses voisins du Sud, on peut admettre qu'il y a d'autres modes d'annexion que la conquête à main armée. Les deux républiques peuvent se trouver un jour annexées l'une à l'autre sans qu'elles s'en doutent. Qui construira de confortables hôtels dans les différentes villes du Mexique? Qui fondera des usines et des établissements métallurgiques? Qui introduira les machines destinées à l'exploitation des mines? Qui fournira aux cultivateurs des instruments aratoires? Qui organisera sur une vaste échelle l'élevage des chevaux et des bêtes à cornes ? Qui créera des voies de communication? Les Américains, toujours les Américains.

L'heure du *struggle for life* a sonné pour les Mexicains : pour ne pas se laisser supplanter par les Yankees dans l'exploitation des richesses du pays, ils doivent amasser tout ce que leur ont légué d'énergie les anciens conquistadors.

Les Mexicains sortiront-ils de l'existence facile à laquelle les ont habitués une nature prodigue et un doux climat? Analyser ce peuple, ce sera répondre à la question. Il se compose d'éléments si hétérogènes, qu'il est fort difficile de

le caractériser et de porter sur lui un jugement général : un tel jugement serait juste ou faux suivant qu'on l'appliquerait à l'un ou à l'autre élément du pays. Voilà pourquoi il y a tant de contradictions dans les opinions des écrivains qui ont jugé les Mexicains. Suivant les uns, cette race possède les plus nobles qualités et les plus belles vertus ; suivant d'autres, on n'en trouve point de plus apathique ni de plus dégradée. Ruxton fait descendre les Mexicains presque au dernier échelon de l'humanité, leur attribue tous les défauts physiques et moraux, les dépeint comme perfides, rusés, indolents, dépourvus d'énergie et naturellement lâches ; Ferguson les exalte au contraire comme un peuple très remarquable. Suivant lui les Mexicains sont vifs et subtiles, doués d'immenses ressources d'imagination, et mieux qu'aucune autre race excellent à vaincre les difficultés ; leurs femmes sont de tendres épouses et de bonnes mères ; animées d'un esprit très patriotique, elles sont les dignes descendantes des femmes de l'Ibérie.

Voilà deux jugements absolument opposés, et cependant tous deux ont un fond de vérité si, leur ôtant ce qu'ils ont de trop général, on ne les applique qu'à certaines catégories de la nation. Le portrait tracé par Ruxton est celui de l'Indien, ce représentant dégénéré d'une race dégénérée ; tout autre est le créole ou le métis, que semble avoir en vue Ferguson. Les appréciations contradictoires des voyageurs reposent sur la confusion que la plupart ont faite entre la race conquérante et la race conquise. C'est commettre une grave erreur que de considérer tous les Mexicains comme formant un peuple homogène auquel on puisse assigner un même caractère national.

A la race blanche appartient la souveraineté politique et la primauté intellectuelle. Le Mexique fut conquis par une poignée d'Espagnols, et plusieurs millions d'Indiens sont gouvernés aujourd'hui par quelques milliers de créoles. On pourrait croire que les gouvernants se recrutent non point parmi les populations énervées des Terres-Chaudes,

mais parmi les habitants plus énergiques du haut plateau : une telle opinion serait erronée. Deux États ont surtout gouverné le Mexique depuis son émancipation : l'État de Vera-Cruz et celui de Oajaca. La Terre-Chaude exerçant une influence prépondérante sur la Terre-Froide, n'est-ce pas un phénomène à dérouter les théories admises?

Être d'un sang espagnol pur est au Mexique le plus beau titre de naissance. Les créoles sont l'aristocratie du pays.

Par un singulier phénomène, les Espagnols de la péninsule jouissent de peu de considération; leurs descendants nés au Nouveau Monde sont seuls admis dans la société aristocratique.

La race espagnole au Mexique n'a point forligné de ses qualités natives : transplantée sur le sol américain depuis plus de trois siècles, elle est restée fidèle aux usages, aux mœurs de la mère patrie, et l'on peut reconnaître chez elle les caractères de cette belle race andalouse à laquelle appartenaient les conquérants et les premiers colons. Le climat a pourtant produit sur elle de profondes modifications physiques, et il est facile de distinguer un Mexicain d'un Espagnol : le teint est plus bronzé, les traits plus accentués. On peut dire que le Mexicain est à l'Espagnol ce que l'Américain du Nord est à l'Anglais : il a les qualités et les défauts de sa race développés à l'excès; sa vanité nationale n'a point de bornes ; son courage consiste à mépriser autant sa vie propre que celle des autres; il est prompt à se servir des armes qu'il porte toujours sur lui; il pousse jusqu'à l'exagération la courtoisie et l'affabilité, et ce serait un manque de tact sinon une naïveté que de le prendre au mot chaque fois qu'il vous offre ses services, sa maison, sa table, son cheval : ce sont là de simples formules de politesse, qu'on lui a appris à balbutier dès l'enfance, et qu'il répète machinalement à tout propos. Je pourrais citer pourtant d'heureuses exceptions à la banalité des mots *à la disposicion de Usted :* quand on a conquis la sympathie d'un Mexicain, cette phrase est chez lui absolu-

ment sincère. C'est d'ailleurs une phrase espagnole. Par la politesse, les formes et le langage, le Mexique se rapproche plus de l'Espagne de Cervantès que l'Espagne elle-même.

Le Mexicain est d'un naturel généreux et enthousiaste, mais il manque de persévérance, de prévoyance, d'esprit d'entreprise et surtout de ponctualité. Au Mexique toutes choses se feront *mañana por la mañana*, demain matin. Gouvernement et individus, tout le monde a la manie du mañanisme : le Mexicain ne voit point la nécessité de faire tout de suite ce qui peut être différé ; il ne connaît pas, comme son voisin le Yankee, la valeur du temps.

Du créole au métis la distance est souvent à peine sensible. Le métis forme une race intermédiaire provenant du croisement de la race blanche et de la race indigène. Il est ordinairement le fils d'un Espagnol et d'une Indienne.

Le métis a une tendance prononcée à s'éloigner de la race indigène et à se rapprocher de la race blanche : au bout de trois générations on ne le distingue plus du créole. La race indigène paraît donc destinée à s'éteindre graduellement devant l'extension des métis. Le métis domine déjà par le nombre dans le nord du pays, tandis que dans le sud l'indigène résiste à l'absorption ; certaines provinces méridionales, telles que le Michoacan et le Guerrero, sont encore exclusivement peuplées d'Indiens purs.

L'Indien pur est reconnaissable à son teint brun foncé, à sa chevelure noire, épaisse et abondante, semblable à une crinière, à son front étroit, à l'absence de barbe. Il a la paume des mains et la plante des pieds plus blanches que le reste du corps ; ses yeux noirs sont légèrement bridés à la mongole ; sa taille est un peu au-dessous de la moyenne, et ses membres grêles contrastent avec sa corpulence et sa large carrure. Maints caractères dénotent en lui une lointaine origine asiatique. L'Indien est silencieux et mélancolique ; il aime la solitude ; il est enclin à la dissimulation, et sa physionomie ne trahit jamais ses passions. Il est constant

dans ses affections et d'une grande fidélité. Sa sobriété est extraordinaire. Il vit de peu, et quand il a amassé de quoi subvenir à ses modiques besoins, il cesse tout travail. Il est, au physique, inférieur à l'Européen et au nègre : son alimentation presque exclusivement végétale lui donne peu de vigueur musculaire; mais il est doué d'une patience et d'une force de résistance très remarquables : il fait les plus rudes travaux sous un soleil de feu. Ses jambes arquées dénotent l'habitude de porter des fardeaux : il fera vingt lieues à pied pour se rendre au marché, courbé sous une charge de cent livres : il court tout le temps comme un bourricot, ne s'arrêtant jamais en chemin, et la diligence même ne peut le suivre. A voir ainsi trottiner ces Indiens, je me suis souvent rappelé les courriers de Montezuma, qui apportaient à la table de l'empereur du poisson pêché la veille dans le golfe du Mexique, à quatre-vingts lieues de la capitale.

Les anciens possesseurs du sol sont seuls adaptés au climat. S'il est vrai de dire qu'au Mexique la durée moyenne de la vie est fort inférieure à ce qu'elle est en Europe ou aux États-Unis, cette loi ne s'applique pas aux populations indigènes, qui atteignent des âges fantastiques. On m'a parlé d'un Indien âgé de cent trente-cinq ans. Si l'on en croit le chroniqueur aztèque Ixtlilxochitl, les anciens Chichimèques vivaient deux ou trois cents ans : cette longévité disparut avec la polygamie et le relâchement des mœurs.

Les Indiens ne se mêlent pas aux blancs : ils se cantonnent dans leurs villages; à Mexico et dans d'autres grandes villes ils ont leurs faubourgs. Ils se considèrent comme si inférieurs aux blancs, qu'ils sont devant eux d'une humilité et d'une soumission dégradantes : à leurs yeux les blancs ont seuls reçu l'intelligence en partage, et ils les appellent *gente de razon*, les hommes raisonnables, tandis qu'ils se regardent eux-mêmes comme dépourvus de raison, *gente sin razon*.

Quand les Espagnols firent la conquête du Mexique, ils

enlevèrent aux Indiens les terres dont ils étaient propriétaires; ceux qui habitaient les vallées reculées ou les régions insalubres conservèrent seuls leurs domaines. Ce ne fut que plus tard qu'une loi concéda à tout village indien la libre possession de toutes les terres situées dans un rayon de 600 mètres à partir de l'église, outre une étendue de terrain d'environ un kilomètre carré. Les indigènes jouissent aujourd'hui encore de ces réserves et peuvent les cultiver en commun, mais beaucoup préfèrent travailler comme journaliers dans les haciendas. L'Indien est toujours en dettes, et comme il ne peut quitter une hacienda sans s'être libéré, il vit, suivant l'expression de M. Ober, dans un état de péonage qui n'est qu'une sorte d'esclavage mitigé. La race conquise est asservie à la race conquérante. L'écrivain mexicain Salvador Quevedo y Zubieta trace du caractère de l'Indien le portrait suivant, dans ses *Recuerdos de un Emigrado :* « L'Indien du Mexique est triste jusqu'à la rudesse; sa mélancolie a quelque chose d'âpre, comme si elle était fermée à l'espérance, et la douleur interne qui brille dans nos yeux sous la forme d'une larme, brille dans les siens comme un éclair de sinistre atonie.... Les jours de vasselage qu'il a subis, les droits qu'on lui a arrachés, les lumières qu'on lui a refusées, tout a empreint la tristesse de sa race de je ne sais quoi de plus triste encore, et voilà pourquoi il est sombre jusque dans ses heures de plaisir : triste est son chant, qui se déroule sur des ritournelles monotones et plaintives; tristes sont ses danses populaires qu'il exécute sous le porche des temples au son du *teponaxtli* et de la flûte... Le travail, un travail invariable comme celui de la fourmi ou de l'abeille dans ses mystérieux laboratoires, est le patrimoine légué à l'Indien par la barbarie aztèque, restreint et organisé sous le système des corporations par la conquête espagnole, et maintenu dans son humble et antique forme par les gouvernements actuels; ce patrimoine, l'ancien maître d'un des pays les plus riches du monde le porte sur ses épaules courbées, depuis le ber-

ceau jusqu'à la tombe, semblable au Sisyphe de la fable, qui roule sa pierre de tourment du pied au faîte de la montagne. »

Voilà ce que sont devenus, après plusieurs siècles d'oppression, les descendants des anciens peuples du Mexique. Aujourd'hui encore ils forment l'immense majorité de la population. Des dix millions d'âmes qui vivent sur le territoire des États-Unis mexicains les créoles ne forment que le dixième, les Indiens la moitié, les métis les deux cinquièmes. Suivant M. Romero, les races se répartissent ainsi :

Espagnols	1 000 000
Métis, quarterons et octavons	4 000 000
Indiens ou aborigènes	5 000 000

La prédominance de la race indienne au Mexique est d'autant plus remarquable qu'aux États-Unis les Indiens ne forment guère qu'un millième de la population. Ce frappant contraste montre combien les Espagnols ont été plus humains envers les Aztèques que ne l'ont été les Anglo-Saxons envers les Peaux-Rouges. La conquête blanche au Mexique laissa aux indigènes une partie du droit à la possession de la terre et l'intégralité du droit à la vie, tandis que la conquête blanche aux États-Unis enleva aux anciens occupants et les terres et la vie. Les Espagnols ont d'ailleurs su inculquer leur civilisation aux anciens peuples du Mexique, tandis que les Anglo-Saxons n'ont jamais pu plier à leurs mœurs les aborigènes de l'Amérique du Nord. Il est vrai que les Peaux-Rouges sont des tribus sauvages, menant une existence errante et vivant de la chasse : on a calculé que chaque Peau-Rouge a besoin, pour subsister, de quarante milles carrés; tout ce qu'on a tenté pour leur ôter le goût de la vie nomade et les civiliser est demeuré sans résultat. Bien différents sont les Indiens du Mexique. Les races qui peuplaient ce pays lors de l'arrivée des Espagnols étaient policées et possédaient la plus remarquable

civilisation du Nouveau Monde; elles étaient avancées dans les arts, les sciences, la littérature; elles vivaient dans des villes ornées de temples et de palais; elles étaient gouvernées par des rois qui s'entouraient d'une pompe et d'une étiquette de cour comparables à celles des princes européens.

Est-il possible de faire sortir de leur marasme, de leur abjection, les descendants des anciens possesseurs du sol? Problème d'où dépend l'avenir du pays. M. Romero, un des hommes d'État les plus distingués du Mexique, considère les Indiens comme dociles et dignes de la plus grande sympathie : il voudrait qu'on n'épargnât aucun effort pour qu'il leur fût fait justice et que leur condition fût améliorée. Mais c'est précisément leur docilité, leur soumission qui fait obstacle au perfectionnement de leur race et au développement de leur esprit d'entreprise. Si plusieurs d'entre eux qui reçurent les avantages de l'éducation, tels que Juarez et Morelos, ont pu s'élever individuellement aux plus hautes sphères comme hommes d'État, soldats, patriotes, il ne s'ensuit point qu'ils possèdent les éléments nécessaires pour former une nation. L'Indien est naturellement enclin à la servilité envers l'homme blanc; il subit son ascendant, il se voue à lui avec une fidélité touchante; il est d'un caractère doux, pacifique et obéissant; il fait avec zèle le travail qu'on lui demande; mais, considéré collectivement, le peuple indien n'est point doué de perfectibilité, parce que plusieurs siècles d'absolutisme l'ont rendu routinier et lui ont ôté tout esprit d'initiative.

A cette inertie de la race indienne pourra suppléer l'esprit d'entreprise de la race anglo-saxonne. Par l'introduction des machines, l'Anglo-Saxon fera des Indiens un peuple producteur : il se servira de leurs bras comme il se sert des bras des nègres en Louisiane. A ce point de vue le Mexique ne doit pas redouter l'étreinte de la république sœur : le contact avec une nation plus avancée l'arrachera au marasme dans lequel l'ont plongé l'isolement, les révolutions et les guerres civiles.

Mais ce contact aura aussi pour le Mexique un côté dangereux. On peut croire actuellement à la sincérité des protestations d'amitié des Américains; mais rien ne fait prévoir que les circonstances futures ne modifieront pas leur politique. L'Union n'a pas besoin de s'agrandir aujourd'hui ni avant longtemps. En sera-t-il de même dans un avenir éloigné?

Si j'avais l'autorité d'un diplomate homme d'État de l'école de M. de Hübner, voici comment je parlerais au peuple mexicain :

Opposez-vous résolument à toute tentative d'absorption de la part de vos voisins et ne les laissez pas prendre pied chez vous. Laissez-les vous donner des chemins de fer, mais, dès que vous le pourrez, rachetez leurs travaux avec les produits de vos mines. Si jamais les États-Unis devaient empiéter comme autrefois sur le territoire de la « république sœur », cherchez dans une solide confédération des États hispano-américains le moyen de contenir l'ambition du colosse du Nouveau Monde.

Appelez des immigrants de race espagnole, la seule qui puisse s'identifier avec votre esprit national et devenir votre alliée; appelez surtout l'immigration de femmes : leurs enfants porteront vos noms et non pas des noms étrangers. Depuis la belle Malintzin qui s'unit à Cortez et lui montra le chemin de Mexico, vos Indiennes ont toujours, comme par une loi fatale, inconsciemment trahi votre patrie en s'unissant à l'étranger : à ces femmes volages et perfides préférez les descendantes des sublimes matrones de Saragosse.

Étudiez la question chinoise et la question mormone aux États-Unis. Voyez comme les Américains s'en effrayent. Observez comme ils vous conseillent de ne pas ouvrir aux Mormons les portes du Sonora : c'est qu'ils pressentent le danger que leur feraient courir de pareils gardiens de vos frontières. Avez-vous comme eux des raisons de redouter le travailleur chinois? L'Indien n'est-il pas plus apte à

lutter avec lui que l'Anglo-Saxon? En ouvrant vos portes au Chinois, ne les fermez-vous pas au Yankee?

Le bouddhisme et le mormonisme sont moins redoutables pour vous que le protestantisme. Ne voyez-vous donc pas que les États-Unis travaillent perfidement depuis quelques années à faire de vous un peuple de quakers et de puritains? En 1883 ils avaient déjà établi au Mexique quinze missions protestantes et douze communautés. A Mexico ils ont érigé une cathédrale protestante. Leur propagande religieuse fait d'énormes progrès parmi vos ignorantes et naïves populations rurales. Croyez-le, c'est leur plus infaillible moyen d'absorption. Il y a là un suprême danger dont vos gouvernants semblent ne pas comprendre toute l'étendue.

Votre plus grande force de résistance aux Américains, c'est votre langue, c'est votre religion, qui constituent votre individualité nationale. Une guerre religieuse vous ferait rétrograder de plus d'un siècle, sans compter qu'elle fournirait aux États-Unis un prétexte pour mettre ordre à vos affaires.

Combattez le protestantisme par la liberté, car rien n'est plus contraire aux institutions républicaines que l'oppression. Ne persécutez pas le clergé catholique, si vous ne voulez faire le jeu des Américains; ne brisez pas avec des traditions séculaires : vous ne produirez que l'anarchie, et, quoi que vous fassiez, le Mexique sera toujours une terre où la religion jouera un grand rôle : jetez un regard sur les siècles passés, et vous verrez toujours le sentiment religieux animer l'esprit national et l'exalter jusqu'au fanatisme.

Au lieu de persécuter le clergé, persécutez l'ivrognerie, qui fait tant de ravages parmi vos Indiens. Elle a déjà dépeuplé votre pays au temps des Quinamés, et le grand empire toltèque a succombé sous cette habitude dégradante. Relevez leur condition morale, élargissez leurs facultés intellectuelles.

On me dit que depuis votre émancipation vous avez eu 255 pronunciamientos. Depuis 1876 le chiffre s'arrête là,

quoique beaucoup de gens sensés s'imaginent encore en Europe, sur la foi de M. Ampère, que ce serait avoir du malheur que de passer un mois au Mexique sans y voir une révolution.

Depuis quelques années de paix, votre pays a prospéré au delà de toutes les prévisions. Vous marchez à pas de géant. Il y a en vous de grandes ressources, de grandes intelligences, de grandes passions, au premier rang desquelles je place votre fierté, votre superbe orgueil national. Sachez vous servir de ces nobles qualités.

Les États-Unis ont l'œil sur vous, ils épient vos mouvements. Prenez-y garde. Si, après qu'ils auront engagé chez vous d'immenses capitaux, vous deviez rouvrir l'ère des révolutions, des discordes intestines, ou si, pour votre plus grand malheur, la paix religieuse devait être troublée par la propagande étrangère, c'en serait fait de votre autonomie : vous seriez mûrs alors pour la tutelle humiliante de l'oncle Sam. Les peuples comme les individus ont les destinées qu'ils méritent. L'avenir de votre beau pays, que j'aime parce que j'y ai passé des jours si heureux, dépend beaucoup de votre patriotisme et de la sagesse de vos hommes d'État.

FIN

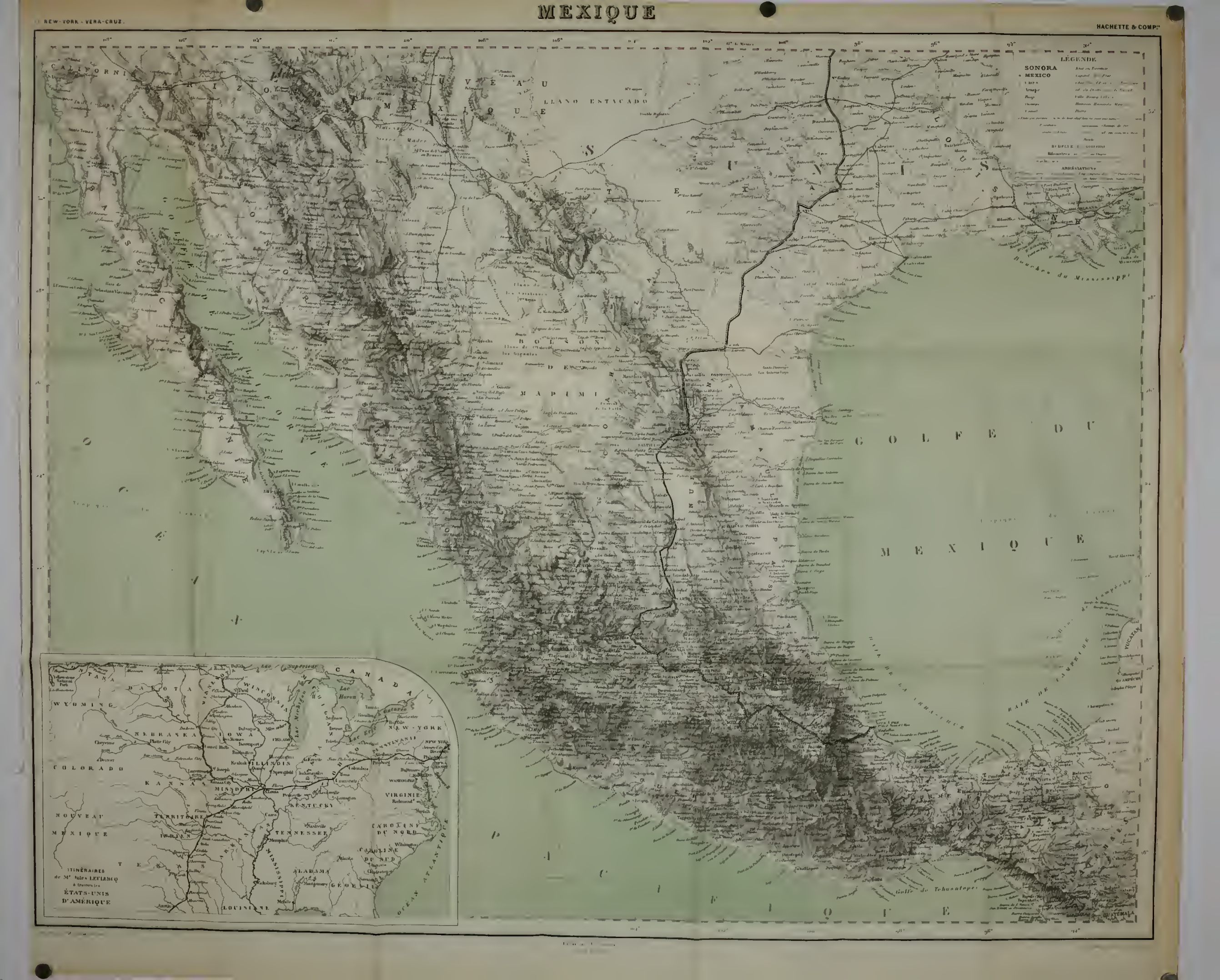
TABLE DES MATIÈRES

Fin de la Table des matières.

Coulommiers. — Typog. P. BRODARD et GALLOIS.



L. Lettre gravée par F. Lefèvre


MEXIQUE
NEW-YORK - VERA-CRUZ
HACHETTE & COMPie
LÉGENDE
SONORA
MEXICO
CALIFORNIE
ARIZONA
NOUVEAU MEXIQUE
LLANO ESTACADO
TEXAS
LOUISIANE
Bouches du Mississippi
BOLSON DE MAPIMI
GOLFE DU MEXIQUE
BAIE DE CAMPECHE
YUCATAN
Golfe de Tehuantepec
GUATEMALA
OCÉAN PACIFIQUE
CANADA
Lac Supérieur
Lac Huron
Lac Michigan
Lac Erie
Ontario
DAKOTA
WYOMING
NEBRASKA
IOWA
WISCONSIN
MICHIGAN
NEW-YORK
COLORADO
KANSAS
MISSOURI
ILLINOIS
INDIANA
OHIO
PENSYLVANIE
VIRGINIE
KENTUCKY
TENNESSEE
CAROLINE DU NORD
CAROLINE DU SUD
ALABAMA
GEORGIE
MISSISSIPPI
LOUISIANE
TEXAS
NOUVEAU MEXIQUE
TERRITOIRE INDIEN
OCÉAN ATLANTIQUE
ITINÉRAIRES de Mr Jules LECLERCQ à travers les ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 657 748 0

